

Oeuvres

Jean-François Ducis

ŒUVRES

DE

J. F. DUCIS.



LA SOLITUDE ET L'AMOUR

Usbeck! oui c'est sa voix; Almazelle est-ce vous?

[illegible] del. [illegible] sculp.

ŒUVRES

DE

J. F. DUCIS,

ORNÉES DU PORTRAIT DE L'AUTEUR, D'APRÈS GÉRARD,
ET DE GRAVURES D'APRÈS GIRODET ET DESENNE.

TOME TROISIÈME.

BRUXELLES.
LACROSSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE LA MONTAGNE, N° 7.

1834

ÉPITRES.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

Mme VEUVE DE LAGRANGE.

Reçois, ma chère sœur, avec autant de plaisir que j'en ai à te l'offrir, ce Recueil de mes différentes poésies, rassemblées, comme tu le désires, dans ce volume : tu les aimes, et tu m'en fais jouir. Il n'est pas difficile, dit-on, de reconnaître dans nous le frère et la sœur; mais la ressemblance des penchans est la première et la plus flatteuse : c'est par elle que nos cœurs se sont si souvent ouverts l'un à l'autre, que nous avons mis si naïvement ensemble nos plus anciens et nos plus innocens souvenirs. Te rappelles-tu, ma chère sœur, toute l'impression que me

fit, dans un âge encore voisin de l'enfance, la première tragédie que j'ai vue, Athalie, jouée sous une orangerie et dans un village? Et cette autre impression profonde et ineffaçable que me fit, à peu près dans le même âge, le soir, au soleil couchant, le majestueux automne, dans un jour de son calme, de sa fraîcheur, et de sa magnificence? Je suis encore sur les lieux; je vois son ciel, ses nuages, la terre couverte et embaumée de ses fruits. Je retombe dans mon attendrissement silencieux devant la richesse et la mélancolie de la nature. Tu n'as pas oublié sans doute qu'en commençant les plus beaux jours de ma jeunesse, et en te contant mes voyages, je t'ai fait monter avec moi, dans mes récits, sur les hauteurs de la Forêt-Noire. Quel ravissement je te fis éprouver! Comme tu m'écoutais, lorsque, pour te décrire ma situation, je te disais :

Déjà, laissant là les campagnes,
J'atteignais les hautes montagnes;
Dans un air frais, pur et léger,
Je croyais doucement nager.

Le beau printemps venait de naître;
Le jour commençait à paraître,
Et je sentais, à chaque pas,
Un certain oubli plein d'appas,
Un calme qu'on ne conçoit pas,
Remplir et gagner tout mon être.
Tout ce corps m'était étranger;
Mon œil se laissait diriger
Vers le ciel, l'azur, la lumière.
Des esprits semblaient m'appeler;
J'étais tout prêt à m'envoler,
N'appartenant plus à la terre;
Et, sur cet Olympe enchanteur,
Si mon œil, par un cas étrange,
T'eût trouvée, à coup sûr, ma sœur,
Si près du ciel, dans mon bonheur,
Je t'aurais prise pour un ange.

Mais si je te faisais part de mes bonheurs, tu me contais aussi les tiens. Qu'il était beau ce grand jardin, à la campagne, où l'on te mena pour la première fois sans t'en rien dire! Quelle fut, en y entrant, ta joie enfantine, ton aimable et subit ravissement! Comme tu fus frappée de ces belles figues que les chaleurs de l'été n'avaient pas encore

jaunies! Mais qu'elles étaient éblouissantes sur leurs buissons verts, ces roses épanouies, vers lesquelles tu volas d'abord comme un papillon! La déesse des fruits y disait à la déesse des fleurs : « Rien ne me surprend ici, « ma jeune et brillante compagne; tout est « dans l'ordre et dans la nature.

« Pomone ne vient qu'après Flore;
« L'Hymen ne vient qu'après l'Amour :
« Pour la belle enfant qui t'implore,
« Et que ton teint déjà colore,
« Des roses, ma sœur, c'est le jour.
« Ma figue n'est pas mûre encore;
« Mais l'ardent soleil suit l'aurore.
« Je fais cueillir, tu fais éclore.
« Crois-moi, j'aurai bientôt mon tour. »

Cela est arrivé, ma chère sœur. Notre vie s'est presque écoulée; nous voilà tous les deux aujourd'hui sur le terrain de la vieillesse : moi, près d'en sortir; toi, ne faisant que d'y entrer; mais avec ce calme de l'ame qui annonce les ressources de la raison, et ces graces du cœur et du caractère que le temps ne saurait flétrir ni ravir. Tes tendres

soins pour moi, dans mes vieux jours, leur donnent un prix qui me les rend plus chers. Voilà comme mademoiselle Thomas, sous mes yeux, veillait sur la conservation et le bonheur de son tendre et excellent frère : il y a une espèce d'hymen tout fait entre les sœurs qui ne se marient pas et les frères libres et poëtes, un recommencement de maternité et d'enfance entre les mères veuves et leurs fils poëtes, sans engagemens. J'en ai été un exemple frappant. Quand mes cheveux étaient prêts à blanchir, la mienne, avec un sentiment de douce compassion, voyant mes distractions nombreuses, l'indépendance de mes goûts, mon incapacité absolue pour les affaires et la fortune, me disait (c'était son mot) : « Mon enfant! mon « pauvre enfant! mon pauvre homme! » Ah! si ce fantôme brillant qu'on appelle Gloire arrive à temps pour les hommes engagés au service des Muses, c'est quand il vient, sous les yeux de leurs mères, de leurs femmes et de leurs sœurs, attacher à leurs foyers, et sur des murs parés par les mœurs et la modestie, de douces et innocentes couronnes!

c'est quand il vient, quoique tard, les faire jouir du succès de leurs travaux dans ces plus chères moitiés d'eux-mêmes. Mais comme ces amans des Muses aiment leur retraite, leurs études, et sur-tout la poésie, cette véritable magicienne, qui cache (qu'on ne s'y trompe pas) sous une exagération apparente, et sous un délire quelquefois mal interprété, une analyse sévère, un dessin correct, une couleur franche, un tact sûr, un sentiment vif et durable, et des vues vastes, longues et fines, sur la nature! La profondeur et la naïveté, voilà son principal caractère; voilà ce qui distingue éminemment tous les grands poëtes, Corneille, La Fontaine, Molière, Shakespeare; ils ont quelquefois l'air de dépasser la nature, mais ils ne lui en sont que plus fidèles. O Poésie! que tu offres de moyens de bonheur ou de malheur à tes amans les plus favorisés! Je n'ai pas à me plaindre d'elle. Je fais pourtant de mon mieux pour écouter de préférence des idées plus convenables à mon âge; mais qu'on a de peine à se détacher d'une maîtresse long-temps aimée, avec laquelle on a fait assez

bon ménage! J'ai beau vouloir m'éloigner d'elle, et lui dire de loin, Adieu! adieu!

Pour moi, pour moi, les vers sont toujours quelque chose.
Quand le cœur les conçoit, quand l'esprit les compose,
Ah! qu'un poëte est enchanté!
Il n'entend, il ne voit, il ne sent autre chose :
Ce n'est pas du plaisir, c'est de la volupté.
Ma sœur, conçois-tu bien ce qu'est la poésie?
C'est le nectar, c'est l'ambroisie;
C'est la saveur des fruits, le doux esprit des fleurs;
C'est l'arc-en-ciel et ses couleurs;
C'est une ivresse, un charme; en un mot c'est la vie.
Qu'est-ce en comparaison, ma sœur, que d'être roi!
Je lui dis à ses pieds : « O fée enchanteresse!
« Qui te goûte une fois te goûtera sans cesse :
« On ne guérit jamais de toi.
« Des mers, des flots émus, de leur neige écumante
« Vénus naît, tu la peins. Par ton ciseau je voi
« Dans un marbre qui fuit s'envoler Atalante;
« Je te trouve par-tout, par-tout comme l'Amour.
« On te prendrait pour lui; les Graces sont ta cour;
« Tout t'appartient, rien ne t'égale.
« Te voilà dans nos champs la tendre Pastorale,
« L'humble fable avec la cigale,
« La romance dans les déserts,
« Du palais des Césars la voûte colossale,

« Le Chant et l'Harmonie animant nos concerts ;
« L'Ode au ciel d'un seul vol s'élançant dans tes vers,
« Dans nos villes la Comédie,
« Dans les palais la Tragédie,
« Et l'immense Épopée en ce vaste univers. »

« Ah! que voilà bien mon frère! » t'écrieras-tu, ma chère sœur. Eh bien! ce n'est pas ma faute : c'est encore elle qui vient de m'apparaître avec tous ses charmes. Mais un tableau plus touchant s'offre à ma vue. C'est une mère de famille respectable, toujours occupée, d'une humeur douce et égale, entourée de ses enfans, de leur tendresse, de leur respect, de leur reconnaissance, honorée de l'estime et de l'attachement des hommes et des femmes les plus honnêtes, les plus distingués par leur mérite, et qui se plaisent dans sa société. Ajoute, ma chère sœur, à ces récompenses des mœurs et de la sagesse, toute l'affection de ton ami et de ton frère,

Jean-François DUCIS.

AVERTISSEMENT

Sur l'Épître à l'Amitié, au sujet de la mort de M. THOMAS.

J'AI cru devoir lire cette Épître à l'assemblée publique de l'Académie française, le jour même où M. Guibert, successeur de M. Thomas, y est venu prendre séance. Il convenait qu'elle parût imprimée en même temps que son discours de réception ; mais comme elle avait besoin, dans quelques endroits, de notes et d'explications, je les ai réunies dans cette espèce d'*Avertissement*, pour instruire d'avance le lecteur de ce qui a donné lieu à cette Épître, et sur-tout aux sentimens et aux justes regrets qui la terminent.

Cet ouvrage a été précédé et suivi pour moi d'événemens trop intéressans et trop douloureux pour qu'ils puissent jamais s'effacer de ma mémoire. C'est après ma chute dans les montagnes de la Savoie, c'est après être échappé à la mort par un bonheur presque incroyable, c'est après avoir été rejoindre M. Thomas au village d'Oullins, près de Lyon, que j'ai abandonné mon cœur au plaisir d'écrire cette Épître sous les yeux mêmes et pour ainsi dire entre les bras de l'ami que j'ai perdu.

On concevra aisément quelle dut être ma joie en

le voyant paraître tout-à-coup au pied des montagnes qui avaient été les témoins de ma chute, avec tous les secours que demandait ma situation; il n'avait rien oublié pour rendre mon transport infiniment prompt, commode et facile. A peine fûmes-nous arrivés, qu'il peignit vivement, dans une Épître, et le péril auquel je venais d'échapper, et sa joie de me voir rendu à la vie. Je me trouvai dans sa maison de campagne, à Oullins, environné et prévenu des soins les plus attentifs, entre lui et sa vertueuse sœur, qui, faible et délicate, l'accompagnait dans tous ses voyages, et dont la tendresse et l'intelligence active lui épargnèrent, pendant sa vie, ces embarras et ces détails multipliés, toujours si incompatible avec l'étude et les méditations du génie. C'est là que mon ami me surveillait lui-même, m'aidant de son bras, soit pour monter, soit pour descendre; couchant dans une chambre ouverte sur la mienne, et m'interrogeant la nuit aux moindres soupirs de ma douleur. Eh! comment oublierais-je jamais le premier moment de notre entrevue au bourg des Échelles? Avec quelle diligence il accourut à mon secours! avec quelle vivacité il m'emporta dans ses bras! Comment oublierais-je nos conversations d'Oullins, nos doux épanchemens, mes premières promenades à ses côtés, sa tendre inquiétude à observer les progrès de ma convalescence, son

alégresse au retour de mes forces, l'essai que j'en fis en copiant de *ma main*, et sous ses yeux, dans le silence de la campagne, le chant des Mines dans son poëme du Czar, chant vraiment original, qu'il venait d'achever avec tant de plaisir sous le beau ciel de Nice! Comment oublierais-je sous quel charme délicieux, dans quel rajeunissement d'ame et d'organes je me sentis renaître à la nature, parcourant autour de moi les richesses et l'éclat d'une saison et d'un climat pittoresque, admirant les merveilles terribles du monde souterrain, dans les vers d'un ami illustre, revoyant la gloire dans ses talens, le bonheur dans sa tendresse, heureux de vivre encore, heureux de vivre avec lui!

Qu'on joigne à ces jouissances intérieures le voisinage et la société de M. l'archevêque de Lyon, qui, sensible à mon accident, s'était hâté de me proposer d'abord un logement dans son château, mais qui comprit aisément, par son propre cœur, que je ne pouvais demeurer ailleurs que chez l'ami généreux qui venait de me recueillir presque à l'endroit de ma chute. Quand mes forces me le permirent, ce fut avec un plaisir bien vif que je fus témoin presque tous les jours, parmi les personnes de Lyon les plus distinguées, soit à l'académie, soit dans les cercles, des marques multipliées d'estime et d'admiration publique qui le cherchaient de tous côtés. Qu'on se figure un homme simple, modeste, même

timide, d'une bonté de cœur extrême, des mœurs les plus pures et les plus douces, plein d'esprit, ne négligeant aucun des devoirs et des attentions délicates de la société, ajoutant à une longue réputation de talens et de vertus les dehors d'une existence toujours honnête, et souvent très-honorable dans les occasions. Qu'on se le représente aux séances particulières de l'académie de Lyon, lisant, tantôt son chant de l'Angleterre, tantôt celui des Mines, tantôt celui des Fêtes de Louis XIV; une autre fois, un morceau de prose très-piquant et très-savant sur l'origine de la langue poétique, qu'il composait à Oullins, en ma présence; revenant ensuite avec moi dans sa solitude champêtre, m'y confiant ses conceptions, ses sentimens, ses ouvrages; recevant avec plaisir toutes mes émotions, toutes mes pensées, tous ces mouvemens impétueux et surabondans d'une seconde vie, nés de la convalescence, et que j'avais besoin de répandre dans son sein. Qu'on nous voie tous les deux, sur-tout le 30 août dernier, à la séance publique de l'académie de Lyon, au milieu d'une assemblée nombreuse et brillante, placés vis-à-vis l'un de l'autre, lui, charmant son auditoire par la lecture de son beau chant de Louis XIV, faisant retentir ce sanctuaire des Muses des noms révérés de Turenne, de Condé, de Luxembourg, de Catinat, de Fénélon, et du duc de Bourgogne; et moi, terminant la séance par la lecture d'une *Épître*

à l'Amitié, où je lui rappelais, en le regardant, et le péril que j'avais couru, et les secours qu'il m'avait prodigués; où, près de le quitter, dans un adieu solennel, je le recommandais à la douceur du climat de Nice, impatient d'aller bientôt moi-même jouir des embrassemens d'une mère tendre, qui frémissait encore de l'image de son fils expirant, et qui, dans sa vieillesse, ne demandait plus au ciel que le bonheur de me voir encore avant de mourir. La fin de cette Épître toucha vivement l'assemblée; car comment échapper à l'impression des mouvemens de la nature? Mais le transport s'accrut, et les larmes coulèrent de tous les yeux, lorsqu'en nous levant après la séance, dans l'émotion d'un si doux sentiment, on vit les deux amis s'avancer l'un vers l'autre, se tendre les mains et s'embrasser. Hélas! qui m'eût dit que, dix jours après, l'ami qui me pressait contre son sein ne serait plus, et que déjà l'instrument fatal creusait en silence sa dernière demeure dans l'église du village d'Oullins.

Je ne parlerai point ici en détail de tout ce qu'a fait M. l'archevêque de Lyon pour un confrère célèbre, dont il honorait profondément l'ame et les talens, dont il avait goûté avec tant de plaisir le caractère, l'esprit et le commerce, à qui il portait une amitié si sincère, et qu'il ne cessera jamais de regretter. Tous les soins, tous les secours qu'un malade peut attendre, M. Thomas les a reçus dans le

château d'Oullins, où ce prélat, vraiment sensible, nous fit transporter tous aux premières menaces de la maladie. Mais ce que je ne puis taire, ce qui reviendra souvent à ma pensée, c'est le moment où, malgré le danger de l'air infecté par une maladie contagieuse, quoique indisposé lui-même depuis quelque temps, ce prélat respectable monta dans la chambre de son confrère mourant, et s'approchant de son lit, le cœur serré de douleur, et retenant à peine ses larmes, lui parla de son péril et des grands intérêts de l'homme au bord du tombeau, avec cette piété tendre, avec cet accent de l'ame que l'amitié courageuse et la religion consolante peuvent seules inspirer. Debout derrière lui, je suivais mot à mot sa voix tremblante, et quelquefois entrecoupée de soupirs. J'en lisais les impressions touchantes sur le front édifiant et soumis de la douce et religieuse victime, qui devait tomber sitôt sous le coup mortel. J'écarte de mon esprit les différens états où je l'ai vu ensuite; je me transporte tout-à-coup dans le palais de M. l'archevêque, à Lyon. C'est là qu'il pleura avec nous, avec la malheureuse sœur de notre ami, avec sa propre famille et tous les vertueux ecclésiastiques qui l'environnaient, la perte irréparable que nous venions tous de faire, arrivée dans le château d'Oullins, le 17 septembre 1785, à trois heures du matin. C'était un deuil général. Qui en était plus digne que mon ami? M. le marquis de

Montazet, qui le révérait avec tendresse, lui rendit les derniers devoirs avec moi, lui donna des larmes comme à un frère. Mais pour caractériser la douleur de sa douce et charmante épouse, quand j'aurais les pinceaux de l'ami que je pleure, comment pourrais-je exprimer ses soupirs, sa religion, sa délicatesse, ses prévoyances, son activité, son silence ou ses paroles, cette ame sensible et céleste qui, dans ces momens de péril, et sur le bord de la tombe ouverte, semble faire de la beauté vertueuse et compatissante un être surnaturel qu'on invoquerait contre la mort même, si ses larmes n'attestaient pas qu'elle est mortelle comme nous?

Le *chant funèbre qui succède*, dans mon Épître, au chant d'amitié et d'alégresse, ne contient rien que de conforme à la vérité historique. Pouvais-je ne pas montrer mon ami m'adressant, quand il se réveillait, deux vers de mon Épître, qu'il avait retenus, et qui semblaient voler du fond de son cœur, vivant encore, sur sa bouche mourante, où se formait à demi le doux sourire de l'amitié (1)? Puis-je laisser ignorer que, dans ces momens imprévus de réveil, il disait vivement : « Mon ami est-il là ? » Que,

(1) Ces deux vers étaient ceux-ci :

De vie et de bonheur charges l'air qu'il respire.
Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami !

quand le saint et vénérable ecclésiastique (1) à qui il ouvrit son ame, l'un des grands-vicaires de M. l'archevêque de Lyon, lui proposa de recevoir les derniers secours des Chrétiens mourans, il ajouta, en les demandant avec piété : « Ah! mes amis, que je vais les « inquiéter! » Puis-je ne pas publier que, quand M. le curé d'Oullins, après un discours simple et touchant, lui eut administré les sacremens de l'Église, il lui tendit affectueusement les bras, et le pressa, autant qu'il le put, sur son sein, avec la plus tendre reconnaissance? Je n'ai point fait entrer dans la triste fin de mon Épître ces détails intéressans que je place ici. Il en est encore un pourtant que je devrais omettre peut-être, mais qu'on me pardonnera sans doute d'avoir remarqué : c'est que dans ce château, où tous les appartemens ont sur leur porte une inscription qui sert à les nommer, mon ami est mort dans la chambre de la *candeur*.

Parmi ses principaux amis, tous infiniment connus et respectables, on distinguait sur-tout M. d'Angiviller, qu'il aima tendrement, et dont il fut aimé de même; il eut aussi pour moi la plus vive amitié. Je me souviendrai toujours qu'à ma réception à l'Académie française, des larmes de joie coulaient de ses yeux. Il m'a constamment soutenu dans les

(1) M. l'abbé Sourd.

malheurs comme dans les afflictions : ses bienfaits ont toujours prévenu mes désirs ; mais le plus grand de tous est de m'avoir lié avec un *ami* que j'ai connu trop tard, que j'ai perdu trop tôt, et qui a laissé pour jamais dans mon cœur le regret de sa longue absence et le triste veuvage de l'amitié.

M. l'archevêque de Lyon, ce digne prélat, n'eût pas cru avoir acquitté envers M. Thomas toute la dette de son cœur, s'il n'eût pas fait graver sur un marbre blanc très-beau, qu'il avait fait venir exprès de Marseille, et placé dans son église d'Oullins, l'épitaphe simple d'un homme simple, qui n'avait pas craint d'adresser une *Épître au peuple* (1); épitaphe si juste, qui lui a été inspirée par son amitié et sa douleur. Puisse, en la lisant, le voyageur, l'ami, l'écrivain vertueux, qu'un tendre intérêt conduira peut-être dans l'église d'Oullins, dire avec respect sur cette tombe de l'homme de bien et de génie : *Voilà mon modèle.*

---

(1) Je me souviens que M. Thomas me contait naïvement, comme une des choses qui lui avaient fait le plus de plaisir dans sa vie, qu'un bon curé de village lut un jour en chaire à ses paroissiens cette *Épître au peuple,* et leur persuada que les pauvres habitans de la campagne n'étaient pas aussi dédaignés qu'ils le pensent, parmi les gens du monde et dans la capitale. Après sa grand'messe il se plaça à l'entrée de son Église, et lorsque ses paroissiens sortaient, il leur distribua à tous des exemplaires de cette Epitre, qu'il avait fait imprimer à ses dépens.

ÉPITAPHE DE M. THOMAS,

Par feu M. DE MONTAZET, archevêque de Lyon.

CI-GIT
LÉONARD-ANTOINE THOMAS,
L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
ASSOCIÉ DE CELLE DE LYON,
NÉ A CLERMONT EN AUVERGNE LE 1er OCTOBRE 1732,
MORT DANS LE CHATEAU D'OULLINS LE 17 SEPTEMBRE 1785.

IL EUT DES MŒURS EXEMPLAIRES,
UN GÉNIE ÉLEVÉ,
TOUS LES GENRES D'ESPRIT.
GRAND ORATEUR, GRAND POËTE;
BON, MODESTE, SIMPLE ET DOUX,
SÉVÈRE A LUI SEUL.
IL NE CONNUT DE PASSIONS
QUE CELLES DU BIEN, DE L'ÉTUDE
ET DE L'AMITIÉ.
HOMME RARE PAR SES TALENS,
EXCELLENT PAR SES VERTUS,
IL COURONNA SA VIE LABORIEUSE ET PURE
PAR UNE MORT ÉDIFIANTE ET CHRÉTIENNE.
C'EST ICI QU'IL ATTEND LA VÉRITABLE IMMORTALITÉ.

Ses écrits et les larmes de tous ceux qui l'ont connu honorent assez sa mémoire; mais M. l'archevêque de Lyon, son ami et son confrère à l'Académie française, après lui avoir procuré, pendant sa maladie, tous les secours de l'amitié et de la religion, a voulu lui ériger ce faible monument de son estime et de ses regrets.

ÉPITRES.

ÉPITRE A L'AMITIÉ,

Lue par l'auteur, le lundi 13 février 1786, à la séance publique de l'Académie française, le jour où M. le comte DE GUIBERT *y est venu prendre séance à la place de M.* THOMAS.

Il serait à désirer que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble le même jour.

FÉNÉLON.

NOBLE et tendre amitié, je te chante en mes vers.
Du poids de tant de maux semés dans l'univers,
Par tes soins consolans c'est toi qui nous soulages.
Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchans
Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchans.
Qui de nous, lorsque l'ame encor naïve et pure
Commence à s'émouvoir, et s'ouvre à la nature,

N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,
Le besoin enchanteur, ce besoin d'être deux,
De dire à son ami ses plaisirs et ses peines?

D'un zéphyr indulgent si les douces haleines
Ont conduit mon vaisseau vers des bords enchantés,
Sur ce théâtre heureux de mes prospérités,
Brillant d'un vain éclat, et vivant pour moi-même,
Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,
Porterai-je moi seul, de mon ennui chargé,
Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé?
Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage,
Ciel! avec quel transport je l'embrasse au rivage!
Moi-même entre ses bras si le flot m'a jeté,
Je ris de mon naufrage et du flot irrité.
Oui, contre deux amis la fortune est sans armes;
Ce nom répare tout : sais-je, grace à ses charmes,
Si je donne ou j'accepte? Il efface à jamais
Ce mot de bienfaiteurs, et ce mot de bienfaits.
Si, dans l'été brûlant d'une vive jeunesse,
Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse,
Je veux, le front ouvert, de la feinte ennemi,
Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.
D'un ami! ce nom seul me charme et me rassure.
C'est avec mon ami que ma raison s'épure,
Que je cherche la paix, des conseils, un appui.
Je me soutiens, m'éclaire, et me calme avec lui.
Dans des piéges trompeurs si ma vertu sommeille,

J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille.
Dans le champ varié de nos doux entretiens,
Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.
Je sens dans mon ardeur, par les siennes pressées,
Naître, accourir en foule, et jaillir mes pensées.
Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,
Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent.

Quelquefois tous les deux nous fuyons au village.
Nous fuyons. Plus de soin, plus d'importune image.
Amis, la liberté nous attend dans les bois.
Sans nous plaindre, et de l'homme, et des grands, et des rois,
Nous déplorons sans fiel leur pénible esclavage.
De mes tilleuls à peine ai-je aperçu l'ombrage,
Mon cœur s'ouvre à la joie, au calme, à l'amitié.
J'ai revu la nature, et tout est oublié.
Dans nos champs, le matin, deux lis venant d'éclore,
Brillent-ils à nos yeux des larmes de l'aurore,
Nous disons : « C'est ainsi que nos cœurs rapprochés
« L'un vers l'autre, en naissant, se sont d'abord penchés. »
Voyons-nous dans les airs, sur des rochers sauvages,
Deux chênes s'embrasser pour vaincre les orages,
Nous disons : « C'est ainsi que, du destin jaloux,
« L'un par l'autre appuyés, nous repoussons les coups.
« Même sort nous unit, même lieu nous rassemble.
« Avec les mêmes goûts nous vieillissons ensemble.
« Le ciel, qui de si près approcha nos berceaux,
« Ne voudra pas sans doute éloigner nos tombeaux.

« Sur nos tombeaux unis quelque beauté champêtre
« Viendra verser des fleurs, et des larmes peut-être.
« Heureux, en attendant, nous goûtons les loisirs,
« Les Muses, le sommeil, les innocens plaisirs. »
O doux séjour des champs! C'était loin de la ville
Qu'Horace, dans Tibur, près du sage Virgile,
A son modeste ami, moins sobre en ce moment,
Épanchait à grands flots le Falerme écumant;
Entendait sur des fleurs le vers magique et tendre
Qui fit plaindre Euriale, et peignit Troie en cendre.
Tous deux ils parcouraient ces agrestes beautés,
Ces grottes, ces ruisseaux que tous deux ont chantés.
Trop heureux le mortel sensible et solitaire
Qui s'aime en son ami, qui dans lui sait se plaire,
Qui borne à son pouvoir les faciles désirs,
Et dans le cœur d'un autre a mis tous ses plaisirs!
Suivez ces deux amis errans dans les campagnes,
Sur l'émail de nos prés, au penchant des montagnes,
Tantôt portant leurs pas vers des lieux fortunés,
Tantôt dans un désert par leur course entraînés :
Vous les verrez tous deux, ainsi que deux abeilles
Qui, sur le lis, le thym, sur les roses vermeilles,
Pompent légèrement le doux nectar des fleurs,
Dévorer des objets la forme et les couleurs,
Laisser voler par-tout leur ame et leurs pensées
Sur la nature entière au hasard dispersées;
Mais ils viendront bientôt, dans des discours charmans,
Rapporter leurs plaisirs, leurs goûts, leurs sentimens,

Rassembler dans leurs cœurs, ravis de ses merveilles,
Un miel cent fois plus doux que celui des abeilles.
Leur travail est égal, leur trésor est commun,
Leurs cœurs sont confondus, leur bonheur n'en fait qu'un;
Et d'un bonheur si pur la nature est charmée.

Hélas! de maux obscurs notre vie est semée.
C'est un tribut secret que l'on paie en douleurs.
Sur ce vol dévorant, fécondé par nos pleurs,
D'où l'éclair de nos jours va bientôt disparaître,
Où sous la ronce encor la ronce aime à renaître,
Parmi tant de malheurs, dans sa tendre pitié,
Le ciel, qui les prévit, nous donna l'amitié,
L'amitié, baume heureux qui coule sur nos peines.
Sans doute il est un âge où, bouillant dans nos veines,
De désirs, de transports notre sang allumé,
Dans ses étroits canaux avec peine enfermé,
Comme un torrent de feu court et se précipite.
L'esprit est agité, le cœur s'enfle et palpite.
Le jeune homme, à l'aspect de la jeune beauté,
De surprise et d'amour soupire épouvanté.
Du pouvoir de l'amour faut-il des témoignages?
Il entraîne Léandre à travers les orages;
Ravit Diane aux cieux, Eurydice aux enfers;
D'Andromède expirante il détache les fers,
Couvre Renaud de fleurs dans les jardins d'Armide,
Fait tourner des fuseaux entre les mains d'Alcide;
Il séduit, il égare, il endort la raison.

Trop semblable à Circé, Vénus a son poison.
De ce poison charmant la jeunesse est avide;
Elle épuise à longs traits ce breuvage perfide,
Se consume d'amour, s'enivre de désir,
Et court avec fureur aux tourmens du plaisir.

Mais déjà, comme un songe, a passé la jeunesse.
Je vois fuir loin de moi cette île enchanteresse,
Cette île où mon regard, trop long-temps arrêté,
Avec un long soupir cherche encor la beauté.
A travers mille écueils, à travers les tempêtes,
Je touche enfin ce bord où, brillant sur nos têtes,
Ces deux astres amis, les Gémeaux radieux,
M'éclairent sans fatigue et consolent mes yeux.
Que de fois j'ai béni leur clarté douce et sûre!
Amitié, don du ciel, flamme invisible et pure.
A mon dernier soupir échauffe encor mon sein!
Et vous que des plaisirs le dangereux essaim
Étourdit d'un tumulte et d'un éclat frivole,
Vous qui ne soupirez que pour l'or du Pactole,
Et vous qui dans les cours volez avec ardeur
Après ce rien brillant qu'on a nommé grandeur,
Conservez, s'il se peut, vos trompeuses ivresses;
Montez à la faveur, grossissez vos richesses;
Non, je ne vous vois point d'un regard ennemi,
Je vous plains seulement, vous n'avez point d'ami.
Dans ces salons pompeux où la richesse assemble
Tous ces mortels brillans, ennuyés d'être ensemble,

Je me sens accabler du poids de leur langueur.
En vain j'y cherche un homme, et j'y demande un cœur.
Dans son palais rempli le riche est solitaire;
Tout du besoin d'aimer conspire à le distraire.
Plus loin, voyez ce pauvre. Au mépris condamné,
Traînant sous des lambeaux son sort infortuné,
Sans famille et sans nom, sans épouse et sans frère,
Il lui reste un ami, son chien suit sa misère :
Son chien marche, s'arrête et veille auprès de lui;
Il l'aimera demain comme il l'aime aujourd'hui;
Il défend son sommeil, il flatte sa vieillesse :
Amis, ils ont tous deux besoin de leur tendresse.
J'ai vu, faut-il le dire? un riche avec de l'or
Qui voulait à ce pauvre arracher son trésor,
Marchandant cet ami qui caressait son maître.
« Cet animal, dit-il, qui t'affame peut-être,
« Tu peux, en le vendant, soulager tes malheurs. »
« Eh ! qui donc m'aimera »? dit le vieillard en pleurs;
Et son chien dans l'instant suit sa voix qui l'appelle.
O symbole touchant d'une amitié fidèle,
Que ton accueil est vrai! que tes transports sont doux!
Tu chéris nos foyers, tu vieillis près de nous,
Et ton dernier regard est encor pour ton maître.

Le ciel à notre argile a trop mêlé peut-être
Un esprit inquiet, une active vigueur,
Qui lassent notre tête et troublent notre cœur.
L'homme ainsi tourmenté par son génie extrême,

Tourmenta ses égaux, l'univers et lui-même ;
Mais parmi les transports dont il est dévoré,
Parmi tous ses excès, il en est un sacré,
Que toujours on chérit, et toujours on admire :
L'amitié le produit. Amour, sous ton empire,
Pourquoi tes noirs soupçons, tes dépits orageux,
Portent-ils la terreur et la foudre avec eux ?
Comment ce même amour peut-il donc faire éclore
Les poisons de Médée, et les parfums de Flore ?
Amour, peux-tu cacher, sous des ris et des fleurs,
Les haines, les dégoûts, le désespoir, les pleurs ?
Combien la seule Hélène alluma d'incendies !
Me faut-il des héros montrer les perfidies,
Ariane aux déserts contant son abandon,
L'air s'éclairant au loin du bûcher de Didon,
Sapho, qui, s'élançant au sein des mers profondes,
Nommait encor Phaon en flottant sur les ondes ?
Faut-il peindre l'amour terrible, ensanglanté,
Ou la coupable audace outrageant la beauté ?
Voyez-vous ce Centaure emportant Déjanire ?
Dans ses muscles tremblans la volupté respire.
Comme à travers les flots, d'un cours précipité,
En regardant sa proie il s'enfuit enchanté !
Les yeux brillans d'amour, les yeux tournés sur elle,
Il s'enivre, en nageant, d'une charge si belle.
Sous ce pied délicat qui cherche à s'affermir,
Son cou nerveux s'embrase, et fléchit de plaisir.
Nessus, dans les transports de ton extase avide,

Tu ne crains ni les dieux ni la flèche d'Alcide;
Mais la flèche d'Alcide est déjà dans ton flanc.

Ainsi par les excès, par les pleurs et le sang,
Par-tout l'aveugle amour signala son passage.
Oh! qu'Achille jadis, emporté par sa rage,
Achille, en apparence oubliant la pitié,
Par un excès plus noble honora l'amitié!
De ce lion sanglant que la fureur est tendre!
Ce cri, « Patrocle est mort »! ce cri s'est fait entendre.
Achille oublie alors qu'Achille est outragé.
Il court. Patrocle est mort! Il faut qu'il soit vengé.
Hector déjà trois fois, sous sa main meurtrière,
Trois fois, derrière un char, a rougi la poussière.
Sur ce corps déchiré, sensible et furieux,
Il s'écrie : O Patrocle! » Il le demande aux dieux.
Il va bientôt enfin, vaincu par sa prière,
Rendre un fils qui n'est plus à son malheureux père.
Il se lève, il menace, il repousse ses pleurs,
Il promène à grands pas ses féroces douleurs;
Il appelle Patrocle; et, dans un tel délire,
C'est encore en tremblant l'amitié que j'admire.
Amitié, qui, sans toi, porterait ses malheurs?
Hélas! nés pour souffrir, mêlons du moins nos pleurs.

Malheureux! Quoi! faut-il, sur ce globe où nous sommes,
Quand on veut les aimer, craindre toujours les hommes!
Se dire en gémissant, mais éclairé trop tard :

« Les voilà tous ensemble, et les cœurs sont à part! »
Hélas! la mort déjà m'entraînait dans l'abyme,
Quand le ciel, par degrés, ranima la victime.
Sur des rocs déchirans soudains précipité,
C'est là que, sans couleur, mourant, ensanglanté,
De deux pauvres vieillards j'excitais les alarmes,
Et des yeux du passant fis tomber quelques larmes.
Mais mon péril n'est plus. Pourquoi le retracer
Quand je sens mon ami dans mon sein s'élancer?
C'est lui que je revois. Oh! que de pleurs coulèrent!
Comme en mes faibles bras ses bras s'entrelacèrent!
Appuyé sur ton cœur, renaissant sous tes yeux,
Dans quelle extase, ami, je contemplai les cieux!
J'admirai leur azur, je regardai la terre;
Je crus me ressaisir de la nature entière.
Ah! sortant de la tombe où l'on fut endormi,
Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami!

Mais ce rocher fatal va bientôt disparaître.
Emporté dans tes bras, sous ton abri champêtre,
Je vois cette cité, long-temps chère aux Césars,
La reine du commerce et l'amante des arts;
La Saône, près d'Oullins, d'un flot lent et timide,
Grossir le Rhône ému, qui s'enfuit plus rapide.
Déjà sous tes berceaux je vais, dès le matin,
Respirer, à pas lents, et la rose et le thym;
Et plus loin, dans ton clos, mon œil veut voir encore
Si d'un plus vif éclat ton raisin se colore.

Tu vas bientôt loin d'eux chercher d'autres climats.
Nice, où le nord jamais n'a soufflé ses frimas,
Où la rose entretient sa fraîcheur éternelle,
Nice attend ta présence, et son printemps t'appelle.
Là tu verras fleurir, en dépit des hivers,
Ces rians orangers, ces myrtes toujours verts;
La mer, dans son bassin doucement agitée,
T'offrir l'éclat tremblant de sa moire argentée.
Tu pars. Climats heureux! je le confie à vous;
Zéphyrs, apportez-lui vos parfums les plus doux;
De vie et de bonheur chargez l'air qu'il respire;
Pour prix de vos bienfaits, vous entendez sa lyre.
Oh! que ne pouvons-nous, unis jusqu'au tombeau,
Ensemble de nos jours voir s'user le flambeau!
Ensemble!... Ah! quand déjà, dans notre ame ravie,
Nous confondions nos vœux, nos penchans, notre vie;
Quand un espoir si doux consolait nos adieux,
Tu souris, je t'embrasse, et tu meurs à mes yeux.
Tu meurs, toi, mon ami! toi qui, dans tes alarmes,
Donnas à mon péril des soupirs et des larmes!
Toi que de mon malheur le bruit fit accourir
Sur ce rocher sanglant où j'aurais dû mourir!
Ah! du bord de l'abyme où je t'ai vu descendre,
Mon bras, mon faible bras vers toi n'a pu s'étendre.

Mais quand l'homme s'éteint, tout prêt à nous quitter,
Sous quels augustes traits viens-tu te présenter!
D'avance sur ton front commence à m'apparaître

Cette immortalité qui s'attache à notre être.
Son rayon luit déjà sur ce front abattu,
Qui m'offre avec candeur quarante ans de vertu.
Qu'il est grand ce tableau de la vertu mourante!
Oui, je l'entends encor cette voix consolante
Du pontife attendri, qui, plein de nos douleurs,
T'annonça ton péril en te cachant ses pleurs.
Montazet, oui, ta bouche, avec l'accent d'un frère,
Lui peignit, lui montra, sous l'image d'un père,
Ce dieu dont ta vertu nous fait bénir le nom!
Avec quel saint respect, quel touchant abandon
Mon ami lui prêtait son cœur et son oreille!
Je crus voir Fénélon parlant au grand Corneille.

Un peu de terre, hélas! a caché pour jamais
L'ami dont en ces lieux je cherche encor les traits.
Oullins! ô triste Oullins! que ton temple modeste
A laissé dans mon cœur un souvenir funeste!
Ah! conserve à jamais ce dépôt précieux
Qu'ont avec tant de peine abandonné mes yeux!
Au pied de cet autel où mon ami repose,
Si, pour toi, notre deuil est encor quelque chose,
Ah! laisse-lui passer nos soupirs et nos pleurs.
Son ombre, hélas! peut-être entendra nos douleurs.
Il les mérite bien, cet ami si fidèle,
Qui mourut en chrétien, qui peignit Marc-Aurèle.
Oh! comment honorer son génie et ses mœurs!
Donnez-moi, mes amis, des lauriers et des fleurs;

Je l'en veux accabler, j'en veux couvrir sa cendre.
Mais son cercueil frémit, ma voix s'est fait entendre.
Oui, mon ami, c'est moi, mon accent t'est connu;
C'est moi que tout sanglant ton bras a soutenu.
Quoi! c'est moi qui renais! Quoi! c'est lui qui succombe!
Hier contre son sein, aujourd'hui sur sa tombe!

ÉPITRE

CONTRE LE CÉLIBAT.

Quid leges sine moribus
Vanæ proficiunt.
Hor., lib. III, od. XVIII.

Toi, par qui nous vivons, nous chérissons le jour,
Sentiment enchanteur que l'on appelle amour,
Quand tout plaît, s'embellit, s'anime par tes charmes,
Faut-il qu'un nom si doux inspire les alarmes?
Ce cœur si calme encor, mais prêt à s'enflammer,
De quels tourmens bientôt il va se consumer.
A peine entrevoit-il ce bonheur qu'il soupçonne,
Qu'il doute, espère, craint, transit, brûle, frissonne.
Mais à ces prompts transports, à ces vœux effrénés,
Tous les cœurs amoureux ne sont pas condamnés.
Regardons ces bergers, ravis, sous ces ombrages,
D'habiter du Poussin les touchans paysages;
Qui de nous ne voudrait soupirer avec eux?
La vertu fait sur-tout le plaisir de leurs feux.

Oui, le ciel qui dans nous la grave en traits de flamme
A fait de la vertu la volupté de l'ame;
Et cette volupté qui se mêle à l'amour
Y porte un nouveau charme, et l'y puise à son tour.
Heureux qui dans soi-même a laissé l'innocence
Entre l'ame et les sens former cette alliance!
Il n'a plus qu'à jouir, dans un accord si doux,
Des deux biens les plus chers que le ciel fit pour nous.
Philémon et Baucis ensemble les goûtèrent;
Tous deux jusqu'au tombeau tendrement ils s'aimèrent:
Aussi par Jupiter leur toit fut protégé,
Leur toit, après leur mort, en temple fut changé:
On voit encor leur clos, la source jaillissante,
Le jardin où courait leur perdrix innocente;
Leurs vases les plus chers, d'argile et non d'airain,
Qu'à l'hospitalité faisait servir leur main;
Leurs pénates entiers, paternel héritage;
Leur table, dont les pieds du temps marquaient l'outrage,
Que couvraient, par honneur, les fleurs de la saison,
Quand le maître des dieux soupa chez Philémon.
« Quoi! me dit un censeur, viens-tu, par ce langage,
« En faveur de l'amour, prêcher le mariage,
« Et vanter, en t'armant d'une triste vertu,
« L'austérité des mœurs?—Oui, sans doute; et crois-tu,
Pour diffamer le vice et ses noires maximes,
Si je tenais en main la liste de ses crimes,
Que mon vers courageux, osant la dérouler,
Toi-même à cet aspect ne te fît pas trembler?

Écoute. Quand les vents de leur coupable haleine,
Favorisant Pâris et la parjure Hélène,
Loin de Sparte emportaient leurs perfides vaisseaux,
Écoute ce qu'alors Nérée au sein des eaux
Criait au ravisseur enchanté de sa proie :
« Tu la tiens, insensé, tu pars, mais devant Troie,
« Vingt peuples et vingt rois, pour la redemander,
« Avec mille vaisseaux sont tout près d'aborder.
« Tu n'échapperas point à ton juste supplice.
« Déjà sont descendus Agamemnon, Ulysse,
« Achille, Ménélas, et Teucer, et Nestor;
« La Grèce est là. Crois-tu, quand l'intrépide Hector
« Cent fois du sang des Grecs fera fumer la terre,
« Crois-tu qu'avec les sons de ta lyre adultère,
« Et Vénus dont la voix t'assura le secours,
« D'Ilion assiégé tu défendras les tours?
« Que de maux et de pleurs, Pâris, sont ton ouvrage!
« Mais Diomède accourt; il accourt, et sa rage
« Cherche, écume, menace, et va te découvrir.
« Tu le vois : tel un cerf que la peur vient saisir,
« A l'aspect d'un lion a déjà pris la fuite.
« L'heure viendra pourtant (les Parques l'ont prédite),
« L'heure où, vaincus sans peine et vainement armés,
« Tes bras, tes beaux cheveux encor tout parfumés,
« Des cruels champs de Mars essuîront la poussière.
« Regarde autour de toi Tisiphone et Mégère.
« Vois tous ces corps épars; tes sinistres amours
« Sur l'Europe et l'Asie appelant les vautours;

« Priam, Hécube, Hector, Cassandre, Polyxène,
« Pour ta cause égorgés ou mourant dans leur chaine;
« Et ta patrie en cendre, et ce long souvenir
« Qui va, de siècle en siècle, effrayer l'avenir. »
« Je n'ai point, diras-tu, provoquant ta colère,
« Prétendu lâchement excuser l'adultère;
« Mais si j'ai fui l'hymen, pour toi si précieux,
« Dois-je enflammer ta bile; et serai-je à tes yeux
« Un mortel sans vertu, sans morale? »—Au contraire,
Je te crois un honnête, un doux célibataire,
Que d'un nœud plein d'attraits, trop souvent profané,
Les vices de ton siècle ont sans doute éloigné,
Tel qu'en ses vers charmans nous l'a peint d'Harleville.
Eh bien donc! par l'ennui ramené dans la ville,
Quittant nonchalamment ton bonnet de velour,
Tu vas donc seul bientôt bâiller au Luxembourg.
Qui sait si, caressant ta langueur et ton âge,
Dans ton hymen prochain lorgnant ton héritage,
Quelque madame Évrard n'a pas, dans ses desseins,
Déjà donné la chasse à tes nombreux cousins?
Mais enfin raisonnons. Tes cheveux qui blanchissent,
De la course du temps chaque jour t'avertissent;
Déjà vient la faiblesse, et la vigueur a fui;
Ta santé veut des soins, ta main veut un appui:
Que deux fois la Balance ait ramené septembre,
Te voilà seul et vieux. Je te vois dans ta chambre
De gouttes, de neveux, tristement assiégé,
Et dans la léthargie un beau matin plongé.

Eh! qui te répondra que ton valet peut-être
N'ose sous tes habits faire parler son maître?
Je t'entends au réveil te récrier en vain
Contre un faux testament qu'aura dicté Crispin.
Des vieux garçons mourans, des vieux célibataires,
Les fripons, de tout temps, sont nés les légataires.
« Mais suis-je, diras-tu, dans ce triste abandon?
« Quoi! personne pour moi ne s'intéresse?» — « Non:
« Telle est, telle est ma loi, te répond la Nature.
« Tu repousses mes dons, je venge mon injure.
« Tu voulus vivre seul : dévore donc l'ennui
« Du désert dont l'horreur t'environne aujourd'hui.
« Demande à ce désert de t'aimer, de te plaindre.
« Mais tourne ici les yeux : vois doucement s'éteindre,
« Sans crainte, sans remords, ce vieillard vertueux
« Qu'entourent en pleurant ses fils respectueux.
« Il donna pour tribut aux siens, à sa patrie,
« Soixante ans de travaux, de vertus, d'industrie.
« Il n'a point seul, à part, sur un plan dangereux,
« En dépit de mes lois, voulu se rendre heureux.
« C'est moi qui, sans éclat, sans livre, sans système,
« Sans parler de bonheur, sans qu'il y songeât même,
« A ce bonheur si pur l'ai conduit par la main.
« Il vécut courageux, patient, juste, humain;
« Il suivit sans effort cette agréable route.
« Ce n'est point la vertu, c'est le vice qui coûte.
« Au banquet de la vie, admis pour quelque temps,
« Il laisse sans regrets sa place à ses enfans. »

Pourquoi le tendre Amour a-t-il reçu ses armes,
Tant de graces, d'attraits, de puissance et de charmes?
Pourquoi le chaste Hymen rassembla-t-il pour nous
Les rapports, les besoins, les devoirs les plus doux?
Est-ce enfin qu'ennuyé, sauvage, solitaire,
Sans but, l'homme un moment végétât sur la terre,
Et, stérile habitant, laissât vide après lui
Ce fécond univers dont il n'eût pas joui?
Sans l'hymen, sans ses fruits, sans ce précieux gage,
Dans vos jeunes enfans verriez-vous votre image!
Au moment qu'une mère enfin a mis au jour
Le don, ce don si cher d'un mutuel amour,
Regarde son souris: sur ses lèvres charmantes,
De joie et de douleur encor toutes tremblantes,
Son époux suit de l'œil ce souris fortuné.
D'où leur vient cette joie? Un enfant leur est né.
Qu'OEdipe offre à nos yeux son auguste misère,
Tu le plaindras bien plus si le ciel t'a fait père;
Mais si sa fille est là, consolant ses malheurs,
Malgré toi dans l'instant tu sens couler tes pleurs.
Est-il avec Orphée un cœur qui ne gémisse
A ces cris déchirans: Eurydice! Eurydice!
A l'amour, à l'hymen, oui, l'homme est destiné,
Sous son joug nécessaire il veut être enchaîné.
Pour lui du vrai bonheur ce joug même est le gage;
A sa vertu plus ferme il assure un otage.
Sans lui l'amour le trouble ou sa langueur l'abat.
De l'affreux égoïsme est né le célibat;

Mais son joug plus pesant venge le mariage.
Dans le vice une fois l'homme à peine s'engage,
Qu'il n'est plus dans ses fers qu'un esclave agité,
Et pour vivre plus libre, il perd sa liberté.

Ce discours te surprend, t'embarrasse et t'attriste.
Mais je vois s'avancer un autre antagoniste,
Un franc célibataire, égoïste achevé,
Aimable, jeune encor, dans l'aisance élevé.
« Je suis libre, dit-il; et la loi, juste et sage,
« N'a forcé jusqu'ici personne au mariage.
« Qu'un autre aime ses fers, j'y consens; mais pour moi,
« J'entends vivre et mourir sans engager ma foi. »
—Fort bien, je te comprends: sans peine, sans alarmes,
Pour toi la vie est douce, et le jour a des charmes.
Déjà, pour te nourrir, tenant son aiguillon,
Le laboureur actif commence son sillon.
Déjà mille ouvriers, quand tu vois la lumière,
Pour t'offrir ses métaux descendent sous la terre.
C'est pour tes goûts oisifs que l'art en ce moment,
Dessine ce tableau, polit ce diamant;
Que le génie invente et redouble ses veilles
Pour charmer ton esprit, tes yeux et tes oreilles;
Lorsque enfin nos guerriers, tant de fois triomphans,
Défendent tes foyers, nos femmes, nos enfans,
La loi veille à ta porte, et met, par sa présence,
Ta richesse, tes droits, tes jours en assurance;
Et tu trouves très-bien, dans ton facile emploi,

Qu'on sème, qu'on travaille, et qu'on meure pour toi.
Mais pour tant de bienfaits qu'autour de toi rassemble
La nature, le ciel, et la patrie ensemble,
Que leur donnes-tu? Rien. Pour prix de leurs bienfaits
Tu choisis tes plaisirs, tu dors, tu vis en paix;
Mais cet esprit charmant, ces graces dont tu brilles,
Ont peut-être déjà désolé vingt familles,
Séparé de sa femme un malheureux époux,
Des traits du désespoir percé son cœur jaloux;
Ont, après son trépas, réduit à la misère
Ses enfans orphelins du vivant de leur mère,
Qui, trahie à son tour, dans l'opprobre et les pleurs,
Paîra de courts plaisirs par de longues douleurs.
Qui sait (car tourmenté de feux illégitimes,
Un libertin bientôt ne compte plus les crimes),
Qui sait si, poursuivant de timides appas,
Peut-être en cet instant tu ne tenterais pas,
Sous l'espoir d'un hymen promis avec mystère,
D'enlever en secret une fille à sa mère?
Mais que dis-je en secret! c'est la publicité,
C'est l'éclat qui sur-tout plaît à ta vanité.
Voilà du célibat l'esprit et la maxime:
Je jouis aujourd'hui, demain que tout s'abyme,
Que le néant sur moi traîne tout aujourd'hui.
Oh! quand le noir chagrin, quand l'incurable ennui
Viendront-ils, t'accablant de dégoûts, de tristesse,
Épaissir sur tes jours leur vapeur vengeresse!
Ce temps, ce temps viendra. Par la satiété,

Au défaut du remords, je te vois tourmenté,
Aigri par l'impuissance, usé par la mollesse,
Mort avant le trépas, vieux avant la vieillesse,
Dans ton ame indigente appeler le plaisir,
De la nature avare implorer un désir,
Et seul sur cette terre, à tes regards flétrie,
Sans la trouver jamais, chercher par-tout la vie :
Ou bien si, plus actif, superbe, ambitieux,
Pour grossir tes trésors, pour éblouir nos yeux,
A des projets hardis tu commets ta fortune,
Soudain de créanciers une foule importune
Venant à t'assaillir, sans crédit, ruiné,
D'amis voluptueux bientôt abandonné,
Mais voulant avec art, sous un rire infidèle,
D'un malheur trop certain démentir la nouvelle,
A ton dernier festin je te vois, l'air joyeux,
Parmi les vins brillans, les mots ingénieux,
Les chants, les jeux, les fleurs, le luxe des orgies,
L'éclat des diamans, des cristaux, des bougies,
Promenant tes regards sur vingt jeunes beautés,
Quand le morne dégoût s'assied à tes cotés,
Quand la mort tient la coupe, y boire avec ivresse
Du désespoir qui rit l'effroyable alégresse :
Mais lorsqu'en nous charmant, l'aurore de retour
Dans tes yeux consternés a fait rentrer le jour,
Te voilà dans ta chambre ; et là, seul, en silence,
Maudissant le soleil, le sort et l'existence,
Je te vois, pour tromper la fortune en courroux,

Croyant que tout s'éteint, que tout meurt avec nous,
Armer tranquillement d'une amorce homicide
Le fatal instrument d'un affreux suicide,
L'approcher de ton front, qui, dans quelques momens...
Le coup part. — Malheureux! tu n'avais pas d'enfans;
Non, tu n'en avais pas : on ne voit point les pères
Recourir au trépas pour finir leurs misères.

Un père infortuné du moins, dans ses douleurs,
Lève les yeux au ciel, laisse couler ses pleurs.
Gémit-il sous le poids de la triste vieillesse,
Sa compagne pour lui s'émeut et s'intéresse;
Sa tendresse inquiète a prévu ses besoins;
Il ne peut plus parler, mais il bénit ses soins;
Il met encor sa main dans cette main chérie;
Il jette avec plaisir un regard sur sa vie :
Tous ses jours n'ont été qu'un tissu de bienfaits;
Il voit dans ses enfans les heureux qu'il a faits.
Si son fils est ingrat, si son fils l'abandonne,
Dans sa fille peut-être il trouve une Antigone :
Sur ce bras qui lui reste il aime à s'appuyer;
Ces larmes qu'il répand, il les sent essuyer;
Ou bien si le remords, toujours inexorable,
Tremblant à ses genoux ramène le coupable,
Je l'aperçois déjà, se laissant entraîner,
A l'exemple du ciel, tout prêt à pardonner.
Rien peut-il épuiser la tendresse d'un père?
Nous devons à l'hymen ce sacré caractère.

Par lui de nos enfans formant les jeunes cœurs,
Nous sentons mieux le prix, l'utilité des mœurs;
Nous savons que leur œil nous juge et nous contemple:
On songe à ses devoirs, quand on en doit l'exemple.
Long-temps chez les Romains, ce peuple de pasteurs,
On ignora le luxe et les arts corrupteurs;
Rome, si pure alors sous sa rustique écorce,
Vit des hymens sans nombre, et pas un seul divorce.
Combien pour la pudeur leur respect éclata!
Ils offraient, comme à Mars, leur encens à Vesta:
Vers l'autel du dieu Mars le fils suivait son père;
Vers l'autel de Vesta la sœur suivait sa mère.
Pudeur! oh! qu'on s'incline à ce nom révéré!
Pudeur! oui, c'est par toi que l'hymen est sacré.
Heureux, heureux le peuple à la pudeur sensible!
Chez les premiers Romains que son cri fut terrible!
Lucrèce, ton honneur dans Rome est offensé:
Rome n'a plus de maître, et Tarquin est chassé.
Son indignation, déjà républicaine,
Fait sortir de ton sang la liberté romaine,
Sur les débris du trône arbore ses drapeaux,
Devant le fier Brutus fait marcher les faisceaux,
Et promet à Vesta, que Mars par-tout seconde,
Six cents ans de vertus et le sceptre du monde.
Ainsi, chez les Sabins, leurs fils respectueux
Apprenaient la vertu sur leurs fronts vertueux.
On voyait dans leurs champs, au sortir de la guerre,
Les vainqueurs de Carthage obéir à leur mère;

Ils lui portaient le soir, de leur charge excédés,
Les amas de rameaux qu'elle avait commandés;
Le soir leur soc actif ouvrait encor la terre,
Et lorsque, par degrés retirant sa lumière,
Le soleil, las comme eux, fermait enfin le jour,
Du repos, du sommeil bénissant le retour,
Ces vainqueurs retournaient sous un humble héritage,
Où leur mère et leur sœur apprêtaient leur laitage.
Le bonheur se mêlait à cette austérité :
L'hymen gardait les mœurs; les mœurs, la liberté :
La famille et le chef, sous la chaumière antique,
Environnaient gaîment une table rustique.
Le soir y ramenait, après de longs travaux,
Les pères, les enfans, les pasteurs, les troupeaux.
L'Amour n'était pas loin; mais, quoiqu'un peu sévère,
Il avait son souris, son regard, son mystère,
Sur-tout sa longue attente et ses heureux momens.
Vénus, ah! tu rendais, pour ces chastes amans,
Leurs feux plus enchanteurs, ta volupté plus pure,
Et c'est Vesta pour eux qui tressait ta ceinture.

ÉPITRE A VIEN.

De l'école française heureux restaurateur,
Qui, du grand art de peindre atteignant la hauteur,
Aux fécondes leçons as su joindre l'exemple;
Toi qu'en s'attendrissant l'œil du public contemple
Avec ce doux respect qui suit les cheveux blancs,
Quand la vertu s'unit à l'éclat des talens;
Tu le sais, le beau seul a droit à notre hommage.
Vien, c'est toi le premier qui, vengeant son outrage,
Rendis à nos pinceaux l'exacte vérité,
D'un dessin vigoureux l'aimable austérité,
Le brillant coloris, la sévère ordonnance,
Et de l'art, en un mot, le charme et la science.
Pour plaire et pour toucher, oui, ta voix leur apprit
A s'adresser au cœur, sans trop chercher l'esprit;
Comment, belle sans art, et riche sans parure,
La vérité sortait du sein de la nature.
Aussi ton seul aspect a flétri les atours
Dont un luxe indigent accablait les amours,
Ces éternels berceaux, ces fleurs toujours écloses,
Qui m'auraient fait haïr le printemps et les roses.

On vit tous ces bergers, amans de leurs miroirs,
De leurs rubans chargés, s'enfuir vers les boudoirs,
Et, serrant de dépit ses galantes merveilles,
La Flore des salons remporta ses *corbeilles*.
L'Histoire enfin par toi sentit sa dignité,
Reprit sous tes pinceaux sa force et sa fierté;
Pour frapper nos regards par d'augustes exemples,
Leur céleste splendeur éclata dans nos temples.
La Fable aussi par toi, comme un livre charmant,
S'ouvrit pour nous instruire, et plus innocemment.
Quand son rapt criminel a soulevé la Grèce,
Si l'indolent Pâris (1), au gré de sa mollesse,
(Lui qui seul de la guerre alluma les flambeaux!)
Soupire auprès d'Hélène au bruit de ses fuseaux,
L'infatigable Hector, l'œil brûlant de courage,
Hector, couvert de fer et sortant du carnage,
Vient lui montrer sa lance et sa gloire et ses traits
Suspendus sans honneur aux murs de son palais;
Mais pour ses bras oisifs leur charge est trop pesante.
En tremblant pour ses jours sa jeune et tendre amante
N'entend que trop peut-être, en voyant sa beauté,
Les reproches d'Hector dans la postérité.

Je quitte ce chef-d'œuvre; un autre ici m'appelle:
Du Guide, du Corrège admirateur fidèle,
Par les Graces conduit, ton pinceau ravissant

(1) Tableau de Vien.

Dans les bras de Vénus me peint Mars languissant (1).
Je vois auprès du dieu, sous ses flèches mortelles,
Dans un casque d'airain couver des tourterelles;
Mais ce casque brillant, le signal des combats,
Que précédaient les Cris, la Fuite, le Trépas,
Où flottait la Terreur sur un panage horrible,
Plein de Jeux et d'Amours, n'est plus qu'un nid paisible
Qu'animent du bonheur les plus heureux accens.
Là sont les tendres Soins, les Soupirs caressans.
Oh! que j'aime ce casque où, joyeux sous leur mère,
Tous ces Amours éclos ont rassemblé Cythère!
Qu'avec ces doux oiseaux je me plais à gémir!
Tout ce tableau m'enchante, et rien n'y fait frémir.
Ce n'est plus Mars sanglant, poudreux, pâle, terrible;
C'est Mars, mais désarmé, mais devenu sensible,
De la belle Vénus adorant les appas;
Il soupire, il frissonne, il languit dans ses bras.
Qu'un jeune homme l'observe : à cette ardente image
Il s'enivre d'amour, de gloire et de courage;
Il détache de Mars le vaste bouclier;
Il prend sa lance en main, son glaive meurtrier,
Et croit, déjà vainqueur, lui rapportant ses armes,
D'une amante enchantée avoir conquis les charmes.

Ainsi, par tes leçons, par d'illustres travaux,
Toi-même, avec plaisir, tu créas tes rivaux.

---

(1) Tableau de Vien.

Déjà naît une école en grands maîtres fertile.
Que de nobles travaux! Là, je crois voir Achille (1),
Non point poussant des cris, de rage forcené,
Traînant Hector sanglant à son char enchaîné,
Mais simple et jeune encore, au vieux Chiron docile,
Sur les monts, sur les eaux, suivant son maître agile,
Préludant aux combats par sa légèreté,
Et commençant déjà son immortalité.

Là, pour garder leur sceptre, une atroce furie (2)
A son fils, à sa fille offre une coupe impie;
Mais quand, chassant enfin leur trop juste soupçon,
Pour les empoisonner elle a bu le poison;
Quand, retenant ses cris, et d'espoir palpitante,
Elle attend leur trépas pour expirer contente,
C'est alors qu'une amante (une amante a des yeux)
Voit son dépit marqué dans ses doigts furieux,
Qui, serrant ses habits, et trahissant sa rage,
Me font voir la douleur, la mort sur son visage,
Sur ce visage affreux, dont la férocité
Fait reculer d'horreur son fils épouvanté;
Mais enfin Rodogune échappe à sa vengeance.

Plus loin, dans ses excès, je vois un peuple immense,
Par le fer, par le feu, par sa fureur armé :

---

(1) Tableau de Regnault.
(2) Tableau de Taillasson.

Soudain Molé paraît (1); soudain tout est calmé.
C'est la mer qui s'apaise à l'aspect de Neptune.
C'est ainsi du pinceau que l'heureuse fortune,
Amante des héros, publiant leurs bienfaits,
Raconte aux yeux leur gloire, et nous offre leurs traits.

Qui sont ces combattans (2)? La vigueur, la jeunesse,
La vertu sur leur front s'unit à la rudesse.
Oui, d'avance déjà ces trois frères romains
Portent le sort de Rome et du monde en leurs mains.
De courage et d'espoir tous leurs muscles frémissent;
Leurs cœurs, leurs bras d'acier s'entrelacent, s'unissent,
Ils m'offrent une armée; et leurs traits différens,
Avec un même esprit, marquent divers penchans.
Le père à ses trois fils présentant trois épées,
Du sang des trois Albains les voit déjà trempées :
Ses yeux levés au ciel, et ses regards brûlans,
Recommandent à Mars et Rome et ses enfans.
Oh! comme à leur pays s'ils étaient infidèles,
Ils mourraient à l'instant sous ses mains paternelles!

Il nous promet Brutus (3), Brutus, dont les faisceaux,
Dont la vertu, David, revit sous tes pinceaux.

---

(1) Tableau de Vincent.
(2) Tableau de David.
(3) Tableau de David.

O Brutus! pour tes yeux quel spectacle s'apprête!
Je vois deux corps sanglans, je ne vois point leur tête.
Quoi! tes fils ne sont plus! O père infortuné!
Ce funeste trépas, qui l'a donc ordonné?
C'est toi : mais Rome, hélas! devait t'être plus chère :
Tu n'as pu tout ensemble être consul et père.
Je te vois immobile, en détournant les yeux,
Assis près d'un autel, t'appuyer sur tes dieux.
La mort est dans ton sein; mais, ciel! avec quels charmes
Si belles de candeur, de jeunesse et de larmes,
Tes filles t'exprimant leurs naïves douleurs...
Va-s, en ne pleurant pas, tu fais couler mes pleurs.
Brutus n'en verse pas; il souffre, et ce grand homme
Rend grace aux immortels dès qu'il a sauvé Rome.
Mais ton ardeur, David, ne doit point se lasser,
Et, rival de toi-même, il faut te surpasser.
Lorsque ton art t'enflamme et t'appelle à la gloire,
C'est l'instinct qui te parle, et c'est lui qu'il faut croire.
Que ne peut le génie! Il fait tout à son gré :
Son secret de lui-même est souvent ignoré.
Notre travail, c'est l'art; l'instinct, c'est le génie.
De ce feu créateur, cette ame de la vie,
Du peintre, du poëte, aliment enflammé,
Michel-Ange est brûlant, le Tasse est consumé.
Ce feu qui sent, qui voit, juge, invente et dispose,
Sous un calme apparent quelquefois se repose :
Mais le volcan dormait; il s'entr'ouvre avec bruit,
Et le chef-d'œuvre est là qui s'élance et qui luit.

C'est ce noble tourment dont les fureurs divines
Ont forcé ton pinceau d'enfanter tes Sabines.
O toi! de la Peinture aimable et tendre sœur,
M'inspirant, comme à lui, ta force et ta douceur,
Pour rendre ce tableau, viens, fidèle interprète,
Un moment, s'il se peut, me prêter sa palette,
Et dans mon vers serré, pur, et plein de chaleur,
Fais sentir son crayon, et parler sa couleur.
Au pied du Capitole (1), entre ces deux armées
D'une égale fureur au combat animées,
Quand déjà le sang coule et fait fumer les mains
Des Sabins indignés, des perfides Romains,
Je vois, je vois courir les Sabines troublées,
Leurs enfans sur leur sein, pâles, échevelées :
« Arrêtez-vous, cruels, ou de vos bras sanglans
« Massacrez sans pitié vos femmes, vos enfans.
« Les voilà sous vos pieds! Nous sommes vos familles,
« Vos brus, vos tristes sœurs, vos femmes et vos filles.
« Pour vous percer le flanc, vous marcherez sur eux.
« Commencez sur nos corps ce parricide affreux.»
Le combat a cessé. Ces mères éperdues,
Sous des forêts de dards, de lances suspendues,
Parmi tant de guerriers, frères, pères, époux,
En leur montrant leurs fils, en pressant leurs genoux,
Ont ému la pitié de tous ces cœurs farouches;
Elle est dans leur regard, dans leur port, sur leurs bouches.

(1) Tableau de David.

De Tatius déjà le glaive est abaissé;
Le dard de Romulus n'est pas encor lancé :
Dans sa force et ses traits je lis le sort de Rome.
Oui, c'est Mars, c'est un dieu : Tatius n'est qu'un homme.
O vous qui nous montrez ces enfans étendus,
Ne craignez rien pour eux, vos pleurs sont entendus!
Que ta noble terreur, Hersilie, a de charmes!
Va, tu ne connais pas le pouvoir de tes larmes.
Femme, ô sexe enchanteur! que la maternité,
Oh! que le cri du sang ajoute à ta beauté!
Sous ces chevaux ardens, respirant les batailles,
Qui de vous a jeté le fruit de ses entrailles?
De ce coursier fougueux le pied compatissant
Craint de blesser son calme et son rire innocent.
Courage! montrez-vous, ô mères alarmées!
Les cris de vos enfans uniront deux armées.
Sabins, Romains, vaincus tous dans un même instant,
Pressent ces chers vainqueurs sur leur sein palpitant.
Oui, leur vengeance expire; oui, leur haine attendrie
Du glaive en sa prison fait rentrer la furie.
Tu l'emportes, Nature! A ces cris triomphans
Couvrons tous de lauriers ces femmes, ces enfans.
Eh! dis-moi donc, David, par quelle heureuse adresse
Peins-tu si bien les pleurs, la force, la faiblesse?
Sur un instant qui fuit, sur un vaste tableau,
Quels prodiges en foule a versés ton pinceau!
Quel cœur résisterait à ta chaleur divine?
Chaque père est Romain, chaque mère est Sabine.

Le plaisir le plus doux (qui ne l'a pas goûté?)
Ton tableau nous le crie : Ah! c'est l'humanité.

Vien, quel est ton bonheur, quand tu vois ces ouvrages,
Ces fils de tes enfans, ravir tous les suffrages!
Les puissans rejetons que ta sève a produits,
Célèbres dès long-temps, sont chargés d'heureux fruits,
Qui, fameux à leur tour, sont près d'en faire éclore
Que tes vastes rameaux ombrageront encore.
A tes nobles leçons ils n'ont pu déroger;
Et tous près de leur père ils viennent se ranger.
L'aigle et le fils de l'aigle, et le ramier timide
N'engendre point son vol ni son œil intrépide.
Avec eux, de leurs noms, de ta gloire escorté,
Tu t'avances vivant dans la postérité.
Tes talens sans orgueil, ta vie et longue et pure
Donne un maître, un Nestor, un père à la Peinture.
Ton front si jeune encor sous tes cheveux blanchis,
Tes yeux dès-lors du temps semblent s'être affranchis.
Vois l'Apollon romain sourire à ton École.
Te voilà dans Paris au pied du Capitole.
Dans le champ des beaux-arts, tous amis et rivaux,
Tes enfans avec joie ont saisi leurs pinceaux.
Vois ces enfans si chers, dont l'essaim t'environne,
Te montrer leurs travaux, t'apporter leur couronne.

Ainsi Diagoras, chez les Grecs vénéré,
De sa cinquième race avec pompe entouré,

Vit les fils de ses fils, dans des fêtes publiques,
Couvrir ses cheveux blancs des lauriers olympiques.
Avec éclat porté par leurs bras triomphans,
Ses regards attendris tombaient sur ses enfans;
Et, succombant sous l'âge et le poids de leur gloire,
Il mourut de plaisir sur son char de victoire.

ÉPITRE
A MADAME DE *****.

Oui, jeune et charmante Pauline,
Vos vertus, votre ardeur divine,
Vos entretiens religieux,
M'ont fait sentir leur grace austère.
On le voit : vous tenez des cieux
Le talent rare et précieux
De toucher, d'instruire et de plaire.
Très-aimable Missionnaire,
Oh! rendez nos mondains pieux!
Votre éloquence est naturelle;
Ses traits ne sont point préparés :
Tout simplement vous discourez
Comme vous êtes bonne et belle.
Votre cœur est compatissant :
Ainsi vous aimez saint Vincent,
Votre guide et votre modèle,
Et toujours sans art éloquent.
Quand sous le regard imposant

De tant de *dames opulentes*,
Par leurs rangs, *leurs noms*, éclatantes,
Il mit tant de pauvres enfans,
Abandonnés dès leur naissance
Par le vice ou par l'indigence,
Faibles, tout nus et gémissans,
Que leur dit-il? « Or sus! mesdames,
« Vous êtes mères, sœurs, et femmes;
« Vous voyez ces petits : hélas!
« Ces petits vous tendent leurs bras;
« Ils n'ont plus que vous sur la terre;
« Les voilà couchés sur la pierre :
« Vivront-ils? ne vivront-ils pas?
« Prononcez, mesdames. » Il prie,
Joint les mains. On pleure, on s'écrie :
« Ils vivront! ils vivront! » Soudain
Pleuvent dans ses bras, sur son sein,
Les parures les plus pompeuses,
Les perles les plus précieuses,
Les bagues, les colliers brillans,
Les bracelets étincelans.
Pauline! oh! comme en ces momens,
Dans cette sainte et douce ivresse,
Vous auriez avec alégresse
Jeté vos plus beaux ornemens,
Souhaitant qu'au prix de vos charmes
Le ciel multipliât vos larmes
Pour les changer en diamans!

Par ses prêtres dans nos campagnes,
A travers les bois, les montagnes,
Quand l'Évangile était porté,
Il leur disait d'un air céleste :
« Travaillez, Dieu fera le reste;
« C'est le Dieu de la charité. »
S'il porte à la noire imposture,
A l'impie, au lâche assassin,
La terreur du courroux divin,
Il porte à l'indigence obscure,
A la jeunesse active et pure,
De l'or, des fuseaux, et du lin.
C'était l'homme de l'Évangile.
Aux champs, à la cour, à la ville,
De qui n'était-il pas l'appui?
Quoique approchant du diadème,
Toujours très-pauvre pour lui-même,
Toujours très-riche pour autrui.
Mais le ciel veut punir la terre :
Il l'ébranle à coups de tonnerre;
Il verse à grands flots sa colère.
Vingt peuples vont mourir de faim :
Eh bien! c'est un chétif humain,
C'est ce villageois qui les prône,
Ce vieillard demandant l'aumône,
Qui saura leur donner du pain.

Voilà, Pauline, les miracles

Qu'humble vainqueur de tant d'obstacles
Opéra ce prêtre divin.
Comme en lui, quand dans sa misère
Le pauvre en vous chercha sa mère,
La chercha-t-il jamais en vain?
Par-tout sans cesse on vous implore;
Vous donnez, vous donnez encore :
Votre cœur n'a jamais compté.
Je vois dans vos yeux la bonté,
Sur votre front la pureté,
Dans tous vos traits la dignité,
Sans faste et sans froideur écrite.
Toujours sur vos lèvres habite
Le sourire, la vérité.
Dès *l'enfance, à la charité*,
Dans vous avec simplicité
Une mère instruisit sa fille;
C'est un propre, un bien de famille,
Et vous en avez hérité.
Plus d'une dame vous imite;
Même penchant les sollicite
Et vous met en société.
Tant mieux! la douce Piété,
Et sa sœur l'aimable Gaîté,
Et la Paix qui marche à sa suite,
Embellit encor la beauté.
C'est une grace temporelle;
Mais ce rien peut être compté :

Saint Vincent n'est point irrité
Qu'on vous trouve et charmante et belle.
Comme il voit d'un œil enchanté
Vos beaux noms pour l'éternité
Tous écrits en lettres de flammes!
Portant dans son cœur, et les Dames,
Et ses Sœurs de la Charité.

O vous que ma muse révère,
Famille à l'Église si chère,
Dont, hélas! la fureur des vents,
Une tempête meurtrière,
Ne nous priva que trop long-temps,
Et que le ciel rend à la terre;
Sous vos asiles généreux
Vous rentrez, et les malheureux
A vos soins vont encor s'attendre.
Sous un ciel dur et désastreux,
Votre cœur conserva pour eux
La maternité la plus tendre,
Et vous n'aviez plus qu'à reprendre
Vos habits, et non pas vos vœux.
Par vos saints travaux, ô Pauline!
Dès long-temps vous êtes leur sœur:
Ce nom cher et plein de douceur
Aux mêmes palmes vous destine.
Quand vos discours nous ont touchés,
Nous sentons bien de quels péchés

Nous devons sur-tout nous défendre.
Ah! gardez ce cœur noble et tendre,
Et ce front déjà radieux,
Et ce cœur si religieux,
Qui nous plaint de tant de méprises.
Hélas! dans d'éternelles crises,
Dupes d'un monde insidieux,
Nous cherchons la paix en tous lieux;
Vous la trouvez où Dieu l'a mise.
Vous édifiez à l'Église,
Et par-tout vous charmez nos yeux.
Soyez notre sœur la plus chère,
Très-long-temps l'ange de la terre,
Bien tard, bien tard l'ange des cieux.

ÉPITRE A MA MÈRE,

SUR SA CONVALESCENCE.

O toi par qui je vis et pour qui je respire,
Ma mère, cher trésor que le ciel m'a rendu,
Enfin, ma terreur cesse, et mon œil éperdu
Sur ton lit ne voit plus reluire
Le glaive de la mort trop long-temps suspendu.
Ah! je frissonne encor de l'horreur qu'il m'inspire.
Cependant quand la fièvre, après un court repos,
Pour dévorer tes jours accourait plus terrible,
Dans ton lit de douleur, au milieu de tes maux,
J'ai vu ton front calme et paisible.
Ce n'est pas que ton cœur sensible
Ne connût, n'éprouvât, ne plaignît nos douleurs.
Hélas! nous redoutions de te montrer nos larmes,
Tu craignais de montrer tes pleurs.
Tu payais ce tribut de tendresse et d'alarmes
A la nature, au sang qui m'unit avec toi;
Mais sur quel ferme appui, sur quel rocher, dis-moi,
Se fondait ton ame affermie,
Quand du bord étroit de la vie

Tu fixais sans frémir cet abyme profond,
Cette éternité redoutable
Où tout pouvoir, grandeur, se perd et se confond?
A cette image épouvantable,
Non, ce n'est point par des discours,
Par les rêves hardis d'une raison frivole,
Charlatans fastueux qui nous trompent toujours,
Que l'homme, au noir flambeau qui fait pâlir ses jours,
Ou se soutient, ou se console.
Pour toi, pour toi, ma mère, il fut une autre école.
Ton cœur qui n'a jamais flotté
Dans ce vague affligeant, ce vide qui désole,
Par l'ancre de la Foi fortement arrêté,
Du sein de la tempête humblement s'est jeté
Dans les bras de ce commun père,
De ce Dieu de bonté, de tendresse et d'amour,
Qui, plaignant les enfans restés seuls sur la terre,
Oiseaux abandonnés dans leur nid solitaire,
Les rappelle vers lui dans un plus doux séjour,
Et les enfante au ciel pour les rendre à leur mère.

Aussi, plein d'espérance et de sérénité,
Aux portes du trépas, ton esprit immobile
S'est posé doucement sur un chevet tranquille,
Ne voyant dans la mort que l'immortalité,
Et dans le tombeau qu'un asile.
Tu l'avais craint de loin, tu l'as bravé de près,
Tu n'as point attendu qu'en ces momens funèbres

Il te vînt, mais trop tard, révéler ses secrets.
Tu dévoras cent fois ces complaintes célèbres,
Où l'amant de la nuit, l'ami des malheureux,
Le trop sensible Young, sous des cyprès affreux,
A chanté sa douleur, la mort et les ténèbres.

Dis-moi pourtant, dis-moi comment de ta gaîté,
Comment de ton esprit le ton piquant s'allie
Avec le grave front de la mélancolie
　　Qui médite l'éternité?
Ton œil reprend sa grace et sa vivacité;
Tu renais: mon cœur bat. Tout rit dans la nature,
Tout brille. Est-ce une erreur? Est-ce un enchantement?
Ces gazons sont plus verts; la lumière est plus pure;
Ce ruisseau sous les fleurs court plus rapidement;
　　L'oiseau chante plus tendrement;
　　Les bergères plus vivement
Frappent d'un pied léger ces tapis de verdure.
O prés délicieux! vallons frais, grotte obscure,
Séjour propre au bonheur, que vous êtes touchans!
Oui, j'étais né pour vous, j'étais né pour les champs;
　　C'est tout mon cœur qui m'en assure.
J'aurais été berger, c'était là mon destin.
Oh! comme avec plaisir j'aurais pris le matin
　　Ma panetière, ma houlette!
　　Et sans doute vous pensez bien
Que je n'eusse jamais oublié ma musette.
J'aurais eu mes moutons, ma maîtresse, mon chien.

On aurait dit Ducis, comme on dit Timarette.

Un autre sort m'entraîne. Allons, de son tombeau
Que *Macbeth* tout sanglant à ma voix se réveille!
Rallumons, s'il se peut, mes esprits au flambeau
Du sombre Crébillon, du sublime Corneille.
Ma mère, entends mes vers. Eh bien! as-tu frémi?
De ton sang dans mon cœur reconnais-tu la flamme?
As-tu versé des pleurs? Ai-je ébranlé ton ame?
Tout ton sein palpitait, le sens-tu raffermi?
Tes yeux pleins de bonheur, plein de douces alarmes,
M'observent tendrement, et répandent des larmes.
Ah! si le sort, moins ennemi,
Honorait mes travaux par d'illustres suffrages!
Si ton bonheur du moins me payait ses outrages!
Hélas! tu sais quels traits le ciel lança sur moi.
Sans père... sans épouse... après un long orage,
Nu, combattant les flots, échappé du naufrage,
Ma mère, je reviens vers toi;
Je viens saisir ton bras qui m'appelle au rivage.
De ton péril passé mon cœur est encor plein,
Et tes soins, tes leçons, tes jours, tu les destines
A mes deux pauvres orphelines.
Leur mère, hélas! n'est plus; tu leur ouvres ton sein.
Tu fus mon appui dès l'enfance,
Et ta vieillesse encore aime à me soutenir.
Chaque jour tu me fais bénir
Le sein qui m'a donné naissance.

Tu m'appris, par tes mœurs, la vertu, l'innocence;
Tu viens dans tes douleurs de m'apprendre à mourir;
Donne-moi maintenant des leçons de constance.
Hélas! j'en ai besoin, l'homme est né pour souffrir.
Le ciel, qui l'a voulu, fit pour moi sur la terre
Germer bien des douleurs: s'il daignait les calmer,
Voir mes pleurs, et se désarmer!
S'il rendait seulement sa coupe moins amère!
Non : l'or ni la grandeur ne sauraient m'enflammer;
J'eus même assez souvent peine à les estimer.
J'ai vu leur rien de près, j'ai pesé leur chimère;
Mais il est d'autres biens, plus faits pour me charmer,
Que l'on n'achète point, qu'il est si doux d'aimer :
O ciel! conserve-moi mes enfans et ma mère!

ÉPITRE A LEGOUVÉ.

On ne doit jamais, dans aucun genre,
mêler l'horrible avec le gracieux.

Du ciel, cher Legouvé, nous tenons, en naissant,
Une raison sévère, un cœur compatissant;
Mais de cette raison qu'on passe la mesure,
L'esprit qui s'en offense et se fâche et murmure.
Qu'on outre la pitié, cet heureux sentiment
Cesse d'être un plaisir, et devient un tourment.
Tout est soumis, pour plaire, à des règles prescrites,
Et veut qu'on se renferme en de justes limites.
La raison de l'excès doit nous rendre ennemis;
L'ordre est d'abord goûté, le vrai seul est admis.
Leur cri, toujours si prompt, n'est jamais équivoque:
L'horrible nous repousse, et l'absurde nous choque.

D'où vient que, dans Atrée, au lieu de la terreur,
Je ne sens qu'une froide et révoltante horreur?
C'est qu'exempt de péril, sans combat, sans colère,
Dans une coupe impie Atrée offre à son frère,

Attestant tous les dieux sous un tendre maintien,
Le sang fumant d'un fils qui glace tout le mien.
Je dis au ciel tranquille : Où donc est ton tonnerre?
Mais si, dans Rodogune, une exécrable mère,
Sur les lèvres d'un fils, quand l'autre est massacré,
Porte un poison mortel par ses mains préparé;
Sur sa bouche, en tremblant, suivant la coupe errante,
Si j'ai senti l'espoir, la pitié, l'épouvante;
Enfin si, maudissant et son fils et les dieux,
Je la vois dans la rage expirer à mes yeux,
Du poëte enchanteur j'admire l'art immense,
Et de Corneille entier la masse et la puissance.
Et ce monstre précoce, histrion couronné,
Qui, sous des fouets vengeurs à mourir condamné,
Pour fuir leurs coups sanglans, sur son sein qui recule,
Essaie, en tâtonnant, un poignard ridicule;
Ce vil esclave en pleurs, maudissant le trépas,
Qui tremble à chaque instant d'un bruit qu'il n'entend pas;
Ce tigre sans courage, et dont la barbarie
Fatiguait les bourreaux, et non pas la furie;
Qui dans Rome embrasée eût, la lyre à la main,
Mêlé sa douce voix aux cris du genre humain;
Cet empereur cocher, l'empoisonneur d'un frère,
L'assassin de Burrhus, l'assassin de sa mère;
Pourquoi, près d'expirer sous son antre odieux,
Pâle et transi d'effroi, réjouit-il mes yeux?
Ami, c'est qu'en m'offrant sa bassesse et ses vices,
De la mort de Néron tu m'as fait des délices.

J'aime à voir le tourment qu'il subit dans tes vers,
Et je rends grace aux dieux qui vengent l'univers.

Que ne peut le génie! Il sait, par son prestige,
Changer l'horreur en charme, et l'obstacle en prodige.
L'obstacle est l'ennemi qu'il se plaît à dompter;
Mais il est des efforts qu'il ne faut pas tenter.
Qui l'eût cru cependant, qu'un fourbe, un misérable,
Lascif, dévot, impie, humblement exécrable,
Le pauvre homme en un mot, qui, frais, pieux et doux,
Vous mène par le nez le plus crédule époux;
Veut corrompre sa femme en épousant sa fille,
S'empare, en priant Dieu, des biens d'une famille,
Scélérat que l'enfer prit plaisir à former,
Tel enfin qu'il n'est pas de mot pour le nommer,
Pût exciter le rire, et parvînt à nous plaire!
Ce secret dans Tartufe est écrit par Molière.

Que je hais dans les champs tout contraste odieux,
Dont s'afflige notre ame et qui blesse nos yeux,
Ces goûts dénaturés, ces contre-sens funestes,
Qui, dans des parcs charmans, dans des sites agrestes,
Ont bâti, pour nous plaire, un cachot détesté,
L'effroi de l'innocence et de l'humanité!
Loin de moi cette pierre où, soulevant sa chaîne,
Dans les mortels ennuis d'une espérance vaine,
Un malheureux grava ses amères douleurs,
Sous les murs d'un tombeau, confident de ses pleurs!

Non, ces grilles de fer, cette clef monstrueuse
Qui tournait à grand bruit sous une voûte affreuse;
Non, ces larges verrous qu'une barbare main
Poussait si rudement sur des portes d'airain;
Et cette lampe avare au milieu des ténèbres,
Jetant le faible éclat de ses lueurs funèbres;
Et ces globes de fer qu'en implorant la mort
Un spectre en cheveux blancs traînait avec effort;
Non, non, jamais près d'eux, en agitant leurs ailes,
Des pigeons amoureux, de douces tourterelles,
Ne viendraient de Vénus savourer les plaisirs,
Ou se parer d'orgueil, d'espoir et de désirs.
Verrais-je dans le creux d'une lampe infernale,
Creux qui rendrait visible une nuit sépulcrale,
Couvant ses chers petits, à peine éclos au jour,
La colombe échauffer les fruits de son amour?
Lorsque l'aurore au loin vient dans l'air qui s'épure
De rayons et de fleurs parsemer la nature,
Verrais-je avec plaisir, près de ces noirs barreaux,
Par Vénus réveillés, ses fidèles oiseaux
S'éloigner, revenir, s'attaquer, se répondre,
Leurs becs chercher leurs becs, leurs soupirs se confondre;
Leurs cous briller de grace, et leurs ailes frémir,
De bonheur et d'amour tout ce peuple gémir?
Empressement, rigueur, crainte, ruse, art de plaire,
Timidité, transport, je vois là tout Cythère.
Comment, parmi ces jeux, ces doux roucoulemens,
D'un génie oppresseur m'offrir les instrumens?

Malheur à qui pourrait, par un tel assemblage,
Désenchanter soudain la plus charmante image!

Veux-tu, cher Legouvé, descendre dans ton cœur,
Et remplir tes écrits de grace et de vigueur?
Crois-moi, mon jeune ami, vole à ton ermitage,
Les champs et l'amitié sont les trésors du sage.
La paix, la vérité, t'appellent dans les champs:
Là les plaisirs sont purs, les tableaux sont touchans;
L'esprit y suit son goût, le cœur y suit sa pente,
Comme l'arbre qui croît, comme l'eau qui serpente.
C'est là qu'avec toi-même, au doux bruit des zéphyrs,
Tu chantas les cercueils, l'amour, les souvenirs;
Que tu fis soupirer la tendre Rêverie,
S'incliner le Regret sur son urne chérie,
S'argenter des amans le magique flambeau,
Et ses pâles rayons glisser sur un tombeau.
Ah! sans doute ton cœur, ton œil mélancolique
Mouilla de quelques pleurs ta palette tragique.
Chante encor les tombeaux. Non, sous ces monumens
L'amitié n'est point sourde à nos gémissemens.
L'urne muette écoute; elle aime à nous entendre.
Les morts ne sont pas loin. Ah! naissez sur leur cendre,
Doux parfums, humbles fleurs, tributs trop douloureux,
Que nos pleurs font éclore, et qui croissez pour eux!

Mais à sa noble cour Melpomène t'appelle.
A tes premiers penchans, à ses faveurs fidèle,

Il est temps, Legouvé, que des succès nouveaux
Au théâtre français signalent tes travaux.
La sensibilité, l'ame de tes ouvrages,
De Paris qui t'attend te promet les suffrages;
Mais, ami, c'est aux champs qu'il faut la cultiver :
Là le cœur, moins distrait, se plaît à l'éprouver;
Là pour sa Phèdre en pleurs, sur ses vers pleins de charmes,
Racine, au sein des bois, fera couler tes larmes.
Des traits les plus profonds veux-tu peindre l'amour?
Sur ton cœur embrasé le pressant nuit et jour,
Près des saules que j'aime, et d'une eau qui murmure,
Va, libre et loin du monde, épris de la nature,
L'étudier; non pas dans ces jardins peuplés
De monumens d'hier, à grands frais rassemblés,
Où le goût qui gémit voit trop souvent paraître
Sur un vaste terrain l'esprit étroit du maître;
Mais dans un site agreste, austère ou gracieux,
Où sans art, sans effort, pour enchanter tes yeux,
La nature entretient ses beautés éternelles.
Va souvent (car de près il faut voir ses modèles),
Cherchant l'homme dans l'homme, avec des crayons vrais,
Chez le peuple sur-tout saisir ses premiers traits,
Ses mœurs, ses passions, leurs signes, leur langage,
Ce ton qui parle au cœur, et fait vivre un ouvrage.
Jamais le mal d'autrui ne te fut étranger :
C'est là que, sans témoins, tu pourras soulager
Le vieillard courageux que trahit sa misère,
L'enfant, sous des lambeaux, qui sourit à sa mère,

Crois-moi, ces tendres soins ne seront pas perdus;
De bonnes actions sont de beaux vers de plus.
L'esprit ne vient pas nuire à leur grace innocente:
Le cœur les a conçus, et le cœur les enfante.
Car ne crois pas, ami, qu'un vers majestueux
Ne naisse qu'à l'abri des palais fastueux.
Melpomène, en sortant d'un superbe portique,
Visite avec plaisir la cabane rustique,
Et sous un humble toit courbe un front généreux;
Elle accourt, en pleurant, aux pleurs du malheureux.
Une lampe à la main, sous une roche aride,
Elle aime à s'enfermer seule avec Euripide;
Elle erre avec Sophocle autour du Cythéron,
Combat avec Eschyle aux champs de Marathon;
Des *chœurs religieux entonne* les cantiques.
Ainsi cet art divin, sur leurs ailes tragiques,
Dans les jours du génie et de la liberté,
A son comble jadis tout-à-coup fut porté.

Il est pour tous les arts des momens de prodiges:
Alors de tous côtés éclatent leurs prestiges.
Raphaël va chercher ses pinceaux dans les cieux,
Pergolèze y noter leurs chants mystérieux;
Colomb de l'univers court changer la fortune;
Démosthène indigné rugit à la tribune;
Homère, en les peignant, sait agrandir les dieux;
Newton saisit du ciel l'ensemble harmonieux;
Turenne, Scipion; s'élançant vers la gloire,

Ont la soif, le secret, le don de la victoire.
Oh! combien doit chérir son vallon fortuné,
Le mortel vers les champs, vers les arts entraîné,
Qui voit sous l'œil du ciel, avec ordre et mesure,
Ses prodiges sans nombre inonder la nature!
Sous leur immense poids doucement accablé,
Je me sens plus tranquille, agrandi, consolé.
Il semble que ce ciel, par sa vaste puissance,
Par sa bonté sur-tout, m'a mis sous sa défense.
Je vois par le bonheur tout ce monde animé,
Et par des cris d'amour son auteur proclamé.
Ce sol, ces airs, ce feu, ces eaux, tout est merveille;
J'interroge un gravier, une plante, une abeille.
A pas lents, et pensif, La Fontaine à la main,
Parmi les fleurs, les fruits, je poursuis mon chemin.
J'entends dans la nature et dans ses harmonies
Du céleste ouvrier les grandeurs infinies.
Heureux qui, pénétré, ravi de ses bienfaits,
Sur un autel champêtre offre à ce dieu de paix
Le tribut des vergers, des guirlandes fleuries,
Et l'hymen des oiseaux, et l'encens des prairies!
Un esprit vaste, et fait pour l'immortalité,
Par-tout dans l'univers voit la divinité :
L'humble vertu le charme; il prend en main sa lyre,
Et, plein de l'Éternel, il la chante et l'inspire.

ÉPITRE A MA FEMME.

Non, ma muse n'est point ingrate;
Et quand ma fièvre et ses accès
Me laissent dans deux jours de paix
Revoir ton souris qui me flatte,
Accepte mon remercîment,
O ma compagne douce et bonne!
Des mille soins que constamment,
Et sans *y penser seulement*,
Ton cœur depuis six mois me donne.
Ah! que souvent il a gémi,
Lorsque dans mon sein a frémi
Ce serpent glacé qui frissonne,
Ce volcan fougueux qui bouillonne,
Ce Protée, agile ennemi,
Là, ruisseau dans l'ombre endormi,
Là, torrent qui s'enfle et qui tonne!
Que d'Esculapes généreux
Ont cherché les pas ténébreux
De ce monstre qui les étonne,
Dont aussi par fois je raisonne,
Sans y rien comprendre, comme eux!

Oh! qu'il m'est doux dans ma détresse,
Quand l'ardente fièvre me presse,
De boire, par l'eau tempéré,
D'un joli vin blanc, acéré,
Que tu m'offres avec tendresse,
Que ma main verse avec vitesse
Au fond de mon sein altéré!
Lorsque je te tiens dans mon verre,
O frais nectar! ô jus divin!
Je me dis : Tout bon médecin
Prononcera, j'en suis certain,
« Que jamais on ne désespère
« D'un malade dans sa misère,
« Tant qu'il a du goût pour le vin. »
C'est l'avis de notre Esculape,
Du franc, du sensible Voisin,
Qui permet souvent au raisin
De venir nous offrir sa grappe
Ou ses juleps de Chambertin;
Qui laisse faire sans injure,
Mais en l'observant d'un œil fin,
Sa médecine à la nature,
Marchant toujours avec mesure
Auprès d'elle et sur son chemin.
Ah! fidèle amant des prairies,
Si j'osais, au gré de mes vœux,
Quand l'âge a blanchi mes cheveux,
Me montrer dans les bergeries,

Je dirais à nos pastoureaux :
« Si vos Annettes vous sont chères,
« Chantez tous sur vos chalumeaux,
« Voisin, l'ami de vos troupeaux
« Et des brebis de vos bergères;
« Voisin, béni dans nos cantons,
« Qui, placé parmi les grands noms,
« De son art sondant les mystères,
« Et par des levains salutaires
« Combattant les plus noirs poisons,
« D'un venin toujours près d'éclore,
« Qui les infecte et les dévore,
« Voudrait préserver vos moutons. »
A toi, Voisin, le pauvre en larmes,
Chaque mal, chaque âge a recours;
Le temps cruel, tu le désarmes;
Lorsqu'à travers leurs sombres jours,
La vie encor par tes secours
Fait au vieillard luire ses charmes,
Nos Philémons sont sans alarmes,
Mais leurs Baucis tremblent toujours.
Aussi ma sensible compagne
Te dit, n'osant croire ses vœux :
« Ses frissons seront-ils nombreux?
« Ils sont déjà moins rigoureux;
« Quand la fièvre vient après eux,
« Le sommeil du moins l'accompagne.
« Mars déjà s'enfuit loin de nous.

« Dites, hélas! l'espérez-vous,
« Qu'après tant de craintes mortelles
« Le vol joyeux des hirondelles,
« Un ciel plus clair, un air plus doux,
« L'extrait pur des herbes nouvelles,
« Aidant ses forces naturelles,
« Pourront me sauver mon époux? »

O sexe fait pour la tendresse!
La douleur vous vend nos enfans;
Vous veillez sur nos pas naissans;
De vous l'homme a besoin sans cesse;
Par vous nous vivons au berceau;
Par vous nous marchons au tombeau
Sans voir la mort et sans tristesse:
Du ciel la profonde sagesse
Fit de vous notre enchantement,
Notre trésor le plus charmant,
Notre plus chère et douce ivresse,
Et nos amis les plus constans,
Le transport de notre jeunesse,
Le calme de notre vieillesse,
Notre bonheur de tous les temps.

ÉPITRE A MA SŒUR.

Ma chère Thérèse, c'est toi!
Thérèse! ce nom doit me plaire.
C'était celui de notre mère;
Et ce nom, tu le tiens de moi.
Oui, ma sœur, un festin t'appelle,
Mon feu rit, s'anime, étincelle.
Julienne a *mis le* couvert;
Elle a déjà fait son ménage;
C'est elle qui trotte et qui sert.
Mais la voilà; place au potage!
Aux convives de Lucullus,
Qui tâtent et ne mangent plus,
Laissons leur table ambitieuse,
Leurs grands vins, leur coupe orgueilleuse;
Laissons-les des mets des gourmands,
Tributs de tous les élémens,
Fatiguer leur dent dédaigneuse;
A cette table monstrueuse
Laissons-les, au bruit des concerts,
Voir sans joie, au sein des hivers,

Les plus beaux présens de Pomone.
Et nous, quand les vents dans les airs
Soufflent du haut de leur désert
La neige qui nous environne,
Eh! dis, ma sœur, n'avons-nous pas
Foyer bien chaud, gentil repas,
Ce gigot qu'un ail aiguillonne,
Ce jambon qu'un laurier couronne,
Ce pois gardé, mais encore vert,
Et ce biscuit, et ce dessert
Que mon petit jardin me donne,
Qu'avec joie, et non pas sans peur,
Au printemps mon œil vit en fleur,
Et que ma main cueille en automne?
Il est là, ce bon noyau vieux
Que renferme en ses flancs joyeux
Cette cruche qui va paraître,
Où, bien clos et sans accidens,
Ce fils du soleil et du temps
Mûrit pour toi sur ma fenêtre.
Il sera clair, fort et brûlant,
D'un or brun, d'un goût excellent,
Ton café qu'un ciel pur vit naître,
Ce café qui vit autrefois
Bondir et danser à la fois
Toutes ces chèvres en folie,
Dont l'heureuse ivresse indiqua
Le grain parfumé du moka

Sur les buissons de l'Arabie.

Que nos festins bourgeois sont doux!
Festins où le cœur nous rassemble,
Où parfois nous mettons ensemble
Des amis simples comme nous.
Là, gai des chagrins que j'évite,
Sans rien qui m'étonne ou m'agite,
Sans m'informer des jeux du sort,
Dans ma volontaire ignorance,
Dans mon heureuse indépendance,
Je me tiens caché dans le port.
Que le vent les chênes renverse,
Qu'il les brise, qu'il les disperse,
Je brave en paix tout son effort.
Je ne crains point qu'on m'humilie:
Je me suis fait roseau, je plie;
Je serai toujours le plus fort.
Eh! quels honneurs, quelles richesses
Me paîraient mes douces paresses,
Mes loisirs, mon aimable vin
Que mon curé jugea clair-fin,
Né d'un sol obscur et sans gloire,
Mais dont aussi j'ai droit de boire
Sans eau, sans ivresse et sans fin!
Que j'aime sa couleur jolie,
Par des nuances embellie,
Dont l'œillet naissant est jaloux;

Et son jus frais, piquant et doux,
Qui coule et qui roule et murmure,
Et me rappelle une onde pure
Dont j'entends les jolis gloux-gloux!

Ma sœur, c'est ainsi que ma muse
Se joue, et s'égare, et s'amuse,
Donne à tout un aimable tour.
Sans elle, que m'offrent ces verres?
La triste cendre des fougères.
Moi, je les vois dans leur contour,
Imitant les graces légères,
Fils de Bacchus, fils de l'Amour,
Tout brillans de l'éclat du jour,
Et faits du lit de nos bergères.
Les Ris voltigent autour d'eux.
Le champagne y mousse et pétille.
Tu vois bien ces festins pompeux:
Parmi tous ces blasés nombreux,
Tout rit, tout chante, tout y brille;
Mais, hélas, où sont les heureux?
L'Ennui s'assied auprès des belles;
L'Hymen s'est enfui, désolé;
L'Amour même s'est exilé;
Et les Amitiés, où sont-elles?
L'espoir fuit dès qu'il a brillé.
Tous nos bonheurs sont infidèles;
Tout ce qui nous charme a des ailes,

Tout charme est bientôt envolé.

Ma sœur, ma vieillesse t'est chère.
Soudain, à l'aspect de ton frère,
Ton rire aimable est embelli.
De mes maux viens verser l'oubli,
Viens verser la paix dans mon verre.
Sur des souvenirs enchanteurs,
Plus doux que la rose vermeille,
Que le lis aux fraîches couleurs,
Volons gaîment de fleurs en fleurs;
Mais hâtons-nous comme l'abeille.
Tu le sais : le fil de nos jours,
Plus faible ou plus fort, craint toujours
Les ciseaux subtils de la Parque.
Ce vieillard qui ne s'assied pas,
Le temps, sans retour, à grands pas,
Nous entraîne tous à la barque
Où sont égaux tous les états;
Où le vieux Caron nous entasse,
Disant à chacun : « Paie et passe.
« On ne donne rien ici-bas. »
Mais au bruit de sa rame, ensemble
Goûtons, attendant le trépas,
Dont l'ombre marche sur nos pas,
Le nœud du sang qui nous rassemble,
Et la douceur de nos repas.
J'entrevois ma dernière aurore :

Sur ma sombre route, ah! pour moi
Si quelques fleurs devaient éclore,
Pour en jouir puissé-je encore
Les cueillir, ma sœur, avec toi!

ÉPITRE A BITAUBÉ.

Oui, dans tes écrits purs les vertus domestiques
T'appelaient, Bitaubé, vers les temps héroïques:
Le siècle de tes mœurs, hélas! est loin de nous.
Combien dans ton Joseph, sous les traits les plus doux,
J'admire son amour, sa pitié pour ses frères,
Ses larmes pour Jacob, le plus tendre des pères!
Chacun croit voir le sien: les pleurs viennent aux yeux.
Je me dis : Les voilà, ces jours de nos aïeux,
Ces pasteurs premiers-nés de la nation sainte,
Peuple aimé du Seigneur, et nourri dans sa crainte!
Avec quel chaste goût, quel soin religieux,
Tu m'offres leur berceau, leurs rits mystérieux.
Et le puits du serment, l'autel, leurs sacrifices!
Ton ame à tes lecteurs fait passer ses délices.

Avec quel charme encor j'ai vu sous tes pinceaux
Les marais du Batave affranchir leurs roseaux!
Mais que ne peut le style et la chaleur de l'ame!
J'ai lu ton Iliade avec un cœur de flamme,
Avec le pouls d'Achille, et parfois enfonçant
Sur mon front peu guerrier son casque menaçant.

Ton ardeur m'entraînait comme un torrent rapide.
Oui : voilà Diomède, Ajax, Ulysse, Atride,
Agitant leur panache et leur lance en fureur;
Patrocle, Achille, Hector, promenant la terreur.
Tout est fuite ou combat : au lieu d'un, j'en vois mille.
Quoi! Vénus perd son sang! Quoi! Pâris blesse Achille!
Ici, Grecs et Troyens, au carnage animés,
Se percent dans des flots par Vulcain enflammés.
J'entends tonner Bellone, et crier la vengeance.
Jupiter contre Hector penche enfin la balance.
Il meurt, Troie est en cendre; et les hommes, les dieux,
Ont troublé pour Hélène et la terre et les cieux.

Oh! comme tes héros ont chacun leur courage,
Leur port, leurs traits, leurs mœurs, leur penchant, leur langage!
Homère et la nature, en leur fécondité,
Nous raviront toujours par leur variété.
Poëte immense et vrai, dans tes divins ouvrages
Tout est vie, action, charme, leçons, images.
Jupiter dans les cieux, sur ses balances d'or,
Voit flotter les destins et d'Achille et d'Hector.
Pluton dans les enfers, pour punir les Atrides,
Fait sortir des serpens du front des Euménides.
Neptune arme les mers, et poursuit sur les eaux
De Pâris ravisseur le crime et les vaisseaux.
Conquérant enchanteur, tu t'emparas, Homère,
Du Tartare et du ciel, de l'onde et de la terre.
L'univers t'appartient. De tant d'êtres divers

Chacun vient, se dessine et se peint dans tes vers.
Là s'offre une fourmi sur son herbe inconnue;
Là ce chêne aux cent bras qui se perd dans la nue.
Jamais hors de sa route il ne cherche des fleurs;
Son sujet sur ses pas fait naître leurs couleurs.
Il court toujours au but. Intéresser et plaire,
Voilà tout son secret, sa magie ordinaire.
Nulle trace en ses vers de travail et d'effort,
Par sa force il vous charme, avec grace il s'endort.
La nature, aux rayons de son vaste génie,
S'étonna tout-à-coup de se voir agrandie.
Les trois Graces en chœur, de lis le front orné,
Se disaient en dansant : « Chantons, Homère est né. »
Vénus craignit qu'Homère, instruit par la nature,
Ne sût, *pour plaire* un *jour*, lui ravir sa *ceinture*.
Le pinson se joua dans les frais arbrisseaux,
L'aigle au sommet des airs, le cygne au sein des eaux.
Tout semblait annoncer ses beautés éternelles.
Ses vers ont trois mille ans, leurs graces sont nouvelles.
Ami, ton nom célèbre, et sur le sien porté,
Volera d'âge en âge à l'immortalité.
Mais montre-nous la tombe et la rustique pierre
Où les Graces en deuil ont pleuré ton Homère.
Apprends-nous, s'il se peut, sous quel ciel les neuf Sœurs
T'ont couvert au berceau de baisers et de fleurs.
Ainsi du Nil fécond l'urne au loin tant cherchée,
Épanchant ses trésors, reste toujours cachée.
Et toi, grand Jupiter, que si loin de nos yeux

Ta splendeur et l'espace ont voilé dans les cieux,
Qui de nous vit ta tête, ou qui l'aurait conçue?
Homère dans son vol l'aurait-il aperçue?
Oui, ton front tout-puissant il nous l'a révélé;
Mais, en le dessinant, sans doute il a tremblé.
S'il l'a peint, c'est d'un trait. Que son sourcil remue,
Tout s'arrête en suspens dans la nature émue;
L'enfer craint, la mer tremble, et le jour s'est voilé;
Sus ses gonds fléchissans le monde est ébranlé.
Tout s'incline et frémit sous le dieu du tonnerre.
Oui, puisqu'il est si grand il doit chérir Homère,
Il doit t'aimer aussi. Mais ces puissans tableaux
Me font peur; j'étais né pour chanter les ruisseaux.
Qu'Achille enfin triomphe, heureux dans son courage,
J'y consens; mais faut-il, pour assouvir sa rage,
Faut-il qu'autour de Troie, après son char sanglant,
Trois fois il traîne Hector et si noble et si grand,
Tendre époux d'Andromaque, hélas! que son veuvage,
Avec son fils naissant, réserve à l'esclavage?
Ah! lorsqu'un coq ardent, acharné, furieux,
Secouant son panache et l'éclair de ses yeux,
Met à mort son rival, se rengorgeant de gloire,
Insulte-t-il les morts? souille-t-il sa victoire?
Le sang ne coule plus, le sérail est en paix,
Les Hélènes sans peur habitent le palais,
L'amour rentre bientôt, et l'amour devant elles
De leur Pâris encor vient agiter les ailes.

C'est par de doux objets que le cœur est charmé.
Ce charme par Homère en tous lieux fut semé.
A sa voix ont couru, sous leurs palais humides,
S'asseoir près de Thétis ses belles néréides;
Les nymphes ont gardé les bois et les ruisseaux;
Pan en troubla quelqu'une au fond de leurs roseaux.
Il dit : « Naissez, Printemps! vous, Zéphyrs, suivez Flore!
« Vous, Heures, entourez le doux char de l'Aurore!
« Vous, nuages du ciel, cachez, cachez encor
« Le lit de Jupiter sous vos pavillons d'or.
« Jeune Hébé, sur des fleurs lorsqu'à table il repose,
« Verse-lui le nectar avec des doigts de rose. »

Ami, je n'aime plus tous ces combats sanglans;
Pour moi ton Iliade a trop de mouvemens :
Mon ame est douce et faible, à s'attendrir aisée.
J'appelle à mon secours ta charmante Odyssée,
Eh! que me font, dis-moi, ces foules de héros,
Et leurs casques, leurs chars entraînés par les flots;
Ce Xante débordé, Troie, et tant de victimes;
Et ces murs, et ces camps, pleins de gloire et de crimes;
Ces nocturnes combats où d'atroces fureurs
Conjuraient le soleil d'éclairer tant d'horreurs?
Mais voyez, dira-t-on, accompagné d'Hélène,
Agamemnon vainqueur, retournant à Mycène,
Rendant à Clytemnestre un époux glorieux,
Un époux roi des rois, un roi l'égal des dieux.
— Oui, mais qui, par sa femme, assassiné lui-même...

—Mes amis, s'il se peut, contez-moi Polyphême,
Et le fidèle Eumée, et ce chien si touchant
Qui reconnaît son maître, et meurt en le léchant;
Pénélope et sa toile, et ses nuits dans les larmes;
Et, si l'on peut user ces récits pleins de charmes,
Contez-moi dans les bois Petit-Poucet errant,
Ou bien, si vous voulez, la Belle au bois dormant.
Ce sont là mes plaisirs, ce sont ceux de mon âge :
Homère est né conteur; il m'en plaît davantage.
Par Achille et Vénus ce poëte inspiré
Jamais de trop d'encens peut-il être honoré?
A la pudeur jamais fit-il le moindre ombrage?
Sous des rocs caverneux qui bordent le rivage,
Quand de Nausicaé les pieds nus et charmans
Dans un cristal qui fuit pressent ses vêtemens,
Nul œil ne peut errer ni sur son sein d'albâtre,
Ni sur ses beaux genoux que Diane idolâtre.
Pudeur! oui, c'est pour toi que les Graces exprès,
Pour tempérer l'orgueil ou l'éclat des attraits,
Ont filé le doux lin d'un voile humble et modeste
Qui vient les embellir de son charme céleste,
De son ombre ou plutôt d'un autre enchantement.
Heureux, trois fois heureux le chaste et jeune amant
Qui s'éprend pour jamais d'une Vénus si pure,
Et sent lier son cœur des plis de sa ceinture!

Ami, Jupiter t'aime. Eh! qui sait, quelque jour,
S'il ne daignera pas visiter ton séjour?

« Oui, dira-t-il d'abord, en voyant ta compagne,
« C'est elle, c'est Baucis; Philémon l'accompagne.
« Voilà leur *lit*, leur table avec son pied trop court,
« Leur verger qui fleurit, et la perdrix qui court.
« De l'amour conjugal leur hymen est l'exemple. »
Il peut changer, ami, ta demeure en un temple.
Mais ce miracle encor doit-il être opéré?
Le toit d'un honnête homme en tout temps fut sacré.
Quelle amitié peut mieux s'expliquer que la nôtre?
Qui de nous eut plus d'art, d'ambition que l'autre?
Nous devions nous tenir par un autre lien.
Thomas fut ton ami, je fus aussi le sien.
Qu'en son nom quelquefois l'amitié nous rassemble;
De lui, de ses vertus nous parlerons ensemble :
Entretiens à la fois et douloureux et doux!
Né faible, il a fini, mais, hélas! avant nous.
Nous, pélerins plus forts, nous avons, sous l'orage,
Plus d'une fois le jour reçu tout son outrage,
Plus d'une fois le soir séché nos vêtemens.
Mais la peine a toujours ses dédommagemens.
Nous voilà, grace au ciel, avec notre innocence,
Près d'arriver ensemble au doux pays d'enfance,
Pays d'aise et de paix, lieux chers et peu connus,
Où l'on songe, l'on dort, l'on ne se souvient plus,
Où l'on ne fait plus rien, mais où l'on aime encore.
Les dieux nous ont conduits, notre encens les implore.
Nos respects envers eux ne sont jamais perdus :
Ami, viens, prends mon bras, nous y voilà rendus.

Bitaubé vient d'être enlevé aux lettres, qu'il cultiva avec tant d'ardeur, à l'Institut, dont il était l'un des membres les plus illustres. On n'apprendra pas sans intérêt que c'est à feue Madame Bitaubé que l'on doit la conservation de la *Traduction d'Homère*. Cette anecdote nous a paru précieuse à recueillir (car Homère et Bitaubé ne doivent plus être séparés), et elle est consignée dans la lettre que l'on va lire. Cette lettre est naïve et intéressante, et elle donne une juste idée de cet antique ménage de Philémon et Baucis, que l'auteur de l'Épître a essayé de peindre dans ses vers.

COPIE

De la lettre écrite à M. Ducis, *de l'Académie française, par Madame* Bitaubé.

N'est-ce pas, Monsieur, que les bonnes femmes doivent partager le sort de leur mari? En cette qualité je partage les choses aimables et flatteuses que vous avez données à Bitaubé dans votre charmante Épître. Permettez-moi donc d'en prendre une petite part. Mais ne vous étonnez pas, Monsieur, si je vous avoue que j'ai quelques droits d'en prendre une assez grande: sans moi, Monsieur, cette traduction n'existerait pas. J'ai eu le bonheur de la sauver du feu. Mon époux,

après en avoir fait quatorze chants, dans un moment de fatigue et de mécontentement de son travail, eut la barbarie de les déchirer; il allait les condamner au feu. Heureusement j'arrive à temps pour m'y opposer; je m'en saisis, je fais l'impossible pour en rajuster les fragmens; j'y réussis tellement, que je mis ces quatorze chants en état d'être copiés.

Je suis bien aise de vous instruire de ce petit détail, afin qu'après avoir loué Bitaubé, vous fassiez une bonne satire contre lui. Je ne sais pas si mon procédé peut convenir à une bonne femme; mais ce sont là mes sentimens du moment. Je verrai dans la suite à lui pardonner. D'ailleurs, mon écriture et mon style se montrent en négligé, et vous prouveront assez que je suis *une bonne femme*.

Pour moi, Monsieur, je suis des plus sensibles à ce que vous m'avez dit de flatteur. Je vous en remercie de tout mon cœur, et je tâcherai d'en profiter.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec une parfaite considération,

Votre dévouée admiratrice
et servante.
F. BITAUBÉ.

ÉPITRE

A M. ODOGHARTY DE LA TOUR.

Oui, tout dans la nature, ô mon cher de la Tour!
Se montre, disparaît, vit, et meurt à son tour.
Oui, nos quatre saisons, figurant nos quatre âges,
Devant nous, en fuyant, font passer leurs images.
Dans l'abyme du temps qui nous engloutit tous,
Déjà l'été s'enfonce, et l'automne est sur nous.
Vois-tu comme il sourit, avec son charme austère,
Au poëte, à l'amant, au peintre, au solitaire?
Comme il imprime aux cieux, à nos forêts, aux fleurs,
Sa majesté tranquille, et ses graves couleurs?
Heureux qui rêve alors au fond d'un bois qu'il aime,
Et devant sa raison peut se citer lui-même;
Qui, sous la feuille éparse et volant sur ses pas,
Démêle ce qu'il est d'avec ce qu'il n'est pas;
Cherche si l'indulgence, adroite adulatrice,
Ne lui déguise pas tel penchant et tel vice;
Et si, pour la vertu toujours prompt à s'armer,
Il s'est raiment acquis le droit de s'estimer!

En effet, avec lui l'homme est sans cesse en guerre.
Étonnant abrégé de la nature entière,
Il unit la paresse avec l'ambition,
La douceur de l'agneau, la fureur du lion,
L'astuce du renard, le cœur du chien fidèle;
Tantôt hibou caché, tantot vive hirondelle.
Par mille vents divers c'est un roseau battu.
Il cherche, il fuit, reprend, quitte encor la vertu.
Il est tout, et n'est rien. Quel poids fixe et tranquille
Pourra donc affermir ce sol vague et mobile?
La raison, la raison. Par des flots entraîné,
Notre esquif sur les mers par elle est gouverné.
Oui, l'homme a beau s'en plaindre, il ne peut s'en défaire,
Il revient, malgré lui, sous son joug salutaire.
Mais il monte plus haut. Né vrai, religieux,
Il élève et son ame et ses mains vers les cieux.
Faible, il craint sa faiblesse; et son encens honore
La force et l'équité dans le dieu qu'il implore:
Il y cherche un asile. Il pense, il sent de loin
Que dans ce monde injuste il en aura besoin.
Aussi, dès son enfance, un mouvement sublime
L'instruit de ses destins, lui fait haïr le crime;
Lui dit, malgré l'éclat de tant d'astres divers,
Qu'il existe en lui-même un plus noble univers;
Un temple, un sanctuaire où, dans une ame pure,
Resplendit mieux qu'au ciel l'auteur de la nature.
Par un coupable excès frémit-il emporté,
Il sent d'abord pour frein la gênante équité.

L'Éternel lui remit et sa palme et sa foudre;
Et s'il sait s'accuser, il sait se faire absoudre.
Frappé de sa sagesse, il en voit un rayon,
Percer dans le grand plan que traça son crayon.
Il regarde, il compare, il juge, il peut élire :
Là, le faux lui répugne; et là, le vrai l'attire.
A leur table frugale, avec sa femme assis,
Voit-il un laboureur entouré de ses fils,
Mangeant d'un front serein, avec eux et leur mère,
Les mets exquis et sains que lui vendit la terre:
Il ne cherchera point des vases ciselés,
Des coupes d'or, des fruits avec pompe étalés;
Mais il admirera le front pur de ses filles,
L'appétit du travail, la gaîté des familles,
Le sel inattendu d'un mot réjouissant,
Le facile abandon d'un bonheur innocent;
Des trésors de raison, de candeur, de justice,
Et, parmi tant de mœurs, nul accès pour le vice.
« Heureux, dit-il, le cœur instruit à l'abhorrer,
« Mais si plein de vertus, qu'il n'y saurait entrer.»
Jadis, sous les consuls, c'est ainsi qu'un même homme,
Vivant pour ses enfans, pour sa femme, et pour Rome,
Père, époux, citoyen, magistrat, et guerrier,
Dans chacun de ces noms existait tout entier.
Il exerçait chez lui la noble dictature
Dont l'avaient investi les lois et la nature,
Qui donnaient, sans appel, à ses bras tout-puissans,
Droit de vie et de mort sur ses propres enfans.

Il n'ensanglantait par ses faisceaux domestiques :
Son cœur était humain, ses mœurs étaient rustiques :
Des pénates d'argile ornaient seuls son foyer.
Sous le seul joug des lois il aimait à ployer ;
C'était là son honneur : ou terrible à la guerre,
Il s'armait pour les dieux, pour lui, pour Rome entière ;
Il mourait sous son aigle ; et, mort, dans sa fureur,
Son œil, fixe et sanglant, épouvantait d'horreur.

Mais ces jeunes beautés, qui partageaient leurs couches,
Aimaient-elles vraiment des soldats si farouches,
Effroyables époux, qui, fiers, armés toujours,
Ou sortaient du carnage, ou veillaient sur des tours ?
Eh ! peut-on demander si ces moitiés fidèles
Chérissaient leurs maris, quand ils mouraient pour elles ?
Leurs enfans au berceau, leur sang, leur plus cher bien,
Leur père, en cheveux blancs, ne leur disait-il rien ?
Oui, pour l'homme et la femme, en ces momens d'alarmes,
Le péril est commun, chacun d'eux a ses armes.
Leurs cœurs n'en font qu'un seul. Mais dans leur chaste ardeur
Couve un volcan tout prêt à venger la pudeur.
Quand Lucrèce expira, percés dans sa blessure,
Rugirent à la fois l'hymen et la nature.
Leur cri de tous les cœurs sortit en même temps,
Et ce cri fit pâlir, et chassa les tyrans.

Et depuis, quel spectacle offrit Rome à la terre !
Un peuple agriculteur, religieux, austère,

Aux lois, à ses consuls, à vaincre accoutumé;
Peuple fait pour la guerre, et pour ses droits armé.
Leurs triomphes pompeux montaient au Capitole.
Leur toit pur des vertus était la simple école.
Leurs Catons, leurs Brutus, au milieu des fuseaux,
Y croissaient pour les mœurs, les lauriers, les faisceaux.
Dans Rome alors point d'arts, de jongleur, de faussaire;
Et pendant cinq cents ans pas un seul adultère.
C'était alors le temps des fortunés époux:
Leur lit était sacré, leur chevet était doux;
Le repos succédait à leurs travaux pénibles.
Le temps rajeunissait leurs nœuds indestructibles.
Dans les champs, dans les camps, de quoi, par son retour,
Ne les consolait pas leur conjugal amour!
L'exemple était par-tout, ils n'avaient qu'à le suivre.
Ensemble, après leur mort, ils comptaient encor vivre.

Aussi, lorsque dans Rome on apprit qu'un Romain
Demandait le divorce: « Oh! cria-t-on soudain,
« Hymen, voile ton front! » Ce trait parut féroce;
Ce fut pour les Romains une injustice atroce,
Un forfait sans exemple: en moins d'un seul moment
Se répandit par-tout un vaste étonnement.
On ne concevait pas, quand le ciel les assemble,
Que deux chastes moitiés ne fussent plus ensemble;
Qu'après les droits, le charme, et d'un premier amour,
Et d'un commun sommeil, et d'un même séjour,
On pût se séparer. Quelle audace rebelle,

Quel orgueil son mari trouva-t-il donc en elle?
—Aucun.—Est-elle avare?—Oh! non.—Ses cris jaloux
Ont-ils avec éclat tourmenté son époux?
—Non, jamais. Elle offrit à l'époux qui l'exile
Un sein chaste, il est vrai, mais un hymen stérile.
Voilà tout son forfait, ou plutôt son malheur.
Rome fut pleine alors de deuil et de douleur.
D'horreur et de pitié tous les cœurs se serrèrent,
La loi parut cruelle, et les larmes coulèrent.
On crut voir, lorsqu'enfin ce désordre éclata,
Mourir sur son autel le feu pur de Vesta.
L'ennemi près des murs, en s'y montrant en force,
Aurait moins consterné que ce premier divorce.
Depuis, Carvilius, cet époux inhumain,
Fut toujours détesté par le peuple romain;
Et ce Carvilius, si je le nomme encore,
C'est pour venger de lui l'hymen qu'il déshonore.

Quand Rome eut asservi tant de peuples divers,
Le luxe asservit Rome, et vengea l'univers.
A la Rome de brique, et libre et vertueuse,
Succéda Rome en marbre, esclave et fastueuse.
L'égoïsme entra seul dans les cœurs abattus;
Inhumant la patrie, insultant aux vertus,
Il décomposa tout; et c'est ainsi, dans Rome,
Qu'il ne se trouva plus ni de Romain, ni d'homme.
Dans ce centre de l'or, du crime, et du pouvoir,
S'éteignit tout honneur, tout remords, tout devoir.

Rome devint horrible, et versa sur le monde
De sa corruption l'urne immense et profonde,
Y roula ses questeurs, préteurs, brigands titrés,
De débauche, de sang, de rapine altérés.
Caligula parut : fléau dont la démence
Montre Héliogabale, Attila qui s'avance,
Et tous ses Goths armés, qui, vingt fois, par torrens,
Viendront saccager Rome, au pillage accourans.

Mais tandis que le temps fait rouler en silence
Les vertus, les forfaits, les beaux-arts, l'ignorance,
Chassant, ramenant tout dans un cercle sans fin
Où des faibles mortels est écrit le destin;
Nous-mêmes jugeons-nous, et, trop malheureux hommes,
Parmi nous, sur nos mœurs, sachons où nous en sommes.
J'y vois sans pain, sans bois, un vieux pauvre opulent,
Qui d'une lampe avare emprunte un jour tremblant:
Son fils qui jette tout, à qui, dans sa misère,
Manquera même un drap pour entrer dans sa bière:
Et cet ambitieux qui, d'honneurs accablé,
Meurt d'un seul qu'il n'a pas, par l'orgueil désolé:
Et ce vil parvenu qui, de vautour superbe,
Redeviendra l'insecte, et rampera sous l'herbe:
Et ce mortel oisif qui, traînant sa langueur
Sous le vide écrasant de l'esprit et du cœur,
Peut-être aura besoin, pour vaincre sa paresse,
Du crime et du remords qu'amène la mollesse:
Et ce voluptueux, dans ses sens tourmentés,

Expiant ses plaisirs par des cris mérités :
Et ce fou vigoureux, plaintif, tremblant, crédule,
Qu'abêtit, gronde et tue un Purgon ridicule :
Et ce joueur qui perd d'un air si gracieux,
Mais s'arrache le sein, en maudissant les cieux :
Tant d'autres... Dieu vengeur! c'est de leur propre vice
Qu'exprès, pour les punir, tu tiras leur supplice!
Je plains du moins, je plains les tourmens de l'amour,
Phèdre abhorrant sa flamme, et se cachant au jour;
Didon sur son bûcher. Toute amante a des charmes;
Hermione a ses cris, Andromaque a ses larmes.
Oui, je plains et Chimène, et ses nobles douleurs,
Et les longs cris perdus d'une Ariane en pleurs.
Je plains et Ladislas, et ce fatal Oreste,
Dont Talma rend si bien le front triste et funeste.
Mais je dois plaindre aussi ce stupide insensé,
Ce mort de quarante ans, par les plaisirs usé,
N'offrant plus, dans son corps, dégoûtant d'impuissance,
Que d'un mort non complet la douteuse existence.
Réponds-moi, malheureux, es-tu mort ou vivant?
— Il est mort! il est mort! Voilà, voilà pourtant
Où l'a mis, jeune encore, et l'extrême mollesse,
Et des plaisirs sans fin la fatigue et l'ivresse.
Je me souviens d'un trait sur ce point recueilli,
Que Thomas autrefois me conta dans Marli.

Un Anglais, riche en biens, en jeunesse, en naissance,
Avait gaîment en l'air jeté son existence,

Et noyé dans ses sens, à force de plaisirs,
Santé, grace, raison, et tout, jusqu'aux désirs.
Comment sur ces débris recomposer son être?
Il appelle ses gens (c'était un fort bon maître):
« Dans mes coffres, dit-il, rassemblez, mes enfans,
« Ces papiers, ces effets, cet or, ces diamans,
« Ces portraits. » Dans un d'eux, qui pourtant l'intéresse,
Il trouve, il reconnaît sa première maîtresse.
Un soupir a surpris son cœur indifférent:
« Quoi! dit-il étonné, je suis encor vivant! »
Au fond d'une cassette et bien sûre et bien close,
Avec respect, plus calme, à part, il le dépose.
Son œil redevient mort, mais son cœur a gémi.
Le maître de l'hôtel était là. « Mon ami,
« J'abandonne Madrid, et pour de longs voyages;
« A ta foi, lui dit-il, j'abandonne ces gages,
« Ces coffres, ces effets; tes mains, à mon retour,
« Veillant sur ce dépôt, me le rendront un jour.
« Et vous, honnêtes gens, qu'ont lassés mes caprices,
« Recevez dans mes dons ce prix de vos services.
« Avec notre bon hôte, heureux, et sans souci,
« A votre aise, à mes frais, vous m'attendrez ici.
« Allons, ne pleurez pas, nous nous verrons encore. »
Il quitte alors Madrid. Où va-t-il? Je l'ignore.

Muse, dis-moi les lieux où je suivrai ses pas.
Le voilà dans des rocs, au milieu des frimas,
Conducteur de mulets au sein des Pyrénées,

Son teint s'est rembruni, ses mains sont basanées.
Déballant, rechargeant, cher à ses compagnons,
Sur des pics élevés, dans le creux des vallons,
Il descend, grimpe, souffle, et couche sur la dure.
Il l'avait oubliée, il rapprend la nature,
Redevient homme enfin. Il pleure : « O Dieu! dit-il,
« Quand l'ennui de mes jours allait user le fil,
« Tu m'as ressuscité. Par quels tristes supplices
« J'ai payé ma mollesse et mes fausses délices!
« Puis-je acquitter jamais ce que nous te devons,
« Le travail et l'amour, les plus chers de tes dons!
« Ah dieu!... si libre encor!... » Son ame est attendrie.
Il croit la voir, la nomme; il songe à sa patrie.
Il retourne à Madrid; de son hôte il reprend
Son or, plus que son or, ce portrait tout-puissant
Qui sous la cendre éteinte a ranimé sa vie.
Il part avec ses gens, il arrive, il s'écrie :
« O mon pays natal! où règnent par la loi,
« Ensemble unis, les grands, et le peuple, et le roi,
« Salut! C'est dans ton sein que l'amour me rappelle.
« J'en partis inconstant, mais j'y reviens fidèle. »
Il cherche, il voit de loin un très-simple séjour,
Mais où naquit, aux champs, l'objet de son amour,
Doux champs, chéris des cieux, voisins de la Tamise.
Est-ce vous, lui dit-il, est-ce vous, chère Élise?
—C'est moi.—Ciel! je me meurs... Auriez-vous un époux?
—Non.—Quoi! se pourrait-il?—Il me revient. C'est vous.
Sa mère entre à ces mots. Leurs mains, leurs cœurs, leurs larmes

Se pressent sur son sein. O momens pleins de charmes!
Muse sacrée, accours, prête-moi tes pinceaux!
Tu m'as fait pour chanter l'hymen et ses berceaux,
Et l'enfant qui doit naître, et les amours fidèles.
C'est vous, amans ingrats, qui leur donnez des ailes.

Ami, viens donc m'entendre, et juger près de moi
Si je peux m'acquitter encor de cet emploi.
Du rossignol sauvage, attendu sous ces roches,
Mon vers, jeune et brillant, a senti les approches.
Il s'afflige aujourd'hui. Dans nos bois jaunissans,
Novembre abat leur feuille, et fait siffler ses vents.
J'erre, heureux et pensif, au gré d'une tristesse
Qui m'égare à pas lents, mais douce, enchanteresse,
Tendre, humectant mes yeux; et dans mon cœur serré
Vit encor sous la cendre un peu de feu sacré.
Oui, tant qu'ému soudain d'une verve sécrète,
Je pourrai, vieux berger, prendre en main ma musette,
Je chanterai les champs et les saules chéris,
Leur ombre, leurs ruisseaux, leur paix, leurs prés fleuris.
Enfant redevenu, je joue et je m'amuse.
Heureux, si quelquefois il échappe à ma muse
Un vers qu'avec Thomas eût approuvé Chaulieu,
Qu'eût aimé Florian, qui contente Andrieu!
Du vieillard, on le sait, la plainte est le domaine:
Il remâche toujours quelque misère humaine.
Puis-je, art charmant des vers, te trop remercier?
Je dois à tes faveurs le bonheur d'oublier,

C'est par toi que, courant, sur les bords les plus riches,
Après des papillons, des fleurs, des hémistiches,
J'habite un monde à part, un nouvel univers,
Caché, seul, à mon aise y moissonnant des vers,
Heureux sous le secret. Mes vers, fuyant la gloire,
M'ont, comme un doux Léthé, défait de ma mémoire.
Voici mon dernier vœu : c'est (car tout doit finir)
Qu'un solitaire ami garde mon souvenir,
Mais qu'il m'estime heureux; c'est qu'une mère tendre,
Que je n'aurai pas vue, un moment sur ma cendre
Jette un regard sensible où je sois regretté,
Et croie avec mes vers sa fille en sûreté;
C'est qu'un homme d'honneur, ami de la campagne,
Souffre que leur recueil dans ses bois l'accompagne,
Qu'il *dise* : « Homme et poëte, il fût de bonne foi;
« Viens, Ducis, viens aux champs, je t'emporte avec moi. »

NOTICE

Sur la Vie de M. le Curé de Rocquencourt, près de Versailles.

L'Épître suivante, que j'adresse, long-temps après sa mort, à M. le curé de Rocquencourt, est censée lui avoir été adressée de son vivant, lorsqu'il était paisiblement occupé des fonctions de son saint ministère, et bien avant qu'on vît éclore une révolution qui a bouleversé l'univers. Mais j'ai cru qu'avant de la lire mon lecteur devait le connaître tout entier, dans une Notice qui le prît dès son berceau, et le suivît pas à pas dans tout le cours de sa vie, à travers tous les états par lesquels il a passé, soit avant, soit pendant la révolution, afin qu'on ne perdît rien des grands exemples de piété et de vertu qu'il n'a cessé de donner dans le degré le plus éminent, et avec la plus constante humilité, depuis l'instant de sa naissance jusqu'à celui où il plut à Dieu de couronner ses mérites par une mort sainte.

Messire Jean-Baptiste Le Maire, curé du petit village de Rocquencourt, à une demi-lieue de Versailles, naquit dans cette ville, le 2 mai 1733,

de Jean-Baptiste Le Maire, et de Catherine-Claude Dezaunai, marchand bonnetier, et fut baptisé à la paroisse de Notre-Dame. M. Dard, respectable missionnaire attaché à la chapelle du Roi, où le petit *Le* Maire était enfant de chœur, le prit en amitié, lui fit faire ses premières études, et le mit en état d'aller au collège d'Orléans à Versailles. Ayant fini ses études, il fit son cours de théologie au séminaire de Saint-Louis à Paris. Il revint ensuite dans sa ville natale, où il obtint une des chaires du collège, après y avoir été maître de quartier.

Il fut ensuite vicaire deux ou trois ans à Chevreuse, puis à Conflans-Sainte-Honorine, puis premier vicaire à *Bicêtre*, et directeur et confesseur de la prison des cabanons. Il y avait quatre prêtres attachés à ce service, à la tête desquels il se trouva, et dont il partageait les fonctions. Il y en mourait, coup sur coup, un si grand nombre par l'effet du mauvais air et des maladies contagieuses et hideuses de ces malheureux prisonniers, qu'il fallait confesser dans le même lit, et, pour ainsi dire, entassés dans la même infection, qu'on appelait ce poste (je le tiens de M. le curé de Rocquencourt lui-même) *la Boucherie des prêtres.*

Il passa de là, en qualité de desservant, à Brie-Comte-Robert; mais il lui fut si pénible de quitter ces infortunés prisonniers, chargés de tant de

crimes et de misères, devenus ses pauvres enfans, convertis et remis par son zèle entre les bras de la religion, que monseigneur l'archevêque de Paris (Christophe de Beaumont) fut obligé d'employer expressément son autorité pour l'arracher à cette déplorable famille qui l'appelait son père, et dont il ne se sépara qu'avec des larmes.

Ce fut en sortant de Brie-Comte-Robert que le même prélat lui laissa le choix entre la cure de Chevilly, dont il avait été pendant quelque temps le desservant, et celle de Rocquencourt, près de Versailles, qu'il préféra, et où, vingt ans de suite, il se partagea tout entier entre les fonctions actives d'un pasteur, et les méditations profondes d'un solitaire.

Le volcan de la révolution venant à éclater, sa violence ne lui permit plus de rester auprès de son église dévastée, et dans son village en confusion. J'avais dans celui de Marly un logement assez étendu, où je pus recevoir tous ses meubles, en partie vermoulus et mutilés, tous très-vieux, très-modestes, et dans un nombre vraiment prodigieux. Je pris avec moi sa vieille mère *Antoine*, qui le servait depuis long-temps, et son petit chien *Favori*, fidèle compagnon de sa solitude. Il se trouva par-là débarrassé de son immense mobilier, seul, libre, et n'étant plus chargé que de son bréviaire.

La tempête révolutionnaire s'irritant de plus en plus, il accepta volontiers un asile doux et honorable chez M. et Madame de Péqueuse, personnes distinguées, infiniment charitables et honnêtes, qui le recueillirent avec respect dans leur château de Malvoisine, près de Dampierre.

C'est là que de temps en temps je faisais quelques pélerinages, et que j'avais le plaisir de le voir heureux par la considération, les égards soutenus, et les attentions délicates de ses hôtes sensibles et généreux. Il disait la messe tous les matins dans la chapelle du château, jouissant de sa situation solitaire, de ses promenades, de celles des environs, du parc de Dampierre, de ses solitudes sauvages, qui rappelaient assez bien les déserts de la Thébaïde. C'est là, et notamment dans la Vallée Verte, que nous mêlions nos pensées, nos sentimens, nos courses, nos repos, nos lectures tirées des meilleurs auteurs de l'antiquité, ou des endroits les plus admirables de l'Écriture Sainte; goûtant ensemble cette amitié tendre et profonde que la religion consacre sur la terre, et que la mort transforme sans la détruire.

Mais il portait dans son sein une plaie cruelle : c'était de savoir son troupeau dans la dispersion, et son église abandonnée. Tous les jours il suppliait le patron, saint Nicolas, de veiller sur ses chers paroissiens. Son cœur était resté au milieu

d'eux; et il brûlait vraiment, hélas! de leur remontrer enfin leur pasteur légitime.

Mais s'il déplorait et regrettait pour lui les outrages de la persécution, il ne devait pas tarder à voir ses vœux exaucés. On vint de Chevreuse le prendre en force et avec furie dans sa pieuse et douce retraite. Dès ce moment, il ne fallut plus que compter les prisons où il fut détenu : d'abord l'hôtel des gardes-du-corps, à Versailles; les écuries de la reine; le couvent des récollets; la maison de justice, à la géole. Condamné à la réclusion, comme ayant plus de soixante ans, il fut enfermé à la mission de la paroisse de Saint-Louis. Il obtint enfin la permission de rentrer chez lui, dans son logement, rue des Deux-Portes, où il avait fait revenir tous ses meubles de Marly; mais il y fut arrêté, et transféré dans la nouvelle maison de réclusion, avenue de Saint-Cloud.

Il en sortit; et ce fut moi qui lui en apportai la permission. Il m'en remercia tendrement; mais il ne se pressa pas de quitter sa prison. Il y coucha à son ordinaire, et ne fit usage de sa liberté que le lendemain matin, assez tard, à son aise, et revint tranquillement, rue des Deux-Portes, dans son domicile.

Ce fut alors qu'il exerça le saint ministère dans la paroisse de Notre-Dame, dans celle de Montreuil, à l'Infirmerie, et dans des maisons particulières.

On menaça tous les prêtres de les faire arrêter : il se cacha chez une sainte religieuse. Survint la menace de fermer l'église de Montreuil, qui seule était ouverte : il n'exerça plus le culte que dans les oratoires.

On pouvait faire souffrir le saint prêtre ; mais on ne pouvait pas le faire craindre pour lui-même, ni le déconcerter. Dès qu'au milieu des troubles toujours croissans, la trompette de la persécution (qu'on me permette ce terme) se fit entendre, je le vis, levant la tête avec joie, entonner, comme marchant au combat, le psaume CVII : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum : cantabo et psallam in gloriâ meâ ;* Mon cœur est préparé, ô mon Dieu ! mon cœur est préparé ; je chanterai et ferai retentir vos louanges sur les instrumens au milieu de ma gloire.

Toutes les prisons de Versailles où il a été captif pour la religion ne l'ont jamais vu triste, ne l'ont jamais entendu se plaindre, ni gémir. Jamais il n'employa l'ombre d'une dissimulation ou du plus léger mensonge sur sa santé. Il y dormait, il s'y réveillait avec le calme et la douceur de l'enfance. Il consolait, il encourageait tous les autres prisonniers. Il leur faisait oublier par sa résignation au martyre, et presque par sa gaieté, et leur captivité et leur détresse, et la terre même, où il n'habitait plus depuis long-temps. Il avait un caractère ferme,

une ame toute chrétienne, une imagination ardente : il portait dans son cœur l'amour le plus délicat pour la chasteté, un attachement sans borne pour la pureté, pour la virginité de la foi catholique. Pénétré d'admiration pour les confessions franches et courageuses, il déclarait une guerre implacable aux petitesses et aux scrupules. Dans le monde, il avait l'air d'un pénitent; dans l'église, il avait l'air d'un saint, tant était profond son recueillement extraordinaire, dont on était d'abord frappé. Le péché seul lui faisait peur. Il voyait la mort avec un œil doux, avec une sorte de complaisance. Il était plus près de se réjouir que de s'affliger de la perte des personnes qu'elle lui enlevait, et qu'il aimait le plus, dès qu'il pouvait croire qu'elle assurait la grande affaire de leur salut. Il avait toujours dans la pensée cette maxime vraiment évangélique : *Porrò unum est necessarium;* Il n'y a qu'une chose de nécessaire. Il m'a rappelé souvent celle-ci avec transport : *Servire Deo regnare est;* Être le serviteur de Dieu, c'est régner. Il avait la plus haute idée de la dignité sacerdotale. Le plus beau titre qu'il pût concevoir sur un tombeau, c'étaient ces mots : *Ci-gît un prêtre.*

Il exerça sur son corps des rigueurs et des macérations qui n'ont jamais été connues que de lui et de Dieu seul. Les pauvres enfans, leur première

éducation, les femmes dans leur vieillesse, les vertueux prêtres dans l'infortune, lui étaient infiniment chers. Qui l'eût cru, si je ne me faisais pas un devoir de trahir aujourd'hui son secret, qu'avec une cure si excessivement chétive, il eût pu trouver ailleurs que dans une extrême pénitence, et non dans l'économie humaine, les moyens d'amasser une somme de 3000 l. pour fonder une école dans sa petite paroisse.

Je ne dis rien de lui qui ne soit vrai, que je n'aie connu parfaitement, puisque nous sommes nés à Versailles, dans la même année, que nous ne nous sommes jamais perdus de vue, que notre amitié s'est toujours conservée sans nuage, jusqu'au moment où j'ai eu la douleur de lui survivre; puisque tout Versailles, dans toutes les époques de sa vie, a été le témoin de ses rares vertus, et notamment M. l'Esturgey, curé de la paroisse de Montreuil, et M. l'abbé Prat, attaché à la paroisse de Notre-Dame, tous les deux ses amis particuliers, tous les deux prêtres éclairés et pleins de zèle, qu'il suffit de nommer, et tous les deux ses confrères de persécution, et de toutes les vertus sacerdotales.

Il n'y a plus qu'à le montrer sur son lit de mort, pour ne pas dire sur son char de triomphe. Quel beau moment! Nous devions (car il était l'ami de la bonne joie), nous devions dîner et tirer

ensemble le gâteau des rois, le jour de leur fête. Vaine espérance! Je venais de l'inviter; et c'est presque au même instant qu'il fut foudroyé le 3 janvier 1800, par un coup d'apoplexie si terrible, qu'il ne laissa aucune espérance de le conserver. Je n'oublierai jamais ses dernières paroles, lorsque accourant à son lit de douleur, « Mon ami, me « dit-il d'abord, en me montrant le sang qui « coulait de sa tête, *Quâ horâ non putatis;* Il « viendra (le fils de l'homme) à l'heure que vous « ne penserez pas. » S. Luc, c. XII, v. 40.

De vénérables prêtres en assez grand nombre, encore déguisés, vinrent successivement entourer à genoux son lit de mort. Sa chambre, si simple, rappelait une de ces chapelles domestiques du temps de la primitive église, pendant la rigueur des persécutions. C'étaient des saints auprès d'un saint, des martyrs auprès d'un martyr. Cette lumière sacrée, pâle et solitaire, qui nous assiste dans nos derniers momens, éclairait, sur les lèvres, le front, les mains jointes de ces victimes prosternées, la prière, le silence, la résignation, le deuil de l'Église gémissante, l'ardeur du zèle et le regret de n'avoir encore été que désignées pour le sacrifice.

Il mourut à Versailles, dans son logement, rue des Deux-Portes, honoré et chéri de tout le monde, le 6 de janvier 1800, le jour de la fête des Rois,

ayant sur lui son crucifix, et, selon ses vœux, les plus abondantes indulgences du Saint-Siége, accordées aux fidèles au moment de leur mort. Il reçut, avec la foi et les graces réservées aux élus, l'absolution, le saint viatique, et l'huile efficace et consolante des mourans, qui semble les consacrer pour l'éternité.

Le lendemain, la messe fut célébrée sur son corps, dans le chœur de la paroisse de Saint-Symphorien, à Montreuil, la seule qui fût alors restée au culte. Il fut ensuite porté et inhumé dans le cimetière de la paroisse de Notre-Dame, où je l'accompagnai jusqu'à sa dernière demeure, sur laquelle je crois encore entendre l'officier qui présidait aux cérémonies funéraires, répéter à plusieurs reprises, avec un pieux attendrissement, en nous montrant l'objet de nos regrets, qui se perdait toujours de plus en plus à nos yeux : « Voilà le saint pasteur! Voilà le saint pasteur! »

ÉPITRE

A M. LE CURÉ DE ROCQUENCOURT,

PRÈS DE VERSAILLES.

Humble prêtre, pasteur du plus petit hameau,
Où quelques toits épars renferment ton troupeau;
Qui, là, pendant vingt ans, d'une ame au ciel acquise,
Servis si bien le pauvre, et l'État et l'Église;
Qui, près du lieu superbe où Louis autrefois
Fixa par son séjour la majesté des rois,
Sous l'abri le plus simple, ermite un peu rigide,
Presque aux yeux d'une cour trouvas la Thébaïde;
Mon ami (car le ciel, sous cet auspice heureux,
M'ouvrit enfin le port imploré par tes vœux),
Je te connus, t'aimai dès ma plus tendre enfance.
L'un près de l'autre nés, sous la douce influence
D'un naturel timide, enclin à se cacher,
Que le monde aisément devait effaroucher,
Quoique de goûts pareils, par instinct solitaires,
Nous avons tous les deux pris des chemins contraires.

Toi, brûlant pour le ciel, par ce ciel tu compris

Que d'un prêtre éclairé, doux, d'un saint zèle épris,
Il avait fait pour l'homme un appui salutaire,
Un vivant évangile et le sel de la terre (1).
Un jour tu désiras cacher tes jeunes ans
Sous l'ombre où saint Bruno recueillait ses enfans;
Mais l'humble Charité, compatissante mère
Des actifs habitans de l'utile chaumière,
Y voulut par tes mains soulager leurs douleurs,
Leur prodiguer tes soins, et ton zèle, et tes pleurs.
Que de fois cependant, sur de brûlantes ailes,
T'élevant par l'amour aux beautés éternelles,
Tu planas librement sur ce triste univers!
Et moi, né pour l'amour, la retraite, et les vers,
Respirant et couvant d'un sein mélancolique
La moindre impression de la pitié tragique,
Trop prompt à m'attendrir, sincère ami des lois,
Cherchant dans mon cœur même un heureux contre-poids
A ces besoins d'un cœur qui s'agite et s'ignore,
A ce feu, né des sens, qui trop souvent dévore,
Je trouvai le bonheur dans les nœuds les plus doux,
Dans ces noms chers de fils, et de père, et d'époux.

A la rigueur du sort j'échappai, non sans peine.
Fait, sans l'avoir prévu, pour servir Melpomène,
Sur la scène, un peu tard, avec quelque bonheur,
J'amenai la pitié, le remords, la terreur.

---

(1) *Vos estis sal terræ*. S. Paul.

D'Angiviller charmé me fut un second père.
Parvenu sans intrigue au fauteuil de Voltaire,
Né très-peu courtisan, pensif et recueilli,
Par un peu de faveur à la cour accueilli,
A Marly m'égarant sous les plus frais ombrages,
Ivre de Sakespir, adorant ses ouvrages,
Doux au fond des forêts, terrible au sein des fleurs,
J'ai peint Macbeth, Léar, leurs crimes, leurs malheurs.
Fut-il bonheur plus grand? fut-il faveur plus chère?
J'ai vu de mes succès, j'ai vu pleurer ma mère.
Cette image jamais ne peut s'évanouir;
Et j'ai même à l'instant le bonheur d'en jouir.

Mais toujours des succès l'Envie a pris naissance.
Ce monstre, en se cachant, se met en évidence.
Il hait, mais sourdement, écrivains et guerriers;
Siffle en applaudissant, mord tout bas les lauriers,
Frémit d'être aperçu, retient sa bave impure,
S'abhorre sous son masque, et rit dans sa torture.
Oh! souvent qu'avec peine, observant par malheur
D'un Pylade envieux la honteuse douleur,
Un poëte, averti de ce qu'il n'eût pu croire,
A, perdant un ami, gémi d'un peu de gloire!
J'ai vu, par des succès trop long-temps tourmenté,
D'une chute au théâtre un auteur enchanté,
S'enivrer de sa joie, et sur un corps sans vie
Faire sauter la Rage et trépigner l'Envie.

Mais toi qui sous la croix, dans des transports pieux,
Ne vois que la conquête et la palme des cieux;
Qui sais de nos néants la déplorable histoire,
Que Dieu ne mit qu'en lui la véritable gloire;
Que de lui-même enfin, par l'orgueil exalté,
L'homme n'aurait jamais compris l'humilité;
Que Dieu la révéla : si vers la cité sainte,
Loin d'un monde pervers, de sa chétive enceinte,
Ton zèle a quelquefois enlevé mes désirs,
Si mettant en commun nos peines, nos plaisirs,
Souvent dans ces discours où le cœur se déploie,
L'amitié sur nos fronts fit rayonner sa joie;
Ami, lorsqu'en ton cœur j'ai couru renfermer
De cruelles douleurs que Dieu seul peut calmer;
Quand j'ai senti tes pleurs se mêler à mes larmes,
En aurais-je goûté le secours et les charmes
Si le ciel n'eût voulu t'amener près de nous,
Sur un sol moins coupable, et dans un air plus doux (1)?
Mais, dis-moi donc comment, près d'un chalit funeste,
Où se pressaient la mort, et le crime, et la peste,
Vers d'affreux scélérats, par ton zèle entraîné,
Respirant sur leur bouche un air empoisonné,
Martyr, cent fois martyr, et martyr sans murmure,

---

(1) M. Le Maire, avant d'être curé de Rocquencourt, fut, ainsi qu'on l'a dit dans la Notice qui précède cette Épitre, vicaire à Bicêtre, directeur et confesseur de la prison des cabanons.

Ange du ciel perdu dans une fange impure,
Tu leur faisais passer ton cœur religieux,
La paix du repentir, et le pardon des cieux?
Et tu n'as pu quitter la vue et la misère
De tant de malheureux qui t'appelaient leur père!
C'est un ordre absolu, c'est un ordre sacré,
Qui seul de ces cachots malgré toi t'a tiré.

Enfin tu vins aux champs. Le plus petit village,
Ou plutôt un hameau, t'offrit un ermitage,
Où, soignant tes brebis, seul, et voisin des bois,
Tu fus pasteur, ermite, et poëte, à la fois;
Car ta muse, avec grace, et sacrée et rustique,
Parfois au catéchisme a fourni son cantique.
Ton presbytère étroit, sous ton humble clocher,
A l'église attenant, suffit pour te cacher.
Le jardin, qu'à grand'peine un quart d'arpent compose,
Comme un autre a son lis, son œillet et sa rose.
Un lilas, à la porte, annonce le printemps,
Un cyprès nous y dit: « Tout passe avec le temps. »
Le charmant rousselet, la bergamotte encore,
D'un duvet parfumé s'y couvre et se décore.
Là, le chou s'arrondit; et le laurier, plus loin,
S'élève, mais sans gloire, et caché dans un coin.
Un banc sous un berceau, voilà l'antre où l'ermite
Vient, son bréviaire en main, le lit et le médite.
J'y crois voir Paul, Antoine, auprès de leur ruisseau,
Et le pain tout entier dans le bec du corbeau.

Salut! vieux Démahis(1), brave homme, huissier en titre,
Qui fais marcher le chœur, et tourner le pupitre,
Battre et sonner la cloche, et par qui, dans ta main,
La bêche, utile aux morts, rend vivant le jardin.
Je t'aperçois d'ici, ma petite Taupette,
Qui jappes, mords ma jambe, et fuis dans ta cachette!
Et toi, savante en l'art de gouverner un pot,
Qui, hors de broche, à temps, mis toujours un gigot,
Que le ciel libéral, ma bonne mère Antoine,
Te donne à bon marché l'embonpoint d'un chanoine!
Tu m'as vu bien souvent, ermite à Rocquencourt,
Habiter le désert à deux pas de la cour;
Lire, causer, me taire, ou, d'une main champêtre,
Y planter un pommier, dirigé par ton maître.
Un jour, après sa messe, il m'instruit, et soudain,
Joyeux, je prends sa bêche et creuse le terrain.
Je plante un rejeton que Dieu fit pour produire.
Oh! que je fus ravis lorsque je pus lui dire:
« Bel arbre! ah! puisses-tu, dans tes futurs rameaux,
« Heureux, béni du ciel, arrosé de ses eaux,
« Sentir monter ta sève à notre espoir promise,
« Et long-temps sur ton sol y fleurir pour l'église! »

Ami, qui sur ton front noble, exempt de douleur,
Des martyrs du désert nous offres la pâleur,

---

(1) C'est le nom d'un fort brave homme, ancien jardinier du curé de Rocquencourt.

Dont l'air est pénitent, et n'est jamais sauvage,
Pourquoi d'aucun souci, pourquoi d'aucun nuage
Ne vois-tu dans son cours ton bonheur combattu?
C'est qu'il te vient du ciel, et naît de la vertu;
C'est que du faux toujours ta candeur s'affarouche;
Et qu'en montrant ton cœur, le vrai sort de ta bouche.
Tu sais comme on traita la pauvre Vérité:
L'homme la craint, la fuit; il en est irrité.
Jadis on la logea dans le puits le plus sombre;
Craintive et dédaignée, on l'y retint dans l'ombre.
Le présent, à pas lents, la voit enfin venir,
Et de loin, à demi, la montre à l'avenir,
Qui, devenant passé, sait ce qu'il en faut croire,
Et nous la masque encor sous les traits de l'histoire.
Régnant par l'intérêt dans les villes, les cours,
Le faux infecta tout, les écrits, les discours;
Attira, plut, charma sur ses nombreux théâtres
Tant de mortels trompés, de son fard idolâtres.
Dans lui, sur son autel, le Dieu par toi chanté,
Visible et sous un voile a mis la vérité.
Pour l'homme que la croix sépare de la terre,
Les maux sont les vrais biens, les plaisirs sa misère.
Tout l'Evangile est là. Monde, alors tu n'es rien.
Aux riches, aux puissans, que peut dire un chrétien?
Votre or, vos voluptés, vos rangs, votre étalage,
Ce sont des riens pour nous, des mots, pas davantage;
Mais la douleur, la mort, l'infortune et ses coups,
Pour nous ce sont des mots, et des choses pour vous.

Ah! de ce sort brillant qui vous charme et vous trompe,
Et de flatteurs adroits vous entoure avec pompe;
De ce crédit puissant propre à vous éblouir;
De ces immenses biens dont vous semblez jouir;
De ces honneurs qu'en vous on rend à la fortune,
Honneurs dont elle-même en secret s'importune;
Enfin de ce bonheur qu'en s'accroissant toujours
Ronge un ennui secret, ce fléau de vos jours,
La religion seule, et tendre, et vénérable,
Pourra faire pour vous un bonheur véritable.
Que de fois, cher pasteur, en parlant du trépas,
Tu m'as dit doucement que nous ne mourions pas;
Qu'en séparant les corps nos adieux nous éprouvent,
Et qu'en dieu pour jamais tous les cœurs se retrouvent.
Eh! comment comprendrais-je, au jour d'un noir flambeau,
Quand je pleure mon père, assis sur son tombeau,
Que ma main ne tient plus qu'une froide poussière,
Et qu'en vain je le cherche en la nature entière?
Oui, mon cœur me l'assure, il entend mes douleurs;
Oui, je le crois vivant sur la foi de mes pleurs.
Il est, il est en nous une céleste flamme :
Celui qui l'a créée entend gémir notre ame.
Sans un Dieu tout est mort, le monde est arrêté;
Et mon premier besoin, c'est l'immortalité.
Que La Fage (1), en prêchant dans les plus nobles chaires,

(1) Prédicateur célèbre, qui remplit encore ce ministère à l'âge de quatre-vingts ans.

Arme ces vérités de leurs traits salutaires;
Qu'à l'accent de son ame, à sa touchante voix,
Les esprits et les cœurs soient vaincus à la fois;
Que, célèbre orateur, simple en son éloquence,
Son zèle encor long-temps soit utile à la France,
J'applaudis. Mais pour nous, que les mêmes penchans
Entraînent au désert, seuls, et loin des méchans,
Avec Dieu, son amour, et sa paix pour compagne,
Nous pouvons fuir la ville et chercher la campagne.

Du moins, simple en ses mœurs, l'habitant du hameau,
Tranquille, y fend la terre, y conduit un troupeau.
Le besoin le réveille, exerce sa famille.
Du toit laborieux l'innocence est la fille.
La nuit couvre leurs yeux de ses plus doux pavots;
Car toujours le sommeil est auprès des travaux.
L'homme des villes court, se plaint et se tourmente;
Mais j'entends au hameau la pauvreté qui chante.
La bêche et le fuseau viennent à leur secours;
Et des plaisirs sans fin n'abrègent pas leurs jours.
Oh! que sur les cités les champs ont d'avantages!
Ils sont plus purs, plus doux, meilleurs pour tous les âges.
Un je ne sais quel charme, éloignant les regrets,
Y calme notre cœur, y fait entrer la paix.
« Chez nous, me disent-ils, viens trouver la nature.
« Viens: nos ruisseaux pour toi vont doubler leur murmure.
« Il est dans nos vallons tel bois frais, écarté,
« Où pour toi, ce printemps, Philomèle eût chanté :

« L'amour et le désert animaient son ramage ; »
Et je sens que mon cœur vole à cè lieu sauvage.
Mon goût pour les forêts, les fleurs, et les enfans,
Le besoin d'oublier, tout me conduit aux champs.

La mort pourtant, la mort, avec sa faux altière,
Si terrible aux palais, trouble aussi la chaumière.
Heureux dans ses devoirs le pasteur renfermé,
Qui vit pour son troupeau dont il se sent aimé;
Qui par l'hymen, les mœurs, voit fleurir son village,
Voit enfans et vieillards venir sur son passage!
Sa main les consacra, nus, entrant au berceau,
Et les consacre encor sur les bords du tombeau.
Providence visible, en aidant leur misère,
Il les enfante au ciel, les conserve à la terre.
Dans son église, aux champs, doux, simple, généreux,
Il n'eut jamais d'orgueil, c'est un pauvre comme eux.
Ami, non, sur leurs fronts tu ne vois point d'alarmes,
D'excès dans leurs plaisirs, de faste dans leurs larmes;
Leur cœur a peu de cris, mais dans l'ombre il se fend.
Ont-ils perdu leur père, une femme, un enfant,
Il viennent tous à toi. J'ai vu, par tes mains pures,
La résignation couler sur leurs blessures.

Et moi, trop peu soumis... Mais il est tel malheur
Qui nous trouble l'esprit, qui nous perce le cœur.
J'ai craint jusqu'à ce jour, ami tendre et sensible,
De déchirer ton cœur par un récit terrible.

Écoute, le tableau va t'en être tracé;
Mais ne m'interromps pas quand j'aurai commencé.
Comment te peindre, ô ciel! cette horrible aventure?
Quand tout dort et se tait, dans une nuit obscure,
Tout jeune, ardent, sensible, à mon père attaché,
Heureux entre ses bras de me sentir couché,
Du plus profond sommeil je goûtais tous les charmes.
Dans un bois sourd, épais, vaste, et tout noir d'alarmes,
Je crois voir trois brigands dont le fer assassin
Va, de sang altéré, se plonger dans mon sein.
De ma jeunesse armé, je cherche à me défendre.
Je me saisis soudain du père le plus tendre.
« Mon fils! mon fils! c'est moi! » Frémissant, consterné,
Le voilà hors du lit avec force entraîné.
Là, tous deux à genoux, dans une lutte affreuse,
Nous nous entrelaçons; d'une main furieuse
Je vais le suffoquer. Lui, tremblant, éperdu,
Combat, résiste, appelle, et n'est point entendu,
Ni de l'épaisse nuit, ni du ciel qu'il implore,
Ni d'un fils qu'il épargne, et qui l'étouffe encore.
L'un à l'autre si chers, combattans malheureux,
D'où viendra donc un terme à ce choc ténébreux?
Son désespoir au ciel tend ses mains vénérables.
L'air soudain s'est rempli de ses cris lamentables.
La vieille Marthe arrive, une lampe à la main;
Elle voit (mais mon bras s'est arrêté soudain),
Moi tout pâle, mourant aux genoux de mon père,
De mes indignes yeux repoussant la lumière;

Lui, regardant les miens, lui, sur mon cœur penché,
Et me cachant son sein par mes mains arraché,
Il me tendait la sienne encor de pleurs humide.
Qui, moi! grand Dieu! qui, moi! j'eusse été parricide!
Ciel! tu l'aurais permis! « Calmez votre terreur;
« Ce récit, comme vous, m'a pénétré d'horreur.
« Ne voyez, croyez-moi, que la bonté céleste,
« Qui seule a fait cesser un combat si funeste.
« La vie, où tant de flots peuvent nous submerger,
« Nous met sans cesse en guerre, et n'est qu'un long danger.
« Il existe un penchant qui, trop fait pour séduire,
« Sur un cœur né sensible étend loin son empire.
« Il fut souvent fatal. Mais vous êtes chrétien,
« Et des sources du mal Dieu fait sortir le bien.
« Celui qui vous sauva du meurtre affreux d'un père,
« Vous sauvera de vous; marchez à sa lumière.
« Ah! qu'il prête long-temps son charme le plus doux
« A la tendre amitié qu'il fit naître dans nous!
« Allez trouver, ami, votre chrétienne mère;
« Le calme aux cœurs soumis fut donné sur la terre.
« Rentrez chez elle en paix, et rendez grace à Dieu.
« Son toit pur vous rappelle, et le jour tombe; adieu. »

ÉPITRE

A MON AMI ANDRIEUX.

Mon ami, c'est donc là, dans cet humble hameau,
Que, sur le vert penchant du plus joli coteau,
S'offre à moi le jardin et la maison tranquille
Qu'illustra le séjour de Collin d'Harleville :
Là, d'un champ paternel que, pieux héritier,
Pour les muses, les mœurs, respirant tout entier,
Le plus doux des mortels, mais doux avec courage,
Vécut aimé du ciel et béni du village ?

Oui, c'est là qu'il conçut son aimable Inconstant,
Son facile Optimiste, heureux, toujours content;
Ses Châteaux en Espagne, erreur douce et si chère;
Et l'amusant ennui du Vieux Célibataire
Allant au Luxembourg promener ses chagrins;
Et sa madame Évrard, si fatale aux cousins.
C'est là qu'il se cachait; là, que de sa demeure
Il descendait pensif vers les rives de l'Eure,
Y trouvant, par Thalie et par Flore appelé,
Quelque rôle enchanteur pour Contat et Molé.

Que de fois un vieux pâtre, une Lise naïve,
L'ont regardé de loin, dans leur joie attentive,
Apprenti jardinier, armé de lourds ciseaux,
Tondre un mur de charmille, aplanir ses rameaux!
Que de fois, variant ses douces promenades,
Il vit de Maintenon les superbes arcades;
Et plus loin, dominant dans le fond du tableau,
Parmi des peupliers, les tours d'un vieux château!
Mais sur-tout il se plut sur les rives fleuries,
Lieux du repos, du frais, des douces rêveries,
Rappelant, par leur grace et leur simplicité,
Ses mœurs et ses écrits pleins de naïveté :
Aussi ses vers charmans, sur notre heureuse scène,
Nous ont-ils fait souvent retrouver La Fontaine :
On vit l'air de *famille*. Oui, d'un humble jardin,
D'un petit coin de terre, appelé Mévoisin,
Sortit, cher Andrieux, déjà mûr pour la gloire,
Le nom de notre ami, resté dans la mémoire,
Dont tu gardes le buste, où se plaît à fleurir
Un laurier toujours vert, qui ne peut plus mourir.

Hélas! quand, sous tes yeux, la bêche sur sa bière
De son étroit asile eut fait rouler la terre,
En peignant nos regrets, ses talens et ses mœurs,
Par tes pleurs, Andrieux, tu fis couler nos pleurs.
Tu courus chez Houdon, l'un de nos Praxitèles,
Dont le ciseau fameux, sous des traits si fidèles,
Fit revivre, à leur gloire associant son nom,

Molière et La Fontaine, et Voltaire et Buffon,
Qui, l'ami de Collin, sur sa figure éteinte,
De ses traits à la mort a dérobé l'empreinte,
Et dans la simple argile, au moins, nous l'a rendu.
C'est à vous deux, ami, que ce bienfait est dû.
Collin! né pour les champs, que le ciel fit poëte,
Que la grace inspira, que l'amitié regrette,
Devais-tu sous la tombe être sitôt caché?
Par quels tendres liens tu lui fus attaché,
Cher Andrieux! Tous deux, simples et sans envie,
Les mêmes goûts charmaient votre paisible vie.
Je te vois près de lui, ton crayon rouge en main,
Notant un manuscrit, qui te supplie en vain.
De ta vocation j'y reconnais la marque.
Exprès, Dieu pour Collin te fit un Aristarque,
Sûr, instruit, mais sévère. A sa campagne, hélas!
Que de fois sur ses vers tu le désespéras.
J'ai lu votre acte.—Eh bien!—Il n'est pas net encore.
—Et le style?—Un peu pâle; il faut qu'il se colore.
—Ma grande scène, au moins, je la crois assez bien.
–Moi, je vois qu'il y manque...–Eh quoi donc?–Presque rien;
Il faut y revenir.—La patience s'use.
—Bon! la Persévérance est la dixième muse.
—Ce qu'on a fait sept fois, faut-il le répéter?
—Sept fois, dix fois, vingt fois, on ne doit pas compter.
—Cruel homme! Au talent je me rends difficile.
Si vous en aviez moins...—Et moi, je suis docile.
Le lendemain matin il revient: La voilà!

Lisez; qu'en dites-vous?—Ah! très-bien, c'est cela.
Votre scène à présent doit réussir et plaire.
Je l'avais bien sentie. — Et vous l'avez fait faire.
— Tenez, lisez ce conte, afin de vous venger.
Critiquez, montrez-moi ce que j'y dois changer.
— Voyons; je trouve là plus d'un trait à reprendre.
— Donnez-moi quelques vers, je pourrai vous en rendre.
D'une amitié parfaite, ô spectacle enchanteur,
Que ne troubla jamais l'amour-propre d'auteur!
Ainsi Thomas et moi nous vivions comme frères.
La mort rompit trop tôt des unions si chères.
O sincère Andrieux! je t'ai trop tard connu :
Que Thomas, né si bon, si pur, tendre, ingénu,
Thomas t'aurait aimé! Comme toi, sans envie,
Il veillait sur sa sœur, qui veillait sur sa vie.
Collin te manque, hélas! je le sens, je le voi;
Mais va, je t'aimerai pour Collin et pour moi.
Oh! de combien d'amis j'ai vu s'ouvrir la tombe!
Nos jours sont un instant, c'est la feuille qui tombe.
Nous serons tous bientôt rendus aux mêmes lieux :
Thomas, Ducis, Collin, Florian, Andrieux;
Nous restons deux encor. Plus près de la nacelle,
Me voilà sur le bord; le vieux nocher m'appelle :
Un nœud peut à la vie encor nous attacher;
C'est quelque bien à faire : il faut nous dépêcher.
Moi, dans l'art de Boileau, mon exemple et mon maître,
Aux mœurs je puis, en vers, être utile peut-être.
J'ai besoin du censeur implacable, endurci,

Qui tourmentait Collin et me tourmente aussi.
C'est à toi de régler ma fougue impétueuse,
De contenir mes bonds sous une bride heureuse,
Et de voir sans péril, asservi sous ta loi,
Mon génie, encor vert, galoper devant toi.
Non, non, tu n'iras pas, craintif et trop rigide,
Imposer à ma muse une marche timide;
Tu veux que ton ami, grand, mais sans se hausser,
Sachant marcher son pas, sache aussi s'élancer.
Loin de nous le mesquin, l'étroit et le servile;
Ainsi, comme à Collin, tu pourras m'être utile.
Mais des Quintiliens l'art par toi professé
De jeunes auditeurs charme un essaim pressé.
Tu leur ouvres du beau toutes les avenues,
Que le vulgaire ignore, et qui te sont connues.
De l'éclat du faux or tu sais les garantir,
Leur apprendre à bien voir, bien juger, bien sentir.

Ne crois pas que pour toi leur zèle ardent ignore
Tes mœurs et tes écrits, dont l'Hélicon s'honore.
Crois-tu qu'ils n'ont pas vu, sur la scène applaudis,
Gais de verve et de traits, tes charmans Étourdis;
Sous son costume grec, sage aimable, et cœur tendre,
Finement ingénu, sourire Anaximandre;
Tes bonnes gens chercher, dans leur pauvre vallon,
Brunette qu'en tes vers leur rendit Fénélon?
Ils aiment tes récits et ton charmant théâtre;
Mais si l'esprit nous plaît, le cœur, on l'idolâtre.

Oui, lorsque l'éloquence à tes chers nourrissons,
Par ta voix, Andrieux, va dicter ses leçons,
Sais-tu ce qui sur-tout les instruit et les touche?
Ce ne sont pas les mots qui sortent de ta bouche,
Ni d'un parlage adroit les secrets différens,
C'est toi-même observé par leurs yeux pénétrans;
Pour ta mère, chez toi, ta pieuse tendresse;
C'est ton culte attentif, tes soins pour sa vieillesse,
Tes soins pour ta sensible et délicate sœur,
Si douce envers ses maux, et si chère à ton cœur,
Qui, sans bruit, aux vertus élevant tes deux filles,
De ces objets d'amour, trésor de deux familles,
Vient charmer tes regards, remplir tes bras, ton sein.
O fruits d'un chaste hymen, rappelé, mais en vain,
Venez souvent offrir aux yeux de votre père,
L'air, la grace, les traits, le cœur de votre mère!

Va, crois-moi; va, le ciel mit des rapports touchans,
Et de longs souvenirs, et des vœux attachans,
Entre l'homme sensible et l'aimable jeunesse,
Qui, d'éloquence avide, et sur-tout de sagesse,
S'adonne à son école et s'instruit doublement.
C'est un contrat sacré, c'est un pacte charmant,
Où, par le temps, le cœur, les soins, la vigilance,
Le bon Rollin du sang croyait voir l'alliance.
Je t'en réponds pour eux; ils t'aiment, t'aimeront,
Et leur vive candeur te le dit sur leur front.
Ils se croiront sans peine et long-temps sous ta vue;

Et si, dans un moment, quelque amorce imprévue
Tentait leur cœur surpris d'un charme insidieux,
Ils s'écriront d'abord : « Que dirait Andrieux ? »
Que leur dis-tu sans cesse, et quelle est ta maxime?
« Ayez toujours besoin de votre propre estime.
« Mortel, respecte-toi ! mortel, sois convaincu,
« Sans ce respect sacré, que tu n'as pas vécu ;
« Vivras-tu, si tu perds, l'ame au vice asservie,
« Ce qui met seul du charme et du prix à la vie ? »

Ainsi, lorsque animant une utile leçon,
Tu montes leur esprit sur le plus noble ton,
Ce vrai beau dans les arts qu'ils aiment, qu'ils admirent,
C'est encor dans les mœurs le vrai beau qu'ils respirent.
Par toi leur cœur se forme avec leur jugement :
Leur pensée apprend l'ordre et s'explique aisément ;
Leur langage, leur style, et s'arrange et s'épure.
Ton grand mot, le voici : « Restez dans la nature ;
« Dans ses heureux sentiers, hélas! trop peu battus,
« Toujours marchent ensemble et talens et vertus. »

CÉCILE ET TÉRENCE.

A MON RESPECTABLE AMI

JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

Aimable et bon vieillard, toi dont l'ame énergique
Ne ressent point des ans la froideur léthargique,
Dont le talent, vainqueur de quatre-vingts hivers,
Garde encor sa jeunesse et sa flamme en tes vers;
O des douleurs d'Œdipe éloquent interprète,
Cher Ducis, quand tu viens visiter ma retraite,
Il me semble toujours voir entrer avec toi
L'incorruptible honneur, la franchise, la foi!
Sur tes beaux cheveux blancs qu'un vert laurier couronne,
Des talens, des vertus, le double éclat rayonne;
Je pense que le ciel daigne envoyer exprès
La sagesse vivante, et sous de nobles traits,
Pour m'en faire éprouver l'influence prospère,
Et que tu viens bénir mes enfans et leur père.

Le nom de ton ami m'est un titre d'honneur.
Juge avec quel respect, juge avec quel bonheur
J'accepte le présent que tu viens de me faire!
J'ai lu, relu vingt fois cette épître si chère!
Oh! combien je te dois! D'un ami qui n'est plus,

De Collin, cher objet de regrets superflus,
La cendre se ranime à tes vers, à nos larmes;
Tu peins avec amour et d'un ton plein de charmes
Ses aimables travaux, ses champêtres loisirs,
Son clos, son petit bien plus grand que ses désirs,
Et le rare talent qu'il reçut en partage,
Et sa maison des champs, paternel héritage!
Tes vers sont pour nous deux; je suis seul aujourd'hui;
Je n'ai pas le bonheur de les lire avec lui;
Sa muse dignement répondrait à la tienne;
Puis-je, hélas! te payer et sa dette et la mienne?

Essayons cependant. Mais qu'aurai-je à t'offrir?
Voyons; je veux d'un conte amuser ton loisir.
Je donne ce que j'ai. Suspendant mon étude,
Mes propres fictions peuplent ma solitude.
Je m'entoure à mon gré de héros de mon choix;
Ils viennent à mon ordre; ils sont là; je les vois.
Évoquons aujourd'hui du sein de Rome antique
Un illustre vieillard, un auteur dramatique
Dont le nom s'est sauvé du naufrage des temps.
J'ai retrouvé de lui, parmi de vieux fragmens,
Un fait que je te veux raconter; et peut-être
Dans quelqu'un de ses traits vas-tu te reconnaître.

Cécile avait cent fois aux Romains enchantés
Fait applaudir ses vers au théâtre chantés;
Aux Muses consacrant sa longue et noble vie,
Il avait regardé les trésors sans envie;
Des honneurs et des rangs il ne fut point tenté;
Mais sage, libre, heureux, il vivait respecté.
Il vint un des premiers polir un dur langage,
Et de Rome adoucir la rudesse sauvage.
Car tu sais (au collège Horace nous l'apprit)

Que long-temps insensible aux plaisirs de l'esprit,
Ce peuple usurpateur, altier, ami des armes,
De la victoire seule idolâtrait les charmes;
Et ce ne fut qu'au temps où son pouvoir fatal
Eut enfin renversé la cité d'Annibal,
Qu'il fit des doctes Grecs la connaissance utile,
S'informa de Thespis, de Sophocle et d'Eschyle;
Un rapide succès couronna ses travaux,
Et ses maîtres chez lui trouvèrent des rivaux.

Déjà ce nouveau jour qui commençait à luire
Répandait le désir et le soin de s'instruire.
Des plus nobles maisons les jeunes héritiers
Associaient l'étude à leurs travaux guerriers.
Scipion, Lélius, couple d'amis fidèles,
De valeur, de bon goût, émules et modèles,
A Thalie en secret offraient un grain d'encens;
La muse leur jeta des regards caressans;
Ces deux jeunes héros goûtaient notre Cécile,
Venaient le visiter dans son modeste asile,
Confidens de ses vers encor sur le métier,
Et sous un si grand maître heureux d'étudier.

Il aimait à tracer de tendres caractères,
La piété des fils, les droits sacrés des pères,
A peindre le méchant de remords combattu,
A foudroyer le vice, à venger la vertu.
Quittait-il le travail? Simple, naïf, aimable,
Le front toujours ouvert, l'humeur toujours affable,
Oubliant ses lauriers et sa gloire d'auteur,
Cécile était bon homme, et s'en faisait honneur.

Un jour, un inconnu pour le voir se présente,
Tout jeune, et n'ayant pas l'apparence imposante :

Ses cheveux noirs, laineux, et son teint basané,
Sous le ciel africain attestent qu'il est né;
Modestement vêtu, l'air encor plus modeste,
Une grace timide accompagne son geste;
Dans ses yeux renfoncés on voit briller l'esprit;
Sous les plis de sa toge un épais manuscrit
Le fait pour un auteur aisément reconnaître.

Vieilli dans la maison, confident de son maître,
L'affranchi de Cécile introduit l'étranger,
Qui bégaye une excuse, et craint de déranger.
D'un regard paternel Cécile l'encourage :
« Voilà comme j'étais, lui dit-il, à votre âge,
« Lorsqu'au vieux Livius (1) j'allai me présenter;
« Il me reçut fort bien, et j'aime à l'imiter.
« Que voulez-vous de moi? Quel sujet vous amène? »

A cet aimable accueil, qui le rassure à peine,
Le jeune homme répond qu'il attend en effet
Des bontés de Cécile un important bienfait.
« On touche aux jours brillans des fêtes de Cybèle;
« Dans cette occasion, et sainte et solennelle,
« Sur un vaste théâtre, aux Romains rassemblés,
« Des spectacles pompeux doivent être étalés.
« J'ose former peut-être un désir téméraire,
« Dit-il; mais si ma pièce à Rome pouvait plaire!
« Si pour mon coup d'essai j'étais assez heureux...!
« L'un des deux magistrats qui président aux jeux,

---

(1) *Livius Andronicus*, le plus ancien des poëtes latins connus. On rapporte ses commencemens à l'an 512 de la fondation de Rome, vers la fin de la seconde guerre Punique.

Livi scriptoris ab ævo.
Hor., ep. 1, lib. 2.

« L'édile Fulvius, accueillant ma prière,
« De la gloire consent à m'ouvrir la carrière :
« Mais d'abord, m'a-t-il dit, il faut qu'en m'éclairant
« Un suffrage fameux vous serve de garant;
« Allez lire un matin votre ouvrage à Cécile;
« Il est maître en votre art. En disciple docile
« Je viens solliciter vos leçons, votre appui...
« — Ah! que me dites-vous? apprenez qu'aujourd'hui
« Tout exprès je termine une pièce nouvelle;
« On me l'a demandée; on excitait mon zèle;
« Nos édiles eux-même (ils l'ont donc oublié)
« A plus d'une reprise instamment m'ont prié
« D'animer leur théâtre et d'embellir leur fête.
« J'ai travaillé long-temps; ma comédie est prête;
« La voilà! Comment faire? Ah! vous venez trop tard.
« — Je connais mon devoir en ce fâcheux hasard;
« J'aurai du moins la joie, ajoute le jeune homme,
« De mêler mes transports aux hommages de Rome,
« D'entendre proclamer votre nom glorieux;
« Je vous quitte.» — En parlant, des pleurs mouillaient ses yeux.
« Eh! quoi! de vos chagrins c'est moi qui suis la cause?
« De votre ouvrage au moins lisez-moi quelque chose.
« — Ah! vous me consolez. Pour moi c'est un succès
« Que vous daigniez prêter l'oreille à mes essais.
« — Asseyez-vous. Lisez. Un peu plus d'assurance.
« Comment vous nommez-vous? — Je m'appelle Térence.
« — Mon cher Térence, allons; je vais vous écouter.
« Notre art est difficile; il nous faut consulter
« Sur nos productions un ami sûr, sincère;
« Et nous serons amis, vous et moi, je l'espère. »

Le jeune auteur déroule alors son manuscrit,
Approche un humble siége, et s'y place, et rougit.
Il commence en tremblant une première scène,

Vrai chef-d'œuvre!... Il lisait cette belle Andrienne!
Cécile écoute, admire, enfin est transporté :
« O ciel, quelle élégance, et quelle pureté!
« Votre exposition est nette, naturelle;
« C'est ainsi dans son art quand le poëte excelle,
« Que l'art même s'efface... Où donc avez-vous pris
« De ce style enchanteur l'aimable coloris? »
Plus la lecture avance, et plus le vieux poëte
Applaudit au lecteur : « Cette pièce est parfaite;
« Continuez, mon fils; j'attends le dénouement,
« Et puis je vous dirai quel est mon sentiment. »
Lorsqu'enfin il arrive à la dernière page :
« Ne pas jouer cela!... Ce serait bien dommage!
« Je veux vous y servir, dit Cécile; je dois
« Des édiles, pour vous, déterminer le choix.
« Ils m'en remercîront en voyant l'Andrienne.
« Térence, vous serez l'honneur de notre scène.
« Il vaut mieux que mes vers cette fois soient perdus,
« Et que je laisse à Rome un poëte de plus.
« Je sers l'art et moi-même en vous rendant service.
« — Eh! quoi! vous me feriez un si grand sacrifice?
« Et j'obtiendrais de vous cet appui généreux?
« — Surpassez-moi, mon fils; je serai trop heureux. »
Il l'embrasse à ces mots. Cécile tint parole.

Bientôt on entendit aux murs du Capitole
Tout un peuple charmé par le jeune Africain,
Lui donner le surnom du Ménandre romain.
Son vieil ami jouit de sa naissante gloire.

Que nous devons, Cécile, honorer ta mémoire!
Ah! quand le temps, jaloux de tes nombreux travaux,
Ne nous en a laissé qu'à peine des lambeaux,
Cette bonne action, digne de nos hommages,

Doit nous faire encor plus regretter tes ouvrages.

Eh bien! ce trait touchant de sublime bonté,
Je te connais, Ducis, il ne t'eût rien coûté;
Qui jamais moins que toi connut la jalousie?
Digne amant de la gloire et de la poésie,
Heureux de tes succès, mais sans t'en éblouir,
De ceux de tes rivaux tu sus encor jouir;
Tu vis avec transport naître sur notre scène
Plusieurs jeunes talens, l'amour de Melpomène;
Tu suivis de tes vœux leur glorieux essor :
Aussi tous, contemplant, dans leur digne Nestor,
L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère,
T'ont nommé leur ami, leur modèle et leur père.

ANDRIEUX.

ÉPITRE

A MON AMI RICHARD.

Ami, que de bonne heure ont vivement frappé
Et la mort si soudaine, et le temps si rapide,
Qui, de ce monde détrompé,
Courus souvent, pensif, de Dieu seul occupé,
Le chercher au désert, dont ton cœur est avide;
Nous avons quelquefois, dans des bois ténébreux,
Quand les vents plaintifs de l'automne
Courbent le chêne qui frissonne,
Et font voler au loin les feuilles devant eux,
Nous avons ri du monde et des biens qu'il nous donne :
« Eh! mon ami, nous disions-nous,
« Pour être sages, soyons fous.
« Que nous font et sceptre et couronne?
« Ces biens dont il est si jaloux,
« Fuyons-les, nous les aurons tous.
« Le monde est à qui l'abandonne. »
Mais par ce monde, hélas! encor trop caressé,
Je ne me suis point enfoncé
Comme toi dans la Thébaïde.

Et s'il me faut tout dire, au lieu d'un clair ruisseau,
Trop souvent vieux pécheur, pénitent peu rigide,
Avec quelques mondains, en parlant mal de l'eau,
J'ai bu, non sans plaisir, tout frais de mon caveau,
D'un joli vin d'Arbois, dont il n'est jamais vide.
Ce régime, Richard, n'est point du tout dévot,
Mais il est coulant, c'est le mot.

Ah! quand la mort soudain nous rappelle au calvaire,
Qu'un ami qui craint Dieu nous dévient nécessaire!
Que sa chrétienne main nous ouvre de trésors!
On ne demande point alors
Si son front est trop grave, ou sa voix trop sévère.
Il place auprès de nous cet éloquent flambeau
Qui nous dit : « Pense à toi, c'est ton heure dernière. »
Il y met à genoux le zèle et la prière.
Sur mon lit de douleur se lève un jour nouveau.
Quand je sors de ce monde, il m'enfante pour l'autre,
Et mon ami, c'est mon apôtre,
Qui m'affermit tremblant sur le bord du tombeau.
Que l'amitié chrétienne est noble, utile et sûre!
Elle nous vient du ciel, et non de la nature.
Quels qu'ils soient, dans son sein les mortels sont égaux.
Que s'y dispute-t-on? Des vertus et des maux.
Mais qui diviserait des cœurs que Dieu rassemble?
Par lui, dans lui, pour lui, l'amour les lie ensemble?
Déjà hors de ce monde, au ciel ils sont admis;
Et, n'étant point rivaux, ne sont point ennemis

O paix inaltérable! ardeur vive et céleste!
Par vous on sert Dieu seul; on souffre tout le reste.
Ami, par ta retraite heureux et protégé,
Tu goûtais ses douceurs, lorsque j'ai voyagé.
Le destin s'en mêla. Jamais, par caractère,
Je n'eusse été, je crois, voyageur volontaire.
Auprès de mon foyer, j'eusse aimé cent fois mieux
Vieillir humble habitant du toit de mes aïeux,
Que revenir chargé (pauvre des biens du sage)
De luxe, d'avarice, et de tout l'or du Tage.
Tout projette en ce monde, et s'agite; eh! pourquoi?
C'est pour ne pas savoir vivre en repos chez soi.

Mes courses cependant n'ont pas pu me distraire
De ce commode instinct qui m'a fait solitaire.
A Dresde j'ai vu l'Elbe, et l'Oder à Breslau,
A Vienne le Danube, à Prague la Moldau.
C'est là que, sur un pont antique,
Digne ouvrage des rois, monument catholique
Par les douze apôtres paré,
Dans le jour éclatant d'un été magnifique,
Vint m'offrir son front pur, d'étoiles entouré,
De la confession le martyr révéré.
Ce saint jeune et célèbre est Jean Népomucène.
Confesseur d'une belle, et chaste, et tendre reine,
Pressé, cent fois pressé par son injuste époux,
De trahir ses secrets, tourment d'un cœur jaloux,
Ce roi, pour le séduire, employa les caresses,

L'attrait d'un grand pouvoir, et faveur, et promesses.
Vains efforts!—Obéis!—Non.—Je le veux!—Jamais.
Sur son ordre, à ce mot, du haut de son palais
Que baigne la Moldau de ses grottes profondes,
Déjà d'affreux soldats l'ont jeté dans ses ondes.
Triomphez, triomphez, prêtre du Dieu vivant.
La Moldau vous reçoit dans son gouffre écumant,
Elle est votre tombeau; mais une fin si belle
A mis dans votre main une palme immortelle.
On m'a montré la place où son front rayonnant
De cinq étoiles d'or se ceignit en tombant.
Aussi sur tous les ponts, dans la Bohême entière,
On salue, en passant, une image si chère,
Cet ange du silence, au fond des eaux plongé,
Du livre des sept sceaux, aux pieds de Dieu, chargé.
Le flot, sous tous les ponts, semble, exprès plus rapide,
Fêter de la Moldau le martyr intrépide.
Il n'est point de beauté qui, d'abord, au printemps,
Du front du jeune saint, protecteur de ses champs,
Des plus brillantes fleurs n'orne encor les étoiles.
De ton secret divin épaississant les voiles;
Sainte religion, comment accomplis-tu
(Lorsque la loi, l'autel, le trône, est abattu,
Quand de mœurs sur la terre il n'est plus de vestige)
D'un silence éternel l'incroyable prodige?
Mais sur tant d'autres lieux, sur tant d'autres états,
Où le désir de voir eût pu tourner mes pas,
Que n'ai-je au sein de Londre, en méditant sur l'homme,

Vu le sceptre des mers, et vu la croix dans Rome!
Mais je ne me perds pas dans des sujets si grands.
Homme et simple poëte, assis dans ces deux rangs,
Que des rois, des États, les monumens m'échappent,
Ce sont les grands talens, les grands noms qui me frappent.
Pourquoi courir si loin voir d'illustres tombeaux,
Quand s'offrent à nos yeux tant de nobles berceaux?
Où donc est né Pascal, La Fontaine, Molière,
Corneille, Bossuet, Montaigne, La Bruyère,
Descartes, Montesquieu? Mais il est dans nos cœurs
Des songes, des vœux sourds, des goûts toujours vainqueurs.
Chacun rêve à son gré; chacun, à sa manière,
Se fait une patrie, un bonheur sur la terre.

Cher canton d'Appenzel! ah! lorsqu'au doux printemps
Tout verdit sur ses monts, dans ses prés, dans ses champs,
Que n'ai-je vu jadis y fêter la jeunesse,
Vivant tableau d'amour, de mœurs et d'alégresse!
Avant que de mourir, que n'ai-je au moins chanté
De ce jour solennel ce qu'on m'a raconté,
Ces danses, ces pasteurs offrant aux pastourelles,
Pour dons, de simples nids, pour dons, des fleurs nouvelles;
Tout un monde si jeune, agneaux, amans, époux,
Leurs chants...! Comment vous peindre en vers dignes de vous,
Ris naïfs, purs festins, innocentes images,
Que Paphos ne connut jamais sur ses rivages?
N'existeriez-vous plus, spectacles pleins d'attraits?
Ne fourniriez-vous plus de vers qu'à mes regrets?

Mes regards de vous voir étaient dignes peut-être.
Du pays des bergers deviez-vous disparaître?
Adieu, chastes tableaux, qui ne lassez jamais!
Hélas! ce fut mon sort : poëte humble et champêtre,
Né pour vivre content, forcé de ne pas l'être,
Je n'ai vu que ceux que je hais.
Quel cœur n'a pas gémi de ses peines muettes?
Moi, j'en porte aussi de secrètes
Dont je soupire, et que je tais.
Tout passe avec le temps, tout s'altère et tout change;
Vice, vertu, douleur, plaisir, tout est mélange;
C'est une coupe à boire, et Dieu nous la mêla :
Jusqu'au fond, douce, amère; il le faut, buvons-la.
Mais pour ne pas souffrir il faudrait être un ange.
Souffrons donc, *Dieu le veut*. Toujours il s'écoula
De son intarissable et facile clémence,
Lorsque plus forte est la souffrance,
Un baume qui la consola.
Oh! quel tourment! Souffrons; encor! Nous y voilà :
C'est l'instant de la récompense.
Plus d'horloge et de temps. L'éternité commence.
Nous mourions : allons vivre. Ami, la tombe est là.

ÉPITRE

A NÉPOMUCÈNE LEMERCIER.

Nous l'avons dit cent fois, mon cher Népomucène,
Oui, sans doute il existe, on distingue sans peine,
Sous le nom de génie, un instinct précieux
Qui sur le grand artiste est versé par les cieux.
Cette ardente vigueur, sève active et vivante,
Bientôt l'émeut, l'étonne, et l'enflamme, et l'enchante.
Raphaël crayonnant s'écria : « Des couleurs! »
Et l'abeille, en naissant, se jette sur les fleurs.
Dans ce champ des beautés qui parent la nature,
De cent miels différens l'or rayonne et s'épure.
Sous des ciseaux hardis, sous de rians pinceaux,
Jupiter prend sa foudre, et Vénus sort des eaux.
Du peintre, du sculpteur, le poëte est le frère :
La nature comme eux l'aime, l'instruit à plaire;
Excepté son art seul, tout paraît le gêner.
Son talent est un charme, il s'y laisse entraîner.
Tout charme est un tyran, sitôt qu'il nous possède;
Il lui faut obéir, il faut que tout lui cède.

Mais le Parnasse, ingrat, à ses chers nourrissons
N'offrit pourtant jamais ni pampres ni moissons.
Jamais, dans ses flots purs, à l'œil le plus avide
N'apparut un grain d'or dans l'onde Aganippide.
Et je vois sur ses bords, dans le sacré vallon,
Mille amans implorer les faveurs d'Apollon :
Trop heureux si le ciel les eût tous faits poëtes!
Sur des gazons fleuris, sous de fraîches retraites
Ils goûtent, sans obstacle, heureux de leurs désirs,
Une peine charmante, ou d'innocens loisirs.

Le lecteur dans leurs vers, pour eux souvent stériles,
Rencontre un sel piquant ou des leçons utiles.
Ce rêveur immobile, assis sous des couverts,
C'est ce bon La Fontaine instruisant l'univers.
Molière met à nu Tartufe qu'on déteste,
Le traîne en plein théâtre; ou se peint dans Alceste.
Bon homme avec humeur, l'Homère du Lutrin,
En goût, en poésie, est juge souverain.
Avant lui l'art des vers naquit avec Malherbe.
L'ode acquit sur sa lyre un ton juste et superbe.
Par lui la mort se plut à publier ses lois,
Et brava la consigne et la garde des rois.
A table avec Vénus, Chaulieu se plaît à rire;
Des secrets du couvent Gresset va nous instruire.
Parmi les jeux, les ris, les graces, les plaisirs,
Mille auteurs, tous Français, sont rivaux des zéphyrs.

Quel bonheur enivrait et Racine et Corneille,
Lorsqu'un souffle sacré divinisa leur veille!
Polyeucte! Athalie! ah! leur nom glorieux
Par vous s'élève encore, en planant dans les cieux;
Et vous, nouveaux Davids, sur vos harpes mystiques
J'entends pour l'Éternel retentir vos cantiques!

Heureux qui, sans orgueil, sur le coteau sacré,
Cultive un laurier pur, de sa muse assuré :
Il n'aura pas besoin, sachant ce qu'il doit croire,
De se tromper soi-même et de rêver sa gloire.

Mais la vieillesse arrive, et le besoin affreux
Gagne, atteint un poëte et fier et malheureux.
Son front, ceint de lauriers, sous leurs feuilles divines
N'aura que trop senti se glisser les épines.
Où la gloire brillait, le péril fut caché.
Ah! ce laurier tardif, moins cueilli qu'arraché,
Songe, charme, et tourment de notre courte vie,
Qu'au milieu des serpens nous dispute l'envie,
Après trente ans d'efforts, quand on peut l'acquérir,
Orne enfin nos tombeaux, sans jamais les rouvrir.

Auteurs, vous payez cher, ivres de sa conquête,
Ce superbe rameau qui croît pour votre tête!
Mais l'amant éperdu, mais l'amant transporté,
Fut-il par un obstacle un moment arrêté!
Léandre au sein des flots s'est plongé dans l'orage,

Et rend grace à l'éclair qui le guide au rivage.
Mais le savant caché pâlit de ses efforts :
L'avare sur les mers court chercher des trésors.
Alexandre, dans l'Inde entraîné par la guerre,
Combat, sue, et s'essouffle à conquérir la terre,
Tandis qu'en paix Corneille, assis à ses foyers,
Se conquiert toute Rome, en peignant ses guerriers,
Et que, du goût français prêt à fonder l'empire,
Boileau ronfle en plein greffe, et rêve la satire.

Mais il est des mortels d'un naturel plus doux,
Sans ruse, indépendans, de leur repos jaloux,
Errant sans cesse au gré d'une planète heureuse,
Qui, dans l'accès charmant de leur muse rêveuse,
Semblent trouver leurs vers en les sentant venir,
Et n'avoir plus besoin que de s'en souvenir.
La Fontaine et Panard étaient de cette espèce :
Ils n'avaient point au monde envié sa richesse;
Ils avaient pris de lui tout ce qu'il a de mieux,
La liberté, la paix, ces doux présens des cieux.
Panard (je l'ai connu) me parut un bon homme,
Pauvre et toujours content, vivant on ne sait comme,
Vieil enfant qu'on attrape, en ayant la pudeur,
Et sur son front joyeux la facile candeur.
Parlerai-je de moi ? Si ma mémoire est bonne,
On m'a trompé souvent, je n'ai trompé personne;
Et si plus d'un renard m'a jadis attaqué,
Il n'en est pas sur cent un seul qui m'ait manqué.

A ce peuple innocent il ne faut point d'affaire.
Que j'ai toujours haï la fourbe et le mystère!
Mais ta raison, ton air, tes traits, ta vérité,
Cher ami, m'ont d'abord offert la sûreté.
Nos penchans s'accordaient, nous nous savions d'avance;
L'hymen sacré des cœurs naît de leur ressemblance.
Que dis-je? il est tout fait, et sans peine affermi.
Notre instinct mieux que nous sait juger d'un ami.
Tu vins voir quelquefois, dans le loisir du sage,
Mon petit bois, mes fleurs, l'ermite et l'ermitage!
Tu n'y trouvas point l'or, les grands, les dignités,
Mais le sommeil tranquille assis à mes côtés:
Rien n'y troubla nos goûts, notre entretien des Muses;
Du terrible et des riens, comme moi, tu t'amuses.
Aux tragiques accens tu joignis les pipeaux;
Né pour peindre les cours, tu chantas les troupeaux;
Pan toujours protégea l'ami de la houlette:
Par Joséphine aussi te voilà comme Admète:
Excepté d'être roi, chez vous tout est pareil;
Douce communauté de cœurs et de sommeil!
Il est facile et pur le bonheur de famille!
Un soupir pour la mère, un souris pour la fille;
Sans un si tendre hymen, par l'amour invoqué,
En mourant, cher ami, ton bonheur m'eût manqué!
Mais on craint l'avenir sur un passé coupable.
Nos souvenirs, l'hiver, tout nous est formidable:
Une neige flétrie, et nos demi-frimas,
Dans une fange humide, ont sali nos climats.

Les fleurs ne naîtront plus; et le peu qu'il en reste,
Le nord l'emportera. Chargé d'un froid funeste,
Borée accourt et souffle... Ah! si le doux zéphyr,
Après un long hiver peut enfin revenir,
(Car ne nous flattons point, race trop criminelle,
Méritons-nous encor d'entendre Philomèle?)
Va dans cette vallée, asile des neuf Sœurs,
Où le calme et l'étude épanchent leurs douceurs;
Où courait Catinat pour oublier Versailles,
Où Rousseau de Paris se cachait les murailles,
N'aimant qu'à voir le vrai, les champs, et ses foyers;
Où Grétry vient dormir sous leurs communs lauriers.
Il semble avec Jean-Jacque habiter l'Ermitage,
Et battre encor des mains au Devin du village.
Oui, c'est là que Taunay, par son goût entraîné,
Peignit d'après ses mœurs (père, époux fortuné,
Cachant, non sans éclat, sa vie heureuse et pure),
Les plus charmans tableaux qu'inspira la nature.
Riant Montmorency (1)! qu'il me plut ton séjour,

(1) J'ai habité quelque temps ce charmant endroit avec ma première femme Élise, et mes deux filles, Aure et Henriette, encore dans l'enfance. Mon bonheur eût été d'y passer mes jours, au sein de la vie domestique, d'une belle retraite champêtre, et du plaisir de me livrer à la poésie pastorale et tragique, travail auquel je me sentais appelé par la nature. Telle était ma secrète et chère résolution : mais la faible poitrine de ma femme m'obligea

Quand mon cœur palpitait de jeunesse et d'amour!
Voilà, voilà tes bois, tes champs et tes prairies,
Tes cent vergers en fleurs, ton lac, mes rêveries!

Imagination! tyran que j'ai chanté!
Ton charme est invincible, il est illimité.
Le poëte est par-tout : amour, crime, innocence,
Il peint tout sur sa toile; il touche un orgue immense :
Cet orgue est dans son ame, et met en son pouvoir
D'innombrables claviers que lui seul fait mouvoir.
On dirait qu'il les presse; et, par sa main légère,
Qu'il règne, en l'agitant, sur la nature entière;
Qu'il remplit à son gré, doux, terrible et profond,
Ses cent roseaux d'argent du souffle d'Apollon.

Magicien charmant, adorable Protée,
C'est ainsi qu'il commande à notre ame enchantée,
Qu'il prédit, et qu'il tient tous les temps, tous les lieux,
Et le sceptre, et la foudre, et l'enfer, et les cieux.
Mais, s'il peut par sa verve et de vives images

---

de revenir bientôt à Paris, où je ne tardai pas à la perdre, en attendant que le même fléau me condamnât à survivre aussi à mes deux filles. Je n'oublierai jamais que, pour aller m'établir à Montmorency avec ma famille, je passai par Saint-Denis le même jour où y entrait madame Louise, pour y prendre possession de sa solitude dans le monastère des Carmelites.

M'entraîner à Tibur sous les plus frais ombrages,
Il peut aussi sur moi, perdu dans les déserts,
Verser des monts de sable agités dans les airs;
Il peut m'ensevelir, glacé par la froidure,
Sous les frimas du nord, tombeau de la nature;
En chantant les combats, Mars, ses cris, sa fureur,
Il peut, troublant mon sein, y porter trop d'horreur.
Ah! si mes vers jamais t'ont rendu quelque hommage,
Muse à qui je dois tout, n'environne mon âge
Que de doux souvenirs, que d'innocens objets!
Que je rêve Arcadie, Hémus et ses forêts,
Le chant de deux bergers, le désert qui repose,
Pour nous donner le miel la jeune abeille éclose.
Que je rêve les fleurs, et les bords fortunés
Où l'Arioste, Homère, et le Tasse, sont nés;
Et la beauté sensible avec la grace unie :
Andromaque, Didon, Ève, Inès, Herminie.
Arrachant les forêts, tout nu, pâle et jaloux,
Quand Roland vagabond fait mugir son courroux,
Sous sa grotte, à l'écart, qu'Angélique amoureuse,
Des feux du beau Médor sort encor plus heureuse!
Sur la mousse et les fleurs du plus doux oreiller
L'amour va m'endormir... Si j'allais m'éveiller!

Imagination! si féconde en prodiges,
Je ne dispute point le charme à tes prestiges.
Mais, ciel! que de périls et d'attraits sur tes pas
Je m'y crois près d'Armide, et j'y crains ses appas.

Par quel art enchanteur, quelles douces adresses,
Tu sais chercher, surprendre, exciter nos faiblesses,
Nous en ôter la crainte, et verser dans nos cœurs
Le poison des désirs, des transports, des langueurs!
Dans tes états charmans tout brille et se colore.
Le devoir qui les fuit vers eux se tourne encore.
De tes songes long-temps on aime à se bercer.
Eh! qui de tes romans peut se débarrasser?
Qui sait si ton étrange et suspecte puissance
Ne nuit pas au bon sens, au calme, à la constance,
Que dis-je, à la vertu? Ta flexibilité
Fait, sans cesse, à tous vents mouvoir ma volonté.
Dieu fit pour l'homme exprès son amour et sa crainte,
Et de ses traits en lui fit resplendir l'empreinte:
Il lui transmit d'un père et le cœur et le nom.
Il l'a, comme en un trône, assis dans sa raison:
Il y mit le droit sens, la bonté, la justice,
Le noble amour de l'ordre et la haine du vice;
Attachant aux vertus leur prix dans leurs efforts,
Le calme à l'innocence, aux forfaits les remords;
N'ayant jamais permis que l'homme, son image,
Ait pu voir de sang-froid le crime qui l'outrage.

Quand, m'offrant Cléopâtre, et de sa coupe armé,
Corneille peint sa rage, en paraît animé,
Qu'il se change en furie, en exécrable mère,
Et que, fumant encor du sang du second frère,
A l'autel de l'hymen, prêt à les couronner,

Il flatte deux amans qu'il veut empoisonner;
Quand Corneille, en un mot, si grand, si magnanime,
De lui-même eût osé commettre un si grand crime,
Eût-il pu dans ses vers nous l'offrir? Non. Soudain
Sa plume accusatrice eût tombé de sa main.
Du ciel, du ciel ainsi le veut la loi suprême:
Jamais un scélérat ne se peindra lui-même.
Que l'atroce Roger (1), que ce tigre ose enfin
Démurer, s'il se peut, le cachot de la faim;
Qu'il y voie à loisir le squelette d'un père,
Mort d'horreur, immobile et glacé sur la pierre,
Mort déchirant sa chair; que sur ses ossemens
Il distingue, attentif, les os de ses enfans,
De ne pas s'abhorrer il ne sera plus maître.
Pour Ugolin, pleuré par les pères à naître,
Il ne concevra pas l'excès de sa fureur.
De ce tombeau ouvert parcourant la terreur,
C'est le ciel qui le veut, pressé par ses murailles,
Pour venger Ugolin, il en prend les entrailles,
Va s'asseoir sur sa pierre; et là, sans mouvemens,
Seul, de l'Enfer du Dante épuise les tourmens.

Ne nous y trompons pas; de tout temps, sur la terre,
Il existe, invisible, un tribunal sévère.

---

(1) Roger, archevêque de Pise, dont le comte Ugolin dévore le crâne dans l'Enfer du Dante: c'est le plus beau morceau de poésie qui existe dans le genre terrible.

L'ame douce en ce monde en jouit doucement.
Tout coupable y subit son juste châtiment :
Tout crime a son supplice; il y tient, il y cloue,
Sous sa roche Sisyphe, Ixion sur sa roue.
Cet avare est Tantale, altéré par les flots,
Qui, de dépit, de soif, sèche au milieu des eaux.
Vous qu'un grand attentat unit aux Danaïdes,
Oh! que d'espoirs vont fuir de vos urnes perfides!
Et toi, fameux vautour, quel mortel dans son sein,
Peut-être parmi nous, t'offre un affreux festin!
Notre Tartare aussi poursuit les parricides.
J'y vois au lieu de trois courir cent Euménides,
Cent hydres s'y dresser, rouler cent Phlégétons,
Et l'Enfer des vivans s'emplir sous d'autres noms.
Oui, Dieu même ici-bas lâcha son épouvante :
Il remit sa terreur entre les mains du Dante.
Jeunes amans des arts, contre l'audacieux
Révélez et la marche et le pouvoir des cieux!
Percez les murs, voyez. Quand tout meurt et tout change,
Sont-ils morts vos aïeux, Raphaël, Michel-Ange,
Le Dante, Pergolèze, avec tous leurs lauriers?
Les trônes, l'airain s'use, et leurs noms sont entiers.
Savez-vous d'où leur vient cette gloire infinie?
La vertu fut chez eux la source du génie :
Leur génie habitait dans le fond de leur cœur,
Et leurs conceptions y puisaient leur vigueur.
C'est là que mûrissaient leurs beautés éternelles;
De là que s'élançaient leurs audaces nouvelles.

Méditez-les, séchez, consumez-vous d'ardeur :
Mais n'écoutez pas trop, frappés de sa splendeur,
L'imagination, si prompte à vous séduire.
Retenez vos pinceaux, vos doigts brûlans d'écrire.
Le plan d'abord, le plan! l'inflexible unité!
Que tout y soit d'accord, tout y soit arrêté.
Ouvrez-vous dans les airs des routes inconnues;
Mais qu'un but, un frein sûr vous règle dans les nues.
Que votre enchanteresse, avec tous ses attraits,
Pare alors la raison sans la guider jamais.
Craignez donc en l'aimant cette belle ennemie.

Cependant des vertus c'est quelquefois l'amie;
Mais hélas! trop souvent elle entraîne aux excès
Un naturel terrible et voisin des forfaits.
Vous qui, tout près du crime, en sentez les alarmes,
Venez de la vertu contempler tous les charmes,
Tomber à ses genoux, de ses rayons percés!
Trop heureux les mortels sur sa trace empressés!
Préservez-moi, grands dieux! ou qu'à l'instant j'expire,
D'un cœur où le remords s'enfonce et le déchire!
Fonde plutôt sur moi tout ce globe abattu,
Que d'avoir un instant à pleurer la vertu!

O céleste vertu! tout méchans que nous sommes,
Tu conserves encor quelques droits sur les hommes.
Sans excès merveilleuse, admirable sans bruit,
Tu défends qui t'opprime, et cherches qui te fuit.

C'est ainsi que Socrate éclata dans Athène,
Donnant un grand spectacle à la nature humaine.
O Muses! chastes Sœurs! sur un luth adouci,
Chantez, chantez Socrate! il fut poëte aussi.
Ce grand homme enchaîné, que son calme enveloppe,
Mit en vers le génie et les fables d'Ésope.
Sous ses attraits sacrés il offrit la raison :
Adorateur de l'ordre, il enseigna Platon;
Montra ce qu'on savait, nous apprit à l'apprendre,
A ne jamais monter, à ne jamais descendre,
A respecter notre ame, à maîtriser nos sens.
A bien voir la beauté, la hauteur du bon sens.
Pour être sage, heureux, sans que tel on nous nomme,
Il cria son secret : C'était d'être honnête homme,
Patient, ami sûr, vrai, juste, officieux,
Toujours restant au poste où nous ont mis les Dieux.
Ses juges vont aux voix; il leur dit sans colère :
« Dois-je vivre ou mourir? Voyez, c'est votre affaire.
« Moi, j'obéis aux lois. » Puis, calme, en sûreté,
Il boit et leur ciguë et l'immortalité.

ÉPITRE

A M. ODOGHARTY DE LA TOUR.

Fin d'avril 1811.

De La Tour, il est vrai, ma muse appesantie,
D'un été sans soleil s'est long-temps ressentie.
Son automne sans fruits n'eut pas de ces beaux jours,
Du peintre et du poëte ordinaires amours.
L'hiver maussade et dur, triste, et souillant la terre,
Même avec des frimas n'eut point de caractère;
Mais le printemps s'avance, et réchauffant mon cœur,
De la nature encor m'annonce la vigueur.
Sous d'antiques forêts mon ame rajeunie
Voit apparaître au loin Corneille et son génie.
Mon luth se tairait-il, lorsque dans ses déserts
Du rossignol craintif j'entends les premiers airs?
Maintenant qu'il revient, je serais sans excuses.
Ses chants et ses amours ont réveillé les Muses.
Déjà Mai renaissant nous promet ses couleurs,
Mon petit bois sa feuille, et mon jardin ses fleurs.
A ses concerts, ami, le printemps nous invite.
Viens, ta cellule est prête et veut voir son ermite.
L'*alleluya* joyeux fait entendre son chant.
Sous son laurier pascal le jambon nous attend.

Sur mon ongle, en riant, la goutte que je pose
Dans son tremblant rubis m'offre un jus qui l'arrose.

O mon cher de La Tour! sitôt que tu parais,
Ton seul aspect m'apporte et le charme et la paix.
La paix! ah! par l'erreur, les livres, les systèmes,
N'allons pas, mon ami, la troubler dans nous-mêmes.
La paix! ah! sur la terre est-il un plus grand bien?
Avec elle tout plaît, sans elle tout n'est rien.
Devant sa table assis, vois-tu ce philosophe?
Son horloge a sonné, bientôt le jour s'approche.
Dans son sommeil souvent je crois qu'il fut troublé.
Oui, la main sur son front, il me semble accablé.
Il sourit, il s'attriste, il s'affermit, il doute.
Qu'a-t-il? Il s'interroge; il va parler : j'écoute.
« Quoi! sans cesse, dit-il, inquiet, tourmenté,
« Je cours donc, sans l'atteindre, après la vérité!
« Je donne à l'ombre un corps, un visage au mensonge.
« Tout ne sera, ne fut, n'est-il donc qu'un vain songe?
« Que croire? où se fixer? — Va, crois ton cœur, entends
« Ces petits d'hirondelle, affamés et crians,
« Tout nus, sans plume encore, instruits par la nature,
« Au père universel demander la pâture. »

Enfin, tout ce qui vit parmi les animaux,
Qui marche, rampe, vole, ou nage au sein des eaux,
Obéit sans murmure à des lois éternelles.
Dans ce vaste univers il n'est point de rebelles.

Seul, voudrais-tu donc l'être? Eh! dis-moi, le peux-tu?
Tu crois à l'innocence, à l'ordre, à la vertu :
Plus sage et plus heureux, crois encore au mystère
D'un Dieu qui par bonté vint éclairer la terre.
Il parla. Qu'a-t-il dit? Nous pouvons en juger.
Mais l'abyme est auprès. Comment l'interroger?
Le prodige est par-tout. Conçois-tu les merveilles
Qu'enferment ces palais bâtis par tes abeilles?
Comment de tes brebis croissent les nourrissons,
Verdissent tes vergers, jaunissent tes moissons?
D'où te vient cette pluie et douce et printanière?
Quel miracle a de fleurs émaillé ton parterre?
Crois ces roses, ces lis, qui germent sous tes yeux,
Et ce doigt immortel qui fait tourner les cieux.

Mais enfin ce bonheur où nous tendons sans cesse,
De qui l'attendrons-nous? Du ciel, de sa sagesse.
Dans ses désirs sans borne, en ses projets sensés,
La passion veut tout, et la nature assez.
Que nous dit la raison? abstiens-toi, doute, arrête.
Mais nous chantons le port, et cherchons la tempête.
L'homme hors de lui-même est sans cesse emporté.
Il croit, sans les excès, n'avoir point existé.
Au triste sort d'Adam depuis qu'Ève enchaînée
Vers la pomme fatale, hélas! fut entraînée;
Depuis que, séduisant un trop facile époux,
(Pouvoir qui doit encor long-temps régner sur nous!)
Dans son esprit charmé, crédule, elle eut fait naître

De ce fruit enchanteur l'espoir de tout connaître;
Sur la foi du serpent, ce couple ambitieux
Rêva que tout-à-coup ils deviendraient des dieux.
L'orgueil, Adam, l'orgueil fit ton désastre extrême.
Il est semblable à nous, dit l'Éternel lui-même!
Par la crainte à sa honte un voile fut prêté;
Et pourtant de son ame il vit la nudité.
Dans la nature alors tout perdit l'équilibre.
Ainsi, né tempérant, roi de lui-même, et libre,
L'homme, en proie aux excès, n'a plus de vrais plaisirs;
La fougue et le caprice irritent ses désirs.
L'attrait des passions, l'orgueil et sa démence
L'enflent du faux besoin d'une vaste existence,
Qui lui creuse un abyme, et va l'ensevelir
Dans les langueurs d'un vide impossible à remplir.

Ces mêmes passions, abattez leur barrière,
D'horreur et de débris s'en vont couvrir la terre.
Ainsi les fils d'Éole, en son antre enfermés,
Rugissent de fureur de s'y voir comprimés.
Veiller, régner sur soi, fuir ou vaincre le vice,
Voilà de la vertu le plus noble exercice.
Le devoir pèse, il coûte. Oui, mais est-il rempli,
L'air devient plus léger, le ciel s'est embelli.
Le jour de l'Éternel devant moi semble éclore,
Jour qui n'a jamais vu de couchant, ni d'aurore.
Ce front pur, virginal, m'enivre de pudeur,
Et ce beau lis naissant m'imprime la candeur.

Avec notre ame en paix notre œil aussi s'épure.
Tout, quand nous nous plaisons, nous plaît dans la nature.
Que dis-je? Des beaux-arts les sublimes beautés
Descendent plus avant dans les cœurs enchantés.
Pergolèze, ah! dis-moi par quels célestes charmes
Ton chant gémit, décroît, s'éteint, meurt dans mes larmes?
Raphaël, ah! j'entends, à l'aspect des bourreaux,
Les mères dans Rama crier sous tes pinceaux.
Satan combat, rugit; l'enfer s'arme, il s'embrase;
L'archange prend sa lance, il le touche et l'écrase.
Cécile, ah! par ta lyre, et ta bouche, et tes yeux,
J'aspire et ton extase et les concerts des cieux.
Paul instruit, Platon doute, et Socrate est en peine:
Le vrai Dieu n'est donc plus inconnu dans Athène!
Quel art, hors de sa chair, de son humanité
A fait jaillir le Verbe? Oui, sa divinité,
Devant les trois témoins qu'accable sa lumière,
Libre, au haut du Thabor, resplendit tout entière.
Michel-Ange, oh! comment sur ce temple éternel
Où saint Pierre a sa tombe, et la croix son autel,
De ton doigt jusqu'aux cieux, avec tant de puissance,
As-tu, comme en jouant, lancé ce dôme immense?
Génie, oui, la hauteur de ta conception
Nous fait frissonner d'aise et d'admiration;
Nous plaît par la peur même en des sujets terribles.
Mais nous aimons sur-tout à nous trouver sensibles.
Quand dans leurs longs replis deux énormes serpens
Tiennent enveloppés un père et ses enfans;

Quand le plus jeune lutte et presque se dégage,
Quand le plus fort expire, étouffé par leur rage;
Quand le malheureux père enfin, mourant trois fois,
De ces serpens gonflés qu'il presse entre ses doigts
Vainement de son sein écarte la furie,
Ma douleur a son charme, et ma pitié s'écrie.
Je ne vois plus alors dans tout ce bloc souffrant
Ni le marbre animé, ni le marbre expirant,
Je vois Laocoon, calme en ses sacrifices,
Homme, pontife et père, au milieu des supplices.

Non, non, l'affreux pervers, l'ingrat fait à mentir,
S'il voit tant de beautés, ne peut pas les sentir.
Eh! comment du génie atteindrait-il la flamme,
Quand la vertu l'accuse et n'est plus dans son ame?
O vertu! c'est par toi que, purs et consolés,
Nos jours de quelque joie en tout temps sont filés.
Le ciel, qui par bonté t'attache à notre suite,
Assiste à nos efforts, les sert, les facilite.
Oui, l'honnête homme pauvre a trouvé le bonheur,
Il vit de son travail, il y met son honneur.
A lui-même il s'est dit, fidèle à sa promesse,
Gagnons ce qu'il nous faut, sans chercher la richesse.
Il l'a dit dans son cœur; et Dieu secrètement
Sur cet autel du pauvre a reçu son serment.
Et moi, j'ai fait aussi mon vœu (doux vœu que j'aime!)
C'est de vivre par moi, moi seul, toujours le même.
Est-il sort plus heureux? Tu sais, cher de La Tour,

Si Plutus m'a jamais aperçu dans sa cour ;
A bien compter de l'or si ma main fut habile.
Une bourse en tout temps me fut presque inutile.
Ma mère avec plaisir a ri plus d'une fois,
Me voyant me reprendre et compter par mes doigts :
« Eh bien! mon pauvre enfant, as-tu trouvé ta somme?
« Il le faut avouer, Dieu te fit un bon homme. »
Je crois qu'elle eut raison, je n'en suis pas fâché.
O ma mère! ô trésor de mes bras arraché!
Chauve, au pied de ces bois, je vois d'ici ta tombe.
Je t'y suivrai bientôt. Ah! quand la feuille tombe,
C'est là que je m'en vais errer seul dans les bois.
J'y crois te voir encor, j'entends encor ta voix
Qui me disait : « Mon fils, tu ne mourras pas riche;
« Cent francs sont moins pour toi qu'un heureux hémistiche.
« Mais va, console-toi : quand l'honneur n'est plus rien,
« Qui n'a pas fait de mal a presque fait du bien. »
Et voilà le seul bien qu'en effet j'ai pu faire.
C'est peu... Non; c'est beaucoup. Quelle est la grande affaire?
C'est d'empêcher le mal. Oui, ma mère eut raison.
C'est un crime d'agir quand on sert un fripon.
D'où vient que la vertu court, s'épuise et s'expose?
C'est pour guérir les maux dont le vice est la cause.
O vertu! si le mal vient jamais à cesser,
Tu n'auras plus enfin tant de baume à verser.
Mais à son zèle, ami, donnons peu de matière :
Ne l'employons pas trop. Sans doute (et je l'espère)
L'humanité toujours aura des partisans;

Mais sans art, sans grands mots, pour être bienfaisans,
Écoutons simplement la pitié, la droiture.
Faut-il tant d'appareil quand on suit la nature?
Oui, l'art dans le bien même et fatigue et déplaît.
Quand on est vraiment bon, c'est bonnement qu'on l'est.

Mais les cœurs les plus doux ont pourtant leur colère;
Puis-je voir sans crier, aux mœurs faisant la guerre,
Sur nos tables, par-tout, un luxe furieux,
En affligeant notre ame, épouvanter nos yeux;
Ses banquets insulter nos repas de familles;
La fatigue des bals assassiner nos filles;
Le vice, en sa fleur même, acheter la pudeur;
L'hypocrite effronté nous parler de candeur;
Dans l'ombre, en s'irritant, se dérouler l'envie,
Se pavaner un fat en étalant sa vie,
Des hommes l'un cruel, l'autre lâche, abattu,
Ne sachant plus enfin ce que c'est que vertu!
J'aime mieux avec elle errer seul, sans reproches,
Parmi des sangliers, des genêts et des roches,
Que voir capituler l'honneur mal affermi.
L'honnête homme en un mot ne l'est pas à demi.
Tout esprit noble et droit, qui veut sa propre estime,
S'il aime la vertu, n'est point l'outil du crime.
Quel pacte officieux rend donc la probité
Si commode et si douce envers l'iniquité;
Fait sitôt et si bien s'accorder deux contraires;
L'un près de l'autre, à table, asseoir deux adversaires;

Joint au plomb le plus vil l'or le plus épuré?
Tant pis pour qui croirait ce discours trop outré.
Qui parle ainsi du cœur, sans que rien l'enveloppe,
N'est qu'un homme d'honneur, et n'est point misanthrope.
Ma lyre, au premier jour, ami cher, vertueux,
Trompera sans pitié mes doigts présomptueux.
Voici bientôt pour nous (le temps nous dit notre âge)
La dernière couchée et la fin du voyage.
Mais de quoi rougirait notre front étonné?
Avons-nous loin de nous fait fuir l'infortuné,
Se voiler la pudeur, s'affliger la justice,
Laisser dans nos discours se glisser l'artifice?
Le secret délicat qu'il nous fallut cacher,
A-t-on pu le surprendre, a-t-on pu l'arracher?
Que tel ami, troublé du succès d'un ouvrage,
Ait eu peine à remettre, à calmer son visage,
Ne l'avons-nous pas plaint, en voyant sous nos yeux
Grimacer, malgré lui, son visage envieux?
Jamais le sot orgueil troubla-t-il notre vie?
Si parfois la fortune, en sa bizarre envie,
Voulut entrer chez nous, en nous disant : « Ouvrez;
« Quels sont parmi mes biens ceux que vous désirez?
« Je les tiens dans ma main, ma main vous les apporte; »
Nous avons répondu : « Vous vous trompez de porte,
« Déesse, nous dormions. Cherchez un peu plus loin. »
Heureux cent fois heureux, qui n'en a pas besoin,
Qui se dit tous les jours, avec une ame pure,
Il faut beaucoup au luxe, et peu pour la nature!

ÉPITRE A M. SOLDINI.

Ami, par un saint oncle avec soin élevé,
Des plus pures vertus dès l'enfance abreuvé,
Qui, sans trop rappeler le rang et la naissance
De tes aïeux jadis estimés dans Florence,
Toujours loin de l'excès, même en ta piété,
Des mœurs, des mœurs sur-tout gardas la dignité.
Tu cherchas, Soldini, ton bonheur sur la terre
Dans les noms si touchans et d'époux et de père.
Mais bientôt, resté seul à la fleur de tes ans,
Tu perdis, comme moi, ta femme et tes enfans.
Sur leur cercueil assis, des plus affreux orages
Nous avons vu de loin s'assembler les nuages.
La tempête éclata, l'univers fut surpris;
L'univers dans l'instant fut couvert de débris;
Jusqu'où n'ont pas monté l'erreur et la licence!
Trône, autel, tout trembla dans ce désordre immense.
Mais Dieu nous recueillit dans un asile heureux,
Où sa grace et sa paix nous ont unis tous deux.
Le désert nous cacha. C'est là que, solitaires,
De celui qui peut tout adorant les mystères,

Nous avons dit souvent : « Quand tout est agité,
« Heureux sur tant de flots qui dans l'arche est resté ! »
Tendre amitié chrétienne, oh ! quelle est ta puissance !
Tu consoles nos maux, soutiens notre espérance :
Doucement vers le ciel tu mènes deux amis,
L'un par l'autre éclairés, l'un par l'autre affermis ;
Soldini, tu le sais, oui, telle fut la nôtre,
Qu'aucun d'eux n'eut jamais rien de caché pour l'autre.
Mes écrits, mes secrets te furent découverts ;
Tu lisais dans mon ame, et tu lisais mes vers.

Le Parnasse aux vertus quelquefois fut utile,
Sur l'excès, sur ce monstre en mille autres fertile,
Je voulais de mon vers décharger la fureur.
Ce monstre, ainsi qu'à moi, te fit toujours horreur.
Ah ! si mon vers pouvait se changer en massue
Pour écraser cette hydre à mes pieds abattue !
Sois ma muse, ô colère ! offre-moi ses fléaux,
Et d'indignation viens armer mes pinceaux.
Faut-il, quand vers les fleurs un doux penchant m'attire,
Que ce penchant sur moi prenne enfin trop d'empire !
Que le maudit excès, irritant mon désir,
Change en triste manie un innocent plaisir !
C'est du sort d'un œillet, d'un lis, et d'un narcisse,
Que dépend désormais ma joie ou mon supplice.
Et de tant de héros, guerrier ou souverain,
Dont l'art nous a transmis les portraits sur l'airain,
Qui de rouille couverts viennent m'offrir encore

Ou Titus qui me charme, ou Néron que j'abhorre;
M'en manque-t-il un seul, me voilà malheureux.
Sous un ciel embrasé, dans son berceau pompeux,
Sortant du sein des mers ai-je vu l'œil du monde
Couvrir de mille fleurs l'univers qu'il féconde,
Rougir de ses rayons l'Olympe au loin doré?
Me voilà furieux, souffrant, désespéré,
Si par un autre excès, prenant soudain ma course
Vers l'effroyable nord, vers les antres de l'ourse,
Je n'ai vu mille hivers l'un sur l'autre entassés,
Des glaçons jusqu'au ciel en montagne exhaussés;
Et là, transi d'horreur, et mourant de froidure,
Sur son lit ténébreux expirer la nature.
Ainsi de mille excès s'éveille en moi l'essaim;
C'est un guêpier fougueux qui s'irrite en mon sein.
J'invoque ma raison, mais en vain je résiste;
Me voilà voyageur, antiquaire, fleuriste.
Et que serait-ce donc, si, par de doux progrès
Les passions ouvrant l'entrée à leurs accès,
Je devenais injuste, ambitieux, avare,
Envieux, imposteur, voluptueux, barbare?

Chacun se tient chez soi : dans son creux le hibou,
L'aigle sur son rocher, la fourmi dans son trou :
L'ordre est dans l'univers, rien ne le contrarie;
Zéphyr suit le ruisseau, le ruisseau la prairie.
Cet ordre si puissant ne peut-il rien sur nous?
Mais, dis-moi, cœur injuste, esprit bas et jaloux,

As-tu vu par envie un coursier qui se cache,
Si quelqu'autre coursier porte un plus beau panage?
Et toi, vil orgueilleux, tu rampes sans pudeur
Pour fouler tes égaux de ta fausse grandeur.
En nous-mêmes, tout bas, nous nous disons sans cesse :
« Combien as-tu d'argent, de crédit, de noblesse?»
C'est toujours, loin de nous par un vice entraînés,
D'un défaut de raison que nos malheurs sont nés.
Oh! qu'un hymen heureux, un travail nécessaire,
Eût à ces faux besoins fait une utile guerre!
L'un ou l'autre eût éteint ces désirs monstrueux,
Qui ne naissent jamais sous un toit vertueux :
C'est sur eux seuls que l'ordre a bâti l'édifice
D'un bonheur simple et vrai, tourment secret du vice.
La honte lui convient, l'ennui, l'air abattu :
Ou trouve, en l'essayant, du goût pour la vertu.
Voyez-vous ce mortel obéissant et libre,
Qui dans tout ce qu'il fait garde un juste équilibre;
Qui met tout à sa place, et, grand par sa raison,
Honore le nom d'homme et mérite ce nom?
Sent-il l'excès? il tremble. Il goûte avec mesure
Tous les biens que le ciel a mis dans la nature.
Mais il sait boire aussi dans la coupe des pleurs;
Il porte avec respect sa joie ou ses douleurs.
Il va, le terme arrive, et c'est là qu'il espère
L'immense et long bonheur qui n'est point sur la terre.

Mais dans des prés fleuris, sous le ciel le plus clair,

Avec un réseau d'or soudain jeté dans l'air,
Vois-tu la jeune Églé qu'entourent ses égales,
Ses sœurs pour la beauté, mais non pas ses rivales,
Courant de l'un à l'autre, admirant leurs couleurs,
Suivre ces papillons, ces voltigeantes fleurs,
Vois-tu ses bras, son port, sa grace enchanteresse?
Vois-tu ces étourdis légers d'aise et d'ivresse,
Tous amans de la rose, et rivaux du zéphyr,
Dans ce piége flottant se prendre avec plaisir?
Oui, mais je les ai vus, sous des pointes cruelles,
Églé, mourir long-temps en agitant leurs ailes.
Sur ce chapeau galant, qui l'eût dit, entre nous,
Que vous le perceriez, avec un air si doux?
Vos massacres du jour qui font soupirer Flore,
Demain à vous toucher auront moins droit encore;
Votre cœur, par degrés aura su s'affermir,
Et pour d'autres trépas aura moins à gémir.
— Bon! ne voilà-t-il pas les plus énormes crimes?
Nous faudra-t-il long-temps pleurer sur ces victimes?
Mais raisonnons un peu: Pourquoi tant s'enflammer?
Est-ce contre des riens qu'il faut se gendarmer?
— Des riens! des riens, lecteur! Et moi je vous rappelle
Le jeune enfant d'Athène et le nid d'hirondelle;
L'aréopage eut droit de punir cet enfant:
L'humanité se perd, la cruauté s'apprend.
Votre Églé me déplaît, votre Églé se prépare,
Par degrés, sans le croire, à devenir barbare.
Quelque chose qu'on fasse, il faut le répéter,

Aisément vers l'excès on se laisse emporter.
Telle insensiblement une vis tortueuse
Se glisse au sein d'un chêne active et ténébreuse
Y descend, y pénètre, et ce serpent caché,
L'embrassant d'un long pli, n'en peut être arraché.
L'excès trompe souvent sous un masque paisible.
Ainsi, sur des cieux purs, un point presque invisible
Nous cache la tempête; il luit; j'entends soudain
Les pâles matelots crier : « Voilà le grain! »
Et de ce grain déjà s'est échappé la foudre,
Et la grêle et l'éclair, et les mâts mis en poudre,
Et les mers dans la rage, et les pics embrasés,
Versant un jour affreux sur des vaisseaux brisés.
L'excès couve en silence : oui, mais vient-il d'éclore,
C'est le serpent qui siffle, ou le feu qui dévore.
Dans ce seul mot *excès* tout mal est réuni :
C'est l'excès aux enfers que le Dante a puni.
L'excès dans tous les temps fit un tigre de l'homme :
A trois tyrans ligués il abandonna Rome :
Il acheta le lâche, il arma le pervers;
De crimes, de terreurs, inonda l'univers;
Par lui dans Rome en sang trois fureurs unanimes,
Pour s'obliger, à table, échangeaient leurs victimes :
Le masque et le poignard faisaient par-tout frémir;
La rage, en égorgeant, savait encor gémir.
Près de ce temple antique où la jeune vestale,
Cachant sous un lin pur sa beauté virginale,
Nourrit du feu sacré l'éclat mystérieux,

Je vois de marbre et d'or un palais spacieux ;
C'est là que Messaline, aux halles dévouée,
Ayant gagné sa nuit dans sa loge louée,
Rentre et rapporte au jour, de sa lubrique ardeur,
Dans le lit des Césars, la fatigue et l'odeur.
Je vois, parmi les ris, des cruautés profondes ;
L'heureux Sylla du Tibre ensanglanter les ondes ;
Cent beautés de Néron disputer les désirs ;
Troie encore une fois brûler pour ses plaisirs :
Un peuple adorateur d'un vil amphithéâtre,
De sang, de nudités, d'esclavage idolâtre.
Tibère, dans Caprée, y couve, ardent tison,
Des obscènes fureurs, des voluptés sans nom ;
Y traîne, monstre usé, vaincu de lassitude,
L'ennui de ses Romains et de leur servitude.

Ai-je assez peint d'horreurs? Excès, funeste excès!
Aurais-tu jusqu'au ciel fait monter nos forfaits?
Aurais-tu de tout mal dépassé la mesure,
Et sur ses gonds brisés abattu la nature?
Tu détruis, changes tout, dans ton délire affreux.
Oui, tu rendrais Titus féroce et malheureux :
Les larmes de ce globe, hélas! sont ton ouvrage.

Oh! que j'aime un mortel et tempérant et sage,
Qui dans sa propre estime a su se maintenir,
Qui fait tout pour l'avoir et rien pour l'obtenir ;
Qui, par ambition, de la langue commune,

Exprès pour s'enrichir, raya le mot *fortune* ;
Sur le temps, sur le sort a d'abord mis la main,
Heureux dès aujourd'hui, sans attendre à demain;
S'échappe entre l'espoir et la crainte et l'envie,
Et rit de la tempête en côtoyant la vie!

Est-ce un si grand malheur, si, léger papillon,
Il n'a pas fait crier, « Charmant! » dans un salon?

Mais voit-il le printemps enchanter nos bocages,
De nids et de concerts animer leurs feuillages;
Voit-il verdir nos prés, nos pommiers blancs de fleurs,
Nos épis se gonfler, nos ceps se fondre en pleurs;
Sent-il par-tout la sève en doux torrens versée,
Poëte, il met en vers son ame et sa pensée.
Oh! d'aise et d'abandon momens délicieux!
Le voilà dans les champs, sur les eaux, près des cieux;
Il monte et descend l'air, s'y balance avec grace :
Il prend son La Fontaine, il rouvre son Horace :
Horace, humble, élevé, charmant, relu toujours;
Ce sage, en négligé, qui chanta les amours,
Le vin, les fleurs, la table; et dans un doux sourire,
Eut toujours pour la mort une corde à sa lyre.
« A peu de frais, dit-il, amis, vivons contens;
« Il faut si peu pour l'homme, et pour si peu de temps.
« Regardez ce cyprès; pourquoi sur le rivage
« Tant de vivres, d'apprêts, pour deux jours de voyage?»
Mais le plus violent, le premier de nos vœux,

Ce n'est pas le bonheur, c'est de paraître heureux :
La sotte vanité, voilà notre misère.
Nous voulons tous briller dans notre fourmilière.
D'astres environné l'astre éclatant du jour
Se montre dans sa gloire, au milieu de sa cour;
Il se lève, il se couche, à sa marche fidèle,
Et tout a resplendi de sa pompe immortelle;
Et l'homme, un ver rampant, malheureux et pervers,
Pour suite et pour témoins voudrait mille univers.

Libre et loin du tumulte, ah! que mon sage ermite
Est heureux des fripons et des sots qu'il évite!
Si couru des mortels, le bonheur précieux,
Il l'a mis dans son cœur, et non pas dans leurs yeux;
Il est homme; il les plaint, les juge, et les soulage;
C'est pour eux qu'il s'est joint au curé du village.
Le froid, le collecteur viendra sans effrayer.
Le fisc est satisfait, plus de dette à payer.
D'abord le besoin fuit, l'aisance vient ensuite :
A faire encor du bien, le bien qu'on fait excite :
La honte, il la devine; un soupir, il l'entend :
Quel bien immense il fait avec si peu d'argent!

Vous, opulens blasés, que tourmente un cœur vide,
C'est pour vous qu'à grands frais la vie est insipide.
Qui sait? Quelque bonne œuvre (on pourrait l'essayer)
Réussirait peut-être à vous désennuyer.
On soupire en bâillant, les vapeurs ont des larmes;

Mais pour votre langueur le bien même est sans charmes.
L'adresse, en vous flattant, vous endort sur des fleurs;
Pour lui, s'il est loué, ce n'est que par des pleurs.
Par-tout il voit briller la santé, l'espérance :
Là, le vin du vieillard; là, du lait pour l'enfance.
« Va, dit-il, va, Fortune, habiter les palais;
« Moi, j'aime à me cacher sous la chaumière en paix. »
Aussi la Charité, sans bruit, mais à mesure,
De ses bienfaits, comptant le paie avec usure :
Aussi viens-tu, Sommeil, aux heures du repos,
Mollement sur ses yeux balancer tes pavots.
Rien n'a blessé son cœur, rien n'a troublé sa tête :
Il voit finir le jour, mais comme un jour de fête;
Et des bontés d'un Dieu de tout temps convaincu,
Ne rentre dans son sein qu'après avoir vécu.

ÉPITRE A FLORIAN.

Florian, ombre aimable et chère,
A qui, maîtresse en l'art de plaire,
Ta muse apprit tous les secrets,
Tous les tons d'une verve aisée :
Ami, sous tes ombrages frais,
Dans le sein de la douce paix,
Au milieu de ton Élysée,
Entends mes vers et mes regrets.
Avec toi, quand la sourde Parque
Dans leur fleur trancha tes beaux ans,
Que de graces et de talens
Caron emporta dans sa barque!
Tant de vers heureux et bien faits,
Tant de jours t'attendaient encore;
Sans compter les charmans projets
Qu'avec ivresse, à peu de frais,
Nos deux cœurs avaient fait éclore!
D'Abufar, en couchant chez toi,
J'avais la tente, à Sceau-du-Maine :
Je t'eusse, ami, logé chez moi
Dans la chambre de La Fontaine.

Tous les ans, ô touchant plaisir!
En cour plénière, assez bruyante,
Autour d'une table vivante,
Aux champs, dans les mois du zéphyr,
Parmi les ris et les bergères,
Le front libre, au doux choc des verres,
Nous devions fêter à loisir,
Tous en chœur, à voix éclatante,
Quand l'herbe rit, quand l'oiseau chante,
Quand la nature est en désir,
Moi, mon Guillaume Sakespir,
Et toi, ton cher Michel Cervante.
Nous aurions de lauriers, de fleurs,
Paré leur poétique tête :
Bons vers, bons mots, et vous, bons cœurs
(J'y comprends aussi les auteurs),
Vous auriez été de la fête.
Le ciel n'écouta pas nos vœux;
Mais Pluton, dans des bois heureux,
T'aura mis au bosquet des roses,
Avec ton maître Fénélon,
Gentil Bernard ou l'Art de plaire,
Gresset et ton oncle Voltaire,
Le doux Tibulle, Anacréon,
Sapho fuyant encor Phaon,
L'Ovide des Métamorphoses,
Et l'ombre auguste de Platon,
Et Cervante avec qui tu causes.

Ah! voyant Thomas, dis-lui bien
(Il te croira) que jamais rien
Ne l'otera de ma mémoire,
Jusqu'à l'heure où le vieux nocher,
Pour vous voir, pour nous rapprocher,
M'aura fait passer l'onde noire.
Dis-lui (mais tout bas pour ma gloire),
Dis-lui que j'ai beau m'efforcer,
Chez moi de l'amoureux empire,
D'un bel œil, ou d'un doux sourire
L'attrait ne saurait s'effacer,
Quoi que la raison puisse dire.
Près de moi, de la jeune Elphire
Que la robe vienne à passer,
Son frou-frou fait encor glisser
Quelques tendres sons sur ma lyre,
Qu'un rien charme, un rien peut blesser.

Mais nos vignes en alégresse
Vont faire, par leur jus charmant,
De nos coteaux incessamment
Couler du lait pour la vieillesse.
Dis-lui que bientôt, fraîchement,
(En route que Dieu l'accompagne!)
Je vais dans mon joli caveau
Mettre en place un petit quarteau,
Non de Marly, mais de Champagne,
D'un muscat, d'un Arbois coulant,

D'un Roussillon encor brûlant,
Et d'un vieux nectar excellent
Qu'a mûri le soleil d'Espagne.
Dis qu'à les fêter diligens,
Nous les boirons aux bonnes gens,
A Galatée, à Marc-Aurèle,
Aux tendres mères, aux enfans,
Aux vieillards, à l'amour fidèle,
Sur-tout à l'amitié si belle,
Le plus doux de nos sentimens;
A ces tosts sacrés et charmans
Nous chanterons tous son antienne.

Thomas et toi, que je relis,
Vous consolez souvent ma peine;
Les lieux où seul je me promène
Sont par vous souvent embellis.
Florian, ta Flore est la mienne,
Ma muse, enfant comme la tienne,
Court vers les roses, vers les lis.
Cependant d'une horreur soudaine
Parfois je tremble et je pâlis;
Je me souviens de Melpomène,
J'erre encor criant sur la scène.
Mais, ô mes bons, mes chers amis!
De ce trouble bientôt remis,
Je retombe dans mon enfance,
D'un rien, d'un papillon épris,

Papillon moi-même et surpris
Dans ce doux transport d'innocence,
Semblable à ces charmans esprits,
Follets, actifs et favoris,
Qui soignent les jardins chéris
De leur belle et jeune maîtresse,
Je vais, viens, me repose, agis,
L'œil sur le clos, sur le logis,
Heureux, léger, jouant sans cesse.
Volage abeille du Permesse,
D'air et de fleurs je me nourris;
J'échappe à ma tragique ivresse,
Et vas retrouver la sagesse
Dans votre ame et dans vos écrits.

ÉPITRE A RICHARD,

PENDANT MA CONVALESCENCE.

Richard, il faut que l'on se quitte :
C'est la loi du sort, tout finit.
Mon horizon se rembrunit,
Et mon déclin se précipite.
La tombe attend mon dernier pas.
J'entendrai bientôt, mais sans plainte,
Le mobile airain qui nous tinte
La crise et l'instant du trépas.
Cette fièvre où je fus en butte,
A coups de bélier, sourdement,
Sapa dans l'ombre un bâtiment
Aujourd'hui penché vers sa chute.
Je crus, dans ses sombres vapeurs,
Voir au sein d'un abyme immense,
Roulant nos maux et nos erreurs,
Trois torrens se perdre en silence.
Le passé, temps chargé d'ennui,
A peine né, s'y précipite;
Le présent en presse la fuite;

L'avenir se jette sur lui.
Dans quelle morne rêverie,
Dans quelle sombre illusion,
Ma vague imagination
Entraîna mon ame flétrie!
Sous combien d'aspects odieux,
Mille effrayantes impostures,
Mille étranges caricatures
Se croisaient sans cesse à mes yeux!
Ami, sage amant du silence,
Nos cœurs dès long-temps n'en font qu'un;
Et nous avons mis en commun
Les trésors de notre indigence.
Te rappelles-tu ce bon temps,
Lorsqu'à pied, sans suite et contens,
Nous allions dîner tous les ans
Sur un monastère en ruines,
Sur de vieux débris dispersés,
Où Port-Royal, cent ans passés,
Pleurait encor sous les épines
Ses murs détruits et renversés,
Aujourd'hui sous des terres nues,
Ou quelques moissons inconnues,
A l'œil du passant éclipsés.

Là nous devions, en vrais ermites,
Manger bientôt avec grand'faim
D'un oiseau gourmand, très-peu fin,

Que l'on doit pourtant aux Jésuites.
D'avance nous le dévorions :
Tous deux en paix nous cheminions,
Quand vers nous s'avance une troupe
Habillée en or, et portant
Des rois le costume éclatant,
Sur leur cou, leur gueule, et leur croupe.
En avant marchait un bâton
Qui portait cette inscription,
En lettres larges, magnifiques :
LE THÉATRE DES CHIENS TRAGIQUES.
Leur maître me voit : « Quoi! c'est vous!
« Vous, monsieur Ducis! Qu'il m'est doux,
« En plein air, dans ce lieu sauvage,
« De vous rendre un public hommage!
« Avec ces messieurs nous allons
« Dans un château des environs,
« Représenter Iphigénie.
« Notre princesse est fort jolie :
« Voulez-vous bien, je vous en prie,
« En voir la répétition?
« La route est le lieu de la scène.
« Allons, messieurs de Melpomène,
« Il faut ici vous signaler. »
Je vois déjà se rassembler,
Avec leur figure joyeuse,
Leurs chansons, leurs reins excellens,
Leurs longs fouets, leurs grands chapeaux blancs,

Tous les muletiers de Chevreuse.
J'aperçois d'autres spectateurs,
Les très-respectables pasteurs
Et de Chevreuse et de Dampierre.
Leur front pur n'est point trop sévère.
Ils assistaient innocemment
A la tragédie en plein vent,
Même avec un peu de poussière.
Mais, sur ses pattes se dressant,
Oh! qu'Achille est beau sous son casque!
Et sous sa coiffe, ou bien son masque,
Qu'Iphigénie a l'air charmant!
Agamemnon, fier, imposant,
D'Achille n'est pas trop content.
Entre eux survient une bourrasque.
Mais quel rapide mouvement
Tout-à-coup entraîne l'orchestre!
La basse ronfle en gémissant,
Le cri du fifre est plus perçant,
Le hautbois est plus déchirant;
Qu'entends-je? ô ciel! c'est Clytemnestre,
L'œil en feu, l'œil étincelant,
Bravant les Grecs, bravant Ulysse:
« Père barbare, oui, c'est mon sang!
« Va, tu n'es qu'orgueil, injustice.
« Viens donc m'arracher mon enfant,
« Le fruit, ce cher fruit de mon flanc. »
Et cette mère en ce moment,

Sur ses quatre pattes tombant,
Se soulage en levant la cuisse.

Nos Duménils et nos Lekains,
Dans les jours de notre jeunesse,
Sur notre scène enchanteresse
Prédominaient en souverains :
Nous respirions et leur ivresse,
Et leur fureur, et leur tendresse,
Criant bravo, battant des mains.
Richard! un amour idolâtre
T'entraîne encor vers le théâtre;
Guêtré, le bâton à la main,
De nos acteurs de grand chemin,
En tremblant je te vois trop proche;
Et réservé pour notre faim
Ce dindon piqué d'un lard fin
S'échappe, hélas! de ta sacoche.
Rien donc, rien n'a pu l'empêcher.
Quelle est, Richard, notre infortune!
Déjà, pour se l'entre-arracher,
Toutes les gueules n'en font qu'une :
C'est une curée, un débat;
On s'acharne, on mord, on se bat;
C'est et Clytemnestre, et sa fille,
De Pelops l'antique famille,
Ulysse, Achille, Agamemnon.
C'est de dents la discorde armée;

C'est la Grèce entière affamée
Qui se jette sur Ilion :
Et tout ce que fit dans sa haine,
Sur Troie, et l'Aulide, et Mycène,
On le fait sur notre dindon.

Mais sur la troupe combattante,
Et déchirée et déchirante,
Un fouet claque et s'élève en l'air.
C'est le sceptre de Jupiter :
Toute gueule alors lâche prise,
Et la Grèce est calme et soumise.
Mais Achille menace encor :
Il frémit dans son harnois d'or.
De s'ajuster chacun s'occupe;
La princesse a repris sa jupe.
« Eh bien! me dit le directeur,
« Êtes-vous content? — A merveille!
La pièce est ma foi sans pareille.
— Oh! pour votre OEdipe, j'aurai,
Avec sa barbe vénérable,
Un barbet, Nestor admirable,
Qu'à plaisir je costumerai.
Oui, parbleu! je le trouverai;
Mais pour veiller sur sa personne,
Je lui ménage une Antigone
Qui la patte lui donnera.
Leur seul aspect attendrira;

Sur la route on se rangera.
Puis, voyant la fille, on crîra :
« Regardez, messieurs, la voilà! »
Quel spectacle pour la morale!
C'est la piété filiale!
Tout Paris en raffolera.

Mais ce dindon, je me reproche
Qu'il soit mangé, j'en suis confus.
— Que voulez-vous? n'en parlons plus.
— C'est qu'il faut, exact là-dessus,
Bien coudre et fermer sa sacoche.
Ces messieurs n'en ont laissé rien :
Ils font grand cas de la volaille;
Et vous avez vu la bataille.
— Tous les grands talens mangent bien.
— Mais dans vous que j'aime, et j'admire
Ce zèle ardent que vous inspire
Racine et cet art enchanteur
D'un poëte et d'un grand acteur!
Mal advienne à qui veut vous nuire!
Gloire soit à vos écriteaux!
Prospérez dans tous les châteaux.
Qu'à la ville et qu'à la campagne
Melpomène vous accompagne!
— Au revoir mon tragique auteur!
— Au revoir, mon cher directeur!
Et vous, divine Iphigénie,

Et vous, Achille, Agamemnon,
Soutenez bien votre grand nom.
Portez par-tout la tragédie,
Aux champs, à la cour applaudie :
Qu'en route il vous tombe un dindon!
Adieu, charmante Iphigénie!
Adieu, superbe Agamemnon!
Et l'écho cent fois nous répond,
De loin, dans un désert profond,
« Adieu, charmante Iphigénie!
« Adieu, superbe Agamemnon!
« Memnon, memnon, memnon, memnon! »

Mais le vallon se décolore;
Et les ombres de tous côtés,
De ses sommets infréquentés,
Tombant, croissant, croissant encore,
Nous disent : « Il est temps, partez. »
Nous voilà regagnant le gîte :
Nous parlons peu, nous marchons vite,
Les bois, les champs sont attristés;
Nous sentons l'air froid de l'automne.
La feuille autour de nous frissonne :
L'appétit sur-tout nous talonne.
Le jour s'éteint, le bruit se perd;
Tout est sourd, lugubre et désert,
Tout est mort, et l'*Angelus* sonne.
Le cœur à ce son plus joyeux,

La nuit déjà couvrant les cieux,
A travers les bois, les broussailles,
Pays assez peuplé de loups,
Nous courons plus vite à Versailles,
Pour souper et dormir chez nous.
Toi, Richard, mon ami, mon frère,
Déjà je te vois embrassant
Tes cousines, trio charmant;
Et puis, secouant ta poussière,
Ta bonne tante qui t'attend.
Et moi de voler chez ma mère,
Le sein de plaisir palpitant,
Avec quelque peur cependant.
— Ah! mon fils, la nuit est bien noire!
Il est tard : n'as-tu pas dû croire
Que je pourrais m'inquiéter?
— Pardon. Mais pour nous arrêter,
Il nous est survenu l'histoire
Qu'en soupant je vais vous conter.
— Une histoire! — Oui, de tragédie.
Sur la route avec des curés,
Et des mulets très-bien ferrés,
Je sors de voir Iphigénie.
— Quel conte! Es-tu fou? — Mon dieu non!
Je quitte Ulysse, Agamemnon.
Ces messieurs aiment la volaille.
Si vous aviez vu la bataille!
— Pour le coup, je n'y comprends rien.

Ce n'est qu'une courte démence.
Ton cerveau, j'en ai l'espérance,
Ne sera pas toujours timbré.
Mais enfin, te voilà rentré :
As-tu faim? — Grand'faim. — Allons vite.
Fanchon, ta carpe est-elle frite?
Sers à mon fils ton bon civet.
Près de moi ma mère se met;
Auprès d'elle est sa favorite,
Qui l'aime et jamais ne la quitte,
Rosette enfin. Fanchon nous sert.
Les yeux sont gais, le feu pétille;
Le civet vient, le bon vin brille.
Puis, voilà le joli dessert,
Le raisin, le rocfort, la poire,
Noyau, fleur d'orange, et l'histoire.
Ma mère écoute, et mon caquet
Fait les délices du banquet.
Les chiens tragiques la font rire;
Et tout bas je l'entendais dire :
« Ah! Rosette, avec sa terreur,
« Et quelquefois même l'horreur
« De sa noire et tragique muse,
« Par sa franche et vive douceur,
« Par le rire et l'esprit du cœur,
« Que mon fils m'étonne ou m'amuse!
« Tu le sais; c'est mon pauvre enfant,
« Qui tant m'aime, et que j'aime tant. »

Mais l'horloge au lit nous appelle.
Sur sa dame, en garde fidèle,
Rosette aura soin de veiller.
Las et content, près d'une mère
Vertueuse, aimable et si chère,
Ah! quel bonheur de sommeiller!
Pendant la commune prière,
Les fleurs qui versent le repos,
Sur mes yeux nageans, demi-clos,
Retenaient déjà ma paupière.
Cependant Morphée en chemin,
Sur sa route, avait de sa main
Touché le lit sourd, pacifique,
Où ma mère, à son aise, à fond,
Comme après l'exorde, au sermon,
Goûtait un sommeil angélique.
Mais j'entends le ciel en courroux;
L'air s'émeut, l'orage s'apprête :
La foudre s'approche de nous.
Brillez, éclairs! vents, battez-vous!
Tombez, torrens! mugis, tempête!
Moi, je sens pleuvoir sur ma tête
L'esprit des pavots les plus doux.

ÉPITRE A GÉRARD.

Août 1805.

Héritier du Corrège, heureux dépositaire
De sa grace et de son pinceau,
Sur qui Vénus dans ton berceau
Souffla trois fois le don de plaire;
Comblé de ses faveurs, devais-tu donc, un jour,
Quand son fils lui préfère une amante mortelle,
En nous montrant Psyché si belle,
Du crime d'être ingrat justifier l'Amour?
Assise auprès du dieu qui l'admire et l'adore,
Muette, elle s'étonne, et se cherche, et s'ignore.
O ciel, que de candeur, de grace, de beauté,
Dans les contours si purs, dans la timidité
De ce vivant albâtre, où l'amour doit éclore!
Psyché, que de ce dieu la bouche qui t'implore
Puisse, en pressant ton sein, doucement l'animer!
Ne soupçonnes-tu pas l'heureux besoin d'aimer!
Pourquoi priver ton cœur d'une flamme si pure?
Les lois qu'il donne à la nature,
C'est toi qui vas les lui donner.

Pour le fils de Vénus il n'est point de cruelles :
Mais, Psyché, ne crains point ses ailes;
Ta pudeur vient de l'enchaîner.
Oui : c'est cet amour pur, innocent et timide,
Ennemi de tout art perfide,
Que ton pinceau, Gérard, m'offre avec la beauté,
Avec sa chaste nudité.
Ah! qu'est-il devenu? Malheureux que nous sommes!
Les immortels l'ont fait pour le bonheur des hommes :
Ingrats! jusqu'à l'amour, nous avons tout gâté.
Ton pinceau me le dit : Heureux qui, dès l'enfance,
N'a jamais séparé l'amour de l'innocence;
Qui, tendre et recueilli, le porte dans son cœur,
Sans rien perdre de sa langueur,
Rien de ses longs désirs, rien de sa douce flamme;
Qui le couve au fond de son ame
Comme un avare son trésor!
Ton pinceau me le dit : Aux vains attraits de l'or,
Et du luxe, et du monde, à tout autre avantage,
Renoncez sans regrets, ô vous qu'amour engage,
Taisez vos nuits, chantez vos jours;
Ne faites rien qu'aimer; amant, aimez toujours,
Pour aimer encor davantage.

Mais quel effroi succède à mes heureux transports!
L'astre du jour s'abaisse, il meurt, la nuit s'avance,
Sur des champs attristés s'étend un crêpe immense,
Sur des étangs profonds règne un affreux silence.

Malheur à qui dans l'ombre approchera les bords
De ces dormantes eaux de l'empire des morts!
Où va donc ce vieillard, à l'air noble et sévère,
Pauvre, aveugle, errant sur la terre?
Dans le fond de son cœur profondément blessé,
Courageux et souffrant, il porte, comme un père,
Des replis d'un serpent un jeune homme enlacé,
Mourant sur son épaule, et sur son cou pressé,
Palpitant sous les coups de sa dent meurtrière.
Hélas! c'était son guide. Où pourra-t-il couvrir
De pl. urs et d'un peu de poussière
Ce tendre ami de sa misère,
Qui mendiait, pieds nus, du pain pour le nourrir;
Qui sur son sein vient de mourir,
Et devait fermer sa paupière?
Que son front est auguste! il me paraît sacré.
Oui : ce front dans les camps fut jadis honoré.
Les lauriers sont absens, la gloire y siége encore.
Qui peut-il être? je l'ignore.
L'Olympe s'est ouvert. Son nom descend des cieux,
En traits de flamme écrit. J'y vois, j'y vois les dieux,
En conseil assemblés, contempler Bélisaire.
La nuit recouvre au loin l'horizon solitaire,
Vieillard, attends encore, un jour plus radieux
Te paîra la douce lumière
Qu'au gré des tyrans de la terre
Un fer rouge et barbare éteignit dans tes yeux.
Les immortels, crois-moi, défendront ta mémoire.

De son burin religieux,
De son flambeau terrible ils ont armé l'histoire.
L'envie accusatrice en vain t'a combattu.
Ils t'ont donné plus que la gloire :
Dans les champs de l'honneur tu leur dois la victoire;
Dans les champs du malheur tu leur dois la vertu.

O Gérard! c'est ainsi que ton pinceau sublime
La venge avec éclat des triomphes du crime.
Tel est des grands tableaux le magique pouvoir.
Ils savent effrayer, plaire, instruire, émouvoir.
Là, sous l'œil éperdu de l'Envie expirante,
Le Temps, prenant son vol, au sein des airs présente,
Belle de sa victoire et de sa liberté,
Au ciel, qui la reprend, l'auguste Vérité.

En un cercle dansant, à ce cercle asservie,
Là s'offre, en quatre états, l'histoire de la vie.
L'industrieux Travail, par le besoin pressé,
Est sobre, patient, actif, intéressé,
Se lève avant le jour, gourmande la paresse,
Ménage, entasse, acquiert et produit la richesse :
La Richesse orgueilleuse, ardente en ses désirs,
Prétend au superflu, cherche et veut des plaisirs,
S'empresse de briller, déjà presque insolente,
Et rit, en s'oubliant, au luxe qu'elle enfante :
Le Luxe corrupteur, de mollesse abattu,
Court d'excès en excès, foule au pied la vertu,

Irrite de ses sens la fougueuse impuissance,
Et par l'or qu'il prodigue amène l'indigence :
L'Indigence honteuse erre et fuit en tous lieux,
Mange son pain dans l'ombre, et se dérobe aux yeux,
Rapproche ses lambeaux où l'orgueil vit encore,
Et tend sa main tremblante au travail qu'elle implore :
Le Travail secourable aime encore à l'aider;
A la fille du luxe il aime à succéder.
Dans un cercle éternel ainsi le temps ramène
Le prix, le châtiment, le plaisir et la peine.
Poussin, voilà comment ton pinceau nous instruit!
Observateur profond, tu cultivais sans bruit
Le charme et la vertu de ta palette austère,
Qui révélait par-tout ton noble caractère.
Simple et content de peu, mais riche en liberté,
Ton crayon solitaire, aux grands objets porté,
De Dieu dans la nature étudiant l'ouvrage,
Dans l'homme avec respect dessinait son image.
Que j'aime à voir sur-tout ces augustes déserts!
Sur ces débris du temps que la mousse a couverts
Est assis un vieillard, l'amour de sa famille;
Il brave en paix le sort, appuyé sur sa fille.
Sa fille dans sa main tient la main d'un époux,
Et lui montre son fils qui rit sur ses genoux.
Ce fils, gage naissant de leur chaste tendresse,
Déjà promet de loin son bras à leur vieillesse.
Je sens tous mes esprits soudain se recueillir,
D'un long enchantement mon ame se remplir.

Ami, voilà les droits et l'impression sûre
De tout sujet tiré du sein de la nature.
J'ai d'avance à ton choix reconnu ton pinceau.
Mes goûts et ma mémoire, errans sur ce tableau,
M'environnent déjà d'images fortunées.
Oui, mon cœur s'en souvient, dans mes jeunes années,
J'errais, seul et pensif, sur ces sommets neigeux,
Témoins des simples mœurs du Germain courageux,
Où, dans les mouvemens de sa chaîne infinie,
Serpente dans les airs la forêt d'Hercynie.
Là, d'un peuple pasteur coulent les jours heureux :
On n'y dispute rien; tout est commun entre eux.
Le ciel voit leurs travaux d'un regard de tendresse;
En doux torrens de lait s'épanche leur richesse,
Là, sous de longs abris, par l'hiver assiégés,
Habitent leurs troupeaux, sur deux lignes rangés.
La mère y file auprès de sa fille qui chante
Et ramène avec grace une aiguille innocente.
L'homme y lègue en mourant sa riche pauvreté
A son fils, qui la lègue à sa postérité.
Ils n'ont jamais connu la gloire, ni l'envie;
Sans l'attendre sans cesse, ils ont goûté la vie.
Des saints devoirs du culte une cloche avertit.
La prière du soir en écho retentit.
Mais quel est cet enclos qu'un jeune enfant me nomme?
C'est le jardin des morts, dernier abri de l'homme.
Là, soupire à genoux la pieuse douleur.
Chaque tombe a sa croix, chaque croix a sa fleur.

Ce rustique Nestor, que sa force accompagne,
Descend-il quelquefois du haut de sa montagne,
La plaine le révère, et retrouve en ses yeux
La dignité de l'homme, et le calme des cieux.

Ami, c'est ce tableau qui rend à ma vieillesse
Ce doux temple des mœurs, qui frappa ma jeunesse;
Cet âge d'or si pur, et frais sous tes pinceaux,
Comme un lis répété par le cristal des eaux.
Tu me rends ces pasteurs, tous, sous leurs toits champêtres,
Vertueux et contens, sans y songer peut-être.
Le mal, connu par-tout, là, n'est point soupçonné.
Oh! que je porte envie au mortel fortuné
Qui, craignant le tumulte et dédaignant la terre,
Et l'audace et la ruse à son cœur étrangère,
Vit, transfuge innocent, chez ces pasteurs heureux!
A leur table frugale il s'assied avec eux,
Pose un large sapin sur leurs foyers antiques,
N'entend plus les longs cris des discordes publiques;
Il n'échangerait pas son gîte et ses pipeaux
Contre l'or des lambris, un sceptre, ou des faisceaux.
Il voit, rival de l'aigle, au-dessus des nuages,
L'Olympe sur sa tête, à ses pieds les orages;
Et libre, s'élançant vers la Divinité,
Dans son sein éternel saisit la vérité.

C'est là, Gérard, c'est là que ton pinceau s'allume;
Que, plein du feu sacré dont l'ardeur te consume,

Tu trouvas ce vieillard et ces époux charmés,
Cet enfant qui sourit sur des genoux aimés.
Ces deux temps de la vie excitant leurs tendresses,
Ces époux, à la fois, l'appui des deux faiblesses;
Ces soins dont une mère entoure nos berceaux,
Ces soins dont une fille entoure nos tombeaux,
De nos plus chers plaisirs source abondante et pure,
Cercle heureux de bienfaits que décrit la nature,
Où toujours mille espoirs, que nous devons bénir,
Consolent le présent, et peuplent l'avenir.
De devoir et d'amour, ah! ce retour fidèle,
D'une immense union cette chaîne éternelle,
Ces doux trésors du cœur, qui craignent d'en sortir,
C'est toi, Gérard, c'est toi qui me les fais sentir.

Heureux cent fois l'artiste, épris de la nature,
Qui la voit, comme toi, belle, sensible et pure!
Il en fait, par son art, peintre chéri des cieux,
Et le charme de l'ame, et le plaisir des yeux.
Ami, qui mieux que toi, dans de frais paysages,
Nous rendrait du Poussin les éloquens ombrages,
Ces sites enchanteurs que le jour va quitter,
Que le jour va revoir, où l'on voudrait rester;
Ces déserts qui, peuplés d'un ou deux personnages,
Font penser les amans, et soupirer les sages!
Tu dois aimer les bois, les prés et les ruisseaux;
Moi, j'aime aussi les fleurs, et la paix des hameaux.
Où sont ces beaux tilleuls, si chers à ma jeunesse,

Où j'ai gravé, tremblant, le nom de ma maîtresse!
Voilà l'ombre du saule, où, loin d'elle exilé,
Pour Thérèse cent fois ma musette a parlé.
J'étais né pour les champs. Oui, mon cœur le répète :
On aurait dit Ducis, comme on dit Timarette.
J'aurais béni mon sort dans un emploi si doux.
Pourquoi faut-il que, né pour d'aussi simples goûts,
Avec tant d'intérêt j'accompagne le Dante
Sur ces étangs glacés, séjour de l'épouvante,
Où d'affreux criminels, en d'énormes douleurs,
Donnent, baissant leur tête, une pente à leurs pleurs?
Mais c'est trop voir de pleurs cette rive fumante,
Où la nature est morte, et la douleur vivante.
Où suis-je? Quels concerts! Ossian! je te vois.
Chantre des temps passés, j'ai reconnu ta voix.
Qu'elle est forte et mélodieuse!
Jamais ta harpe harmonieuse
Avec tant de transport n'a frémi sous tes doigts.
Entends-je le dernier de tes hymnes célèbres?
En chantant tu baisses les yeux,
Qu'ont couverts des voiles funèbres.
Chargé d'ans et d'exploits, de vertus, de ténèbres,
Tu n'en es que plus près des dieux.
Dépassant cette tour antique,
L'astre timide de la nuit
De son rayon mélancolique
Argente les longs flots de ta barbe qui fuit
Sur ton sein large et poétique.

A tes pieds, un torrent, qui serpente avec bruit,
Tombe, écume, et s'échappe au moment qu'il me luit.

Mais Fingal voit du temps rouler le fleuve immense;
Il y voit *le passé*, le présent, l'avenir;
Et, sa main sur son front, par un long souvenir,
Il le descend, remonte, et médite en silence.
Le ciel de ses penchans a fait sa récompense.
Il rêve encor l'amour, la gloire et les combats.
Autour de sa compagne il a passé son bras,
Qui n'a pas pu quitter sa lance.
Dans la plus douce extase, Oscar et Malvina,
Que le tendre hymen enchaîna,
L'un sur l'autre appuyés, respirent sans alarmes
Ce sentiment si cher qui les rendit heureux;
Sur les vents sans cesse avec eux,
Ils en emporteront les charmes;
Ils en retiennent quelques larmes;
Et leur dogue, à leurs pieds, les garde encor tous deux.
Mais pourquoi dans les airs ces beautés ravissantes
Ont-elles suspendu leurs corbeilles brillantes?
C'est pour toi, vieillard généreux:
Tandis que tu m'enchantes,
Mille palmes riantes,
Mille fleurs odorantes,
Pleuvent sur tes cheveux.
Triomphe, il en est temps. Oui, ta couronne est prête;
L'étoile des héros va briller sur ta tête.

Tu chantas la vertu, la valeur et l'amour :
Monte aux cieux, et des cieux jusqu'à l'astre du jour,
Fils de Fingal, vole à ton tour
A travers les climats de ce vaste séjour,
Couché sur les zéphyrs, penché sur la tempête.
Hôte léger des vents, habite désormais
Ces airs d'ombres peuplés, ces mobiles palais.
Ta harpe y gémira sous tes doigts fantastiques.
Astre pâle et chéri des cœurs mélancoliques,
L'amant croira t'entendre à l'heure du berger,
Cette heure de désir, d'attente et de danger.
Avec la voix du nord grondant sous nos feuillages,
Sous des rocs caverneux, taillés dans les nuages,
Tu pourras l'accorder. Guerrier, si tu le veux,
Combats contre l'éclair, sous la grêle et les feux;
Saisis, éteins la foudre au milieu des orages.

Ossian, non, jamais les ans ne flétriront
Tous ces lauriers du nord, entassés sur ton front;
Le nord a dans ton sein concentré le génie,
La vigueur sombre et l'harmonie,
Les élans imprévus de la sublimité,
Et sur-tout la mélancolie,
Long tourment, mais si cher, si plein de volupté;
Duvet où l'on s'enfonce, on s'endort enchanté;
Incurable bonheur d'une ame recueillie,
Dans ce qu'elle aime ensevelie,
Qui vit, s'enivre et meurt d'un miel qu'elle a goûté.

Grace au charmant Virgile, à notre immense Homère,
Nous parcourons, vivans, leurs champs Elysiens :
Mais quoi, l'Ecosse aussi n'a-t-elle pas les siens,
Ses bardes, ses guerriers, ses chasseurs, ses bruyères,
Ses époux fortunés, avec leurs doux liens,
Flottant sur des coteaux d'argent et de lumières,
Ses lances de vapeurs, ses chars aériens ?

Là, tous deux nous verrons, quand il faudra s'y rendre,
Cette Calédonie où Fingal a vécu,
Ce peuple que jamais les Romains n'ont vaincu,
Ces combattans si fiers, ces belles au cœur tendre...
De ce climat de fer nous verrons l'âpreté,
Ces sommets du Cromla dont les sapins frémissent,
Parmi ces rocs épars où les torrens rugissent,
Les toits de la pudeur, de l'hospitalité ;
Des vieillards le respect antique,
Les berceaux endormis par un chant romantique,
Le culte des tombeaux, les fêtes de Selma ;
Et nos Ajax du nord, dans leur pompe rustique,
Environner encor cette harpe magique,
Dont Ossian les enflamma.

Oui, Gérard, pour ta bienvenue,
Trennmor, Fingal, Oscar, vers toi s'avanceront ;
Leurs femmes t'environneront,
Tous leurs bardes te chanteront ;
L'Antigone du nord, dans sa joie ingénue,

La tendre Malvina, s'inclinant sur la nue,
En laissera tomber des lauriers sur ton front.
Et moi, seul avec ma musette,
Sous mon nuage, auprès de Thérèse muette,
Enfin devenu Timarette,
Ne laissant que de loin entrevoir à demi
Et mes traits septuagénaires,
Et mes moutons imaginaires,
Je dirai, vieux pasteur de la foule ennemi :
« Ce Gérard, qu'ont chéri tant de beautés nouvelles,
« Et qu'il rendit encor plus belles,
« Il fut mon peintre et mon ami. »

ÉPITRE A CAMPENON.

Toi qui chantas les fleurs et leur flamme secrète,
Homme des champs, cœur tendre, esprit juste et poëte,
Chez moi par Andrieux hôte aimable amené;
Ami, nouveau trésor qu'un ami m'a donné,
Dans ce mois des moissons où, marquant ma naissance
Son vingt-deuxième jour, sur ma tête, en silence,
Si ce jour m'est donné, des doigts glacés du temps
Fera tomber le poids de mes quatre-vingts ans;
De moi, cher Campenon, accepte cette épître.

Poëtes tous les deux (c'est notre plus beau titre),
Cherchons contre le nord, quand le vent soufflera,
Par son double manteau quel mont nous défendra;
Par où les doux zéphyrs sur leurs ailes vermeilles
Nous rendront au printemps nos vers et nos abeilles;
Comment dans nos jardins l'Hymen, ce fils des cieux,
Ouvre à l'amant des fleurs un lit mystérieux;
Comment un souffle errant sur tant de jeunes tiges
Sait dans leur sein fécond opérer ses prodiges?

Mais où suis-je? A Gessen tes vers m'ont transporté.

Je suis devenu père, et mon fils m'a quitté.
J'ai fait partir exprès un serviteur fidèle
Qui se cache et le suit. J'attends tout de son zèle.
De quoi va-t-il m'instruire? Ah! si l'ingrat m'a fui,
Ma tendresse le cherche et veille encor sur lui.
Je suis toujours son père. En ruineuses fêtes,
En plaisirs scandaleux, en vénales conquêtes,
Peut-être que déjà son or s'est épuisé;
De besoins, de douleurs, de sa honte écrasé,
S'il s'était repenti? Si Dieu, dans sa clémence,
Eût daigné mettre un terme à sa courte démence?
Par un ange à Tobie un fils fut ramené:
Si ce même ange... Hélas! quel est l'infortuné
Que j'aperçois de loin, triste, errant, solitaire?
Sa figure est souffrante, et n'est point étrangère.
Il n'ose s'approcher des tentes d'Ismaël.
Avançons. Dieu! c'est lui! c'est lui! c'est Azaël!
Mon fils, viens dans mes bras! va, j'ai plaint ta misère;
Va, tout est pardonné; te voilà chez ton père.
Que je t'embrasse encor!

Sur un plus grand tableau,
Quel front noble et touchant jette un éclat nouveau?
Tu sais du Tasse, hélas! les malheurs et la gloire.
S'il était mort du moins sur son char de victoire!
Il est cher aux amans, il est cher aux guerriers;
Toujours avec le myrte il mêla les lauriers.
Entends-tu ses soupirs? entends-tu sa trompette?

Il chanta le héros : toi, chante le poëte ;
Offre-nous ses malheurs, marche avec son appui,
Et renais dans tes vers, immortel comme lui.

Mais sur qui la nature, ô trop sensible Tasse !
Versa-t-elle en naissant plus d'esprit et de grace ?
Qui connut mieux que toi le charme et la beauté ?
Tu cherchas le bonheur, tu l'as souvent chanté :
L'as-tu trouvé jamais ? C'est en vain qu'on l'appelle ;
Il fuyait devant toi, ce fantôme infidèle.
Sur ton front noble et pâle, et tes traits effacés,
Tu portais de l'amour tous les chagrins tracés.
Tu semblais sur ton cœur, soumis et sans murmure,
En y portant la main, indiquer sa blessure.
Hélas ! l'amour pour toi fut un fatal poison,
Et par une autre Armide il troubla ta raison.

Oh ! combien cette ardeur, de tant d'attraits remplie,
L'accabla des tourmens de la mélancolie !
Campenon, sur ta lyre, en disant ses malheurs,
Oui, souvent de tes yeux tomberont quelques pleurs.

Mais d'un triomphe heureux la marche qu'on publie
D'un spectacle nouveau va charmer l'Italie.
Le Tasse, sur son char, va donc, il en est temps,
Écraser, sans les voir, ses ennemis rampans.
Mais non... Barbare Envie, à force de lui nuire,
Toi qui brisas son cœur, jouis, le Tasse expire.

Tu ne le suivras point, son triomphe odieux,
Et déjà son aspect n'afflige plus tes yeux.
C'est demain qu'à son char s'ouvrait le Capitole :
Char, triomphe, laurier, aujourd'hui tout s'envole.
Ce fut donc là ton sort, ô Tasse infortuné!
Mais va, pour le malheur tout grand poëte est né.
La gloire offre à sa bouche un miel qu'elle empoisonne;
Et c'est sur son tombeau que la mort le couronne.
On y vient apporter des regrets superflus;
Et la palme est à lui, quand il n'existe plus.

Bientôt l'Envie espère (ami, c'est là ma crainte)
Porter à ton repos quelque cruelle atteinte.
Les persécutions sont l'impôt qu'en tout temps
Ce monstre adroit et bas fait payer aux talens.
La gloire est son fléau; sa terreur, le génie;
Il le flatte, il le mord; il le sent, il le nie;
L'aperçoit-il? Il fuit, sans que nous le voyions,
Et, s'il reste, il s'aveugle, et meurt de ses rayons.

Mais ton cœur noble et doux, mais ta bonté, peut-être,
L'apaiseront du moins, si pourtant il peut l'être.
A qui donc as-tu nui? Le ciel t'a fait, je croi,
A peu près, Campenon, intrigant comme moi,
Comme Droz, Andrieux. Toujours calme et sincère,
Va, jouis de ta muse, et suis ton caractère.
Tu vas louer Delille : ah! sans être flatteur,
Son éloge aisément coulera de ton cœur.

Vous aurez su chanter, avec des mœurs pareilles,
L'amour et l'amitié, les fleurs et les abeilles.
Tu feras comme lui : si la dent des pervers
Attaqua quelquefois et sa vie et ses vers,
Sans se plaindre, il chargea, craignant de les confondre,
Et sa vie et ses vers du soin de leur répondre.

Aussi, dans son cercueil en l'y voyant porter,
Tout un peuple, à grands flots, se plut à l'escorter.
Il se mit du convoi : juste et dernier hommage
Qu'il rendit au poëte, à l'honnête homme, au sage,
Au mortel né sans fiel, à la raison soumis,
Qui traita doucement jusqu'à ses ennemis.
Non, ton corps, ô Delille! au pied du sanctuaire,
Ne fut point amené par un char funéraire.
Tes disciples eux seuls, sous un soleil ardent,
Chargés de ton cercueil, haletant, s'entr'aidant,
Gravissant la montagne, au temple (1) le portèrent.
Le char suivait leurs pas, qui souvent s'arrêtèrent.
Rien d'un si cher fardeau ne put les détacher.
Qui ne le portait pas s'empressa d'y toucher.
Quels regrets le Parnasse en ce jour fit paraître!
Les poëtes, en deuil, accompagnant leur maître,
Par leur marche, en silence, exprimaient leurs douleurs,

---

(1) A l'église de Saint-Étienne-du-Mont, au haut de la montagne Sainte-Geneviève.

Et le drap qu'ils tenaient fut mouillé de leurs pleurs.
Des talens et des mœurs telle est la récompense.

Qu'elle t'arrive tard, ami, dont la prudence,
Le courage, le goût, m'épargna, grace aux cieux,
De mille obscurs détails l'ennui laborieux;
Enfin me procura le bruit, fâcheux peut-être,
De trois tomes entiers qui vont bientôt paraître!

Jadis, cher Campenon, mes forces s'éprouvaient
Sur des sujets hardis, et que seules pouvaient
Porter de Shakespir les tragiques épaules.
Né pour l'humble ruisseau, je reviens à mes saules,
A leur feuillage doux, tendre, pâle, amoureux.
Jeune, ils ont fait ma joie, et je mourrai près d'eux.
A tes goûts, comme moi, tu resteras fidèle.
Mon astre, ami du tien, vers les champs nous appelle;
Vers les champs, mon ami, tu reviendras toujours;
Va, chante aussi le saule (1), il est cher aux amours.
L'agneau paît volontiers sous son ombre légère;
Et puis, qui voit l'agneau, voit bientôt la bergère:
Quel charme, quand de loin je la voyais venir!
Oh! garde-moi, ma muse, un si doux souvenir!

---

(1) Voyez la réponse de M. Campenon, à la suite de cette épître.

Que dis-je, ami? Du Tasse, ah! trace-nous l'histoire;
Attache à ce grand nom ton bonheur et ta gloire.
Mais à peindre son cœur songe à bien t'appliquer;
Quel talent! et quel sort! comment les expliquer?
Sous tes pinceaux touchans je crois le voir d'avance
Traînant dans son pays la hideuse indigence;
Déjà par sa pâleur habitant des tombeaux,
Et, comme d'un linceul, couvert de ses lambeaux.
Du rire et du dédain suivi sur son passage,
Il ne changeait de lieu que pour changer d'outrage.
Vous faut-il des douleurs, ô poëtes fameux!
Et que pour nos plaisirs vous soyez malheureux?
Notre ame est-elle un sol que les ennuis fécondent?
Ah! le bonheur s'enfuit où les lauriers abondent.
Que de pleurs, de regrets, de dégoûts, de revers,
Croissent par-tout semés sur ce triste univers!
Mais parmi tant de maux, tout prêts à nous surprendre,
Ami, c'est la pitié qu'il faut toujours entendre.
La pitié! la pitié! don cher, don précieux,
Qui convient tant à l'homme, et qui nous vient des cieux.
La raison, à pas lents, marche et cherche à s'instruire:
La pitié dit un mot, je pleure ou je soupire.

Je plains même un méchant, dans sa propre maison,
Réduit à redouter le fer et le poison.
Rien ne peut arracher la peur de ses entrailles,
Il craint d'être, en rêvant, trahi par ses murailles.
Il n'ose plus dormir. Ah! dans de noirs accès,

Si son bras se ranime à de nouveaux forfaits,
Sans qu'un taureau s'embrase et que l'airain mugisse,
Pour le punir, grand Dieu! du plus affreux supplice,
De l'horreur de se voir qu'il frémisse abattu!
Qu'il vive! et, pour enfer, montrez-lui la vertu.

Avouons, mon ami, qu'ayant deux jours à vivre,
A de cruels momens notre destin nous livre.
Le ciel a mis pourtant du fruit dans nos travaux,
De l'espoir dans la crainte, et des biens dans nos maux.
L'honnête homme sur-tout doit craindre plus d'un piége.
Oh! comme il doit prier que le ciel le protège!
Béni soit l'astre heureux qui si souvent m'a lui,
Cet astre ami du faible, et qui veille sur lui!
Sur un terrain suspect lorsqu'en paix je sommeille,
Si le serpent s'approche, un lézard me réveille.
Arion qu'à la mer je viens de voir jeter,
Un dauphin sur son dos est fier de le porter.
Cet antre me fait peur, m'inspire la tristesse;
De noirs sapins dans l'air il porte la vieillesse;
Ses flancs sont hérissés, d'affreux rochers couverts;
Oui, mais il me défend du vaste assaut des mers.
J'y trouve un abri sûr, des bancs de roches vives,
Des nymphes, un jour tendre, et des eaux fugitives,
Et quelques lits de mousse, et des réduits charmans,
Palais du doux repos, sourds au long cri des vents.

Il faut enfin, il faut qu'en égayant ma muse,

Avec toi, Campenon, un instant je m'amuse.
Ami, tu m'as cru pauvre : eh bien! détrompe-toi.
Chacun cherche à me plaire, à s'attacher à moi.
L'un veut que de ses soins mon potager s'honore,
Ou s'installer sous moi le sacristain de Flore;
L'autre écrire mes vers sortant de mon cerveau;
L'autre garder mon bois, mes nids et mon caveau;
Et tu sais, mon ami, tu sais bien sur la terre
Si jamais j'eus bosquet, potager ni parterre.
Né sans ambition, avec peu de désirs,
Mon luth fit mon destin, mon emploi, mes plaisirs.
Il ne me donna pas un clos, des métairies,
Mais le sommeil, la paix, les riantes féeries,
Cet art charmant des vers par la grace enfantés,
Biens-fonds de La Fontaine, et qu'il a tant chantés.
Heureux au jour le jour, rêvant, me laissant faire,
De moi pourtant toujours je fus propriétaire.
O pauvreté tranquille! ô véritable bien!
Heureux, cent fois heureux le mortel qui n'est rien!
Qui, dans son cœur en paix, seul trésor à défendre,
Sans craindre et désirer, commander ni dépendre,
Toujours libre et soumis, dans un juste milieu,
Abandonne et ce monde et l'avenir à Dieu!

Pourquoi l'homme veut-il, gonflant son existence,
Exhausser jusqu'au ciel sa superbe indigence?
Son néant sort par-tout. Pauvres mortels!... hélas!
Ils se parent souvent d'un bonheur qu'ils n'ont pas.

Mais Dieu de son bonheur, leur commun héritage,
Entre tous ses enfans fait un égal partage.
Tout est sous son empire et juste et paternel.
Ainsi, dans le désert, les enfans d'Israël,
Sans qu'elle s'altérât (la Bible nous l'atteste),
Ne pouvaient conserver de la manne céleste
Que la part qui devait suffire à leurs besoins.
Sans que l'un en eût plus, sans que l'autre en eût moins,
Tous en avaient assez; et, sans soins, sans murmure,
Chacun dînait sa faim, content de sa mesure.

C'est ainsi, Campenon, qu'on vit à ton foyer.
L'ame est sur tous les fronts et vient s'y déployer.
Ce neveu, c'est ton fils; cette nièce, ta fille.
Toujours l'homme des champs fut père de famille.
C'est au bon Andrieux, ami, que je te doi;
En nous liant ensemble, il a tout fait pour moi.
C'est par lui, par tes soins, que mon feu se ranime,
Et que Forsell me grave, et que Didot m'imprime.
Didot, tu le connais; c'est notre ami commun.
Mais je frémis. On sonne. Encore un importun!
—Permettez-vous, monsieur, que l'on vous parle affaire?
—A moi! je n'en ai pas. Chez mon brave libraire
Tout va bien.—Cependant, pour vous quoique étranger,
Je vous conseillerais... —Faut-il me déranger?
—Vraiment oui.—J'ai la goutte; et puis... je lis Horace.
Laissez-moi.—Trouvez bon que quelqu'un vous remplace.
—N'ai-je pas Campenon, cet ami précieux?

C'est un autre moi-même, et je vois par ses yeux.
Il fera mieux que moi tout ce qu'il faudra faire.
Parlez-lui.—Cependant un auteur, d'ordinaire...
—Je pars pour la campagne.—En reviendrez-vous?—Non;
Mais voici mon adresse : à Ducis-Campenon.

RÉPONSE

DE M. CAMPENON.

Va, chante aussi le saule, etc.

M. Campenon obéit à ce conseil, et peu de temps après, le 20 août 1813, jour où M. Ducis avait atteint ses quatre-vingts ans, il lui adressa les vers suivans :

AU SAULE DE DUCIS.

Arbre chéri des flots et du temps respecté,
Dont, au moindre zéphyr, le feuillage agité
D'un vert si doux, si tendre, à mes yeux se nuance,
Pour le Sophocle de la France,
Soit bénie à jamais la main qui t'a planté!
Crois-moi, laisse le pampre inspirer la folie;
Laisse au laurier la gloire, et le deuil au cyprès;
Plus heureux, ton ombrage frais
Appelle la mélancolie,
L'amour souvent t'a visité,
Et l'orgueil t'est permis quand Ducis t'a chanté.

L'un vers l'autre en effet même instinct vous attire :
Il aime, ainsi que toi, le murmure des eaux,
L'émail fleuri des prés, le doux chant des oiseaux;
Son front se rajeunit au retour du Zéphire;

Mais il craint les autans, et quand, tout courroucé,
Borée autour de lui fait mugir la tempête,
Par ton exemple instruit, il baisse aussi la tête,
Prompt à la relever quand l'orage est passé.
Que d'utiles leçons tu peux fournir au sage!
Si le reptile impur attaque ton feuillage,
Tu sais te revêtir de feuillages nouveaux,
Et, sans apercevoir l'insecte qui t'outrage,
D'une sève plus fraîche inonder tes rameaux;
Tel Ducis, quand Zoïle en sa lâche impudence
Des beautés d'Othello démentait l'évidence,
Calme, et de l'Arabie empruntant les couleurs,
Méditait d'Abufar les tragiques douleurs.

Oui, des mêmes penchans l'influence secrète
Semble associer l'arbre aux travaux du poëte;
Et quand sous tes abris par sa gloire habités
Ce fier soutien de Melpomène
Ennoblissait pour notre scène
De Chekspir mieux senti les sauvages beautés,
On eût dit qu'aux accens de son ame troublée
Tu courbais, de terreur, ta tête échevelée.
Mais lorsqu'à ses doux jeux rendu,
Du tragique trépied tout à-coup descendu,
D'une muse moins solennelle
Il suivait l'inspiration,
Et laissait échapper de sa lyre immortelle
Les vers dont aujourd'hui s'enorgueillit mon nom;
Fidèle à ce rapport qui tous les deux vous guide,
On te voyait sans doute, avec un soin touchant,
Pour quelque faible arbuste à tes pieds s'attachant,
De ton ombrage épais faire une heureuse égide.

Saule aimé de Ducis, ah! puisses-tu long-temps

De tes pâles rameaux couvrir ses cheveux blancs!
Puisse, dans vingt printemps, notre amitié discrète
Fêter ensemble encore et l'arbre et le poëte;
Retrouver près de sa Baucis
Cet autre Philémon sous ton feuillage assis,
Sans regret du passé, sans soin qui l'inquiète,
De cœurs dignes du sien fier de s'environner,
Ne possédant que peu, mais assez pour donner;
Et que, jusqu'à ce jour, sa vieillesse nous voie
Heureux de son bonheur, et joyeux de sa joie!

ÉPITRE

A JEAN-FRANÇOIS DUCIS, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PAR GEORGES DUCIS, SON NEVEU.

Feu M. Ducis, mon oncle, avait vu périr tous ses enfans à la fleur de leur âge. Veuf pour la seconde fois à quatre-vingt-un ans passés, il prévint l'isolement domestique dans lequel il allait se trouver, en me fixant près de lui avec mes enfans, qui parurent charmer ses vieux jours. Il nous croyait nécessaires à son bonheur, c'était lui qui faisait le nôtre. Il avait agréé que je lui adressasse une épître. Je la composais lorsque la mort le surprit. Je n'ai pu résister au désir de l'achever; et, quel que soit le jugement que l'on en porte, je trouverai mon excuse dans le sentiment qui l'a dictée.

M. Ducis fut inhumé à Versailles, cimetière Saint-Louis, le plus près possible de sa mère, ainsi qu'il l'avait recommandé par son testament.

Noble vieillard, ô toi qui de mon père
Fus l'ami sûr aussi bien que le frère,
Toi que j'ai vu s'associer,
Le jour de son trépas, à ma douleur extrême,
Et dans qui je retrouve, au défaut de lui-même,
Quelques-uns de ses traits et son cœur tout entier;
Puissé-je, au sein de tes dieux domestiques,

Où, ta bonté mettant tout en commun,
Nos deux ménages n'en font qu'un,
Te voir, le front paré de lauriers poétiques,
Chargé de cent hivers, jusqu'à ton dernier jour,
Sous tes doigts en cadence animer tour-à-tour
Ta lyre harmonieuse et tes pipeaux rustiques!
Puissé-je, au déclin de tes ans,
Voir mes deux filles et leur mère
Rendant, comme au poëte, hommage aux cheveux blancs,
Jusqu'à l'extrémité de ta longue carrière,
Te prêter tour-à-tour un appui salutaire,
Et jeter quelques fleurs sous tes pas chancelans!
Mais que peut contre toi le temps au vol rapide?
Si ton corps a fléchi sous le poids des hivers,
Ton ame, où tout l'homme réside,
Plane au-dessus d'un tel revers :
L'ame! c'est là qu'est le foyer des vers,
Cratère ardent du volcan poétique
D'où grondait la foudre tragique,
Quand ta muse, au milieu des berceaux et des fleurs,
Du géant d'Albion évoquant le génie,
S'élançait, à l'accent de Melpomène en pleurs,
Des rives du Permesse au sommet d'Aonie.
C'est là, c'est dans ton ame encor
Qu'aujourd'hui, tour-à-tour riant, mélancolique,
Fermente un vers pur et magique,
Vif et léger, facile en son essor,
Un vers à la raison fidèle,
Que l'esprit dont il étincelle
Jette gaîment comme une fleur;
Mais qui, moins périssable qu'elle,
A de la rose la fraîcheur
Et le destin de l'immortelle.

Ah ! si tes chants heureux, toujours pleins de chaleur,
De l'âge qui t'atteint échappent à l'outrage,
C'est que le cœur n'eut jamais d'âge,
Et que tout beau vers part du cœur.

Mais l'hiver sombre a fui. Déjà dans nos bocages
Un vent plus doux succède aux autans furieux,
Et ton luth, préludant à des accords joyeux,
Naguère encor monté sur le ton des orages,
Demain sous un ciel sans nuages,
Redira des bergers les travaux et les jeux.

Descends de la voûte azurée,
Doux printemps, fraîcheur éthérée;
Descends, et ranime à la fois,
Sous ta bienfaisante rosée,
Les prés, les vallons et les bois.
Vois déjà marcher en silence,
Vers toi doucement attiré,
Ce vieillard auguste et sacré
Qui, par une heureuse alliance
Des divins bienfaits d'Apollon,
Est tour-à-tour l'Anacréon
Et le Sophocle de la France.
Ah ! puisqu'épris de ta beauté,
Printemps, il a cent fois chanté,
D'une voix poétique et pure,
Les fleurs et les zéphyrs, les bois et les ruisseaux,
Le peuplier cher aux tombeaux,
Le saule et sa pâle verdure;
Doux printemps ! fais que la nature,
Souriant en ce jour à son poëte heureux,
Des beautés qu'il chanta s'embellisse à ses yeux.
Naissez sous ses pas, fleurs nouvelles,

De vos parfums chargez les cieux;
Sur sa tête, zéphyrs joyeux,
Agitez mollement vos ailes;
Bois enchanteurs, à votre tour,
Contre les traits brûlans du jour
Protégez-le de votre ombrage;
Humbles ruisseaux, sur son passage
Coulez plus limpides, plus doux;
Dans les cieux, peupliers sévères,
Agitez vos cimes altières,
Et vous, saules, inclinez-vous.

C'est ainsi que, rempli d'une tendre alégresse,
Voyant à tes longs jours sourire le destin,
Je célébrais, Ducis, ton illustre vieillesse,
Lorsque, frappé d'un mal soudain,
Tu tombes dans mes bras, et je chantais encore,
Que déjà vers le ciel ton ame s'évapore.

Grand Dieu, qui le donnas en exemple aux mortels,
Qui le vis tant de fois au pied de tes autels
Incliner un front pur, où fut toujours empreinte
L'humble soumission à ta volonté sainte;
Toi qui te plus à mettre en lui
De toutes les vertus un si rare assemblage;
Grand Dieu! de ton plus digne ouvrage
Pourquoi nous priver aujourd'hui?
Je te rends grace au moins, dans mon malheur extrême,
De la seule faveur qui pouvait l'adoucir:
Tu m'as permis de recueillir,
Témoin de son heure suprême,
Sa dernière pensée et son dernier soupir.

C'est ici qu'il repose. Approche-toi, mon frère;

Notre perte est pareille; unissons nos douleurs.
A tous deux il voulut nous tenir lieu de père,
Tous deux nous lui devons un long tribut de pleurs;
Acquittons en commun la dette de nos cœurs;
C'est ici qu'il repose à côté de sa mère.
Vous aussi, mes enfans, approchez; et ces fleurs,
Ces fleurs dont sous ses pas vous espériez naguère,
L'aidant de ses vieux jours à porter le fardeau,
Semer long-temps encor la fin de sa carrière,
Déposez-les sur son tombeau.

FIN DES ÉPITRES.

POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES.

LES BONNES FEMMES,

OU

LE MÉNAGE DES DEUX CORNEILLE.

Bonnes femmes, je vous salue.
Bien sot qui ne vous choisira.
Oui, quiconque vous connaîtra
A ses amis d'abord dira :
« Par une faveur imprévue
« Qu'il en tombe une de la nue,
« Nous verrons de nous qui l'aura. »

Avec son femelle Aristarque,
Qui rien ne passe et tout remarque,
Avec madame Vaugelas,
Notre pauvre Chrysale, hélas !
Pût-il jamais, dans son Plutarque,
Mettre en paix du moins ses rabats ?

L'immortel auteur d'Athalie,

Et de Phèdre et d'Iphigénie,
Ce peintre enchanteur de l'amour,
Qui, plein d'esprit, de goût, de grace,
Couvert des lauriers du Parnasse,
Charma la plus brillante cour :
En sa maturité sévère,
Dans sa femme que chercha-t-il?
Une très-simple ménagère,
Qui fît avec lui sa prière,
Et répondît ; « Ainsi soit-il. »

Et ces oncles de Fontenelle,
Du Cid et d'Ariane auteurs,
Ces frères, époux des deux sœurs,
Qui de l'amitié fraternelle,
Et conjugale et paternelle,
Goûtaient ensemble les douceurs,
Dont les enfans, troupe agréable,
Gentils, pas plus hauts que leur table,
Y montraient, lorgnant tous les plats,
Et le doux ris de l'innocence,
Et leurs dents encor dans l'enfance,
Et leurs petits mentons tout gras :
Sont-ce des femmes adorables,
D'encens, de luxe insatiables,
Que l'hymen mit entre leurs bras?
Ce n'étaient que de bonnes mères,
Des femmes à leurs maris chères,

Qui les aimaient jusqu'au trépas;
Deux tendres sœurs qui, sans débats,
Veillaient au bonheur des deux frères,
Filant beaucoup, n'écrivant pas.
Les deux maisons n'en faisaient qu'une;
Les clefs, la bourse était commune :
Les femmes n'étaient jamais deux.
Tous les vœux étaient unanimes;
Les enfans confondaient leurs jeux,
Les pères se prêtaient leurs rimes,
Le même vin coulait pour eux.

Oui, sur leurs urnes fraternelles
Toute la Grèce aurait encor,
Au sein des fêtes solennelles,
Par ses chants et ses lyres d'or,
Cru, pour Pollux et pour Castor,
Entonner des hymnes nouvelles.

Sans art, dans son style inspiré,
Comme Platon aurait montré
Le front méditant Léontine,
Chimène, Sévère et Pauline,
Parmi les jeux et les berceaux,
La veillée et ses doux travaux,
Les enfans et les ménagères
Maniant de leurs mains légères
Les dés, le fil et les ciseaux;

Et Corneille, au sein des caresses,
Couvert des pleurs de leurs tendresses
Et des présens de leurs fuseaux!

Et toi qui sus cacher ta vie
Loin des cours et loin de l'envie;
Qui, fuyant ses traits meurtriers
Avec le travail qui console,
Et la liberté, ton idole,
Dans le calme et sous les lauriers
Mourus au pied du Capitole;
Si ton art, Poussin, nous l'offrait
Quand l'hiver, sous nos planchers sombres,
Vient, sur le jour qui disparaît,
A la hâte entasser ses ombres,
D'une lampe il éclairerait
La modeste chambre de Pierre.
Son ton poétique et sévère
Au premier coup-d'œil frapperait.
Le luxe antique on y verrait;
Le fauteuil à bras, dans sa gloire,
Les hauts chenets, la vaste armoire,
Sa table, où s'enorgueillirait
De ses Romains l'immense histoire;
Sur la table et la serge noire
Sa large Bible s'ouvrirait;
Un jour magique y descendrait;
Un sablier s'écoulerait

Devant la tragique écritoire.
Dans l'auguste alcove, assez près,
Sous des rideaux purs et discrets
S'enfoncerait un lit austère,
Où le doux sommeil l'attendrait.
Volant au ciel, quittant la terre,
L'air pensif, Corneille écrirait,
Sa femme sans bruit sortirait;
Jean La Fontaine dormirait;
Le père Larue (1) entrerait
Pour voir Corneille son compère,
Qu'en silence il contemplerait.

Oh! le pur sang du vieil Horace!
Toi qui si bien nous crayonnas
Sa vigueur et sa noble race,
Et leur mâle et romaine audace
Dans les traits que tu leur donnas;
Oui, dans ce vieillard magnanime,
Dans son *Qu'il mourût* si sublime,
Oui, c'est toi que tu dessinas.

---

(1) Charles Larue, célèbre jésuite, très-distingué par son génie, par l'éloquence un peu rude, mais vigoureuse de ses sermons, par ses superbes poésies latines, et différens ouvrages d'érudition et de littérature très-estimés: il était orateur et poëte, et l'intime ami de Pierre Corneille; il nomma un de ses fils sur les fonts de baptême.

Au sein de Rome encor de brique,
Des mœurs, de la rudesse antique,
Sur les dieux fondant ton appui,
Avec ton fils, avec ta fille,
Je te vois là dans ta famille;
C'est le vieil Horace chez lui.
Qu'en rassurant Sabine en larmes,
Ton fils, prêt à prendre les armes,
Comme toi me paraît Romain!
Plus ferme, plus impénétrable
Que le bouclier redoutable
Dont je le vois armer sa main.
Avec ces Romains invincibles,
Et leurs femmes incorruptibles,
En qui trois cents ans éclata,
Sous leur demeure austère et pure,
La pudeur, leur riche parure,
Corneille, oui, ton ame habita.
Comment pouvoir, dans tous les âges,
Accabler d'assez de suffrages
Ces vers que le ciel te dicta,
Ces vers que ton cœur enfanta,
Parés de leur rouille adorable,
Et de la force inimitable
Dont Melpomène te dota?
La chambre où tu cachas ta vie
Gardait la flamme du génie
Près du feu sacré de Vesta.

Avec quel respect, ô Corneille!
Sur la table où ta lampe veille,
Incliné, j'aurais vu Cinna,
Fier, malgré sa haute fortune,
Des pleurs que Condé lui donna;
Ce beau Cid qui tout entraîna,
Héraclius et Rodogune,
Dont l'effort qui les combina,
A toi seul, Corneille, assigna
Le sceptre de la tragédie;
Et Nicomède et Cornélie,
Dont la grandeur nous étonna;
Et Polyeucte, où rayonna
Le ciel ouvert par ton génie.
Tu vécus pauvre; mais, dis-moi,
Que pouvaient t'offrir les richesses,
Et la fortune et ses promesses?
Vieux Romain, n'étais-tu pas toi?

C'est ainsi qu'au sein du silence,
Ces deux frères, loin des grandeurs,
Vivaient opulens d'innocence,
De travail, de paix et de mœurs.
Doucement vers la rive noire
Ils s'avançaient d'un même pas.
Des marais on vantait la gloire,
Des femmes l'on ne parlait pas:
Leurs deux moitiés, chastes Sabines,

De leur Melpomène humbles sœurs,
A leurs foyers jamais chagrines,
D'hymen leur ôtaient les épines;
Ils n'en sentaient que les douceurs.
Non, non, divine bonhomie,
Douce et franche, et de l'ordre amie,
Non, l'esprit ne t'imite pas.
Ton accent eut pour le génie
Toujours je ne sais quels appas.
Tu le charmes par ta mesure,
Par tes mœurs, ton heureuse paix,
Ta simplicité, ta droiture,
Et ce bon sens de la nature
Qui ne t'abandonne jamais.
Tu ne devines point le crime.
Hélas! pauvre et faible victime,
Eh! dis-moi, comment ferais-tu,
Bonhomie, avec ta vertu,
Avec la pitié la plus tendre,
Avec des goûts tous innocens,
Pour le combattre et te défendre?
Ta vertu ne peut le comprendre,
Ton cœur n'en aurait pas le temps,
Au petit jour de la lanterne
Qui te précède et te gouverne,
Tu marches sans faire un faux pas.
Ta lumière est courte, mais sûre :
C'est la lampe de la nature;

Elle éclaire et n'éblouit pas.
Toujours la même, en tous les cas,
Ce que tu fis, tu le feras.
Aussi jamais tu ne t'apprêtes,
De l'or ton cœur est peu jaloux :
Conserver, voilà tes conquêtes;
Faire du bien, voilà tes fêtes.
Tes conseils sont sages, sont doux.
Vous, bonnes femmes qu'elle inspire,
Dans nos mains vous laissez l'empire,
Vous gardez les fuseaux pour vous.
Vous n'êtes point ambitieuses;
Vous rendez heureux vos époux :
Sans peine ils vous rendent heureuses.
Oh! j'aurai l'esprit, mes fileuses,
De passer mes jours avec vous.

LES SOUVENIRS.

Laissons-nous faire à la nature
Et dans nous agir son auteur,
Ne cherchons pas trop le bonheur,
De lui-même il viendra : sa route la plus sûre,
C'est le goût, le penchant, l'attrait de notre cœur.

Moi, j'ai suivi le mien : aimant peu la grandeur,
Mes titres, mon domaine est dans mon caractère;
Mes souvenirs sont mon parterre;
Je m'y promène encor : les voici, cher lecteur.
Avec ma liberté, ma muse, pour compagnes,
J'ai seul jadis erré dans de belles campagnes,
Dans des vallons, sur des montagnes;
Quand la terre en amour n'est que sève et que fleurs,
S'enfle et s'ouvre à l'Aurore et boit ses premiers pleurs.
Ah! que j'étais heureux dans ces champs, ma patrie,
Avec tous mes zéphyrs, mes saules enchanteurs,
Sans affaire, en pleine féerie;
Inquiet sans souci, soupirant sans douleurs,
Promenant mon ame attendrie
Parmi tous ces hymens et des fleurs et des eaux,
Songeant à la belle Égérie,
Et disant, dans ma rêverie :
« Non, ce n'est pas pour rien, pour rien que les ruisseaux
« Sont les amans de la prairie! »
Un jour (il m'en souvient), quand, sous d'ardens rayons,
Le fer de la faucille abattait les moissons,
Avec ses quatorze ans, blonde, élégante et belle,
Je vis la douce Annette, ignorant ses appas,
Annette sur sa tête, avec deux jolis bras,
Portant d'épis dorés une gerbe nouvelle.
Je m'écriai soudain (innocemment, je crois) :
« Quels heureux trésors j'aperçois!
« Viens, ô lis d'innocence! ô fleur naissante et pure!

« Fille et mère d'Amour, sans savoir ce qu'il est;
« Nymphe aux pieds nus, Grace en corset,
« Tu tiens, tu tiens le don que l'été nous assure;
« Mais n'es-tu pas moi-même? Est-il dans la nature
« Deux biens plus grands, plus chers, Cérès, Vénus ou toi?
C'est aux champs que tout naît, se nourrit et s'enflamme;
L'Amour y parle au cœur, le Temps y parle à l'ame,
Nous déroulant l'année, et ses quatre saisons,
Ses roses, ses épis, ses raisins, ses glaçons;
Mais si c'est là qu'on sent tout le prix d'une femme,
C'est là que l'Amitié nous donne ses leçons.
Le voyez-vous, ce bon Pyrame,
Ce bon chien, si rempli de ses félicités?
De ma course un peu las, suis-je assis sous un hêtre,
Le voilà tout joyeux vis-à-vis de son maître,
Plongeant dans mes regards ses regards arrêtés,
Ses yeux vifs, brillant d'alégresse,
Ses yeux humides de tendresse,
Ses yeux fixes, tendus, de candeur effrontés:
Il ne voit dans les miens ni soupçons ni tristesses;
Il s'enivre de mes caresses,
Et nous nous embrassons l'un de l'autre enchantés.
Mais il est des momens d'une tristesse obscure
Qui suspendent la vie. On s'arrête, on est las;
Le cœur souffre, il gémit tout bas
Des maux que nous ont faits et l'homme et la nature.
On y sent se rouvrir telle ou telle blessure.
Dans les bois alors plus d'oiseaux,

Dans les vallons plus de ruisseaux,
Plus de fleurs dans les champs. Hélas! né trop sensible,
Soit du charmant, soit du terrible,
Je jouis à l'excès, je m'enivre aisément.
Le ciel le veut ainsi : comment faire autrement?
C'est mon mal, c'est un sort. Suis-je avec La Fontaine?
Je fais paître avec lui mes moutons dans la plaine,
Je deviens Jean Lapin, de mon gîte banni,
Ou l'un des deux Pigeons qui causent dans leur nid.
Moi, je suis le mouillé. Ma Muse est innocente,
Crédule, voyageuse, et l'hôtesse et l'amante,
Tantôt de l'Élysée, et tantôt des Enfers.
M'y voilà; frémissez, pervers!
M'y voilà, sur les pas du Dante.
Dans cet horrible enclos de l'infernale nuit,
De tourmens en tourmens quel chemin m'a conduit?
C'est ici que des dieux habite la vengeance.
A la porte, en entrant, j'ai laissé l'espérance.
Ici le ciel s'absout. Quels supplices! Quels cris!
Tout mon cœur est glacé, tous mes sens sont saisis.
Parmi ces habitans des régions maudites,
Mon horreur me le dit : « Voilà les hypocrites. »
Enchaînés deux à deux, sans masque désormais,
Condamnés au grand jour, et vus dans tous leurs traits,
Sous des manteaux dorés que double un plomb livide,
Ils marchent harassés dans un sol vague, aride,
Un sable d'où sans cesse ils arrachent leurs pas.
Sous ces manteaux brillans qu'ils ne quitteront pas,

D'un plomb qui les écrase ils traînent les tortures,
Et j'entends tous leurs os crier dans leurs jointures...
Où cours-tu, spectre affreux? — Maudit auteur, tais-toi,
Porte ailleurs tes enfers, ton spectre et ton effroi.
— Eh bien! changeons de ton. Il était une amante,
Belle, jeune, sensible, aux bords d'un fleuve errante,
Lorsqu'un serpent perfide, et caché sous les fleurs...
— Oh, bon! nous y voilà; c'est encor des douleurs.
— Lecteur, attends un peu. Cette histoire a des charmes.
Tu trouveras, je crois, du plaisir dans tes larmes.
— Non, fais-moi rire. — Hélas! si j'en avais le don!
— Allons, va, continue, et baisse encor de ton.

— Bords de l'Hière, aimés de Flore,
Vous m'attirez; je viens vers vous.
Les vents ont quitté leur courroux;
Les bourgeons sont tout près d'éclore;
Le ciel sourit, l'air est plus doux;
Le tendre rossignol, pour nous,
Va donc bientôt chanter encore.

Es-tu content, lecteur? — Assez bien cette fois:
Poursuis. — Je poursuis donc. O nymphes que j'adore!

Nymphes des eaux, des prés, des bois!
Il est un instinct dans chaque être:
Dans mes premiers chants autrefois,
Touchant le chalumeau champêtre,
J'ai fait résonner sous mes doigts
Des airs qui vous ont plu peut-être.
Entraîné par un autre appas,

Depuis, ne me connaissant pas,
Dans son tragique et sombre empire,
Du géant qu'Albion admire
J'osai de loin suivre les pas.
Ce génie à haute stature
Semble dépasser la nature,
Sans pourtant jamais en sortir.
Sa grandeur sauvage a des charmes,
Sa pitié vous fait fondre en larmes,
Et sa terreur vous fait pâlir.
Il est vrai que contre ses crimes,
Ses échafauds et ses victimes,
Parfois j'ai peine à m'affermir :
Mais je couvre en vain mon visage ;
Sa foudre éveille mon courage,
Et je cherche encore à frémir.
Quoi! disais-je, sur notre scène,
A nos Français impatiens,
Blessés d'un rien, émus sans peine,
Et que sur-tout la grace entraîne,
Du beau sans tache amis ardens,
De son étrange Melpomène
Ferais-je entendre les accens?
Pourquoi non? reprit la déesse.
Français, aimez, goûtez sans cesse
Athalie, et Phèdre, et Cinna,
Le Cid, Rhadamiste, et Mérope :
A Paris, à Londre, à l'Europe,

Votre heureux climat les donna.
Mais il est des cieux, des étoiles,
Où mon flambeau perçant leurs voiles
D'un éclat sanglant s'alluma :
Osez, franchissez cet espace;
Mes acteurs serviront l'audace
Dont mon Shakespir les arma.
Eh! faut-il que votre cœur tremble
Quand pour vous j'ai su fondre ensemble
Garrick et Lekain dans Talma?
Le voici, marchant sur leurs traces.
Est-ce un de ces Grecs que les Graces
Et l'Amour ont voulu former?
Est-ce Manlius? est-ce Oreste?
D'un éclair tragique et funeste
Son regard vient de s'allumer.
Mères, vous fuyez en alarmes.
Gertrude, montre-lui tes larmes;
Ton Hamlet est pret à frapper...
Un soin plus doux va l'occuper :
Est-ce lui, tableau plein de charmes!
Qui, de ses prés, dans un enclos
Que ceint l'Hière de ses flots,
Fait voler avec ses faneuses,
Au bruit de leurs chansons joyeuses,
Et la richesse et les couleurs?
Est-ce bien ce Macbeth horrible,
Ou cet Othello si terrible,

Qui se perd dans l'herbe et les fleurs?
Heureux qui dans ton art immense,
Comme toi, Talma, des remords,
De l'amour et de ses transports,
Peut passer aux jeux de l'enfance;
Qui, de Paris idolâtré,
Mais de son village adoré,
Y court retrouver sous ses hêtres,
L'amitié, les fleurs, les zéphyrs,
Et dans le choix de ses loisirs
La douceur de ses goûts champêtres!
Et moi, par les miens retenu,
Mais à n'être rien parvenu,
Mais simple courtisan de Flore,
A ce seul palais propre encore,
J'aime à voir le rire ingénu
De ce berger, de sa bergère,
Que leur cœur unit sans mystère,
Offrant ensemble, et d'un front pur,
Quelque fleur nouvelle, un fruit mûr,
Un peu de lait, facile hommage,
Au Dieu qui protège leurs jours,
Et leur veillée, et leurs amours,
Et bientôt la paix du ménage.
Le dieu Pan me protège aussi;
Il m'a fait don de ma musette,
Il prend de moi quelque souci:
Mes moutons, mon chien, mon Annette,

Sont sous sa garde, Dieu merci.
Jadis, je crois, je fus poëte,
J'écrivis quelques vers touchans;
Aujourd'hui je vis dans les champs.
Demandez, j'ai nom Timarette,
Le dieu Pan me tient sous sa loi.
Vivent les fleurs et la prairie!
Avant tout, il faut être soi.
J'étais né pour la bergerie,
Et je retourne à mon emploi :
Tous les jours avec La Fontaine
(Il est chéri dans nos hameaux)
Dans les bois, au bord des ruisseaux,
En le lisant, je me promène,
Enchanté de ses doux agneaux,
De sa bonne mère Alouette,
Qui, voyant le père et ses fils,
Quitte enfin ses blés sans trompette,
Et déloge avec ses petits.
Il est aussi pourtant des méchans dans son livre.
Faut-il, à ses ébats quand Jean Lapin se livre,
Qu'en fraude, en trahison, la Belette un matin,
Lui volant son palais, en chasse Jean Lapin!
C'est une scélérate.—Eh! oui, telle on la nomme;
Mais vois chez les humains, l'homme est un loup pour l'homme.
—Il est vrai : La Fontaine, en son temps qui l'a dit,
Ne calomniait pas, hélas! il a médit;
De notre pauvre espèce il connaissait l'étoffe :

C'était sans y songer qu'il était philosophe.
En revue avec lui j'ai passé l'univers.
Oui, c'est lui le premier qui m'inspira des vers;
De ma rêveuse enfance il a fait les délices.
O poëte enchanteur! en diffamant les vices,
Aux champs, à la candeur, que tu prêtes d'attraits!
Tes animaux parlans ne me quittaient jamais;
Tu couvais ma raison, qui croissait sous tes ailes.
Combien tes deux Pigeons, si tendres, si fidèles,
M'ont fait de l'amitié savourer la douceur!
Je ne t'apprenais pas, je te savais par cœur.
Mais si de l'âge d'or, dans des vertus modestes,
Son siècle à son pinceau vint offrir quelques restes,
Combien ce même siècle a-t-il mis sous ses yeux
D'avares, d'imposteurs, d'ingrats, d'ambitieux?
Eh! qu'aurait obtenu sa crédule innocence
D'un monde si cruel, fourbe, lâche, en démence,
Où je vois tant d'Agneaux garnir le croc des Loups,
Tant de Rats dévorés par des Ratons si doux?
Oh! de sire Lion l'équitable partage!
Tant pour ma dent, mon nom, et tant pour mon courage.
Et l'Ours qui, sur le front de son ami dormant,
Voyant la Mouche aussi, la tue en l'assommant.
Mais qui ne rirait pas d'un Lièvre matamore,
Qui rêve sa valeur, et qui s'enfuit encore?
Ceux-là ce sont les sots. Mais faut-il qu'à l'instant
Ce pauvre Ane si vrai, ce naïf pénitent,
Pour vêtir de sa peau sa majesté Lionne,

Ce superbe goutteux, ce tyran qui frissonne,
Par le perfide avis d'un Renard complaisant,
Que la cour applaudit, soit écorché vivant?
Jusqu'où va d'un flatteur la cruauté servile!
Mais, ô charmant tableau de la vertu tranquille!
Les voilà ces deux Rats, ces Rats mes bons amis,
Cachés sous leur montagne, heureux de son silence,
Allant, venant, trottant dans leur petit logis,
　　Y dormant avec confiance,
　　Y dînant avec assurance,
　　Sans soins, sans nappe et sans tapis.
Leur Mézerai, dit-on, les crut natifs de France,
Et moi, de la Savoie. Enfin, quoi qu'on en pense,
　　C'étaient deux cousins très-unis,
　　Ne faisant qu'un dès leur enfance,
　　Ne disant jamais d'eux, « C'est lui »,
Mais « C'est nous » (mot du cœur!); laissant à la puissance
　　Les pauvretés de l'opulence
　　Et les richesses de l'ennui.
C'est en nous les peignant dans sa candeur extrême
Que ce mortel si doux, oublieux de soi-même,
　　Ennemi mortel du souci,
Tendre ami du sommeil, charmant sans qu'il y pense,
　　Des humains plaignant l'imprudence,
Se consolait sans doute et me console aussi.
Oh! comme j'eusse à l'aise établi mon grand homme
Dans un large fauteuil, propre à faire un bon somme!
Dans la douceur d'un songe, il eût causé, je crois,

Avec ce pauvre ermite engagé chez des rois;
Il l'eût plaint, conseillé. Quel immense assemblage
De leçons, et de grace, et d'ame, et de courage!
Intrépide bonhomme, avec plaisir je sens
Dans ses Loups, ses Renards, qu'il poursuit les méchans.
C'est un enfant tout nu, c'est une eau toujours pure,
Où, simple et comme elle est, vient s'offrir la nature.
O mon bon La Fontaine! auteur par-tout béni,
Où tout ce qui peut plaire à l'utile est uni,
Mon maître, mon Mentor! je t'aimai dès l'enfance,
Je t'aime en cheveux blancs; la mort vers moi s'avance,
C'est par toi que j'aurai fini.

LES MÉCHANTES BÊTES.

On a dit et redit très-bien
Que les bêtes ne valaient rien:
On les nomme bêtes malignes.
Il en est de bonnes pourtant,
Mais ce n'est pas le plus souvent.
Pour les connaître il est des signes.
Moi j'ai vu les malins de près,
Et j'ai connu sur tous leurs traits
Qu'ils étaient de ce nom fort dignes.

Par la nature faite exprès,
Sur un point leur tête est exquise;
C'est là que sans cesse elle vise,
Et ce point est leur intérêt.
Ils cachent bien (c'est leur secret)
Leur finesse sous leur bêtise :
Faire la bête est leur devise.
Dès qu'il faut qu'un sot se déguise,
Dans l'instant le voilà tout prêt,
Et sur le fond la forme est mise.
Ne voyant rien au-delà d'eux,
Le peuple sot, présomptueux,
Dans sa sphère très-circonscrite,
De sa misère, trop heureux,
Rit, s'enchante et se félicite.
Dieu, de plus, par nécessité,
Veut qu'un sot soit un entêté;
Et nous voyons sa volonté
Sur leur front largement écrite.
Leur travail le plus sérieux,
Leur désir le plus furieux
Est de se venger du mérite;
Tout bas se mettre à sa poursuite,
Accuser dans tout sa conduite,
En juger mal, et croire ensuite
Le mettre à leur petit niveau,
C'est leur étude favorite :
Voilà l'esprit de leur cerveau.

On voit à leur première phrase,
A leur œil faux, leur ris sournois,
Qu'ils voudraient noyer mille fois
L'esprit vaste qui les écrase.
Tous ces sots bas et glorieux,
Risiblement ambitieux,
Voudraient bien sortir de leur case,
Et font pour cela de leur mieux.
Tout sot (lisez bien dans ses yeux)
Se cache et cherche à vous connaître;
De lui-même il est toujours maître,
Avec simplesse insidieux,
Insolent sitôt qu'il peut l'être,
Et tyran fort impérieux.
Toute l'engeance est fausse et triste,
Soupçonneuse, avare, égoïste :
Ils sont tous ingrats par surcroît.
Leur cœur glacé, leur crâne étroit,
De pauvre et petite mesure;
C'est dans le même cul-de-sac
Que les a logés la nature,
Qui leur fit un bon estomac,
Pour bien digérer une injure.
La bague est de riche monture :
Bêtise est le gros diamant;
Mais, ma foi, l'accompagnement
Est cent fois plus gros, je vous jure.

LA SOLITUDE ET L'AMOUR.

Il est deux biens charmans aussi purs que le jour,
Qui se prêtent tous deux une douceur secrète,
Qu'on goûte avec transport, que sans cesse on regrette,
C'est la solitude et l'amour.
Que je suppose un sage au fond de sa retraite,
Jeune et libre, aux neuf Sœurs consacrant ses travaux,
Idolâtrant les bois, les prés et les ruisseaux,
Le voilà bien heureux; cependant il soupire.
Que lui manque-t-il donc en un si beau séjour?
J'ai cru ses vœux remplis. Hélas! faut-il le dire?
Il lui manque un tourment: ce tourment, c'est l'amour.
Mais pourra-t-il quitter ce solitaire ombrage,
Ce cristal pur, ces fleurs?... Qui sait si la beauté
Dont en secret déjà son cœur est enchanté,
N'aime pas à son tour l'ermite et l'ermitage?
Comme ils vont le peupler par les plus tendres soins!
Si le désert convient au sage,
Des déserts aux amans ne conviennent pas moins.
Angélique à l'amour osait être rebelle;
Elle avait renversé la tête de Roland;
Vingt rois briguaient sa main. Qui leur préféra-t-elle?
Des hameaux un simple habitant.

Ce n'était qu'un berger; mais il était charmant:
Jeune, tendre, ingénu, beau comme elle était belle.
Un désert et Médor, ce fut assez pour elle.
L'amour dans l'univers est tout pour les amans.
Pour goûter ces enchantemens
Les Arabes sont faits. Des plaines embrasées,
Des chameaux, des pasteurs, des tribus dispersées,
Des caravanes harassées,
Traversant le désert sous l'œil brûlant du jour,
Un Océan de sable où parfois la nature
Sema de loin en loin des îles de verdure:
Tout promet, dans ce vaste et magique séjour,
Un long recueillement, une retraite sûre
Aux solitaires de l'amour.
Voici sur ce sujet (oh! vous pouvez m'en croire)
Un fait qui n'est pas inventé:
Depuis long-temps j'en sais l'histoire;
Abufar, sous sa tente, un soir me l'a conté.

Une jeune Persane, au cœur plein de franchise,
Aux yeux bleus, au front pur, par malheur fut éprise
D'un jeune et beau Persan peu fait pour s'enflammer.
Qui l'eût dit? tant d'amour ne la fit point aimer.
Son ingrat, né pour plaire, ignorait la tendresse.
Aux beautés d'Ispahan, dans sa frivole ivresse,
Il portait par orgueil ses inconstans désirs.
Hélas! il n'aimait point; il volait aux plaisirs.
Un jour sa belle amante à la douleur livrée,

Sombre, pâle, désespérée,
Enfin ne pleura plus. Dans ses muets tourmens,
Elle vend ses bijoux, ses plus beaux diamans,
Les convertit en or. Sans dessein, sans compagne,
La voilà courant la campagne;
Vers l'aride Arabie elle tourne ses pas.
Dans cette solitude immense
Son désespoir s'aigrit, sa douleur recommence.
En accusant tous les ingrats,
« Usbeck! mon cher Usbeck! tu me fuis, disait-elle;
« Tu me fuis! j'en mourrai... Tu me regretteras.
« Usbeck!... » Rien ne répond. Pas une grotte, hélas!
Qui lui redise au moins le nom de l'infidèle.
Tout se tait, tout est mort, tout. Les tombeaux n'ont pas
Ce silence effrayant. Une affreuse étendue;
Point de sol et point d'air, un soleil qui vous tue;
Pas une feuille qui remue,
Pas un seul oiseau dans les airs,
Du sable, encor du sable, et toujours des déserts.
Déjà l'ardente soif consumait Almazelle,
Quand, suivant une douce et légère gazelle,
Elle arrive à la source où s'allait à l'instant
Abreuver du désert ce paisible habitant.
L'herbe y croissait, dit-on, fine, épaisse, odorante;
Un vent léger soufflait, l'onde était transparente;
Des fleurs l'environnaient. Plus loin venaient s'offrir
Le doux fruit du palmier, son ombre bienfaisante,
La tranquille brebis, l'abeille voltigeante.

On eût dit que le ciel s'était fait un plaisir,
Pour les amans lassés, errans, près de périr,
De rassembler exprès, dans cette île charmante,
Entre la faim, la soif, la chaleur dévorante,
Flore, Pomone et le Zéphyr.
Mais sa douleur l'égare; elle était expirante,
Elle veut sur ses bords achever de mourir.

Le caprice du sort, qui des États dispose,
Je n'en sais pas trop bien la cause,
Avait rempli la Perse et de trouble et de sang.
Le sophi tout-à-coup avait perdu son rang.
Usbeck (il était brave) ayant servi sans doute
Le parti du vaincu, proscrit par le tyran,
Avait fui les palais et la cour d'Ispahan.
De la même Arabie il avait pris la route.
Dans les mêmes déserts, sous un ciel dévorant,
Il s'entend appeler, il s'étonne, il écoute :
—Usbeck!...—Oui, c'est sa voix. Almazelle, est-ce vous?
—Est-ce toi, cher Usbeck... Dans des momens si doux
Je vous laisse à juger des larmes,
Du remords, du pardon, des discours pleins de charmes.
Des regards, des soupirs, des longs ravissemens,
Et des transports de nos amans.
« Je bénis ton malheur, lui disait Almazelle;
« Il t'a rendu sensible, il t'a rendu fidèle.
« Ah! vivons dans ces lieux, époux, amans, amis,
Nous serons pasteurs de brebis.

« Ispahan t'égara, le désert nous rassemble.
« Oui, nous vivrons ici, pur et charmant séjour,
« Pour goûter le bonheur, pour le puiser ensemble
« Dans cette source de l'amour ! »
Ainsi, loin des grandeurs, sans ennui, sans alarme,
Nos pasteurs du désert s'enivraient de ce charme
Dont le cœur se remplit, et n'est jamais lassé,
Qui seul remplace tout, et n'est point remplacé.
C'est lui qui fait errer la chèvre voyageuse;
De ses feux, dans les airs, l'hirondelle est joyeuse;
Par lui je vois voguer le nid de l'alcyon;
Par lui rugit d'amour le terrible lion;
La colombe en gémit, le rossignol le chante;
L'air en est enflammé, la terre en est vivante.
Hélas! hélas! il fut un temps,
Quand la nuit lente et sombre était loin de l'aurore,
Où, sous un ciel d'azur, peuplé d'enchantemens,
De sylphes, de beautés aux bouches demi-closes,
Je croyais voir neiger tous les lis du printemps
Sur mon lit parfumé de roses.
Le jour, de mille appas à la fois enchanté,
J'y cherchais ma Vénus, j'en formais ma beauté.
Mon ame errait contente au gré de son prestige.
Ils ne reviendront plus ces momens trop heureux;
Les ennuis vont pleuvoir sur mes jours ténébreux.
Le matin nous ravit, le crépuscule afflige.
Amour, qu'ils m'étaient chers tes prestiges charmans!
Hélas! nous regrettons jusques à tes tourmens;

Nous briguons tes faveurs, nous cherchons tes orages;
Tu nous plais sur tous les rivages;
Tu nous défais du temps, de nous, de notre ennui;
Ton charme est tout-puissant, tout est heureux par lui,
Les rois et les bergers, les fous comme les sages.
Tu couvres le présent de tes plus tendres gages;
Tu fais par ta magie avancer l'avenir.
Ah! si vers le passé nous pouvions revenir,
Et du moins par le souvenir
Glaner dans ce pays plein de douces images!
Ah! que n'es-tu de tous les âges!
Songe trop enchanteur, devrais-tu donc finir?

LE VIEILLARD HEUREUX.

Dans un clos peuplé d'arbres verts,
Libre et caché sous des couverts,
Je goûte, dans un calme extrême,
Et la nature, et les beaux vers,
Et l'amitié, ce bien suprême.
Loin de moi portant ses transports,
Il a volé sur d'autres bords,
Le dieu charmant par qui l'on aime;
Il ne m'a pas quitté de même,
Le dieu charmant qui nous endort.

La fleur soporative et chère
A secoué sur ma paupière
Un sommeil plus doux et plus fort.
En voyant venir la vieillesse,
J'ai pris pour mon maître en sagesse
De Minerve le grave oiseau,
Vivant en paix sur son rameau.
Sans bruit, à l'écart, et dans l'ombre,
Ermite aussi, pas aussi sombre,
Je vis en paix sous mon berceau,
Des humains fuyant le grand nombre,
Tout soin, tout honneur, tout fardeau,
Sans bâtir projet ni château,
Sans jamais rêver la vengeance.
De l'injustice et de l'offense
L'oubli coule avec mon ruisseau.
Peu de besoins fait mon aisance;
Je suis sans peine à leur niveau.
Presque assez, c'est mon opulence.
J'ai du vin vieux dans mon caveau,
Dans mon bosquet j'ai du silence.
La Parque m'offre ses ciseaux,
Et moi je laisse à ses fuseaux
Dévider ma seconde enfance;
Et ces vers, venus dans mon clos,
Je vais les dire, à peine éclos,
A mon vieil ami qui s'avance.

A MON PETIT LOGIS.

Petit séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille,
Où je vis, m'endors, et m'éveille,
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance;
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi.
O mon lit! ô ma maisonnette!
Chers témoins de ma paix secrète,
C'est vous, vous voilà, je vous voi!
Qu'avec plaisir je vous répète:
Il n'est point de petit chez soi!

A MON PETIT PARTERRE.

Petit clos où parmi mes fleurs
Je vois un bouquet pour Lisette,
Dont je sens les douces odeurs,
D'où j'entends chanter la fauvette,
Charme mes yeux par tes couleurs!
Déjà me rit la violette.
Beauté simple, et vive, et discrète,
La Vallière lui ressemblait;
Comme elle, humble et douce elle était;
Point fière, point ambitieuse,
Sans art, sans bruit, sans faste heureuse,
C'était pour aimer qu'elle aimait.
Avec ta houpe fastueuse,
Toi, pavot dangereux, va-t-en;
Porte ailleurs ta tête orgueilleuse;
Tu me rappelles Montespan.
Et toi, gentille marguerite,
Te voilà! Montre-moi, petite,
Tes points d'or, tes larmes d'argent.
O vous! que mon œil diligent
Dès le matin vient voir éclore,
Lis si pur, si frais, si brillant

Des feux et des pleurs de l'Aurore;
Et toi, rose, ou fleur de l'amant,
Que Vénus, de son teint charmant,
De son souffle embaume et colore,
Pour moi, croissez, vivez encore!
Nous n'avons tous deux qu'un moment.

A MON PETIT POTAGER.

Petit terrain qui sais fournir
De doux fruits mon petit ménage;
Où ma laitue aime à venir,
Où ton chou croît pour mon potage,
Je veux tout bas t'entretenir:
Réponds-moi, j'entends ton langage.
Si je voyageais? — Et pourquoi?
Es-tu las d'être bien chez toi?
— Je voudrais vivre avec les hommes.
— Avec eux! Ce sont presque tous
Des méchans, des sots et des fous,
Sur-tout dans le siècle où nous sommes.
— De leur plaire je prendrai soin;
J'en aimerai quelqu'un peut-être.
Notre esprit se plaît à connaître;

Plus instruit, je verrai plus loin.
— Que dis-tu là, mon pauvre maître?
Crois-moi, trop penser ne vaut rien;
Trop sentir est bien pire encore!
Déjà ma pêche se colore,
Mes melons te feront du bien.
— Il me faudra donc, au village,
Vieillir sans nom sous mon treillage?
Je pourrai voir tout à loisir
Mes lézards aller et venir
Sous les murs de mon ermitage.
— Est-ce un malheur? Va, plus d'un sage,
Dans les soupirs, dans les dégoûts,
Du bonheur, sur des flots jaloux,
Poursuivant la trompeuse image,
S'est écrié dans son naufrage:
« Ah! si j'avais planté mes choux. »

A MON CAVEAU.

Dans ce caveau frais et joli,
Où, sans me vanter, je vous range,
Tous les ans, après la vendange,
Mes vingt feuillettes d'un Marli

Que je bois toujours sans mélange,
O mon vin, prête-moi tes feux!
Je vais entonner ta louange.
Il nous faut un prodige étrange:
Enivre-moi si tu le peux.
Parfois plus d'un auteur fameux
Vit blanchir et fumer son verre
Des flots d'un Champagne écumeux
Qui s'irritait dans la fougère;
Et soudain buvant sa colère,
Lui dut les traits les plus heureux.
Que de fois ta verve légère,
Aï, dans des soupers brillans,
En mille éclairs étincelans
Fit jaillir l'esprit de Voltaire!
Ta sève agitant les cerveaux,
Rompant ses fers, Bacchante aimable,
Autour de lui tombait à table,
En torrens de mousse adorable,
De ris, de verve et de bons mots.
Corneille, au front mâle et sévère,
Français avec un cœur romain,
Grace au Beaune, grace au Madère,
Se mettait quelquefois en train.
Ce bonhomme, sa coupe en main,
Creusait plus d'un grand caractère,
Et terrible, au fond de son sein,
Comme en un volcan toujours plein,

Entendait gronder son tonnerre.
Je crois que nos vins de Marli
Ne l'auraient pas si bien servi.
Sur ce point-là je me résigne.
Ah! le Parnasse a des coteaux,
Des bosquets, des fleurs, des ruisseaux,
Et pas un seul arpent de vigne.
Quel oubli! le Bacchus gaulois
Versa tous ses dons à la fois
Sur la Champagne et la Bourgogne.
Mais je bois sans être jaloux,
Je bois rondement, sans courroux,
Et sans que mon front se renfrogne,
Nos vins d'Auteuil et de Saint-Clou,
Et de Nanterre et de Chatou,
Et le Surène et le Boulogne,
Que Dieu fait croître auprès de nous:
Le même bois les produit tous.
L'important, disait feu Grégoire
En parlant du vin, c'est de boire.
Qu'il soit veillé, fait au logis,
Bien cuvé, clair comme un rubis;
Que grain à grain on vous l'égrappe;
Bu sans eau, notez bien ceci,
Je vous réponds d'un vin qui tape
Autant au moins que vin du Pape,
Fût-il ou de Garche ou d'Issi.
Maître Adam pensait bien ainsi

Lorsqu'à Nevers, dans son délire,
Il célébrait, sous son caveau,
Son vin d'Arbois, vieux ou nouveau,
En vers qu'il dédaignait d'écrire,
Mais qui, sortis de son tonneau,
Sans rabot, sans maillet, sans lime,
Opulens de verve et de rime,
Montaient fumans à son cerveau.
Vin fécond, quel est ton empire!
Vin charmant, tu n'as qu'à sourire,
Le triste amant est consolé.
Sur les maux que me fit Ismène,
Ton nectar à peine eut coulé,
Que je voyais, moins désolé,
Se perdre dans ton jus perlé
Les rigueurs de mon inhumaine.
Que le Falerne chez Mécène
D'Horace égayait les festins!
C'est là, content de ses destins,
Qu'il oubliait, dans son ivresse,
Et tous les torts de sa maîtresse,
Et les vers de tous les Cotins.
Des Graces le poëte antique,
Sur sa lyre anacréontique
Chantait, au déclin de ses jours :
« O vins enchanteurs de la Grèce!
« Soyez pour moi, pour ma vieillesse,
« Encor plus chers que mes amours! »

Lorsque Rabelais en folie,
La joie et le ris dans les yeux,
D'esprit, d'ivresse radieux,
Plongeait sa raison dans l'orgie,
Ce n'était point, je le parie,
En lui versant du vin de Brie,
C'était à coups de Condrieux.
Et quand notre bon La Fontaine,
Sans bruit, dans un vin fortuné,
Vous avait pris son Hippocrène,
Vieil enfant, sans soins et sans peine,
Comme il dormait après dîné!
Mais quel est, tenant une lyre,
Ce mortel que Saint-Maur admire,
Dont mon œil d'abord est charmé?
C'est Chaulieu, ce convive aimable,
Pour les fleurs, le sommeil, la table,
Les beaux vers, les belles formé;
Chaulieu, des Graces tant aimé,
Prônant le plaisir par l'exemple,
S'enivrant, aux banquets du Temple,
D'un vin par le temps parfumé.
Amant léger, mais ami rare,
Du tendre et délicat La Fare,
S'il apprit à sentir l'amour,
A La Fare il apprend à boire
Entre les Muses et la gloire,
Entre les ris et la victoire,

Vénus, Vendôme et Luxembourg.
Le dur Caton buvait dans Rome;
Chapelle au vin donnait la pomme;
Piron buvait, et l'on sait comme;
Boileau buvait; je bois aussi,
Car j'ai toujours, en honnête homme,
Honoré le vin, Dieu merci.

A MON CAFÉ.

Mon cher café, viens dans ma solitude
Tous les matins m'apporter le bonheur;
Viens m'enivrer des charmes de l'étude;
Viens enflammer mon esprit et mon cœur.

Que ta vapeur pour mon Homère antique
Soit un encens qui lui porte mes vœux.
Parfume bien sa barbe poétique,
Et ce laurier qui croît sur ses cheveux.

Mon cher café, dans mon humble ermitage,
Que les beaux-arts, les innocens loisirs,
La liberté, ce seul besoin du sage,
Que tes faveurs soient toujours mes plaisirs.

Mais je soupire, ô nectar redoutable!
De ton pouvoir est-ce un effet nouveau?
Ah! ce matin, un enfant secourable
Pour te chauffer me prêta son flambeau.

Je m'en souviens : il avait l'air timide :
Je l'observais; il voulut m'éviter.
Dans la liqueur il mit un doigt perfide.
Oui, c'est l'Amour; je n'en saurais douter.

Il y mêla les langueurs, la constance,
Les longs désirs, tout ce qui peut charmer;
Il oublia d'y laisser l'espérance :
J'aimerais seul; je n'ose point aimer.

A MES PÉNATES.

Petits dieux avec qui j'habite,
Compagnons de ma pauvreté,
Vous dont l'œil voit avec bonté
Mon fauteuil, mes chenets d'ermite,
Mon lit couleur de carmelite,
Et mon armoire de noyer,
O mes Pénates! mes dieux Lares,

Chers protecteurs de mon foyer!
Si mes mains, pour vous fétoyer,
De gâteaux ne sont point avares;
Si j'ai souvent versé pour vous
Le vin, le miel, un lait si doux,
Oh! veillez bien sur notre porte,
Sur nos gonds, et sur nos verroux,
Non point par la peur des filoux;
Car que voulez-vous qu'on m'emporte?
Je n'ai ni trésors ni bijoux;
Je peux voyager sans escorte.
Mes vœux sont courts; les voici tous:
Qu'un peu d'aisance entre chez nous;
Que jamais la vertu n'en sorte.
Mais n'en laissez point approcher
Tout front qui devrait se cacher,
Ces échappés de l'indigence,
Que Plutus couvrit de ses dons,
Si surpris de leur opulence,
Si bas avec tant d'arrogance,
Si petits dans leurs grands salons.
Oh! que j'honore en sa misère
Cet aveugle errant sur la terre,
Sous le fardeau des ans pressé,
Jadis si grand par la victoire,
Maintenant puni de sa gloire,
Qu'un pauvre enfant, déjà lassé,
Quand le jour est presque effacé,

Conduit pieds nus, pendant l'orage,
Quêtant pour lui sur son passage,
Dans son casque ou sa faible main,
Avec les graces de son âge,
De quoi ne pas mourir de faim.
O mes doux Pénates d'argile!
Attirez-les sous mon asile!
S'il est des cœurs faux, dangereux,
Soyez de fer, d'acier pour eux.
Mais qu'un sot vienne à m'apparaître,
Exaucez ma prière, ô dieux!
Fermez vite et porte et fenêtre!
Après m'avoir sauvé du traître,
Défendez-moi de l'ennuyeux!

A MON PETIT BOIS.

Salut, petit bois pleins de charmes,
Cher aux amis, cher aux neuf Sœurs;
Où la nuit, les loups, les chasseurs
N'ont jamais porté les alarmes!
Salut, petit bois où j'entends,
Parmi tant d'oiseaux si contens,
Des voix sans malheur douloureuses,

Sans bravo des roucoulemens,
Sans paroles des airs charmans,
Des Saphos par l'amour heureuses!
Voix tendres, voix mélodieuses,
A vous, dans ce bois, je m'unis;
C'est le pays des bons ménages :
Le plaisir est sous les feuillages,
Le bonheur est dans tous les nids.
Dis-moi, timide tourterelle,
Dis-moi, touchante Philomèle,
Si jamais, la nuit ou le jour,
J'ai troublé ta plainte innocente,
Tes feux, ta famille naissante,
Et les échos de ton séjour?
Soit en hymen, soit en veuvage,
Toujours en paix sous cet ombrage,
Tu vécus ou mourus d'amour.
Heureux qui possède en ce monde
Un joli bois dans un vallon,
Tout auprès petit pavillon,
Petite source assez féconde!
De ce bois le ciel m'a fait don.
Quand sa feuille s'enfle et veut naître,
J'assiste à ses progrès nouveaux;
Mon œil est là sous ses rameaux,
Qui l'attend et la voit paraître;
L'été, je lui dois mes berceaux,
La plus douce odeur en automne,

Un abri contre l'aquilon
Quand je vais lisant Fénélon;
Et l'hiver, chaque arbre me donne,
Utile en toutes les saisons,
Lorsque sous le toit des maisons
Un réseau d'argent par-tout brille,
Et l'éclat dont mon feu pétille,
Et la chaleur de mes tisons.
C'est là, c'est dans cet Élysée,
Frais à l'œil, doux à la pensée,
Cher au cœur, que j'aime à venir,
Auprès d'un asile modeste,
Avec un ami qui me reste,
Ou rêver ou m'entretenir,
En admirant un site agreste,
Ou ce beau dôme bleu céleste,
Palais d'un heureux avenir.

Bois pur, où rien ne m'importune,
Où des cours et de la fortune
J'ignore et la pompe et les fers,
Où je me plais, où je m'égare,
Où d'abord ma muse s'empare
De la liberté des déserts;
Où je vis avec l'innocence,
Le sommeil et la douce aisance,
Et l'oubli de cet univers,
Loin de moi jetant dans les airs

Tous les orgueils de l'importance,
Tous les songes de l'espérance,
Et l'ennui de tous les travers;
Où pour moi, ma seule opulence,
Ce que je sens, ce que je pense,
Devient du plaisir et des vers.
O le plus charmant bois de France!
Que de douceur dans tes concerts!
Quel entretien dans ton silence!
Quel secret dans ta confidence!
Que de fraîcheur sous tes couverts!

A MON RUISSEAU.

Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi je crains la foule;
Comme toi j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots, et tes fleurs.

Le lis frais, l'humble marguerite,
Le rossignol chérit tes bords;
Déjà sous l'ombrage il médite
Son nid, sa flamme, et ses accords.

Près de toi, l'ame recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers :
Ton flot, pour la mélancolie,
Se plaît à murmurer des vers.

Quand pourrai-je aux jours de l'automne
En suivant le cours de ton eau,
Entendre et le bois qui frissonne,
Et le cri plaintif du vanneau!

Que j'aime cette église antique,
Ses murs que la flamme a couverts,
Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs!

Par une mère qui chemine,
Ses sons lointains sont écoutés;
Sa petite Annette s'incline,
Et dit *Amen!* à ses côtés.

Jadis, chez des vierges austères,
J'ai vu quelques ruisseaux cloîtrés

Rouler leurs ondes solitaires
Dans des clos à Dieu consacrés.

Leurs flots si purs, avec mystère,
Serpentaient dans ces chastes lieux,
Où ces beaux anges de la terre
Foulaient des prés bénis des cieux.

Mon humble ruisseau, par ta fuite
(Nous vivons, hélas! peu d'instans)
Fais souvent penser ton ermite,
Avec fruit, au fleuve du temps.

MON CABARET.

Dans Orléans on m'a conté
(Dieu merci, c'est la vérité)
Qu'au fond de sa forêt antique,
Fond ténébreux, sourd, aquatique,
En troupe, vers la fin du jour,
Les sangliers de ces montagnes
Descendaient avec leurs compagnes
Et les chers fruits de leur amour.
C'est là, parmi des roches creuses,

De vieux troncs, des marres nombreuses,
Que nos amis avec gaîté,
Au rendez-vous toujours fidèles,
Vont dans ces coupes naturelles
Boire ensemble à la liberté.
Entre ces confrères paisibles
Il n'est pas de tien ni de mien :
Aussi sont-ils incorruptibles.
Si leurs défenses sont terribles,
C'est pour le chasseur et le chien.
Leur port, leur mine est un peu dure;
Mais passez sans leur faire injure,
Ils ne vous diront jamais rien.
Robustes et francs par nature,
Leur brusque humeur, leur fier maintien,
Leur coup de boutoir, je vous jure,
Convient assez aux gens de bien.
Et moi qui, d'une ardeur extrême,
Sans projet, sans déguisement,
Dans l'amitié tout bonnement
N'ai cherché que l'amitié même;
Et moi qui, dès l'enfance épris
De Jean La Fontaine et d'Horace,
Des bons cœurs et des bons esprits,
Ai quelquefois trouvé ma place
A ces soupers où des amis,
Leurs coudes sur la table mis,
Entre le raefort et la poire,

Sans avoir un air trop jaloux,
Semblaient goûter ce bien si doux
De s'aimer, s'entendre, et se croire;
A ces soupers où tout vous rit,
La beauté, la grace, et l'esprit,
Et dont le bon goût se fait gloire,
Où tout plaît et vient vous charmer,
Et cet œil bleu qu'il faut aimer,
Et ce vin d'Aï qu'il faut boire;
Amis, quand vous me ravissez,
Quand mon cœur de bonheur s'enivre,
Quand il s'ouvre, et parle, et se livre,
Quoi! c'est vous qui me trahissez.
Allons, fuyons, c'en est assez.
Que l'or et le plaisir vous dure :
J'emporte avec moi ma blessure
Et le trait dont vous me percez :
Mes songes heureux sont passés,
J'ai vu trop clair dans la nature.
Adieu donc, ô jeunes attraits!
Vieillesse d'un vin toujours frais,
Bal masqué, brillante imposture,
Cœurs si faux que j'ai crus si vrais,
Des braves gens de nos forêts
Je vais voir la marche et la hure!
Oh! que j'aime tous ces halliers,
Tous ces épais genévriers,
Et ces rocs, et cette ombre noire!

Adieu, mes amis. Je vais boire
Au cabaret des sangliers.

A MA MUSETTE.

Confidente sensible, et rarement muette,
Compagne du pasteur, fardeau cher et léger,
Pour la première fois dont je vais me charger
Quand mes moutons sont prêts à suivre ma houlette,
O ma chère et tendre musette!
Allons, viens avec moi, je me suis fait berger.
De mon utile état je prends la douce marque,
Sans qu'on s'en aperçoive, et sans qu'on le remarque.
Le village l'ignore : on n'en dit pas un mot.
Pour nous, mes chers moutons, on ne fait point de fêtes.
Aux yeux de l'homme ingrat vous n'êtes que des bêtes,
Et moi je ne suis que Pierrot.
Pour servir un monarque en ses vastes conquêtes,
Qu'on reçoive un guerrier, pour lui le tambour bat,
Son grade est proclamé dans le plus grand éclat.
Environné de baïonnettes,
L'autel d'un Dieu de paix voit bénir des trompettes,
Des piques, des drapeaux, instrumens des combats.
Eh! pourquoi ne bénit-on pas

Les chalumeaux et les musettes,
De même qu'on bénit les outils du trépas?
Mais puisque tout pasteur prend un pouvoir suprême
Sur le peuple bêlant (car c'est un peuple enfin),
Quoi! ne pourrait-on pas, comme on dit Charles-Quint,
Dire aussi Pierrot-Quatrième?
Pourtant, houlette en main, quand un pasteur nouveau
Marche en tête de son troupeau,
N'est-ce donc pas pour eux une pompe assez belle
Que la voûte des cieux, l'encens de mille fleurs,
Le chant de mille oiseaux, et cette aurore en pleurs
Où, dans un point brillant, l'œil du monde étincelle?
Moutons, mes chers moutons, vous voilà dans des prés
Gras, l'honneur du printemps, de ruisseaux entourés:
Ces ruisseaux sont couverts de saules dans leur fuite;
C'est pour vous, en jouant, que Zéphyr les agite.
Là bas, vienne l'été, quand l'herbe brûlera,
Quand le midi s'embrasera,
Sur vous, couchés en rond, délicieux asile,
Arbre cher aux troupeaux, ce grand chêne étendra,
Large et riche en fraîcheur, sa forêt immobile,
De nos chiens haletans l'œil lui seul veillera;
Mais quand nous parquerons dans les nuits de l'automne,
C'est alors que sur-tout leur garde sera bonne;
Car il est des méchans conjurés contre vous.
Il en existe, hélas! pour tous tant que nous sommes:
Dans les bois, dans les eaux, dans les airs, chez les hommes;
Comme ils ont des moutons, ils ont aussi des loups.

Mais j'ai de braves chiens, peuple innocent et doux :
De cette vieille guerre ils ont déjà l'usage;
Avec eux de berger j'ai fait l'apprentissage.
Mon doigt, dès qu'il leur parle, est obéi soudain.
Ils ont des yeux d'Argus, aux pieds ils ont des ailes,
Dans le combat des dents cruelles;
Par eux le loup vous guette et vous attaque en vain.
Qu'ont-ils reçu de moi pour prix de tant de zèle,
Ces bons chiens, mes amis, votre garde fidèle?
Un mot, une caresse, avec un peu de pain.
Oh! que je hais les loups, ces ardens meurt-de-faim,
Trop doués de vigueur, d'esprit, de patience,
Tous ligués pour la proie, et se mangeant entre eux;
Si bas quand ils sont pris, féroces sans vaillance,
Égorgeant avec joie, hardis s'ils sont nombreux.
Ils attendent le soir, scélérats ténébreux;
C'est l'heure où le meurtre commence :
Leur gueule est infernale, et leur œil est affreux.
Le ciel, pour nous punir, en a permis l'engeance.
Mais j'entrevois l'hiver, le bon temps des hameaux.
La pesante charrue est enfin dételée.
L'herbe est dans les bercails par-tout amoncelée.
Les enfans bien couverts dorment dans leurs berceaux.
C'est le moment de la veillée,
Avec ses jeux, ses tours, ses contes, ses fuseaux.
J'entends jusqu'aux éclats rire Chloé, Lisette.
Messieurs les pasteurs de troupeaux,
Ouvrez-moi, s'il vous plaît, je suis pasteur d'agneaux;

Regardez plutôt ma musette ;
J'en sais jouer sur tous les tons.
C'en est fait, ma fortune est faite.
Que le ciel me donne une Annette,
Et je me borne à mes moutons.

MA PROMENADE

AU BOIS DE SATORI, PRÈS DE VERSAILLES.

Un jour au bois de Satori,
Bois des amans et des poëtes,
Bois charmant que j'ai tant chéri,
Dont j'ai su les routes secrètes,
Je descendais seul, m'en allant
Le soir, ma promenade faite,
Le front paisible, et d'un pas lent,
Regagner mon humble retraite.
C'était le temps où les coteaux,
Les forêts, les airs et les eaux,
Les champs, les vergers de Pomone,
Jaunissant leurs vastes tableaux,
Se teignent des mâles pinceaux
De la grave et touchante automne :

Temps où le cœur plus recueilli,
Dans sa pensée enseveli,
Aux plus doux songes s'abandonne.
Grace à l'enchantement fécond
De mes heureuses rêveries,
Je me croyais, par leurs féeries,
Dans les états de Céladon,
Au sein des fleurs et des prairies,
Y portant gentil chapeau rond,
Panetière et petit jupon,
Musette aussi. Dans le canton,
On m'appelait, c'était mon nom,
Pasteur de la belle Égérie.
Je tenais mon Tibulle en main.
Tout près de moi, dans mon chemin,
Sur le penchant de la montagne,
S'offre un troupeau que j'accompagne.
Les moutons viennent me chercher :
Un pauvre agneau vient me lécher.
Oh! dis-je, famille innocente,
Sans nul fiel, timide, impuissante;
Et toi qui les défends des loups,
Chien vigilant, brave et docile;
Et toi, pasteur sensible et doux,
Dont l'œil les suit, les compte tous,
Et leur cherche un vallon fertile,
De vous que j'aime à m'approcher!
Bientôt, en vers faits pour toucher,

De moi vous aurez une idylle.
Avec eux je rentre à la ville :
Ce pasteur, c'était un boucher.

MES TROIS THÉRÈSES.

De Thérèse, dans le silence,
Oui, le nom me revient toujours.
Ce nom fut fait pour les amours,
Pour l'amitié, pour la constance;
Il m'était cher dans mon enfance,
Il m'est cher dans mes derniers jours;
J'aimai trois Thérèses au monde.
De ces trois il m'en reste deux;
L'une est ma sœur. Ces chastes nœuds,
Par une affection profonde,
De tendres vœux, de soins charmans,
De mille doux épanchemens
Sont pour nous la source féconde.
Thérèse est un nom de candeur,
De paix, d'union, de bonheur :
On le prononce avec douceur.
Mais s'il est vrai qu'une cousine
Soit pour nous presque une autre sœur,

Cette autre Thérèse divine,
Comment l'effacer de mon cœur?
Des deux sœurs le ciel nous fit naître.
Jamais, dans l'empire amoureux,
Brune plus piquante peut-être,
Sans le savoir, sans se connaître,
N'eut droit d'allumer tant de feux.
Je remarquai ses premiers jeux,
De sa voix les accens heureux,
Son front pur, fait pour toujours l'être;
Ses cheveux noirs, fins et bouclés,
Par leurs nœuds, leur richesse enflés;
Sa blancheur, ce souris qui flatte;
Une bouche où l'émail éclate;
Son corps souple, aisé, fait au tour;
Ses beaux yeux, leur vive étincelle;
Le ris naïf de leur prunelle;
Son cœur nu, s'offrant sans détour;
Son goût, sa grace naturelle
D'une fleur faisant un atour;
Sa raison folâtre et nouvelle.
Puis je la vis, comme un beau jour,
Croître et briller, tout-à-fait belle.
C'était des Graces le modèle,
Des bois la chaste tourterelle,
Et la Thérèse de l'Amour.
Une autre Thérèse, bien chère,
Posséda mon cœur sur la terre.

Qu'elle m'aima! Tristes adieux!
Mais mains ont fermé sa paupière.
Mes soupirs! sortez pour ma mère!
Et vous, pleurs, coulez de mes yeux

MA SAINT-MARTIN.

Mes amis, c'est la Saint-Martin,
Le plus grand Saint que Dieu fit naître,
Tant fêté, si digne de l'être,
Tant sonné depuis le matin.
La joie et l'honneur du festin,
Son dindon bientôt va paraître,
Le voilà! L'air est parfumé.
Périgord! il faut que je chante
Le sol heureux, du ciel aimé,
D'où nous vient ta truffe odorante.
Que la brume attriste les airs;
A table, que font les hivers
Quand c'est Saint-Martin que l'on chante?
Notre chère est très-peu brillante;
Mais pour nous, mais pour nos couverts,
Elle est bonne, elle est suffisante.

Nous n'avons point des cœurs ingrats,
Assez vains, dans nos doux repas,
Pour rougir de la vinaigrette.
On l'inventa je ne sais quand;
Mais ce mets simple, humble et piquant,
Fut deviné par un poëte;
Et ce lard fin que j'aperçois
N'aura rien gâté, je le crois,
Au bon goût de notre omelette.
N'avons-nous pas santé parfaite,
Bonne humeur, bon feu, bon logis,
Un front pur qui ne craint personne,
Un cœur franc et qui s'abandonne;
Autour de nous de vieux amis,
Des Hébés à mine friponne;
Et Saint-Martin qu'on carillonne,
Son drapeau flottant dans les airs,
Nos jolis mots, nos jolis vers,
L'appétit qui tout assaisonne,
Et ces fruits dorés par l'automne
Pour le luxe de nos desserts?
Oh! vive un petit ermitage,
Suffisant pour un homme sage,
Ennemi de tout embarras!
C'est là qu'on est libre tout bas,
Que l'on ne craint point la visite
D'un sot qui ne vous entend pas,
Ou d'un méchant qui vous irrite.

On rêve, on dort, on y médite;
Le travail en chasse l'ennui.
A dîner l'ami pauvre invite
Son ami pauvre comme lui.
C'est là que les Muses, les Graces,
Ont peut-être trouvé leurs places
Plus souvent que dans ce salon,
Brillant d'or, à voûte pompeuse,
Où l'opulence fastueuse
Donnait les dîners d'Apollon.
C'est là, dans une vie heureuse,
Contens de mets simples comme eux,
Que plus d'un écrivain fameux,
Sans l'avoir peut-être osé croire,
Noble amant de sa liberté,
Dans une douce obscurité,
Sans briguer ni presser sa gloire,
A mûri sa célébrité.
Oh! quel plaisir dans les orages,
De son donjon délicieux,
De voir, entr'ouvrant les nuages,
Par sa foudre et par ses tapages,
Jupiter ébranlant les cieux!
Oh! quel plaisir pour les Chaulieux,
Les La Fares, les Deshoulières,
De nous y peindre au sein des bois,
Dansant au son vif du hautbois,
De jeunes et tendres bergères

Dont l'œil ne peut suivre les pas!
Leurs pieds légers et délicats
N'y font point de tort aux fougères;
Ils touchent, mais ne posent pas:
Il en reste assez pour nos verres
Et pour trinquer dans nos repas.

Dans son joli juste d'indienne,
La voyez-vous ma Julienne,
Qui ne hait pas les beaux esprits;
Ma Julienne, jeune et sage,
L'esprit follet de mon ménage,
Dont le fil joint tous mes écrits,
Me montrer dans l'ombre, et bien close,
Ma Jacqueline qui repose,
Attendant ces momens chéris
Où sa joyeuse et large panse
Se fait crier, Place! et s'avance
Au milieu des chants et des ris.
Le temps, hélas! mes chers amis,
Comme un torrent se précipite;
Il nous parle, il nous dit à tous:
« Aimez, buvez, rien n'est si doux.
« Le passé s'efface et nous quitte,
« Déjà le présent est en fuite,
« L'avenir se moque de vous. »
Il a raison, mes camarades;
Croyez-moi, vidons le caveau;

Saint-Martin n'aima jamais l'eau.
A leur grotte, à leur clair ruisseau
Renvoyons les froides naïades.
Le temps, le temps fuit loin de nous :
Ma bouteille avec ses gloux-gloux,
C'est là mon urne et mes cascades.
Mais le voilà, ce vin joli,
Franc Champenois, qu'on nomme *Aï*,
Que pour nous le soleil parfume!
Comme il s'agite, et monte, et fume!
Comme il part avec son écume!
Buvez, buvez, dépêchez-vous;
Allons, ne comptez point les coups.
Salut au vin, puis à Grégoire,
Puis à l'Amour, puis à la Gloire;
Elle est pourtant un peu catin,
Mais elle est belle, il faut y boire.
Quel bonheur! quel charmant festin!
Mes tonneaux, Bacchus me les perce;
Mon moka, Vénus me le verse.
Amis, laissons faire au destin;
Mais buvons tandis qu'il nous berce;
Buvons, voyons tout sans effroi.
Qu'importe d'être ermite ou roi?
Nous mourrons bientôt. Julienne,
Le noyau! le noyau! Qu'il vienne!
M'entends-tu? Fais-nous boire et boi.
De ce vieux nectar qui m'enchante

Verse à ton fils, verse à ta tante.
Mes amis, la terre est à moi!

MON PRODUIT NET.

Grand philosophe économiste,
Du produit net admirateur,
Tu me dis : — Montre-moi la liste
Des choses qui font ton bonheur.
Tes plaisirs? — Des amis du cœur.
— Ta santé? — C'est la tempérance.
— Tes travaux? — J'écris et je pense.
— Tes désirs? — Ne faire aucuns vœux.
— Ton trésor? — Mon indépendance.
— Ton produit net? — Je vis heureux.

A MA CHARTREUSE,

EN SAVOIE.

Savoie, ô mon pays! berceau de mes aïeux,
Climat doux à mon cœur, qui vis naître mon père,

Sous un modeste toit où la vertu fut chère,
Au pied d'un mont audacieux
Qu'en montant sur son char le soleil radieux
Fait resplendir au loin de sa haute lumière (1),
Qu'embellit de ses dons le retour du printemps,
Qui mêle avec ses fleurs les trésors renaissans
De mille plantes salutaires,
Au bruit de cent ruisseaux, sous les frimas errans,
Qui, seuls, croisés, unis, cachés, reparaissans,
Amoureux de la primevère,
Ruisseaux encor, bientôt torrens,
A travers les rochers et leurs débris roulans,
Vont tous avec fracas se jeter dans l'Isère;
Savoie, ô mon pays! berceau de mes aïeux,
Montre-moi, découvre à mes yeux
Les asiles sacrés, les retraites austères
Où saint Bruno, du haut des cieux
Vit de ses chers enfans les essaims solitaires
Se poser, colons volontaires,
Dans tes déserts religieux.
Salut, trois fois salut, cellule où Dieu m'attire,
Où mon cœur reste, et d'où j'admire

---

(1) Cet endroit est le village de Haute-Luce, nom qui vient de ces deux mots latins, *alta lux*, signifiant *haute lumière*. Ce village est auprès de Saint-Pierre-le-Moûtier, la capitale et le siége de l'archevêché de la Tarentaise, en Savoie.

Sous ses hauts monts glacés, dans le ciel suspendus,
Sur ses frimas percés de mille fleurs nouvelles,
Les abeilles cueillir leurs trésors blancs comme elles,
Au milieu des parfums dans les airs répandus.
Peuple aimable de sœurs! oui, vos soins assidus,
        Oui, vos travaux semblent me dire :
        « C'est ici qu'il nous faut produire,
« Nous, le doux miel des fleurs, vous, celui des vertus.»
Désert, heureux désert, quels sont tes privilèges!
        De mille appâts, de mille pièges
Tu préserves mon cœur, mes oreilles, mes yeux.
Ton asile est un ciel d'où je m'élève aux cieux;
Où je change en printemps l'hiver dont tu m'assièges;
        Où, parmi les rocs et les neiges,
La nuit entend gémir tes chants mystérieux.
Sois mille fois béni, désert qui me protèges!
Que ma vie et ma mort se renferme en ces lieux;
Garde bien mes soupirs, mes pas silencieux,
        Mon humble toit religieux,
        Le jardin de ma jeune abeille,
        Mon doux repos quand je sommeille,
        Ma conscience, quand je veille,
Et la paix de mon ame et son vol vers les cieux!

A MON CHEVET.

O MON cher conseiller, mon ami le plus sûr,
Laisse-moi, mon chevet, lorsque minuit s'avance,
Quand de l'obscurité s'étend le voile immense,
Lorsque Morphée en main tient son pavot obscur,
Sur ton heureux duvet, doux comme l'innocence,
Reposer ma tête en silence,
Avec un cœur tranquille et pur!
Sois-moi pendant le jour comme un censeur austère,
Comme une oreille qui m'entend,
Comme un œil qui me voit; répète-moi souvent :
« Jamais à la vertu ne fais rien de contraire,
« Vis sans avoir besoin des ombres du mystère;
« Cette nuit ton chevet t'attend.
« Que ce mot, Ton chevet, t'épouvante et t'éclaire.
« Et si, dans quelque cas à l'honneur important,
« Entre plusieurs partis tu balançais flottant,
« Dis-moi, sans te troubler : Je vais sortir de doute;
« Pour décider mes pas, pour diriger ma route,
« Mon conseil est tout prêt, et mon chevet m'attend. »
C'est là que, dans les nuits, ce muet Rhadamanthe
Parle à chacun de nous. Ou monarque ou berger,
C'est là qu'il est tout prêt à nous interroger.

L'or, la gloire, le rang, rien ne nous en exempte,
Jaloux inquisiteur, il aime à tout savoir.
Malgré nous, dans le jour, il est sur nos vestiges;
Il opère en secret quelquefois des prodiges,
Des changemens subits qu'on ne peut concevoir.
Les songes rians et paisibles,
Les songes vengeurs et terribles,
L'environnent sans cesse, et sont en son pouvoir.
Son équité nous plaît, sa rigueur a des charmes:
Il applaudit le fort; le faible, il l'affermit.
Que de fois il calma la vertu qui gémit!
Le pauvre, il le console, il l'endort dans ses larmes;
Il soutient l'innocent, il laisse à ses alarmes
Le méchant qui veille et frémit.
Mais sur son duvet fin, moelleux, sûr et tranquille,
Pour un cœur attentif, à ses avis docile,
Ah! qu'il est doux de s'assoupir!
Exauce, ô mon chevet, mon plus ardent désir!
Enfin, quand je dirai: Pour moi le port s'approche,
Quand pour moi sur mon lit s'ouvrira l'avenir,
Que je puisse sur toi, sans peur et sans reproche,
Au bruit consolateur de cette heureuse cloche,
Rendre à Dieu mon dernier soupir.

A MON SABLIER.

Humble horlorge du pâle ermite,
Qui, le front couvert d'un lambeau,
Lorsque tout dort, veille et médite
Entre un livre, un Christ, un tombeau,
Un sable qui se précipite,
Et la Mort qui tient un flambeau;
Ami rigide, mais sincère,
Hâte pour moi ce sable austère
Qui m'interroge et que j'entends.
Que bientôt sa fuite insensible,
Comme un ruisseau doux et paisible,
Entraîne mes derniers instans.
Eh! qu'ai-je à craindre de funeste?
Le monde a fui, mais Dieu me reste,
O bonheur! je suis hors du Temps.

AU RUISSEAU
DE DAME-MARIE-LES-LIS,
PRÈS DE MELUN.

Ruisseau paisible et pur, frais et charmant ruisseau,
Honneur soit à la nymphe antique
Qui sous sa voûte humble et rustique
Épanche mollement les trésors de ton eau!
Va de tes flots d'argent, non loin de ton berceau,
Arroser l'agreste bocage
Où vient le rossignol te chanter ses amours.
Coule, à son doux ramage, en murmurant toujours,
Le long du modeste ermitage
Où, constant dans ses mœurs, comme toi dans ton cours,
Mon solitaire ami, content de vivre en sage,
Sur tes bords peu connus aime à cacher ses jours.

Jadis, dans leur marche pompeuse,
Il entendit gronder le Danube et le Rhin;
Il vit tomber, bondir au pied de l'Apennin
L'Éridan descendu de sa roche écumeuse.
Oh! qu'il aime bien mieux sur cette rive heureuse
Voir, le soir, à pas lents, revenir un troupeau;

Le jour, y voir jouer les enfans du hameau;
Y rendre le salut à l'habitant champêtre;
Y causer doucement avec ce bon curé,
Qui, très-chrétien, très-peu lettré,
N'aspirant point du tout à l'être,
Saintement occupé de ses devoirs touchans,
Pour prix de ses vertus n'a jamais su peut-être
Qu'on fît de méchans vers, ou qu'il fût des méchans.
Ami, sans vains besoins, heureux, qui, loin du monde,
Entre sa femme et ses enfans,
Dans le sein de la paix voit écouler ses ans,
Comme ce ruisseau pur y voit couler son onde;
Du pied de la cabane elle va sans fierté,
Traversant un enclos du silence habité,
De ces chastes déserts humble et fidèle amante,
Y consacrer ses flots, et baigner dans sa pente
Le lis de la virginité.
Avec moi, cher ami, suis sa route tranquille,
Quand, libre et serpentant sous la feuille mobile
De ces longs peupliers qui tremblent dans les airs,
Elle va s'égarer dans des prés toujours verts;
Appelant sur ses pas la douce rêverie,
Les romans de la bergerie,
Et le plaisir plus doux d'y soupirer des vers.
Mais cesse de la voir quand, sur la triste arène,
Elle va pour jamais se perdre dans la Seine,
Arrivant à sa fin comme nous au tombeau.
A la mélancolie enclin dès le berceau,

Sans cesse avec tes mœurs ce monde incompatible
N'a que trop affligé ton cœur noble et sensible :
Occupe tes regards d'un plus riant tableau.
Parcours, Virgile en main, ce charmant paysage;
Entends sur ses cailloux gazouiller ton ruisseau;
Vois ces champs, vois ces prés, vois ce rustique ombrage,
Regarde tes enfans, et souris à leurs jeux;
Vois leur mère empressée à prévenir tes vœux;
Par sagesse, en un mot, s'il se peut, sois moins sage.
Jusque dans la vertu l'excès est dangereux.
Le bonheur ne veut point de sentiment extrême;
Goûte enfin sa douceur. Pour le goûter moi-même,
J'ai besoin de te voir heureux.

SUR L'ANCIENNE CHEVALERIE.

Est-il vrai que des rives sombres
Ils reviennent au jour, ces héros du vieux temps,
Ces Bayards si vantés, ces Renauds si galans?
Sans doute un jeune Dieu vient d'évoquer leurs ombres.
Quel plaisir, après deux cents ans,
Par l'effet d'un tableau magique,
De voir, la lance en main, sous leur habit antique,
Se mouvoir, s'attaquer, ces nobles combattans!

Vous, Français, leurs neveux, que leur brillante histoire,
En fait d'amour, pour vous ne soit plus un roman;
Possédez sans éclat, soupirez constamment.
Pour vos dames, comme eux, volez à la victoire.
O belles! qui jadis enflammiez nos Renauds,
C'est vous qui les portiez aux grandes entreprises!
Ils couraient aux combats, ils montaient aux assauts,
Parés de vos couleurs, tout fiers de leurs devises.
Ils venaient humblement poser à vos genoux
Les lauriers acquis par leurs armes,
Nobles fruits de l'ardeur dont ils brûlaient pour vous,
Et devenus cent fois plus doux
Par l'espoir enivrant de conquérir vos charmes.
Ah! voici donc leurs jeux, leurs combats, de retour!
Salut à la Chevalerie!
Voici le siècle d'or, le temps de la féerie.
Tout s'enchante à mes yeux. Je vois par-tout l'Amour,
D'accord avec l'Honneur, régner dans ma patrie.
La beauté sur le trône aime à tenir sa cour;
Sous un nouvel Henri sa cour se renouvelle.
Déjà par un serment fidèle
Les fils des souverains venant de se lier,
Se donnent l'accolade, en digne chevalier.
Où suis-je? Quels objets! Tout me peint, me rappelle
Les joûtes de François premier,
Ces chiffres, ces tournois, cet appareil guerrier.
Choisissez, chevaliers; moi, j'ai choisi ma belle:
Son nom, c'est mon secret. Faut-il par mes travaux

Étonner l'univers, effacer mes rivaux?
Mon cœur, mon bras, mon sang, mes jours, tout est pour elle.
Oui, je l'adorerai jusqu'aux derniers momens;
Le ciel mit dans ses yeux tous mes enchantemens.
O charme de la gloire! ô pouvoir de nos belles!
Vous régnez sur des cœurs amoureux et vaillans;
Nous sommes faits, sans doute, et guerriers et galans,
Pour imiter l'ardeur des Amadis fidèles,
Et tous les exploits des Rolands.

ENVOI.

Tous ces héros à leur maîtresse,
Et de valeur et de tendresse
A genoux prêtaient le serment;
Et moi, jeune et belle cousine
(Car aux champs le ciel me destine),
A tes jolis pieds bonnement
Je fais vœu d'être ton amant,
Mais amant berger. Sur l'herbette,
Toi Thérèse, et moi Timarette,
Nous irons ensemble et contens,
Garder les moutons, et, chantans,
Cueillir quelquefois la noisette.
Et tandis que nos preux Français
Croiront d'avance, dans l'Histoire,
Entendre vanter par la Gloire
Et leurs amours, et leurs hauts faits,

Grands sur la foi de sa trompette;
Nous, cachés dans des antres frais,
De notre humble sort satisfait,
Quoique inconnus de la gazette,
Aux tendres sons de la musette,
Nous coulerons nos jours en paix,
Heureux sans honneurs... Et peut-être
Qu'en te chantant, si je m'en croi,
Mes pipeaux et leur ton champêtre,
Et mes vers que tu feras naître,
Me feront revivre avec toi.

VERS

A MADAME PALLIÈRE.

Agathe, qui m'êtes si chère,
Dont l'enfance éprouva pour moi
Ce ravissant je ne sais quoi,
Ce chaste attrait involontaire,
Cet amour plein de bonne foi,
Dont riait votre tendre mère;
Agathe, dont le sentiment,

Toujours vrai, jamais véhément,
Se peignait si naïvement
Dans un abandon plein de charmes;
Qui du pauvre accueillant les pleurs,
Vous unissiez à ses douleurs
Par vos secours et par vos larmes;
Dont l'œil nous offre un ciel d'azur;
Dont l'esprit sage et le cœur pur
Surmontent tout sans violence,
Sans paraître avoir combattu,
Tant le devoir et la vertu
Chez vous ont l'air de l'innocence;
Agathe, où sont ces heureux jours,
Quand le plus brillant des séjours
Vous voyait parmi les naïades,
Les fleurs, les bosquets, les cascades,
Promener vos jeunes attraits,
Ce port noble et ces chastes traits
Que vous a donnés la nature,
Dans les beaux jardins de Marli,
Par les arts, les eaux, la verdure,
Les nouveaux zéphyrs embelli;
Où Thomas, cette ame si belle,
Que ma douleur en vain rappelle,
Avec moi long-temps s'égarait
Sous des couverts où soupirait
La colombe à son deuil fidèle,
Et dans lui tous les jours m'offrait,

Par le plus sensible portrait,
Ce qu'il a peint dans Marc-Aurèle?

C'est dans ce vallon si vanté,
Autrefois des ris habité,
Où Renaud ne suit plus Armide,
Lorsque, seul, je me promenais
Le long de ces douze palais,
Que, l'œil souvent de pleurs humide,
D'après Shakespir j'ai tracé
Léar par ses filles chassé,
Léar de douleur insensé,
Pleurant, errant, sans pain, sans guide,
Dans des forêts abandonné,
Courbant sous la foudre homicide
Ses cheveux blancs, sa tête aride,
Et son front jadis couronné;
Et Macbeth, cet hôte perfide,
Flatteur assassin de son roi,
Voulant fuir, mais glacé d'effroi,
Tout fumant de son parricide;
Ce Macbeth qui parut écrit
Près de Mégère qui sourit,
Parmi des Macbeth qu'elle abhorre,
Des cris affreux, de longs soupirs,
Sous des murs que le sang colore,
Et non sous les berceaux de Flore,
Au souffle amoureux des zéphyrs.

Alors du Temps le soc livide
Sur mon front entr'ouvrait un vide,
Une ligne, un triste sillon
Respecté quelquefois, dit-on,
Mais, hélas! qu'on appelle ride.
Et vous, leste et brillant oiseau,
Dans cet âge où l'amour nous flatte,
Vous passiez, ma charmante Agathe,
Du vieux chêne au jeune arbrisseau.
Et là vint un tendre moineau,
De vous, sur le même rameau,
S'approchant, s'approchant encore;
Et puis l'hymen, et puis le nid
De mousse et de duvet garni;
Et puis les petits près d'éclore.
Agathe, vous souvenez-vous
De notre flamme mutuelle,
De l'aîné de vos deux époux,
De nos premiers amours si doux?
Pour un ramier tendre et fidèle,
Oui, le ciel sans doute de vous
Eût pu faire une tourterelle;
Il fit mieux, il vous fit pour nous.

O mère! épouse fortunée,
D'amours naissans environnée,
Vous m'offrez les charmes touchans
D'une tige au milieu des champs,

De ses jeunes fruits couronnée,
Belle encor des fleurs du printemps.

Tout vous respecte, chère Agathe,
De Clotho la main délicate
Tresse pour vous d'un fil égal,
Doux comme l'amour conjugal
De vos jours la trame soyeuse.
Votre époux vous rend trop heureuse
Pour ne pas aimer mon rival.

Hymen! oui, tes pudiques flammes
Sans transports enchantent les ames;
Tu fais le bonheur des époux;
Tes feux n'inspirent point d'ivresse;
Mais tes soins sont pleins de tendresse,
Mais ta lyre a des sons si doux!
Sous mes faibles doigts qu'elle attire,
Souffre un moment qu'elle soupire,
Et charme au moins mes derniers jours.
Mais, ciel! où suis-je? Quel délire!
Me serais-je trompé de lyre!
Chanterais-je encor les amours!

A MA SŒUR,

EN LUI ENVOYANT UN PUPÎTRE A ÉCRIRE.

Ma chère sœur, accepte ce pupître,
Faible présent de ma tendre amitié;
Quand je voudrais, dans la plus longue épître,
Te peindre en vers, mes vers sur ce chapitre
N'en diraient pas seulement la moitié.
Jadis mon œil te vit toute petite
Dans ton berceau me rire, et puis ensuite,
En t'essayant, former tes premiers pas,
Et puis grandir, et puis croître en appas,
En esprit juste, en douceur, en mérite,
Avec des traits purs, nobles, délicats,
Et l'art de plaire. Or, ce charme magique
Qui nous attire, et nous touche, et nous pique,
D'où te vient-il? C'est de n'y songer pas.
Le chaste toit où le ciel nous fit naître,
Qu'il nous fut cher! Il nous a fait connaître
Le siècle d'or, les mœurs de nos aïeux.
Ces doux tableaux sont présens à nos yeux,
A nos deux cœurs, nous rappelant mon père,
Son front pensif, les graces de ma mère,

Tant de vertus! ô trésors précieux!
Amour, candeur, qui consolez la terre,
A vos attraits serait-elle étrangère?
Vous seriez-vous envolé dans les cieux?
Parfois je souffre, après plus d'un orage,
De mes longs jours, des ennuis du voyage:
Mais par tes soins, sœur, tu sais les charmer;
Mes jeunes ans, tu sais les rallumer.
Un nouveau monde à mes yeux semble éclore.
Sur ton berceau je crois veiller encore,
Et que ton cœur recommence à m'aimer.

VERS

D'UN HOMME QUI SE RETIRE A LA CAMPAGNE.

Enfin j'arrive au port: voici les lieux charmans
Où mon cœur éprouva ses premiers sentimens;
Où comme un songe heureux s'envola mon enfance:
Age d'or, jours sereins, coulés dans l'innocence.
Vallons, forêts, ruisseaux, que vous me semblez doux!
Pour ne plus vous quitter, je retourne vers vous.
L'or n'éclatera point dans mon humble retraite.
L'amour de vos déserts, une ame satisfaite,

Des livres, des amis, le bonheur d'être à soi :
Voilà tous les trésors que j'apporte avec moi.
Qu'ai-je besoin de plus dans une vie obscure ?
Il faut beaucoup au luxe, et peu pour la nature.
O médiocrité, sûr abri des mortels,
De fleurs, tous les printemps, j'ornerai tes autels !
C'est pour l'ombre et les champs que le ciel m'a fait naître.
Protège et la cabane, et l'enclos, et le maître ;
Daigne écarter les soins, les vices, les revers,
De ce foyer rustique où j'ai gravé ces vers.

VERS

Que j'ai laissés à la Grande-Chartreuse, dans les Alpes, le 4 juin 1785, sur le livre où les étrangers avaient coutume d'écrire leurs noms, avec quelques maximes ou quelques vers en témoignage de leur respect et de leur reconnaissance.

Quel calme ! quel désert ! Dans une paix profonde,
Je n'entends plus mugir les tempêtes du monde.
Le monde a disparu, le temps s'est arrêté...
Commences-tu pour moi, terrible éternité ?
Ah ! je sens que déjà, dans cette auguste enceinte,
Un Dieu consolateur daigne apaiser ma crainte.

Je le sais, c'est un père, il chérit les humains.
Pourquoi briserait-il l'ouvrage de ses mains?
C'est lui qui m'a formé dans le sein de ma mère;
Il veut mon repentir, mais il veut que j'espère.
O toi qui, sur ces monts blanchis par les hivers,
Vins chercher les frimas, un tombeau, des déserts,
Et qui, volant plus haut, par ton amour extrême,
Semblais, voisin du ciel, habiter le ciel même,
Que j'aime à voir tes pas empreints dans ces saints lieux!
Le berceau de ton Ordre est caché dans les cieux.
C'est là que, du Seigneur répétant les louanges,
La voix de tes enfans s'unit au chœur des anges.
Là, de ses faux plaisirs, par le siècle égaré,
Le voyageur pensif a souvent soupiré.
Ces rochers, ces sapins, ce torrent solitaire,
Tout parle, tout m'instruit à mépriser la terre,
La terre, où le bonheur est un fruit étranger,
Que toujours quelque vers en secret vient ronger.
Par-tout de la douleur j'y trouvai les images.
L'amour a ses tourmens, l'amitié ses outrages.
Que de désirs trompés, de travaux superflus!
Vous qui, vivant pour Dieu, mourez dans ces retraites,
Heureux qui vient vous voir dans le port où vous êtes,
Mais plus heureux cent fois celui qui n'en sort plus!

VERS

A MADEMOISELLE THOMAS (1),

POUR LA SAINTE-ANNE, JOUR DE SA FÊTE.

Pour votre fête acceptez cette rose.
Tout est charmant dans cette aimable fleur ;
Tout, son parfum, sa forme, sa couleur,
Même son nom. Modeste et demi-close,
C'est dans nos champs pour vous qu'elle est éclose.
Simple en vos goûts, comme elle, loin du bruit,
Vous vous plairiez à l'ombre d'un bocage.
Le moindre vent, comme elle, vous outrage.
Le moindre choc, comme elle, vous détruit.
Et cependant, presque toujours errante,
D'un frère illustre accompagnant les pas,
Fatigues, soins, rien ne vous épouvante ;
La peine même a pour vous des appas.
Faible roseau, vous résistez sans cesse.
Comme pour lui votre active tendresse

(1) Sœur de M. Thomas, de l'Académie française et de celle de Lyon.

Prévient ses vœux, devine ses désirs!
Depuis trente ans ce sont là vos plaisirs.
Ce plaisir pur (vous n'en avez point d'autre)
Soutient lui seul votre corps délicat.
C'est son bonheur qui fait par-tout le vôtre;
C'est sa santé qui fait votre climat.
Le ciel est juste. Une amitié si chère,
Tant de vertus, méritaient sa faveur;
Et ce ciel juste attache au nom du frère
Le souvenir et le nom de la sœur.

A MA FEMME,

SUR MA TRAGÉDIE D'ABUFAR, OU LA FAMILLE ARABE.

O MA compagne! apaise ton effroi.
Notre Abufar a fait verser des larmes :
De son succès je goûte tous les charmes
En t'envoyant ces fleurs que je reçoi.
Leur doux parfum n'est point éclos pour moi,
Dans l'Arabie ou déserte ou pierreuse.
Mes vers ont plu; mais je sais bien pourquoi ;
Ma tendre amie, ils sont nés près de toi;
Je les ai faits dans l'Arabie heureuse.

A UNE JEUNE DEMOISELLE,

Qui avait beaucoup pleuré à l'une des répétitions de ma tragédie d'Œdipe chez Admète.

En pleurant sur le sort d'Œdipe et d'Antigone,
Vos beaux yeux ont prouvé combien votre ame est bonne.
Comme elle, vous avez un aveugle à guider.
Ce n'est point un vieillard, ce n'est point votre père;
Mais de lui sur la route il faudra vous garder :
Il pourrait, comme Œdipe, aimer aussi sa mère.

A LA RIVIÈRE D'HIÈRE.

Sur tes rives, charmante Hière,
Vois sans trouble, ainsi que tes flots,
Couler les jours d'un solitaire
Qui te demande le repos.
Que ce champ que ton eau féconde
Soit pour moi les bornes du monde,
Soit pour moi l'univers entier.

Loin des mortels et du mensonge,
Que mon esprit jamais ne songe
Qu'à ce saule, à ce peuplier
Qui couvre ton eau vagabonde!
Assez ton bord hospitalier
De grace et de fraîcheur abonde.
Ah! s'il se peut, prête à ton onde
La vertu de faire oublier.

A UNE JEUNE DAME TRÈS-JOLIE,

Qui était venue se promener dans un clos à la campagne.

Près d'un ami, dans son modeste enclos,
Je cultivais les Muses, le repos,
Tranquille, heureux, sans projets sur la terre;
Et maintenant, rêveur et solitaire,
Toujours soupire, et tant que c'est pitié!
Ah! je le sens, l'imprudente Amitié
A dans le clos laissé passer son frère.

A MADAME DE BALK,

Qui m'avait demandé d'écrire sur son souvenir un vers de l'un de nos grands poëtes, qu'elle pût emporter avec elle en retournant en Russie.

Sur votre souvenir, quand vous quittez Paris,
Vous voulez que ma main laisse un vers mémorable,
Or, voici le vers que j'écris :
« *Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.* »
Que ce vers est charmant, et beau de vérité!
Au sévère Boileau votre aspect l'eût dicté.
Dans ce vers fait pour vous je vous ai reconnue,
Jean La Fontaine aussi vous avait déjà vue,
Quand il peignit si bien la candeur, la bonté,
L'art de plaire sans art, la douceur ingénue,
« *Et la grace, plus belle encor que la beauté.* »
Pour plaire comme lui votre recette est sûre :
Vous allez droit au cœur; et, pour les gagner tous,
Votre secret est d'être vous.
Vous n'imitez jamais, vous suivez la nature.
Quel destin enchanteur que d'être votre époux!
Tous deux faut-il sitôt vous éloigner de nous?
Mais son bonheur le veut; il vous est nécessaire.

Mes cheveux sont blanchis par les frimas du temps,
Et vous brillez des fleurs de votre heureux printemps.
Que de jours devant vous pour l'aimer et lui plaire!
Vous vous rappellerez peut-être en vos frimas
    Que je traçai ces vers, hélas!
    D'une main septuagénaire.
Ah! songez quelquefois, et c'est là ma prière,
Songez qu'en vous voyant mon cœur ne l'était pas.

VERS

A UNE JEUNE ET JOLIE DAME,

Qui m'avait écrit une Lettre très-obligeante sur ma tragédie d'Abufar, ou la Famille Arabe.

Oui, je le sais, nos déserts d'Arabie
Ne vous offriront point vos fertiles ruisseaux;
Mais nous avons aussi nos fleurs et nos troupeaux;
Mais lorsque nous aimons, c'est pour toute la vie.
    Le palmier se plaît parmi nous.
Vous y verrez courir la gazelle aux yeux doux.
Vos mains, vos belles mains y fileront nos laines.
Nos contes loin de vous écarteront les peines.
Nos dociles chameaux se courberont sous vous.

Nous avons des bergers pour languir dans vos chaînes,
Et tout l'encens qui parfume nos plaines
Pour le brûler à vos genoux.

LE CADRAN SOLAIRE.

PASSANT, arrête et considère,
Avec mon ombre passagère
Glisser l'image de tes jours.
Le doigt du Temps sur la lumière
De tes heures écrit le cours.
Ton sort dépend de la dernière.
Pour ne rien craindre sur la terre,
Trop heureux qui la craint toujours!

INSCRIPTION.

Au fond de cette allée obscure,
Toi qui viens t'attendrir et rêver à l'écart;
Et toi peut-être encor qui sens tourner le dard
De la douleur dans ta blessure,

Mortel, qui que tu sois, au sein de la nature,
Ne te crois pas perdu, jeté par le hasard :
Oui, sur toi l'Éternel attache son regard.
Vois tous les soins qu'il prend, et de la fleur champêtre,
Et de l'insecte obscur qui rampe sur tes pas :
Sur toi qui peux l'aimer, l'entendre, et le connaître,
Pourquoi ne veillerait-il pas?
Je t'excuse pourtant. Ah! tu pleures peut-être
Ton père, ton époux, ta femme, ton enfant;
Écoute, mon ami; celui qui les fit naître
Est celui qui te les reprend.
Rien n'est à nous. En l'adorant,
Courbe-toi devant le grand Être.
Tout ce qui nous convient, qui le sait mieux que lui?
Nous connaîtrons un jour ce qu'il cache aujourd'hui.
Il est un avenir par qui tout se répare.
Souvent notre bonheur naît d'un mal apparent.
Non, Dieu n'est point sans yeux; non, Dieu n'est point barbare;
Il réunit ce qu'il sépare,
Et ce qu'il nous ôte, il le rend.

LE SAULE DE L'AMANT.

Humble Saule, ami du mystère,
Que je me plais sous tes rameaux!

Je chéris, amant solitaire,
Comme toi, le bord des ruisseaux.

Ta feuille pâle, enchanteresse,
Qu'agitent les moindres zéphyrs,
Inspire aux cœurs une tristesse
Qui vaut mieux que tous les plaisirs.

La prairie aime le murmure
Du ruisseau qui la suit toujours;
Sur eux tu penches ta verdure
Pour mieux entendre leurs amours.

Ta feuille est mobile et tremblante;
Tu me peins l'Amour qui frémit:
Elle est douce, elle est languissante;
Tu me peins l'Amour qui gémit.

Que le myrte croisse à Cythère,
Qu'il pare les Ris et les Jeux,
Ta feuille m'est cent fois plus chère:
Je suis un amant malheureux.

L'espoir n'adoucit point ma chaîne,
Pour jamais mon cœur doit souffrir;
Mais plus je me plains de ma peine,
Et plus je craindrais d'en guérir.

Doux Saule, accrois mon esclavage,
Fais-moi jouir de mon tourment.
J'aime... O bonheur! sous ton ombrage,
Que j'aime encor plus tendrement!

A tes pieds dormait ma bergère,
Lorsqu'elle eut mon premier soupir.
Ah! c'est là que je vis Glycère,
Ah! c'est là que je veux mourir.

LE SAULE DU SAGE.

Saule, que j'aime ton ombrage!
Qu'il plaît à mon œil attendri!
La vie, hélas! n'est qu'un orage:
Voudrais-tu m'offrir un abri?

J'ai long-temps bravé la tempête;
Saule, je viens mourir au port.
Sous les vents tu courbes ta tête!
Tu m'apprends à céder au sort.

Auprès de la cabane obscure
Tu nais, tu vieillis, et tu meurs;

Là sont le calme et la nature :
Chercherais-je encor les grandeurs?

Du ruisseau, dans ma rêverie,
J'entends fuir et murmurer l'eau;
Il ne peut quitter la prairie,
Tu ne peux quitter le ruisseau.

Confident de ce doux mystère,
Tu caches leurs jeux, leurs détours :
Crains-tu qu'une jeune bergère
Ne remarque trop leurs amours?

Ah! que ta fleur est douce et tendre!
Combien sa pâleur m'a charmé!
Lisette alors pouvait m'entendre.
Ce n'est plus le temps d'être aimé.

Il est un Saule pour le sage,
Il est un Saule pour l'amant;
Le premier convient à mon âge;
Mais, hélas! que l'autre est charmant!

Adieu, Saule de la tendresse!
J'eusse à tes pieds voulu mourir.
Voilà celui de la sagesse :
C'est donc lui que je dois choisir!

LE SAULE DU MALHEUREUX.

Charmant vallon, le plus doux des déserts,
Où souvent seul j'ai cherché la nature,
J'entends déjà ton ruisseau qui murmure;
Je vois enfin tes Saules toujours verts.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Oui, les voilà ces ramiers amoureux,
Ces monts, ces bois, ces prés, cette onde pure.
Ah! devrais-tu, riche et simple nature,
T'offrir si belle à l'œil du malheureux!
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Songe si doux, qui m'as flatté long-temps,
Crédule espoir, n'es-tu qu'une imposture?
Hélas! ce champ me donne avec usure
Ce que ses fleurs m'ont promis au printemps.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

L'abeille, au moins, ne blesse en son courroux
Que l'ennemi qui brave sa piqûre.
Cruels humains, auteurs de mon injure,
Je vous aimais, et je meurs par vos coups.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Me voilà donc, Saule cher au malheur,
Sous tes rameaux nourrissant ma blessure!
Ah! dis au vent, dis à l'eau qui murmure,
En s'enfuyant, d'emporter ma douleur.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Puisse bientôt, ce sont mes derniers vœux,
Quelque pasteur, voyant ma sépulture,
Dire en passant : « On trompa sa droiture.
« Il fut sensible, et mourut malheureux.
« Chantez le Saule et sa douce verdure. »

LE BONNET ET LES CHEVEUX.

FABLE.

« Sous un triste contour faut-il que tu nous caches? »
Disaient au Bonnet les Cheveux.
Le Bonnet répondit : « Taisez-vous, orgueilleux;
« Osez-vous comparer vos castors, vos panaches,
« A ma commode utilité?
« Pour vous servir je fais merveilles;
« Je descends jusqu'aux deux oreilles;
« Je les couvre au besoin. Dans les airs emporté,

« On ne m'a vu jamais errer au gré d'Éole,
« Tandis que le chapeau qui s'échappe et s'envole,
« Par son maître souvent ne peut être arrêté.
« De leur fougueuse liberté,
« Chez les républicains, je suis l'auguste emblème.
« Tout fiers qu'ils sont, les doges même,
« Dans Gêne et dans Venise, en tout temps m'ont porté;
« A Rome, j'ai l'honneur suprême
« D'entretenir bien chaude, avec un soin extrême,
« La nuque de sa Sainteté.
« Veut-on peindre d'un mot les amitiés sincères
« Que l'on cherche à troubler, mais toujours sans effet ?
« On dit d'abord : Ce sont trois frères,
« Ou trois têtes dans un bonnet.
« C'est ma douce chaleur qui communique au style
« L'esprit, le sentiment, mille agrémens divers.
« C'est en bonnet jadis que travaillait Virgile :
« Voltaire est en bonnet quand il écrit ses vers :
« C'est bien là, comme on sait, un gros bonnet de l'Ordre,
« Et malheur aux censeurs qui l'auraient osé mordre,
« S'il a mis le matin son bonnet de travers!
« Sans doute du chapeau la forme est plus brillante,
« Sur-tout quand la plume éclatante,
« En voltigeant sur lui, fait flotter ses couleurs.
« Mais moi, je suis témoin des plus tendres faveurs.
« Le jour, je parais un peu sombre :
« La nuit vient, je m'égaie, et c'est sur moi, dans l'ombre,
« Que l'Amour enchanté laisse tomber ses fleurs. »

A la raison il faut qu'on cède.
Un discours si sensé confondit les Cheveux.
Concluons que, pour vivre heureux,
Il faut sentir le prix du bien que l'on possède.

ENVOI.

De tes cheveux bouclés, chaste et belle cousine,
Oh! que l'ébène est pur! oh! que la soie est fine!
Quel cœur ne serait pris dans un si doux lien?
Tu les ornes parfois d'un ruban, d'une rose :
Tu le peux, car tout te sied bien;
Crois-moi cependant, n'y mets rien.
Le charme a-t-il jamais besoin de quelque chose?
La nature pourtant veut, quand l'ombre revient,
Que sur un oreiller notre tête repose :
Pour la couvrir dans la nuit close,
C'est un bonnet qui lui convient.
Le tien de tes cheveux embrasse la richesse;
D'un double battant il caresse,
Mais doucement, avec mollesse,
Ton oreille, ta joue, et ton front, et tes yeux,
Comme un amant dans son ivresse,
Sur un chevet mystérieux,
Qui craindrait dans la nuit d'éveiller sa maîtresse.
Le jour, Vénus se pare et s'habille en déesse,
Mais la nuit se couche en bonnet.
On ne dort point en mitre, en panache, en couronne,

Mais on y peut rêver comme sur son chevet.
Chacun à sa façon lui fournit son duvet :
L'erreur est une fée, et si douce, et si bonne!
Ces songes des dormeurs ne font mal à personne;
Les songes des veillans sont bien plus dangereux.
Que le ciel nous préserve d'eux!
Vivent ceux que Morphée, en s'égayant, nous donne!
On se frotte les yeux, puis tout est oublié :
On montait en carrosse, on se retrouve à pié.
Mais un amant, hélas! prend son parti moins vite;
Un rien peut le flatter, mais aussi tout l'agite :
Il s'endort avec peine, et souvent ne dort pas.
Sur mon triste oreiller quelquefois, quand j'espère,
O tendre nièce de ma mère,
Que l'Amour et l'Hymen te mettront dans mes bras,
Avec tant de candeur, de jeunesse et d'appas,
Thérèse, ah! dois-je en croire une idée aussi chère?
Est-elle vraie ou mensongère?
Et mon bonnet flatteur ne me trompe-t-il pas?

LE HIBOU ET LE RAT.

FABLE.

Dans le creux d'un rocher sauvage
Logeait un triste oiseau qu'on nomme le Hibou.

Sa femme, ses enfans, tout tenait dans son trou;
Il s'y trouvait heureux. Que faut-il davantage?
Un rat célibataire un jour lui dit : « Voisin,
« A quoi rêves-tu là? Pourquoi cet air chagrin?
« Notre vie est sitôt passée!
« Que ne m'imites-tu? Vois-moi, tous les matins,
« Broutant, trottant, sautant, égayer mes destins
« Entre les fleurs et la rosée. »
« Je me garderai bien d'envier tes plaisirs, »
Répondit l'oiseau solitaire :
« La dissipation n'a pas de quoi me plaire.
« Eh! quel bien manque à mes désirs?
« N'ai-je pas près de moi mes petits et leur mère?
« Cette moitié qui m'est si chère
« Me fait bénir mon sort, rend tous mes jours heureux;
« Et ces tendres fruits de nos feux,
« Vois comme ils sont jolis, comme ils sont faits pour plaire. »
Ce Hibou parlait comme un père,
Comme un amant, comme un époux.
N'avait-il pas raison? Nos plaisirs les plus doux
Naissent de notre cœur, se puisent dans nous-mêmes.
Qu'on me donne vingt diadèmes,
Vaudront-ils un regard, vaudront-ils un soupir
De la jeune beauté qui fait notre désir?
Nous cherchons le bonheur, mais c'est à l'aventure;
Nous traversons les mers, nous rampons dans les cours :
Vains projets! il nous faut toujours
En revenir à la nature.

ENVOI.

Esprit juste et cœur adorable,
Oui, Thérèse, dans cette fable
J'ai voulu peindre ta raison,
Que pare ta jeune saison,
Et te rend encor plus aimable.
Comment ferais-tu pour sortir
De ce bon sens inestimable
Qui t'éclaire et te fait sentir
Où gît le bonheur véritable?
Oh! qu'il est heureux dans son trou,
Cet oiseau qu'on nomme Hibou!
Le sort a fait de ce bijou
L'humble cachet de ma famille.
Sur ses pieds, droit comme une quille,
Toujours grave et pensant beaucoup,
Il ne sort qu'entre chien et loup;
Il craint et fuit tout ce qui brille.
Mais ce triste amant des forêts
Est un bon père de famille;
Il chérit ses rameaux épais,
Son bois, son écho, sa montagne,
Et goûte auprès de sa compagne
L'amour, le silence et la paix.
Comme eux si le ciel nous rassemble,
Thérèse, nous serons ensemble

Avec nos petits nuit et jour.
A coup sûr, enfans de l'Amour,
Ils ressembleront à leur mère.
Oh! vois-tu comme ils sont gentils?
Mais qui sait? Peut-être auront-ils
Quelques traits aussi de leur père.
Laissons le Rat célibataire
A son gré courir le pays.
Qui cherche tant à se distraire
N'est point heureux dans son logis.
Plein de caprices infinis,
Changeant de maîtresses, d'amis,
Le pauvre Rat aura beau faire :
Le bonheur est un solitaire
Qui fuit toujours les étourdis
Et ces libertins si hardis
Avec qui l'Hymen est en guerre;
Or, ces libertins n'aiment guère.
Je crois du ciel qu'ils sont maudits.
C'est de Dieu que viennent les nids :
De Dieu les hymens sont bénis.
Cousine charmante et si chère,
Le ciel mit l'amour sur la terre;
Mais te voir, t'aimer et te plaire,
N'est-ce pas, sans ce que j'espère,
La moitié de mon paradis?

LA JEUNE IMMORTELLE.

Dieux ! quels ennuis invincibles
M'égarent dans ces forêts!
Plus leurs rochers sont paisibles,
Et moins mon cœur est en paix.

Sous ces ombres redoutables,
Mon esprit s'est retracé
Tous les amours mémorables
Des héros du temps passé.

Serait-ce en ce bois magique,
L'œil jaloux, sombre et brûlant,
Qu'après sa belle Angélique
Courait l'insensé Roland?

L'ingrate, aux pasteurs plus douce,
Par sa peur plus belle encor,
D'amour, sur un lit de mousse,
Enivrait le beau Médor.

Mais le bruit d'un cor m'appelle,
Avançons sous ces couverts.

Quelle est la jeune immortelle
Qui chasse dans ces déserts?

L'arc que tient sa main charmante
A l'amour fut dérobé;
Elle a les pieds d'Atalante,
Elle a la fraîcheur d'Hébé.

Que sa grace est accessible!
Quel doux souris dans ses yeux!
Déesse, un mortel sensible
Serait-il si loin des dieux?

Je viens, je vois, je soupire.
L'encens ne sait qu'honorer:
Pour vous chanter, j'ai ma lyre;
Un cœur pour vous adorer!

Paphos de ses doux mystères
Couvre les rangs les plus hauts:
Tous les Amours y sont frères,
Tous les frères sont égaux.

Le désir, quand il l'implore,
Offense-t-il la beauté?
Un jeune amant de l'Aurore
Fut par l'Aurore écouté.

ROMANCE DU SAULE,

Chantée par Mademoiselle DESGARCINS, *aux premières représentations de la tragédie d'Othello ou du More de Venise.*

Au pied d'un saule assise tristement,
Voyant couler le ruisseau qui murmure,
La belle Isaure, en pleurant son injure,
Croyait ainsi parler à son amant :
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Qui peut causer tes soupçons outrageans?
Ingrat! je t'aime, et tu me crois parjure.
On t'a trompé, tu verras l'imposture;
Tu le verras, il ne sera plus temps.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

La rose naît, fleurit, et sent flétrir
Presque aussitôt sa couleur vive et pure.
Comme elle, hélas! je n'eus dans la nature
Que deux instans pour t'aimer et mourir.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Si d'un poignard l'erreur armait ta main,
Où chercherais-je une retraite sûre?
Saule chéri qu'a creusé la nature,
Ah! par pitié cache-moi dans ton sein!
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Mais le jour baisse, et l'air s'est obscurci :
J'entends crier l'oiseau de triste augure;
Ces verts rameaux penchent leur chevelure,
Ce Saule pleure, et moi je pleure aussi.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

On dit qu'alors Isaure s'arrêta.
Tout resta mort, muet dans la nature;
Le vent sans bruit, le ruisseau sans murmure
Jamais depuis Isaure ne chanta.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

D'Isaure enfin quel fut le triste sort?
Comment conter cette horrible aventure!
Son amant vint dans une nuit obscure,
Et sous ce Saule il lui donna la mort.
Saule, ah! de pleurs couvre au moins sa blessure.

ALGARD ET ANISSA,

OU

LES DEUX AMANS ÉCOSSAIS.

ROMANCE.

Il est donc (oh! faut-il le croire?)
Des cœurs au malheur destinés.
Or, écoutez l'antique histoire
De deux amans infortunés.

Dans l'Écosse, au sein des bruyères,
Algard, Anissa, chaque jour
Paissaient les brebis de leurs pères :
Leur bonheur était leur amour.

Dans ses replis, soudain surprise,
Un serpent terrible enlaça,
A son amant déjà promise,
La jeune et charmante Anissa.

Algard, intrépide et sensible,
Accourt et va rompre ses nœuds;

Un autre serpent plus horrible
Les serre et déchire tous deux.

Leurs beaux corps s'enflent, se roidissent;
Leurs traits sont flétris et tachés.
Leurs regards, en mourant, s'unissent,
D'amour l'un sur l'autre attachés.

Ils ne vivent plus qu'en leur ame,
Leur ame est toute dans leurs yeux;
Ils semblent, confondant leur flamme,
Goûter leur amour dans les cieux.

Les deux monstres dans leurs bruyères
S'en vont, et sifflent triomphans.
A leur aspect les pâles mères
Sur leur sein pressent leurs enfans.

L'Écosse à ce couple fidèle
Tous les ans donne encor des pleurs,
Et le lieu de leur mort s'appelle
Le champ du meurtre et des douleurs.

Quand le ciel les prend pour victimes,
Comment expliquer leurs trépas?
S'il ne veut que punir des crimes,
Des feux innocens n'en sont pas.

Dans leur regret mélancolique,
Des bergers, pour tous monumens,
Dans le creux d'une pierre antique
Ont uni ces tendres amans.

Habitans de la même tombe,
Ils n'ont point quitté leurs déserts :
Le vent gémit, quand le jour tombe,
Sur l'herbe qui les a couverts.

Tous les pasteurs versent des larmes
En passant près de leur séjour.
L'Amour aurait-il trop de charmes ?
Le malheur poursuit-il l'Amour ?

LE PONT DES MÈRES.

ROMANCE.

Dans la fleur de l'adolescence,
Le charmant Don Carlos, dit-on,
Trouva, d'Espagne allant en France,
Un peu d'eau mouillant un vallon.

Cette eau s'oppose à son passage;
Il veut traverser son courant :
Accru soudain par un orage,
Le ruisseau devient un torrent.

Le torrent l'entraîne; il surnage,
Il enfonce, il remonte. Hélas!
Ni son effort, ni son courage
Ne peut l'arracher au trépas.

Don Carlos avait une mère :
Elle arrive; elle voit son fils.
Sa douleur dans ses bras le serre :
Tous ses sens sont évanouis.

Son malheur toujours l'épouvante.
Pareil malheur peut advenir :
Pour les autres mères tremblante,
Elle songe à les prévenir.

Les yeux en pleurs, elle fait faire
Un pont sur le fatal torrent,
Pour elle une simple chaumière,
Un tombeau pour son cher enfant.

A chaque femme, à chaque père
Elle dit : « Vous ne craindrez plus.

« Ce pont fut fait par une mère :
« Maintenant je ne le suis plus. »

Sur la triste et rustique tombe,
Sa main s'efforça de graver
Le malheur où son cœur succombe...
Sa main ne put pas achever.

Elle court, quand le torrent gronde,
Sauver son fils de sa fureur;
Elle veut se jeter dans l'onde,
Mais elle connaît son erreur.

« Ah! comme ce torrent, dit-elle,
« Cher Carlos, tes beaux jours ont fui.
« Voilà ta tombe qui m'appelle :
« Que l'on m'y place auprès de lui. »

Les flots répandent les alarmes.
La nuit, sous la hutte on l'entend
Crier à genoux, tout en larmes :
« O mon Dieu! rends-moi mon enfant! »

On croit, dans toutes les Espagnes,
Au bruit des eaux, au bruit du vent,
Entendre l'écho des montagnes
Répéter : « Rends-moi mon enfant! »

LA MÈRE DEVANT LE LION.

ROMANCE.

Un lion affreux, dans Florence,
Un jour soudain se déchaîna :
Tout prit la fuite à sa présence,
Se tut, pâlit et frissonna.

Un petit enfant, plein de charmes,
Se tient sous ses yeux, presque nu :
Il le regarde sans alarmes,
Et lui rit d'un air ingénu.

La mère, à cet aspect terrible,
De la mort croit sentir les coups,
Et devant l'animal horrible
Joint les mains, se met à genoux.

« Non, lui dit-elle, par nature,
« Bon Lion, tu n'es point méchant.
« Au nom de Dieu, je t'en conjure,
« Ne fais point mal à mon enfant.

« Lui seul me reste ; il tette encore :
« A peine, hélas ! peut-il marcher.
« Bon Lion, c'est toi que j'implore,
« Si quelqu'un osait y toucher. »

Je ne sais point par quel mystère
Un tel prodige s'opéra :
Doux à l'enfant, doux à la mère,
Le bon Lion se retira.

LA COTE DES DEUX AMANS.

Il est une vallée, au sein de la Neustrie,
Comme Tempé célèbre, et des nymphes chérie ;
Andelle est son beau nom. Les frais, les doux zéphyrs
La peuplent de troupeaux, d'abeilles, de soupirs ;
Mais elle a son Pénée ; et, sous le nom d'Andelle,
Ce fleuve aussi la cherche, et coule amoureux d'elle.
Ils confondent ensemble, entre d'heureux coteaux,
Les fleurs de la prairie et le cristal des eaux.

Au pied de ce vallon, du haut d'une montagne
Dont l'immense sommet s'étend sur la campagne,
Tombe un chemin rapide, et qui, de toutes parts,
Du voyageur pensif court saisir les regards.



Lui mourut de fatigue, elle de sa douleur.

A. L. Girodet inv. Benoist sculp.

Ce mont, qu'avec surprise au loin chacun admire,
Vit changer les États, tomber plus d'un empire;
Mais il garda sa gloire, et sans cesse les ans
Rajeunissent pour lui la Côte des Amans.
D'où lui vint ce beau nom? O muse! que j'implore,
Muse, si la pitié pour eux te parle encore,
Dis-moi comment l'Amour perça des mêmes traits
Deux cœurs infortunés qu'on n'oublîra jamais!
L'amante, jeune et belle, honorait dans son père
Des antiques barons l'humeur noble et guerrière.
Il suivait au combat Charlemagne irrité,
Quand il courait punir le Saxon révolté.
L'amant, s'il osait l'être, avait soin d'une mère,
Veuve, tendre, éclairée. « Ah! si je te suis chère,
« Mon cher fils, lui dit-elle, apprends-moi quel chagrin
« Trouble aujourd'hui ton front autrefois si serein.
« Je t'observai long-temps : l'air inquiet, l'œil triste,
« Ta vue avec langueur s'arrêtait sur Caliste.
« Tu sèches consumé d'un funeste poison.
« La beauté de Caliste égare ta raison.
« Caliste! y songes-tu? Du baron de Saint-Pierre,
« Ton maître, ton seigneur, la fille et l'héritière!
« Et nous, tu le sais bien, hélas, que sommes-nous?
« S'il soupçonnait tes feux, quel serait son courroux!
« Cachés dans notre sort, nous n'avons rien à craindre;
« De nous-mêmes sur-tout n'ayons pas à nous plaindre;
« Laissons aller des grands les tranquilles dédains.
« Hélas! devant leurs yeux sommes-nous des humains?

« Nous ont-ils seulement admis dans la nature?
« Leur ame par orgueil hait l'homme et devient dure.
« Cependant notre maître... Ah! lorsque le trépas
« Frappant son jeune fils, l'arracha de ses bras,
« Quels cris son désespoir ne fit-il pas entendre!
« Jamais cœur paternel se montra-t-il plus tendre?
« Oui, si sa fille aussi devait bientôt périr,
« De sa douleur, Edmond, nous le verrions mourir.
« Sa fille est tout pour lui. Quant à son caractère,
« Nous n'avons, grace au ciel, nul reproche à lui faire;
« Car, rendons-lui justice, avec humanité
« L'homme né sous ses lois constamment fut traité.
« Mais cet orgueil du rang qui de lui nous sépare
« Peut le dénaturer, tout orgueil est barbare.
« Crois-tu par cet orgueil qu'une fois emporté
« Il se souvienne encor d'un reste de bonté?
« Connais tout ton péril. Mais au moins ta prudence
« A caché ton amour sous un profond silence.
« Tiens-le toujours secret. L'orgueil, l'orgueil, crois-moi,
« Le traiterait d'audace et de crime. — Eh! pourquoi?
« J'ai pensé qu'en l'aimant de l'amour le plus tendre
« Le sort me défendait, il est vrai, d'y prétendre.
« Mais serait-il possible au sort, dans sa rigueur,
« D'enchaîner ma pensée, et de m'ôter mon cœur?

« Des loups cruels naguère ont causé nos alarmes.
« On voulut les détruire, on nous prêta des armes.
« Dans les immenses bois dont il est possesseur

« Notre maître lui-même apparut en chasseur.
« Et moi, dans les forêts, ô ressource impuissante!
« Je ne rêvais, cherchais, voyais que mon amante.
« A l'écho du désert je criais éperdu :
« Caliste! Hélas! ce nom pouvait être entendu.
« J'espérais, m'efforçant d'anéantir ma flamme,
« L'exhaler, ou du moins l'assoupir dans mon ame;
« Je me lassais la nuit, je me lassais le jour.
« En vain! J'accrus ma force, et gardai mon amour.

« Un ordre inattendu m'imposa d'autres veilles.
« Je passais dans les champs au doux soin des abeilles.
« Je crus que cet emploi calmerait mon tourment.
« Tout est dans leur travail mystère, enchantement;
« Leur sortie, à longs flots, au lever de l'aurore;
« Leur lenteur à rentrer, quand le jour va se clore;
« Leur atelier si frais, plein de mille couleurs :
« Quel spectacle plus beau que le miel et les fleurs!
« Mais l'amant sans espoir, qui meurt de sa blessure,
« Peut-il trouver encor du charme à la nature?
« Caliste ignore, hélas! que j'ai pu la chérir.
« Mon sort est de l'aimer, de me taire, et mourir.
« Elle court dans nos prés, de vingt rivaux suivie,
« Sans songer qu'après elle elle emporte ma vie.
« Si j'osais la finir par un noble trépas!
« Si j'allais le chercher au loin dans les combats!
« —Mon fils, ô mon cher fils! tu quitterais ta mère!
« —Qu'ai-je dit? Non, jamais!—Puisque je te suis chère,

« Que ma main puisse encore, à la fin de mes ans,
« Sécher au moins tes pleurs, filer tes vêtemens.
« Il n'est point, quand tu vis, de malheur dont je tremble.
« Va, Dieu bénit le pauvre, il nous fait vivre ensemble.
« Tu rentres souvent tard, mais enfin je te voi.
« J'ai peu de jours à vivre, et ces jours sont à toi.
« J'ai préparé ton lit, viens, suis-moi, le jour baisse. »

Il prend un peu de force, ou sent moins sa faiblesse.
« Dieu! le sommeil l'agite. Ah! si sa douce fleur
« Pouvait, ô mon cher fils, assoupir ta douleur!
« Mais dans ton cœur, hélas! ton mal toujours existe.
« En paix, pour quelque temps, rêve, rêve à Caliste. »

Le baron cependant, au fond de son château,
Soupirait nuit et jour d'un deuil encor nouveau.
Il pleurait son épouse. Hélas! dans sa famille,
Pour se survivre encore il n'a plus que sa fille.
Contre elle si la mort allait tourner ses traits!
Ses larmes, ses douleurs ont flétri ses attraits.
Pour conserver ses jours, près des bords de l'Andelle,
Sur d'agiles coursiers il vole à côté d'elle.
Voyant auprès de lui son cœur se rassurer,
Dans les forêts, un jour, il lui permit d'entrer.
Blessé par des chasseurs, plein de sang et de rage,
Un affreux sanglier sort d'un hallier sauvage.
Il court droit à Caliste. Edmond paraît soudain.
Le monstre, à l'instant même, expira sous sa main.

Avec joie il s'écrie aux genoux de son maître :
« Heureux, cent fois heureux que le ciel m'ait fait naître
« Pour vous rendre un trésor qui vous était ôté!
« —Et toi, dit le baron, reçois ta liberté. »

Plein de Caliste, il fuit. Mais l'éclat du jeune âge,
Sa grace, sa vigueur, son bienfait, son courage,
Ont imprimé chez elle un profond souvenir.
Son cœur, blessé d'amour, n'en peut plus revenir.
Ah! l'instant qui nous charme est trop souvent funeste;
C'est un éclair, un rien : le trait part, et nous reste.
Piége innocent du cœur! Chacun d'eux enchanté
Est pris par sa belle ame, est pris par sa beauté.
Dès-lors, les deux amans sans parler s'entendirent.
Amour charmant et pur, dis-nous ce qu'ils souffrirent!
Toujours du même objet leur esprit fut frappé;
Toujours du même vœu leur cœur fut occupé.
Amans, tendres amans, quand finiront vos peines?
Le baron, moins tremblant, au sein de ses domaines,
Dans son noble manoir, dont l'Andelle, en son cours,
Embrasse de ses eaux les fossés et les tours,
Orgueilleux de sa fille, et plein de sa naissance,
Du plus superbe hymen nourrissait l'espérance.

Il naissait, ce grand jour, de tout temps respecté,
Qu'on fêtait sous le nom de la Saint-Jean d'été,
Usage antique et saint, venu de nos ancêtres.
Les pères, les enfans, les serviteurs, les maîtres,

Dansaient autour d'un feu par l'aïeul allumé.
Dans ce jour et de chants et de joie animé,
Marchaient vers le vieillard, flûtes, pipeaux, musettes,
L'ermite du canton, fileuses, bergerettes;
Ceux qui pendant la nuit gardaient les grands troupeaux,
Qui greffaient les pommiers, qui tondaient les agneaux.

Pourquoi la triste Envie, aux palais attachée,
Trop souvent sous le chaume est-elle aussi cachée?
Tous les égaux d'Edmond, mais qui ne le sont plus,
Par haine contre lui font des vœux superflus.
« Il est beau, jeune, heureux, aimé, hors d'esclavage;
« Caliste a tout pouvoir, et vit par son courage;
« Que ne prétendront pas son espoir et ses feux? »
L'Envie, en parlant bas, a des échos nombreux.

Le baron inquiet en sent déjà l'atteinte.
« Si ma fille l'aimait! Aurais-je cette crainte?
« Dieu! si lui-même osait!... Oh! quel tourment honteux!
« Un esclave à ma fille eût présenté ses vœux! »
Il frémit. Edmond vient.—« Est-ce toi, téméraire,
« Qui, de ma fille épris, te flattes de lui plaire?
« Toi, dont l'ingratitude et l'amour odieux
« Jusqu'à son noble hymen ose élever tes yeux?
« Si tu sauvas ses jours, j'ai payé ta vaillance,
« Et de ta liberté j'ai fait ta récompense.
« C'est assez. Ne viens plus, hardi dans ton néant,
« M'offrir de ton espoir le scandale outrageant. »

Edmond tombe à ses pieds. « J'ai dû mieux me connaître,
« Dit-il. Dans votre fille, en la voyant paraître,
« Je crus voir un objet dès long-temps adoré ;
« Mais mon culte du moins fut toujours ignoré.
« Mon feu de mes soupirs s'est nourri dans mon ame,
« J'en ai senti l'ardeur, j'en ai caché la flamme.
« Voilà tous mes forfaits, vous pouvez m'en punir.
« Heureux à son hymen qui pourra parvenir !
« Qu'elle vive long-temps pour honorer son père !
« Astre pur et nouveau dont s'éclaire la terre,
« Quel mortel, quel qu'il soit, pourrait la mériter ?
« S'il était à ce prix un prodige à tenter !
« Juste ciel !—Malgré moi ton amour m'intéresse ;
« J'estime ta valeur, j'aime à voir ta jeunesse,
« Ta figure me plaît. Que sais-je enfin ? Dans toi
« J'admire avec plaisir ton courage et ta foi.
« L'amour sur-tout aspire à vaincre les obstacles,
« Et de tout temps, dit-on, enfanta des miracles.
« En faveur de ma fille, oui, je pourrai céder ;
« Mais apprends à quel prix je veux te l'accorder.
« — Est-il vrai ? — Le voici : sur cette côte aride,
« Tu vois de ce chemin l'escarpement rapide :
« Oui, sans aucun repos, oui, si d'un même pas,
« Tu peux jusqu'au sommet la porter dans tes bras,
« Ma fille est ta conquête, et ma main te la donne.
« Que le château l'apprenne, et que la cloche sonne.
« Je ne chercherai point à te la contester.
« J'ai dit. Voilà ma loi, tu peux te consulter. »

Edmond triomphe. Il sort. « Mais où Caliste est-elle?
« Dit-il. Voilà le mont dont le sommet m'appelle. »

Caliste vient vers lui. « Va, j'ai tout entendu,
« Lui dit-elle en tremblant. Le voilà donc rendu
« Ce triste arrêt d'orgueil et d'un dépit barbare!
« Puis-je, hélas! t'expliquer comment il nous sépare!
« Mais respectons un père. Eh! ne vois-tu donc pas,
« Trop malheureux Edmond, que tu cours au trépas?
« — Caliste, dit Edmond, va, ma victoire est sûre.
« Ton père dans mes feux n'a pu voir qu'une injure.
« Cependant pour son gendre il vient de m'accepter,
« Si par un noble effort je peux te mériter.
« J'ai souffert doucement ses dédains que j'oublie;
« Mais c'est en promettant lui-même qui se lie.
« Non, je ne croirai pas que mon pressentiment
« Ne soit rien qu'un vain songe et l'erreur d'un amant.
« Vois-tu ce beau vallon, ces eaux et ces ombrages,
« Ces fleurs, ce ciel d'azur, paré de ses nuages,
« Tous ces joyeux pasteurs de tant d'heureux troupeaux,
« Étrangers, peuple, amis, et noblesse, et vassaux,
« Qui tous, avec ardeur, de tous côtés s'y rendent,
« Dont les cœurs sont pour nous, dont les yeux nous attendent
« Vois-tu ce toit d'ermite et son humble clocher,
« Où deux tendres pigeons viennent de se percher?
« Ils sont de notre amour l'image heureuse et chère.
« Songe à ce doux augure, aux désirs de ma mère,
« Au grand saint que pour nous j'implore en ce grand jour,

« A ce ciel protecteur d'un innocent amour.
« Ne détruis pas d'un mot mon bonheur qui s'apprête.
« Laisse-toi par pitié devenir ma conquête.
« Aurais-je pu te perdre, ayant pu t'acquérir?
« Non, tu ne voudras pas voir ton Edmond mourir.
« Ton cœur m'en est garant. — Quand je te dois la vie,
« Par moi la tienne, hélas! te serait donc ravie!
« C'est donc là, cher Edmond, mon déplorable sort,
« Que pour mes jours sauvés tu me doives la mort.
« Mais vois-tu bien ces rocs, cette côte effrayante?
« Ce chemin dans les airs? — J'en ai bravé la pente;
« J'y connais tout, une herbe, une pierre, un buisson.
« Quand le chêne est gelé, quand brûle la moisson,
« J'ai parcouru cent fois ce roc si formidable;
« Chasseur dans nos forêts, agile, infatigable,
« Des muscles du chamois j'acquis la fermeté,
« Ses sauts, ses bonds hardis, son intrépidité.
« Ma force est mon secret, et ton père l'ignore.
« Il l'entendra bientôt, cette cloche sonore.
« La hauteur de ce mont m'inspire peu d'effroi.
« — S'il décroît à tes yeux, il s'agrandit pour moi.
« Écoute, cher Edmond : nous respirons encore.
« Voici de ton amour la faveur que j'implore.
« Tu sais quel est mon cœur; tu crois bien, entre nous,
« Qu'aucun mortel jamais ne sera mon époux.
« Edmond, vole aux combats et défends-y mon père.
« Moi, je m'en vais à Dieu, dans un saint monastère
« Sous le voile sacré m'enchaîner par des vœux.

« C'est là que, dans mon deuil, je prîrai pour vous deux.
« En causant ton trépas, j'eusse été criminelle.
« A mon devoir, à Dieu, je resterai fidèle;
« Et dans mon cloître, Edmond, mon cœur moins agité
« Gémira d'un malheur qu'il n'a point mérité.
« Allons, séparons-nous. — Eh! le puis-je, Caliste,
« Quand, mort à l'univers, c'est dans toi que j'existe,
« Par toi que je respire, à toi que j'appartien?
« Quand mon cœur n'est vivant qu'en battant sur le tien?
« *Allons, séparons-nous*. Quels mots! J'y dois souscrire.
« Mais ces mots si cruels, as-tu pu me les dire?
« Te perdant pour jamais, que mon cœur va souffrir!
« Mais, grace à ma douleur, je suis sûr de mourir.

« Toi que j'eusse vaincu, sommet cru si terrible,
« (Car est-il un prodige à l'amour impossible?)
« Que je t'appelle au moins, dans mes derniers momens,
« La côte ou le tombeau des malheureux amans!
« S'il est quelque pitié chez la race nouvelle,
« Ce nom vivra long-temps sur les bords de l'Andelle.
« On publîra qu'Edmond, dans l'esclavage né,
« Au plus beau des hymens fut jadis destiné;
« Qu'il allait plein d'amour, d'accord avec son maître,
« Conquérir un bonheur, qu'il méritait peut-être.
« Caliste dit un mot : ce mot dut lui ravir
« Conquête, amante, épouse; il ne sut qu'obéir.
« — Eh! ne le sais-je pas, qu'Edmond m'honore et m'aime?
« Que pour moi son respect, sa tendresse est extrême?

« Pour y croire, ai-je encor besoin de tes discours?
« Ne me souvient-il plus que tu sauvas mes jours?
« Ai-je vu tant d'amour avec indifférence?
« N'est-il entre nos cœurs aucune intelligence?
« Est-il un de tes vœux que je n'entende pas?
« Crois-tu qu'avec effort je fuirais dans tes bras?»

Il l'enlève à ces mots. Chargé de son amante,
Il semble au haut des cieux la porter triomphante.
Il croit tenir un ange, un divin protecteur,
Qui pour lui du ciel même a fait fuir la hauteur.
Il ne se hâte pas, mais sa marche est égale.
Si tu pouvais, Amour, abréger l'intervalle!
Enfin de la moitié tout l'espace est franchi.
Son pas n'a point changé, son corps n'a pas fléchi;
Son fardeau le soutient, il en est idolâtre.
On dirait dans ses bras, pressant un corps d'albâtre,
Qu'il porte la Pudeur, ce trésor précieux
Qu'il dérobe à la terre, et qu'il va rendre aux cieux.
Tout le coteau sur lui tient la vue attentive.
On crie : « Encore un pas! » Il s'efforce, il arrive.

Mais déjà du château la cloche a retenti.
L'amour a triomphé, l'orgueil est averti.
Couple unique, oui, la terre et le ciel vous couronne.
De joie et de transport tout le vallon résonne.
On court. Tout applaudit, les bois par les échos,
L'Andelle par ses chants et ses fleurs et ses flots.

On veut de la Saint-Jean lorsque l'hymne s'apprête,
Des deux amans aussi que ce jour soit la fête.
Soudain tout semble mort, se tait; rien ne répond;
On soupçonne en tremblant ce silence profond.
Qu'est-il donc arrivé? L'on s'interroge, on tremble.
On veut voir les amans, on veut les voir ensemble.
Un vieil ermite, hélas! les suivait d'un peu loin:
Il vit tout, conta tout. « Pieux et tendre soin!
« C'est là, dit-il, qu'Edmond la déposa vivante,
« Là, qu'expira l'amant, là, qu'expira l'amante.
« Ils venaient à la fin d'épuiser leur malheur:
« Lui mourut de fatigue, elle de sa douleur. »
Ce bruit vole et s'étend sur cette côte immense.
On gémit, on soupire, on descend en silence.
Un orage imprévu troubla les élémens.
Déjà la tombe unit le corps des deux amans.
Deux colombes, dans l'air, d'une voix gémissante,
Semblaient redemander et l'amant et l'amante.
On suit leur chant plaintif et leur vol égaré.
Enfin sur le tombeau le jour s'est remontré.
On presse avec respect cet asile fidèle;
On plaint leurs chastes feux, on plaint leur fin cruelle;
On veut qu'un véridique, un sensible discours
Apprenne à l'avenir de si tendres amours.
Leur candeur, leur beauté, leur commune aventure
Frappe, atteint tous les cœurs, y saisit la nature.
Des amans, des époux, leurs noms sont révérés;
On baise leur cercueil, on croit leurs corps sacrés.

Ils s'aiment dans les cieux. Côte illustre et funèbre,
Garde encor dans mille ans cette tombe célèbre!
Amans, sur vos malheurs puis-je encor m'arrêter?
Hélas! ma muse en pleurs a peine à vous chanter.
Vallon, qui m'étaliez sur vos rives fécondes
Et les plus belles fleurs, et les plus pures ondes;
Échos, bosquets d'Andelle, à qui par vos zéphyrs
Nos timides amans confiaient leurs soupirs,
Sur eux d'un même vol quand la mort vient de fondre,
Si vous les appelez, que dois-je vous répondre?
Edmond et sa Caliste, hélas! sont disparus;
Caliste et son Edmond ne nous reverront plus.

ENVOI

A MADAME HAUGUET.

Vous l'avez désiré, ma muse s'en fait gloire;
Puissé-je consacrer au temple de mémoire
La Côte de vos deux amans!
Pourquoi Racan, Ségrais, Malherbe, en vers charmans,
N'ont-ils pas pris plaisir à conter leur histoire?
Tous trois n'étaient-ils pas Normands?
Aux pieds de Rhadamanthe, à titre de poëte,
Je vais donc comparaître, assis sur la sellette.
Notre bon Andrieux n'est pas un doux censeur.
S'il sent très-vivement, il juge avec froideur.
La raison est un fort d'où jamais il ne bouge.

Tout manuscrit le craint, et mes amans ont peur
Devant son maudit crayon rouge.
Mais j'en chéris le trait, je m'offre à sa rigueur.
Tout est pur dans son goût, tout est vrai dans son cœur.

Vous à qui les beaux-arts, le bon goût rend hommage,
Que charme d'Hélicon l'harmonieux langage;
Vous que vit naître aux bords des mers
Dieppe, ce frein puissant de Neptune en furie,
Pour être notre muse, en inspirant nos vers;
Vous que les Graces ont nourrie;
Fille aimable de la Neustrie,
Oui, le même penchant nous entraîna vers vous.
Dès long-temps vous voyez en nous,
De nos vœux confondus, toujours, par-tout suivie,
Deux amis tendres et jaloux
Du plaisir de chanter vos goûts,
Et du bonheur de votre vie.

Quelle ardeur vous anime à créer des forêts?
Bravant les aquilons, le soleil et ses traits,
Sur des monts, sur des rocs, devançant sa lumière,
Vos prévoyantes mains, avec un cœur de mère,
Sèment pour vos enfans, dans des sillons pierreux,
L'espoir de jeunes bois qui vieilliront pour eux.
L'avenir est un champ plein d'attrait et d'attente.
Du géant des forêts la tête triomphante,
Un jour, vous dites-vous, de ce gland sortira;

Ce que je prête au temps, le temps me le rendra.
Dès aujourd'hui je goûte un si cher avantage.
Croissez, chênes, croissez pour ma belle sauvage!
Est-il bien vrai? par vous une forêt naîtra!
Que de nids et d'amours! Chacun y trouvera
Son charme et son repos, ce vrai plaisir des sages;
Philomèle, des ruisseaux frais;
Les nymphes, des antres discrets;
Et les poëtes, des ombrages.

Mais dans l'art hasardeux de bien conduire un four,
J'entends vanter par-tout votre talent suprême.
Un four!... C'est quelque chose. Eh! si chez vous un jour
Je suivais Andrieux pour en juger moi-même!
Le four, je m'en souviens, fait d'excellens desserts,
Si nous sommes contens, vous aurez dans nos vers
Un temple sous le nom de Vénus-Pâtissière,
Avec de beaux bras nus, une taille légère.
Quel plaisir de vous voir occuper sous vos lois
Tant de petits Amours, ravis de leurs emplois,
Ces jolis petits dieux, étendant la galette,
Dorant le macaron, sucrant la tartelette!
Sur vos gâteaux exquis, qu'on s'arrache et qu'on craint,
Leurs carquois sont gravés, votre chiffre est empreint,
Le bonnet sur l'oreille, agitant la serviette,
Rangés autour de vous, je les entends crier :
« Vénus pour son plaisir pâtissière s'est faite,
« Quel honneur pour notre métier!

« Oui, Vénus dans Paphos a laissé sa parure.
« Son pied nu presse à peine une étroite chaussure;
« A tous ses mouvemens le lin sait se plier;
« Elle s'est mise en juste, en simple tablier;
« Mais elle a gardé sa ceinture. »

Pour changer nos plaisirs, aimable en cent façons,
Sans peine, à votre gré, vous prenez tous les tons.
Vous restez toujours vous, c'est-à-dire une Grace,
Qui plaît toujours, jamais ne lasse.

Votre esprit est le même. Il est naïf et fin,
Et solide et léger, comme il vous plaît, enfin.
Vous nous rendez le vrai, vous parez la toilette.
Belle vous êtes née, et le serez toujours.
C'est un don de votre planète
D'être belle dans vos atours,
Dans vos habits de tous les jours,
Et même de l'être en cornette.
Mais tous sied quand on plaît, mais tout sert aux amours.

Faut-il gagner nos cœurs, que rien ne vous alarme!
O femmes! quel pouvoir vous fut donné sur nous!
Nous naissons vos amans, nous mourons vos époux;
Nous prenons, enchantés d'un regard, d'une larme,
Le bonheur dans vos yeux, des lois à vos genoux;
Notre unique pensée est d'être auprès de vous.
C'est notre premier vœu, c'est notre dernier charme.

Contre vous c'est en vain que la raison nous arme;
Et les plus vieux sont les plus fous.

Les Parques ont chargé mon fuseau d'un long âge;
Leurs ciseaux vont s'ouvrir pour trancher leur ouvrage.
Adieu, ma tendre amie, adieu, je cède au temps.
J'aurai chanté pour vous la Côte des Amans.
Ai-je rempli vos vœux? Le croirai-je? Je n'ose.
Maintenant affaibli, mon luth est peu de chose.
Mais le cœur met du prix aux plus humbles présens :
Murmurant votre nom dans ses derniers accens,
Près de vous, après moi, permettez qu'il repose.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA COTE DES DEUX AMANS.

La Côte des Deux Amans, célèbre en Normandie depuis tant de siècles, doit son nom à la plus chère et la plus intéressante de nos passions, lorsque surtout la vertu l'accompagne, et que rien ne nous reproche nos pleurs dans le tendre intérêt que nous prenons à ses victimes.

Voici ce que m'a pu fournir d'instruction à ce sujet la dame respectable à qui j'ai eu l'honneur d'adresser les vers où j'ai tâché de conter, le mieux

qu'il m'a été possible, l'histoire des Deux Amans infortunés. Je n'aurai, pour ainsi dire, qu'à copier une partie de sa lettre.

« Ma sœur et moi, Monsieur, nous avons fait « tout ce qui dépendait de nous pour acquérir des « lumières sur un sujet qui semble fait pour rani- « mer les cordes sensibles de votre lyre. Elles ne « sont puisées que dans la tradition du pays, et « quelques notices de Darnaud, de Saint-Foix et de « Madame de Genlis, toutes restreintes et de même « nature.

« Le vieux château de la vallée d'Andelle était « occupé par un seigneur de Pont-Saint-Pierre, « contemporain de Charlemagne. Sa fille, nommée « Caliste, jeune et belle, fut aimée et devint éprise « d'un jeune paysan, nommé Edmond, serf de son « père. Ce père, pour désespérer leur amour, ima- « gina de mettre à son consentement une condition « impossible. Il promit qu'il lui donnerait sa fille, « s'il pouvait la porter de suite, et sans aucun « repos, jusqu'au haut de la côte qui règne sur « le château et toute la vallée d'Andelle, et de la « déposer sur son sommet, quoiqu'il fût regardé « comme inaccessible.

« Le jeune homme, par une force et un courage « incroyables, arrive au sommet, y dépose sa con- « quête, penche la tête, fixe des yeux pleins d'amour « sur elle, et tombe mort de fatigue. Son amante

« meurt à l'instant de douleur. Tel est le fond « de l'histoire.

« Le père, trop tard attendri et repentant, fit « ériger par la suite le Prieuré des Deux Amans « au haut de cette côte; mais il fit enfermer les « deux corps dans un même cercueil, et les fit « transporter dans la chapelle la plus voisine, dé- « pendante du monastère de Fontaine-Guerare, « qui forme actuellement, comme vous le savez, « Monsieur, la propriété de M. Gueroult, mon « beau-frère. La tradition dit que le malheureux « père de Caliste mourut de chagrin de la mort « de sa fille.

« Ce qui confirme, Monsieur, l'érection du « Prieuré des Deux Amans au haut de la côte, « c'est d'abord son nom, et ensuite le sceau de la « maison, qui représentait la tête d'une jeune fille « et celle d'un jeune homme. Ma sœur, épouse « de M. Gueroult, tient cette particularité du « dernier prieur, qui vient de mourir. La pierre « du tombeau a été mutilée lors de la révolution, « mais M. Gueroult a su d'une religieuse du cou- « vent, qu'elle était placée antérieurement à la « porte de la chapelle que couvre encore un vieux « et immense lierre, que vous avez dû voir, Mon- « sieur, lorsque vous avez fait à M. Gueroult « l'honneur de passer avec nous quelques jours « sur les bords de l'Andelle, dans son intéressante

« acquisition de Fontaine-Guerare, fontaine char-
« mante, voisine de sa maison, et qui a donné
« son nom à ce monastère. »

Voilà ce que m'apprend cette dame dans sa lettre. Je me souviens effectivement que ce lierre m'a frappé par son épaisseur, son étendue, et surtout par sa vieillesse si verte, et répandue sur la porte et le portail très-simple de cette ancienne église. Ce que j'ai remarqué sur-tout avec plaisir, c'est que M. Gueroult s'est fait comme un devoir agréable et religieux de conserver fidèlement dans son domaine et cette église, et ce lierre, et ce cloître gothique, qui fait accident dans son paysage, et sous lequel je me suis promené seul, avec des idées graves et l'attendrissement que devait naturellement m'inspirer l'aspect de cette côte immense et mémorable des Deux Amans, qui, depuis Charlemagne, pendant le cours de tant de révolutions, lorsque tant de monumens n'ont laissé aucun souvenir sur leurs débris mêmes, disparus à leur tour, nous rappelle encore sans cesse quel est l'indestructible empire de notre raison et de cet éternel intérêt de l'amour et de la vertu, dont on ne peut dépouiller notre nature.

VERS

POUR UNE FÊTE A LA VIEILLESSE.

Formidables remparts d'inégale structure,
Qu'aux premiers jours du monde éleva la nature,
Énorme entassement de rocs audacieux
Que l'œil surpris voit croître et monter jusqu'aux cieux;
Dépôt de longs frimas qui blanchissent vos têtes,
D'où tombent les torrens, où sifflent les tempêtes;
Inaccessibles monts où l'aigle des Romains
S'étonna qu'Annibal eût créé des chemins;
Rochers majestueux, perdus dans les nuages,
Je m'élève avec vous par-delà les orages.
Daignez me recevoir, sommets religieux,
Où l'esprit des mortels commerce avec les dieux!

Mais, ciel! en gravissant vers sa voûte infinie,
Des Alpes à mes yeux se montre le génie,
Que couvrent tout entier, et ses longs cheveux blancs,
Et sa barbe mêlée à des glaçons pendans.
De givre et de frimas sa tête est hérissée.
« Oui, dit-il, s'agitant sous sa neige entassée,
« Tes pieds foulent ce mont qui, seul, par sa hauteur,
« Des monts les plus hardis, hardi dominateur,

« Sous mille hivers nouveaux, mille glaces nouvelles,
« Entourent ses manteaux de franges éternelles,
« Se grossit en colosse, et monte et prend le pas
« Sur cent autres géants, armés de leurs frimas.
« Mais parmi ces débris qu'au loin ton œil embrasse,
« Mer fougueuse et glacée, as-tu vu dans l'espace,
« En sa masse effroyable, un mont qui, comme lui,
« D'un chaos de frimas est le centre et l'appui;
« Qui pompe jusqu'aux cieux les fleuves qu'il fit naître,
« Seul rival du Mont-Blanc, si quelqu'un pouvait l'être,
« Le Pic de la Terreur? C'est dans leur double sein,
« Des eaux que boit l'Europe immense magasin,
« Que filtrent à travers leurs entrailles humides
« Ces torrens écumeux, ces fleuves si rapides
« Qu'on enjambe à leur source, en ne s'en doutant pas:
« L'Aar et le Tésin, le Rhône avec fracas
« Tombant, précipitant ses turbulentes ondes,
« Arrachant et ses bords et ses digues profondes;
« La Reuss, entre des rocs, hurlant, tordant ses pas;
« Le Danube au long cours, et le Rhin aux cent bras.
« Tous jumeaux parvenus, chacun, dans son allure,
« Garde l'air, la fierté, l'élan de la nature;
« Tous nés libres, sans fers, ils portent, sous des rois,
« Leurs flots à l'Italie, aux Germains, aux Gaulois,
« Dans de superbes lits roulent une eau féconde,
« Et descendent du ciel en bienfaiteurs du monde.
« Oui, d'un pied montagnard, tu presses mes glaçons.
« Mes Alpes, et non l'art, t'ont dicté leurs leçons.

« Né loin de nos torrens, tu viens chercher peut-être
« Le toit et les frimas qui t'auraient dû voir naître :
« Je lis dans tes désirs : va, le ciel est serein;
« Voici la Tarantaise, et c'est là ton chemin. »
Sous sa glace, à ces mots, le vieillard se retire.

Je descends : du vallon le doux penchant m'attire.
O champs semés de fleurs! ô fertiles ruisseaux!
Fontaine où vont le soir s'abreuver les troupeaux,
Salut! Je vous vois donc, innocente prairie,
De mes simples aïeux vénérable patrie.
O mon père! c'est là que tu reçus le jour;
C'est là que ton berceau, que ton premier séjour,
De ta présence encor me rappelle les charmes.
De mon deuil éternel reçois ici les larmes.
Que je rends grace au ciel, qui, sage en ses faveurs,
M'a laissé pour tout bien et ton sang et tes mœurs!
Mon cœur formé du tien, plein de ta chère image,
S'arrête avec transport sur ce doux paysage.
J'y vois par-tout empreint le doigt de la vertu
Qui toucha ton berceau par tant de vents battu.

Qu'entends-je? O bruit heureux! fête auguste et rustique!
Joyeux dans ses rochers, tout le peuple helvétique,
Par un vin solennel, par des vœux éclatans,
Va rendre, sous le ciel, hommage aux cheveux blancs.
Salut, banquet sacré! Vieillard! je vais m'y rendre.

Et toi, par qui cent fois Haller nous fit entendre
Et sa superbe lyre et les plus nobles chants,
Et toi, tendre Gessner, tes chalumeaux touchans;
Lorsque j'admire ici, plein de tant de merveilles,
Nos glaciers dans les airs, à leurs pieds nos abeilles;
Vois, muse, avec plaisir, rassemblés dans nos champs,
Consacrés par leurs mœurs, embellis par les ans,
Ces vieillards, ces Nestors, dont ce jour est la fête;
Tout à la célébrer nous invite et s'apprête.
Nos lis exprès pour eux croissent dans le vallon;
Pour eux en doux zéphyr s'est changé l'aquilon.
Si jamais de nos jours le torrent ne s'arrête;
Si huit lustres doublés vont peser sur ma tête;
Enfin, si sur ma tombe un reste de vigueur
Ranime encor mon sang, et fait battre mon cœur,
Muse, pour nos vieillards enflamme aussi mon zèle,
Fais luire sur mon front une flamme nouvelle;
Fais de tous les côtés, en hâte, à mes accens,
Descendre de leurs monts leurs femmes, leurs enfans,
S'offrir à mes respects leur long pélerinage,
Leurs travaux, leurs vertus, la paix du dernier âge,
Et sur leurs cheveux blancs pleuvoir avec des pleurs
Notre encens et nos vœux, et des chants et des fleurs.

Il est un bourg fameux par ses exploits antiques,
Bourg qui donna son nom aux cantons héveltiques.
C'est là que Tell vainqueur s'offre sur tous les monts,
Aux bords de tous les lacs, debout sur tous les ponts,

Tenant encore en main cette flèche aguerrie
Qui frappa l'oppresseur, et sauva sa patrie.

Déjà vers ce canton, libres et vertueux,
S'avancent nos vieillards d'un pas respectueux :
Tous ont servi la Suisse au printemps de leur âge.
Aïeux, femmes, enfans, épris de ce voyage,
Pour fêter la vieillesse ont quitté leur séjour.
Je vois tous les Nestors que Zurich mit au jour;
Berne, Lucerne, Uri, pays rude et sauvage,
Fait pour la liberté, dont l'air plaît au courage;
Zug, Glaris, Undervald, couverts de leurs forêts,
Où l'if fut consacré pour en tailler des traits,
Où la paix, le travail, et l'équité demeure.
Je vois partir aussi Fribourg, Bâle et Soleure;
Suivre Appenzel, si cher aux pasteurs, aux troupeaux,
Et Schaffouse, assourdi du fracas de ses eaux.

Chacun de ces cantons, par le choix le plus juste,
A fourni son vieillard à ce sénat auguste.
Les chasseurs, l'arc en main, escortent leurs vieux ans:
Les mères par leurs mains font toucher leurs enfans.
Avec joie, à leurs yeux, cette épouse nouvelle,
Montrant son jeune époux, montre aussi qu'elle est belle.
On recueillit pour eux au pied d'affreux glaçons
Un miel qui s'argenta parmi l'or des moissons.
A leur touchant aspect, qui charme la nature,
Les Alpes semblent voir leur plus noble parure.

Mais sur un lac brillant, dans des monts resserré,
Aussi pur que le jour, sous un ciel azuré,
Dans des bateaux fleuris, innombrable flottille,
Se pressent tous d'entrer, fils, aïeul, mère et fille,
Des brocs de vin, du lait, des fruits, l'apprêt enfin
D'une fête publique et d'un vaste festin.

Déjà tous nos vieillards, qu'un pieux zèle anime,
Du plus haut des rochers vont atteindre la cime.
Les voilà près du ciel, sous un temple sacré,
Où de bouche et de cœur sans faste est adoré
Ce Dieu qui réprouva la richesse et la gloire,
Qui du Samaritain nous a conté l'histoire,
A béni les enfans, et, quand le vin manqua,
Fit son premier miracle aux noces de Cana.

D'ifs et de vieux sapins une forêt perdue
Sur le bord du rocher s'avance suspendue.
Là, sous eux, des enfans, par leurs mères penchés,
Peuvent voir ces vieillards de tous les yeux cherchés.
Celui dont cent vingt ans font contempler la tête,
Avec eux sur ce bord et se montre et s'arrête.

Il voit d'aïeux, d'époux, de femmes, et d'enfans,
Sur un lac de cristal des nuages vivans.
Il voit sur tous les monts dont ce lac s'environne
Tout un peuple indompté dont la stature étonne,
Tous nés de ces guerriers, géants dans les combats,

Au front calme, à l'œil simple, aux formidables bras,
Qui laissaient leur charrue, et dont les mains terreuses
Usaient aux champs de Mars les haches monstrueuses.
Il voit de ce canton les cieux de pourpre ornés,
Et de leurs hauts sapins ses sommets couronnés.

A l'aspect du vieillard leur ame est attendrie.
Cet intérêt si cher, l'amour de la patrie,
Ces femmes, ces enfans, ce temple dans les airs,
Ce lac, ces monts par-tout de citoyens couverts,
Ce soleil des étés, qui, par ses feux propices,
A mûri leurs épis au fond des précipices;
Ce silence attentif, ces doux zéphyrs errans,
Qui semblent dans leur course assoupir les torrens;
Ces fronts patriarchals que l'Éternel couronne,
La paix, déjà céleste, où leur cœur s'abandonne;
Tant d'amour que vers eux font monter tous les cœurs;
Ces enfans sur leurs fronts laissant tomber des fleurs;
Tout charme, tout séduit. Ce cri vers lui s'élance :
« Vieillard, bénis la Suisse! — Ah! leur dit son silence,
« A Dieu seul appartient la bénédiction.
« — Eh bien! répondent-ils, bénis-la dans son nom. »
Alors sa main se lève, et soudain tout s'incline;
Sur eux descend le flot de la bonté divine;
Et soudain tous les bras sont levés vers les cieux.
Le lac frémit au loin d'un souffle harmonieux.
Chaque barque a son chant, chaque festin s'apprête.
Mille drapeaux flottans en signalent la fête.

Ces vieillards si chéris sont des objets sacrés :
Sur le cœur des aïeux leurs enfans sont serrés.
On boit les tosts, on pleure, on s'écrie, on s'embrasse.
Le vin pur a comblé la plus énorme tasse.
Jusqu'au fond, en l'aimant, on voit le cœur humain.
Tout Suisse aborde un Suisse en lui serrant la main;
Des bergers d'Appenzel la flûte est déjà prête.
Uri de ses cornets fait mugir la tempête;
Le temple s'ouvre. On sonne; et le chamois bondit.
Du haut de ses sommets le Mont-Blanc applaudit;
Et d'échos en échos l'helvétique alégresse
Répète : « Honneur à Dieu! respect à la vieillesse. »

ENVOI

A MADAME DALMAS,

Épouse de M. DALMAS, *ci-devant Officier supérieur, Maire de la ville de Compiègne.*

Ces vers, nés dans mon sein pour chanter la vieillesse,
        C'est à toi que je les adresse,
Cousine aimable et chère, ou plutôt tendre sœur;
Car ce nom si charmant, ce nom plein de douceur,
Nous l'avons, par l'usage et par notre tendresse,
        Tiré du fond de notre cœur.
C'est un don que nous fit l'amour et la nature.
Non, quand, l'ame tremblante et d'un air rassuré,

Sur mes traits, sur mon front par la fièvre égaré,
De la fin de mes maux tu cherchais quelque augure,
Non, jamais de mes jours tu n'as désespéré.
Ah! Castor et Pollux, au plus fort de l'orage,
Sur le bord de ma tombe, au moment du naufrage,
Auraient-ils donc fait luire à tes yeux consternés
Leurs astres fraternels, leurs rayons fortunés,
Doux flambeaux d'un heureux présage?
Puisque je vis encor, cousine-sœur, ah! vien
Me revoir dans mon ermitage.
Des amis, dans ce monde insensible et volage,
L'absence trop souvent est peu de chose ou rien:
Pour un ermite, un frère, hélas! c'est un veuvage.
Parmi d'autres vieillards distingués par les ans,
Si j'avais pu, selon l'usage,
Au sein des rocs, des lacs, des helvétiques champs,
Sur mon luth courageux, quoiqu'affaibli par l'âge,
Aller fêter les cheveux blancs!
Oh! sur ma route, ému, comme j'aurais, plein d'aise,
Couvert de mes respects, de mes pleurs, de mes yeux,
Le berceau de mon père et de tous mes aïeux,
Sur les monts de la Tarantaise!
O force! ô droit du sang! étrange impression!
Il m'a transmis ses mœurs, ses traits, son caractère,
Pour les pervers polis sa noble aversion,
Son goût pour les forêts, pour la retraite austère,
Ses profonds souvenirs, sa longue émotion.
Peut-être que par lui je suis un bon lion,

Mais je suis berger par ma mère.
Dès mes plus jeunes ans cette profession
Me plut, me plaît encor, me sera toujours chère.
Qui sait, en suppliant, si dans quelque hameau
Je ne parviendrais pas à trouver un troupeau?
Mais hélas! vieux berger, où trouver la bergère?
Voilà le difficile; et c'est un triste cas.
Pour me charmer du moins s'il me restait ma muse!
Mais que me tombe-t-il en glanant sur ses pas?
Quelques épis fanés, un vain trait qui m'amuse;
Quelque fleurette des déserts;
Un œillet de poëte, ou peut-être une rose,
Le soupir d'un roseau qui provoque mes vers,
Un souvenir, un rêve. Eh! dans cet univers
Pouvons-nous trouver autre chose?
Je ne m'abuse pas: ce n'est plus le bon temps.
Où sont-ils ces tons caressans
De la musette aux doux accens
Que Ducis, ton berger, jadis te fit entendre?
Tu commandais alors, je n'avais qu'à dépendre,
Qu'à t'aimer; puis t'aimer encor:
C'était vraiment mon âge d'or.
Ils ont fui ces beaux jours; avec quelle vitesse!
Me voilà bien avant entré dans la vieillesse.
Toi-même vers son but le Temps te fait courir:
La beauté, la vertu contre lui n'ont point d'armes.
La rose à peine naît qu'il aime à la flétrir;
Eh quoi! Thérèse aussi tu devais donc mourir?

Vieillard impitoyable, il outragea tes charmes;
Mais ton cœur t'est resté : j'en attends quelques larmes
Sur mon tombeau qui va s'ouvrir.

LES TROIS AMOURS.

Amour, Amour, que ton sceptre est puissant!
La jeune sœur, sous l'aile de sa mère,
Charme, est charmée, et suit son petit frère.
L'instinct nous parle, on se cherche en naissant.
Mais vous, encor toute simple et novice,
Ma belle enfant, d'où vient cette pâleur?
Oui, vous souffrez, j'en reconnais l'indice.
Qu'il était vif votre teint dans sa fleur!
Il s'est flétri votre joli visage.
A votre front l'amour fait un outrage :
L'hymen bientôt lui rendra sa couleur.
Pourquoi rougir? Tout cœur sensible et sage
(C'est là le but) va droit au mariage.
Vous soupirez; mais est-ce un si grand mal
Quand on aspire à l'anneau conjugal?
De mille attraits ce tendre amour abonde.
Il plaît, surprend, enchante tout le monde.
Mais gare! gare! il trouble la raison.
C'est du nectar, c'est aussi du poison.

Il fait le calme, il souffle la tempête.
Il vous rend sage, il fait tourner la tête.
Point de milieu. Mais il est tel vaurien,
Doux égoïste, adroit comédien,
Faisant des vers, et que la grace pare,
Tels que l'étaient et Chapelle et La Fare,
Chaulieu, Ninon, Voltaire, et telles gens,
Francs libertins, pour le vice indulgens.
Un bon Scapin, veut-il vaincre une belle,
Cent fois la nomme adorable et cruelle;
Il peut pleurer, tant qu'il veut, à propos;
Et, s'il le faut, aller jusqu'aux sanglots.
Je le sais bien : ce sont des misérables;
Mais par malheur ce sont les plus aimables.
Femmes, fuyez, fuyez tous les amans;
Fuyez plus fort, lorsqu'ils sont plus charmans.
L'honnête hymen n'est pas fait pour leur plaire;
Il est trop pur, trop doux, trop sédentaire.
Ailleurs si gais, tous ces brigands heureux
Presque toujours sont maussades chez eux.
J'en ai connu : cette volage engeance
Vit en houssards, et hait la résidence.
Hymen! Hymen! sage et ferme en tes vœux,
C'est le bonheur, non les ris que tu veux.
De ton flambeau, si propre à nous conduire,
La chaste abeille aime à pétrir la cire;
Dans tes nœuds sûrs l'Amour mit les douceurs
De son miel pur, tiré du sein des fleurs.

Que j'aime, Hymen, ton ardeur innocente,
Sensible, égale, et non pas dévorante!
Que Clytemnestre immole Agamemnon,
Le roi des rois, le vainqueur d'Ilion;
Ou qu'Hermione, en son dépit funeste,
Fasse égorger Pyrrhus des mains d'Oreste,
De ces forfaits je frémis révolté.
Avec ma femme, heureux, libre, enchanté,
Je vais des bois chercher les frais ombrages.
C'est dans les bois que sont les bons ménages.
Tous ces oiseaux nous promettent des nids,
Ces nids des œufs, et ces œufs des petits.
Nids et berceaux, oui, votre seul image
Des maux d'hymen nous paie et nous soulage;
Car l'homme souffre, et toujours souffrira.
C'est là son sort. Mais qui m'inspirera
Sur cette terre en tourmens si féconde,
Où tant d'horreur, tant d'injustice abonde,
Plus de pitié? C'est une mère en pleurs,
Criant: « O mort! pourquoi, dans tes rigueurs,
« M'arraches-tu ce que j'ai mis au monde,
« Ce fils si cher, mon jeune et tendre enfant,
« Que j'ai nourri, j'ai formé de mon sang,
« Et qui n'est plus? — Mais, lui dit un saint prêtre,
« Souvenez-vous que Dieu seul est le maître,
« Et qu'Abraham sur son fils bien-aimé
« Leva jadis son bras d'un fer armé.
« Il se soumit. Pourtant il était père.

« Concevez-vous sacrifice plus grand ?
« — Non, Dieu jamais, reprit-elle à l'instant,
« N'eût exigé cet effort d'une mère. »

C'est cet instinct dans les entrailles né,
Qui peuple encor ce globe infortuné.
Chez nos fermiers, l'oiseau le plus timide
Pour ses poussins arme un bec intrépide.
Remarquez-vous, dans la saison des nids,
En voletant le long des blés jaunis,
La perdrix fuir ? Sa tendresse peureuse
Pour ses enfans contrefait la boiteuse,
Rit du chasseur ; et, pour les protéger,
Sur elle seule attire le danger.
L'entendez-vous la pauvre Philomèle
Qui, dans ces bois, à son long deuil fidèle,
Demande, appelle, et rappelle toujours
Ses chers petits, doux fruits de ses amours,
Qu'un dur enfant a de sa main légère,
Tremblans et nus, arrachés sous leur mère ?
Sur un rameau, là, seule, en sa douleur,
La nuit l'entend lamenter son malheur :
Le jour renaît, tout s'éveille ; et l'aurore
Sur son rameau l'entend gémir encore.
Mais par l'amour au chaste hymen conduits,
Voudrions-nous renoncer à ses fruits ?
Oh ! qu'il est doux de voir ce qu'on fit naître !
Amour, hymen, berceaux, voilà notre être.

Bien il est vrai que l'on craint en aimant.
C'est là du bail la charge trop pesante.
Mais du bonheur compense ce tourment.
N'en doutons point, c'est une loi constante :
Aimer, c'est craindre, et craindre c'est souffrir.
C'est un vrai mal qui naît de l'ordre même.
Le ruisseau court, l'œil voit, notre cœur aime.
Que faire, hélas! N'aimer plus?... C'est mourir.

VERS

Pour mettre au bas du Portrait de M. l'Abbé DE LA FAGE, *célèbre Prédicateur.*

TOUCHANT, noble, entraînant, et sublime en son style,
Ce célèbre orateur, doux, simple, humble chrétien,
La Fage aima Dieu seul, et compta tout pour rien.
Prier, servir l'Église, et prêcher l'Évangile,
Ce fut là son éclat, son bonheur, et son bien.

REMERCIEMENT
A MADAME HAUGUET.

Quelle aimable nymphe me donne
Ce superbe bonnet du plus riche velours,
Du vert le plus charmant? En ceignant ces contours,
De feuilles, de fruits d'or, un laurier me couronne;
Une houppe, en le surmontant,
Se lève et fait briller l'or le plus éclatant
Des épis que Cérès moissonne.
Par Hélène, à Lacédémone,
En secret, pour Pâris un bonnet fut brodé:
Atride et Troie en cendre ont vengé cet outrage.
Mais, des doigts les plus purs heureux et chaste ouvrage,
Le vôtre innocemment vient de m'être accordé.
Ciel! et c'est sur mon front, avec des doigts de rose,
Sur ce front surchargé par les glaces du temps,
Où de près de quatre-vingts ans,
Avec tant d'autres maux, l'énorme poids repose,
Pour cacher quelques cheveux blancs,
Que votre jeune main le pose.
Hélas! à vos beaux yeux c'est l'hiver que j'expose,
Quand vous offrez aux miens la reine du printemps;

Car zéphyr me l'a dit : oui, vous avez nom Flore;
Et puis, on n'a qu'à voir le teint qui vous colore.
Tout est commun, crédit, pouvoir et volontés,
Entre vous autres déités;
Ce que l'une ne peut, une autre le peut faire.
Chez les hommes, les dieux, en amour, en affaire,
Cela met des facilités.
Or, le ciel nous cacha (dans quel lieu? je l'ignore)
Une fontaine qu'on implore
Contre la loi du temps. Vieux sages, ou vieux fous.
Nous aurions grand plaisir à nous y plonger tous.
Si pour moi vous disiez un mot à la déesse
De ces magiques eaux qui rendent la jeunesse,
Je vous devrais mes nouveaux jours.
Ces eaux réchaufferaient mes premières amours.
Oui, c'est vous, vous voilà, mes maîtresses chéries,
Ma tragique pitié, mes tendres rêveries,
Et mes saules, et mes prairies,
Et ces amis si bons! Du repos seul jaloux,
Flore, je reprendrais mes penchans les plus doux,
Toujours pasteur, toujours poëte;
Et sur ma lyre et ma musette
Et mes vers et mes chants vivraient encor pour vous.

Quoi! du bonnet le plus charmant
Vous m'aurez fait le don, et mon remercîment
N'a pas dit que c'est moi qu'un tel présent enchante!
Quoi! deux grands jours entiers j'ai gardé le secret!

C'est trop. Je suis Français, mon bonheur me tourmente:
J'écris mon nom sur mon bonnet.

VERS

A UNE HIRONDELLE.

Bonjour, ma petite hirondelle,
Allons, jase et me renouvelle
Ton charmant caquet du matin,
Si gai, si joli, tel enfin
Qu'il doit plaire à tout honnête homme.
Quant au scélérat, tu lui dis :
« Tu seras pris ; tu seras pris. »
Oui, cela sera : c'est tout comme.
Du ciel on ne se moque pas.
De tes chants et de tes ébats,
Goûte en liberté tous les charmes ;
Sur tes petits sois sans alarmes ;
De doux mets fournis leur repas ;
Avertis-moi bien de l'orage ;
Suis les zéphyrs, crains nos frimas ;
Sois heureuse en tous les climats ;
Si tu pars, adieu, bon voyage !
Mais tu reviendras, l'an prochain,

Recommencer ton petit train
Au haut de mon troisième étage.
Puis nos emplois nous reprendrons :
Toi, sous des tours, sous des corniches,
Tu chasseras aux moucherons ;
Sur le Parnasse, aux environs,
Moi, je prendrai des hémistiches.
Comme toi, je monte et descends.
Tu fends l'air, parcours les étangs,
Vas, reviens, sans lasser ton aile;
Et tu nous fais voir, en volant,
OEil de feu, petit ventre blanc,
Plume noire, et fuite éternelle.
Ta liberté m'est naturelle.
Comme toi j'annonce et pressens,
Et dans mes rêves innocens
Je me fais petite hirondelle.
Parfois, sur le plus haut rocher,
Si du ciel j'ose m'approcher,
Le faut-il? sans que je m'afflige,
Je rase la terre et voltige.
Dans les airs, comme un bon nocher,
Ou je tends ma voile, ou m'arrête :
Sans trop craindre et m'effaroucher,
Dans un trou je sais me cacher,
Pour laisser passer la tempête.
Éole a lâché tous les vents,
L'Athos vomi tous ses torrens,

Jupiter a pris son tonnerre.
Eh mon Dieu! qu'a donc fait la terre?
J'ose à peine entr'ouvrir les yeux;
Puis, j'essaie à lever ma tête;
Puis, à voler mon aîle est prête;
Et puis me voilà dans les cieux,
Goûtant l'air, voyant fuir l'orage;
Et je vais cherchant en tous lieux
Où je puis encor, grace aux cieux,
Recommencer un doux ménage.

Je te vois souvent dans tes nids
Porter ta proie à tes petits,
Par leur bec avide invoquée:
Jadis, à mes pauvres enfans,
Rians, jouans, et m'appelans,
J'apportais aussi la becquée.
A nos goûts, nos mêmes penchans,
Soit à la ville, soit aux champs,
Nous demeurons toujours fidèles.
Mais, hélas! je n'ai point tes ailes
Pour me dérober aux méchans.
Que de fois, en mes plus beaux ans,
Recueilli par ma tendre mère,
Sous sa fenêtre hospitalière,
Dans mon lit j'entendis tes chants!
Tous deux nous avions des enfans.
Je m'en souviens bien, je fus père.

Et vers le soir, dans nos vallons,
Sous la voûte et près du vitrage
De quelque église de village,
Avec un de mes compagnons,
J'allais chercher tes jolis sons
Et la douceur de leur présage.
On eût dit que dans le saint lieu
Tu venais rendre grace à Dieu
De t'avoir donné la pâture,
Ta vitesse, et ton vol charmant.
Du bonheur source immense et pure,
N'est-ce pas lui dans la nature
Qui met par-tout le mouvement,
Et la vie, et le sentiment?
N'est-ce pas lui, pauvre hirondelle,
Qui d'un monde à l'autre t'appelle,
Qui te fait jouer dans les airs,
Comme moi jouer dans mes vers?
Lui qui jette au loin sous la neige,
Pour les rennes de la Norwège,
Et la mousse et ses velours verts,
Qui creuse au Lapon son asile;
Et par qui le chameau docile
Franchit le brasier des déserts?

Mais cet esprit qui nous inspire,
Dont on suit le charme et l'empire,
D'où vient-il? Le savons-nous bien?

C'est un charme qui nous entraîne;
C'est un don : témoin La Fontaine,
Qui l'avait, et n'en savait rien.
Comme toi, gentille hirondelle,
Chétif et mince, sur mon aile,
Je vole errant dans l'univers.
Nous puisons dans les mêmes sources,
Car par instinct tu fais tes courses,
Et par instinct, je fais mes vers.

MON PORTRAIT.

Sans le prévoir, Jean-François fut auteur.
La tragédie eut pour lui mille charmes.
Trop loin peut-être il porta la terreur,
Et la pitié, douce source de larmes.
De père en fils Allobroge il était.
Vers ses rochers, poétique héritage,
Un vif instinct, certaine humeur sauvage,
Dans ses chagrins fortement l'appelait.
Simple, mais fier, pour lui ce monde étrange
Ou l'attristait, ou n'offrait rien de beau;
Il se sentait, par un confus mélange,
Doux ou terrible, ou torrent ou ruisseau;
Même lion, dans sa brusque colère,

Il secouait quelquefois sa crinière,
Et tout-à-coup redevenait agneau.
Né pour l'amour et la mélancolie,
Grave et rêveur il fut dès son berceau;
Il se plaisait à l'aspect d'un tombeau,
Au jour mourant d'un funèbre flambeau;
Il l'invoquait, et sa mère attendrie,
Craignant son cœur, trembla pour son cerveau.
Il a parfois semé dans ses ouvrages
De petits riens, de jolis badinages.
Parfois bons vins, bons mots, jolis repas,
Gentils minois égayaient son visage.
Son cœur ardent lui dictait son langage.
Le sexe aimable eut pour lui tant d'appas,
Qu'en le craignant il lui rendit hommage.
Ce cœur sur-tout aima la vérité.
Rarement triste, et souvent attristé,
Plus d'un malheur exerça son courage,
Plus d'un chagrin sa sensibilité.
Sage, il aima la sage liberté.
Il détestait plus que tout l'esclavage.
Vieux, sa vieillesse eut l'esprit de son âge.
Pour des monts d'or il n'eût point fait un pas.
Pour lui détour, ruse, était lettre close :
De toute intrigue il vécut ennemi.
Trop peu de temps, dans la plus douce chose,
Il fut heureux : Thomas fut son ami.

STANCES A M. PALLIÈRE,

SUR LA MORT DE SA FEMME.

Pallière, il est donc vrai, ta moitié t'est ravie!
Ton cœur ne peut suffire au deuil dont il est plein :
Muet, pâle, égaré, le ressort de la vie
S'est brisé dans ton sein.

Si tu pouvais pleurer! Mais, aimant ta souffrance,
Tu te plais à sentir, à creuser ton malheur.
Hélas! veuf de ton deuil, tu perdrais l'existence
En perdant ta douleur.

Tu vis, tu vis par elle : en ton ame abattue,
Immense et sourd désert que peuplait tant d'amour,
Descend le froid poison d'un regret qui te tue
Et la nuit et le jour.

Agathe est sous la tombe, et veut plus que des larmes;
Elles n'ont point coulé, ton désespoir s'est tu.
Quelle femme jamais a mêlé plus de charmes
Avec tant de vertu!

Tantôt c'est une dame ou sœur hospitalière,
Qui sert les malheureux, leur ouvre son château;
Tantôt c'est une Agathe, une simple bergère
Qui reprend son fuseau.

Sur l'autel de l'Hymen, chaste, tendre et paisible,
Sans art elle entretient le feu pur de Vesta;
Et sans faste, au besoin, sans être moins sensible,
Son courage éclata.

Entends-tu ton Agathe? Elle te dit sans cesse :
« Voudras-tu donc mourir? Quand ils n'ont plus que toi,
« Vivre pour nos enfans, ces fruits de ma tendresse,
« C'est vivre encor pour moi. »

Pallière, vois sa sœur, ses deux fils et sa fille,
Ensemble t'accablant de leurs pleurs douloureux;
Enfin, pleure à ton tour. Je suis de la famille,
Et je pleure avec eux.

Ici c'est la douleur immobile et muette,
Qui gémit de ses vœux, de ses soins superflus;
Et là c'est la douleur qui s'égare et répète :
« Agathe, hélas! n'est plus. »

Ah! lorsqu'un jeune couple à l'autel se présente,
Brillant d'attraits, d'amour, et d'espoir, et de fleurs,

Et que l'anneau sacré, d'un nœud qui les enchante,
        Va serrer les deux cœurs;

Pallière, à cet objet (car ce sort fut le nôtre)
Malgré moi je soupire, et je me dis tout bas :
« Qui des deux doit survivre, et vêtir avant l'autre
        « Le linceul du trépas ? »

Nous avons survécu. Mort, en deuil si féconde,
Oh! de quel trait, d'Agathe as-tu percé l'époux?
Oui, le triste avenir, si Dieu le cache au monde,
        C'est par pitié pour nous.

C'est de lui que nos biens et que nos maux nous viennent;
Ses desseins sont couverts d'une profonde nuit :
Nos maux, sans murmurer si nos cœurs les soutiennent,
        Nous en cueillons le fruit.

Va, Dieu de tes douleurs te paîra, cher Pallière;
Il te garde un trésor que reverront tes yeux :
Le couple heureux et pur qui s'aime sur la terre
        S'aime encor dans les cieux.

A ton Dieu pour jamais ton Agathe est acquise;
L'Hymen fuit; l'Amour pleure, il éteint son flambeau :
Tout finit ici-bas, et tout s'immortalise
        Au-delà du tombeau.

REMERCIEMENT A MA SŒUR.

Voyez-vous ce bonnet charmant
Dont une sœur coiffa son frère?
Pour orner mon front, en argent
Sa chaste main broda ce lierre.

Que les prêtresses d'Apollon
Aux trépieds doivent leur délire;
Pour chanter un si joli don,
Mon bonnet m'échauffe et m'inspire.

D'un front poétique, humblement,
Oui le lierre est le diadème;
Du plus étroit attachement
Oui le lierre est le vif emblème.

L'amitié s'en pare à nos yeux
Dans les jours sereins de sa fête;
De ses buveurs Bacchus joyeux
Avec grace en ceignit la tête.

Le laurier sied bien aux jambons;
De tout temps c'est lui qui les pare.

Il sied bien aux Anacréons,
A nos Chaulieux, à nos La Fare.

Mais le lierre s'unit au cœur,
Et de ses doux nœuds l'environne.
Au pampre, à ma lyre, à ma sœur,
Je bois sous la triple couronne.

VERS

A MADAME DIMIDOF,

RETOURNANT A PÉTERSBOURG.

Cet album vous rappellera
Les traits d'un septuagénaire;
Mais par vous il me souviendra
De l'amour et de l'art de plaire.

Mélancolie est tout pour moi;
C'est le charme dont je m'enivre :
Vos yeux en sont pleins. Ah! pourquoi,
Pour les voir, ne peut-on vous suivre?

Mais j'ai mon album; et c'est là,
(Plaisir bien plus doux que la gloire!)

Quand Élisabeth s'en alla,
Que je la gardais sans le croire.

Vous fuirez donc les bords jaloux
Et de la Seine et de la Loire.
Le ciel l'a voulu; mais pour vous
Dans mon cœur il mit ma mémoire.

A MADAME GEORGETTE W. C.

D'un vieux Bordeaux, grace à vos dons,
Oui, je bois les coupes vermeilles;
Je vois sortir ses longs bouchons,
Et vider ses longues bouteilles.

Sur les mers, ce fils des caveaux
N'a point mûri par les orages;
Il ne trouble point les cerveaux;
Calme et vieux, c'est le vin des sages.

Je me souviens bien qu'autrefois,
Fidèle ami de votre père,
Des nectars de Beaune et d'Arbois
Il a souvent rempli mon verre.

Vous étiez alors des enfans
La plus jolie et la mieux faite;
Alors dans mes bras caressans,
Sur mon dos je portais Georgette.

Je vous vis dans votre printemps :
Quels traits! quel air! quelle prestesse!
Vous étiez nymphe à dix-huit ans,
Aujourd'hui vous voilà déesse.

Vous voulez trinquer avec moi,
Comme au bon temps du siècle antique :
Vos belles mains vont, je le croi,
Me verser un vin pacifique.

Mais comment écarter vos traits
Par une coupe sans ivresse,
Ou sans ivresse voir de près
Les beaux yeux d'une enchanteresse?

Vénus y met ce doux poison
Que, sans l'éviter, craint un sage;
Il séduit long-temps la raison;
Mais peut-on oublier son âge?

De beaux jours notre œil attristé
Demanderait en vain l'aurore.

Adieu donc et grace et beauté!
Adieu!... Mon cœur vous reste encore.

A MADAME ESMANGARD.

Ainsi la plaintive élégie
Elle-même a dicté vos vers,
Et la tendre mélancolie
Semble en avoir noté les airs.

C'est vous; à peine je respire!
Oui, voilà votre accent vainqueur;
C'est vous, exerçant votre empire
Sur l'esprit, l'oreille et le cœur.

N'avaient-ils point assez de charmes
Vos regards si touchans, si doux?
Du voile enchanteur de vos larmes
Devaient-ils s'armer contre nous?

Il est, il est pour un cœur tendre,
Quelque vertu qu'il puisse avoir,
Des voix qu'il ne faut pas entendre,
Et des yeux qu'il ne faut pas voir.

MON TROPHÉE.

Quel pouvoir, quelle étrange fée
Suspendit au même trophée
La couronne, un sceptre, un poignard,
Et tout près d'eux mit en regard
La panetière, la houlette,
Et la simple et tendre musette
D'un pauvre pasteur de troupeau,
Trésor qu'il possède sans crainte,
Fait pour l'amour, sa douce plainte,
Et l'innocence du hameau!
Dans ce trophée humble et rustique,
Mais à la fois noble et tragique,
Sont-ce deux hommes qui sont peints?
Non : c'est un seul, qui, sans déplaire,
Rassemble dans son caractère
Le doux et le terrible empreints.
Sur son front que rien n'inquiète,
Tour-à-tour leur vertu secrète
Met des rois le noble bandeau,
Des bergers le petit chapeau,
Et joint le pasteur au poëte.
Le repos d'esprit est si doux!

L'avoir, le garder, qu'avons-nous
De plus sage et de mieux à faire?
Un accès pourtant, nécessaire,
Renfle son ton, change ses traits,
Le fait passer par les palais,
Et le ramène à la chaumière.
Il va de la rose au cyprès;
Il est calme, il est en colère;
Il tient la flûte ou le tonnerre :
Il prend sa houlette, et soudain
Le voilà le poignard en main;
C'est la crise alors qui s'opère.
Ce double état vient tour-à-tour.
On dit que la Parque ravie,
Pour mouiller le fil de ma vie,
Aussitôt que je vins au jour,
Mit à part de l'eau d'Hippocrène;
Mais elle en mit trop, pour ma peine,
De la fontaine de l'amour.

Voici l'heure de Melpomène
Que presse la tragique nuit :
Par elle encore sur la scène
Quelque forfait sera produit :
Tout mon cœur s'attriste et se serre.
Rien ne change donc sur la terre!
Toujours audace et trahison!
Pauvre vertu, noble victime,

Ah! cache-toi : voici le crime
Avec le fer et le poison;
L'orage a passé l'horizon.
Je ne suis donc plus en alarme!
J'ai souri, j'en avais besoin.
Ma Melpomène se désarme :
J'éprouve je ne sais quel charme;
Le pasteur, je crois, n'est pas loin.

Oui, demain, ma charmante Annette,
J'irai te porter, le matin,
Au premier chant de l'alouette,
Le petit bonjour du voisin,
Le petit bouquet de jasmin,
Et ma nouvelle chansonnette.
Puis si j'allais, ma bergerette,
Te ravir un double baiser :
Le premier, dans la douce ivresse
D'un amant près de sa maîtresse,
Et le second pour t'apaiser?
Mais je n'entends pas l'alouette.
Si par hasard j'eusse été roi,
Adieu muse; adieu ma houlette.
Qu'aurais-je fait dans cet emploi?
Je n'en sais trop rien, par ma foi!
Grace au ciel, je suis Timarette.

VERS

POUR UN JEUNE HOMME.

Enfin donc je vole aux plaisirs!
Je vais seul déployer mes ailes.
Pour moi, dans le champ des désirs,
Vont s'ouvrir cent routes nouvelles.

Gérard, mes tableaux sont de toi;
Vers Talma court mon char rapide;
Ce cerf si léger fuit pour moi;
C'est pour moi que Gluck fit Armide.

A mes soupers jolis minois,
Bons mots, vins d'Aï, tout m'inspire:
C'est l'esprit, l'amour que je bois,
Que l'on verse, on chante, on respire.

Si je hasardais ma raison
Dans cette coupe séduisante!
Elle peut cacher du poison;
Ah! craignons ce qui nous enchante!

Jeune homme, je vois ton danger,
De ton cœur la peine secrète;
Ton bonheur vient le surcharger,
Il t'embarrasse, il t'inquiète.

« Amour, dis-tu, fais mon destin! »
De tes sens fuis donc l'esclavage :
Les sens font seuls un libertin :
Sois amant, et tu seras sage.

LE MONDE.

De ta coupe, Hébé, comme aux dieux,
Verse-moi l'aimable jeunesse.
Ton nectar m'a mis dans les cieux;
Je ne connais plus la vieillesse.

Que Bacchus, la table, ont d'appas!
A Paphos, Vénus, tu m'entraînes :
Oh! ne m'attachez point aux mâts,
Si j'entends chanter les sirènes!

Du plaisir! le reste est chansons;
Moquons-nous de nos Aristarques.

Un seul mot dit tout : Jouissons ;
Et puis laissons filer les Parques

Mais hélas! ô transport si doux !
Tendres caresses d'une belle,
Lorsque je m'abandonne à vous,
J'entends crier : « Caron t'appelle. »

Nous courons le fleuve d'Amour ;
Le Pactole après nous invite;
Le froid Léthé vient à son tour ;
Du Léthé l'on passe au Cocyte.

Adieu donc spectacles, salons !
Volupté, puis-je encor te suivre !
Viens souper chez Glycère... Allons ;
C'est encor la peine de vivre.

Mais je le vois, ce vieux Caron :
Plus de Glycère. Erreur fatale!
Je m'en vais souper chez Pluton;
J'ai passé la rive infernale.

ÉPITAPHE

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Entre ces peupliers paisibles
Repose Jean-Jacques Rousseau :
Approchez, cœurs droits et sensibles;
Votre ami dort sous ce tombeau.

STANCES

ÉCRITES PAR M. DUCIS PEU DE JOURS AVANT SA MORT.

O beata solitudo!
O sola beatitudo!
Saint Bernard.

Heureuse solitude,
Seule béatitude,
Que votre charme est doux!
De tous les biens du monde,
Dans ma grotte profonde,
Je ne veux plus que vous.

Qu'un vaste empire tombe,
Qu'est-ce, au loin, pour ma tombe
Qu'un vain bruit qui se perd,
Et les rois qui s'assemblent,
Et leurs sceptres qui tremblent,
Que les joncs du désert?

Mon Dieu! ta croix que j'aime,
En mourant à moi-même
Me fait vivre pour toi.
Ta force est ma puissance;
Ta grace, ma défense;
Ta volonté, ma loi.

Déchu de l'innocence,
Mais par la pénitence
Encor cher à tes yeux,
Triomphant par ses armes,
Baptisé dans mes larmes,
J'ai reconquis les cieux.

Souffrant, octogénaire,
Le jour pour ma paupière
N'est qu'un brouillard confus:
Dans l'ombre de mon être
Je cherche à reconnaître
Ce qu'autrefois je fus.

O mon père! ô mon guide!
Dans cette Thébaïde
Toi qui fixas mes pas,
Voici ma dernière heure;
Fais, mon Dieu, que j'y meure
Couvert de ton trépas!

Paul, ton premier ermite,
Dans ton sein qu'il habite
Exhala ses cent ans.
Je suis prêt; frappe, immole,
Et qu'enfin je m'envole
Au séjour des vivans.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

RÉPONSE DE M. DUCIS

A UNE ÉPITRE EN VERS

DE M. DE BOUFFLERS.

Avant de lire les vers de M. Ducis (1), M. Campenon a dit :

Messieurs,

L'Académie française avait lieu d'espérer que M. Ducis lirait dans cette même séance les vers que vous allez entendre.

Le public eût sans doute reconnu avec quelque joie, dans nos rangs, cet illustre vieillard, dont les accens tragiques ont tant de fois excité sur la scène des impressions si terribles et si douces, et dont le caractère se

(1) Ces vers de M. Ducis ont été lus à la séance publique de l'Institut, du 24 avril 1816.

montra si remarquable par la fidélité de ses attachemens, et la persévérance de ses aversions.

La maladie la plus rapide dans ses progrès vient de l'enlever aux Muses françaises, dont il fut un des plus nobles interprètes; à l'amitié, qui sent profondément ce qu'elle perd; à l'Académie, qui s'était flattée qu'il occuperait quelque temps encore dans son sein une place qu'elle eût voulu ne jamais voir vacante.

L'impression que j'éprouve, au moment de lire ces vers tracés par une main respectable et chère, sera sans doute partagée de tous ceux qui vont les entendre. Eh! qui pourrait se défendre du sentiment le plus douloureux, en songeant que le poëte éloquent qui les écrivit, et l'ingénieux académicien qui les inspira, sont tous deux disparus du milieu de nous, dans un espace de temps si court; que naguère encore l'un et l'autre donnaient entre eux l'exemple de ces douces relations où l'amitié s'embellit du commerce des Muses; que tous deux enfin, par leur esprit, leurs talens si divers, auraient pu, aujourd'hui même, contribuer si noblement à l'éclat de cette solennité!

Une autre voix s'élèvera bientôt dans cette enceinte pour vous entretenir de tout ce qui fonde les droits de M. Ducis à une réputation durable : en développant les beautés mâles et touchantes de ses écrits, qu'elle vous dise aussi, cette voix, tout ce que la passion des lettres avait entretenu de sentimens généreux et désintéressés dans cette ame d'une trempe si ferme; tout ce que la religion y laissa de tolérance; tout ce que le malheur y trouva de force, et la pauvreté de résignation; tout ce que les bienfaits du Roi sont venus y porter enfin d'espérance et de consolation.

L'hommage que M. Ducis recevra de la bouche de son successeur, M. de Boufflers ne l'a point encore obtenu,

et ce retard, sans être un sujet de reproche pour personne, devient un motif de regret pour l'Académie. Elle a donc cherché à se dédommager elle-même, en consacrant sa première séance à la lecture d'une épître en vers, adressée par M. Ducis à M. de Boufflers, il y a quinze mois au plus. Dans ce morceau de peu d'étendue, l'auteur d'*Œdipe chez Admète* semble s'être plu à louer en M. de Boufflers les dons brillans d'un esprit aimable et cultivé, et les qualités plus solides d'un caractère digne de regrets.

Que l'ombre de M. de Boufflers recueille au moins en ce jour le tribut d'éloges qui ne lui est plus décerné, hélas ! que par une autre ombre !

Voici les vers de M. Ducis.

Boufflers, en l'admirant, j'ai lu la noble épître
Où ta tendre amitié m'accorde un si haut titre.
La grace, la raison, l'esprit, le sentiment,
Y coulent, en beaux vers, dans un accord charmant.
Au sympathique attrait quand le cœur s'abandonne,
Il prend sans trop compter ce que le cœur lui donne;
Mais quand l'envie en deuil, qui craint tant d'applaudir,
Voit si bien nos défauts, et sait les agrandir,
Souffrons que simple et bonne, en se trompant sincère,
S'il est du bien dans nous, l'amitié l'exagère.

Prodigue de bons mots, ton esprit enjoué

Sur les roses du Pinde en naissant s'est joué.
Un sylphe, de ton front caressé par ses ailes,
Fit jaillir la saillie en vives étincelles.
Apollon m'a conté qu'Amour et les neuf Sœurs
T'éveillaient par leurs chants, t'endormaient sur les fleurs;
Tu fus, dès ton berceau, l'objet de leur tendresse;
Et leurs folâtres jeux t'environnaient sans cesse.

Mais bientôt à leur cour par Hamilton conduit,
De sa main dans leur temple en secret introduit,
Ton talent y puisa dans les sources antiques;
Tu manias la lyre et les pipeaux rustiques,
Et joignis l'agréable et l'utile en tes vers,
Des vergers des neuf Sœurs fruits heureux et divers.
Aussi, quand le printemps, ranimant nos bocages,
De nids et de concerts a peuplé leurs feuillages;
Quand ton œil, s'égarant sur la campagne en fleurs,
Voit l'épi se gonfler, la vigne fondre en pleurs;
A ta maison des champs tu cours marquer ta place.
Là, tu prends ton Ovide, ou relis ton Horace;
Horace, humble, élevé, charmant, fêté toujours;
Ce sage en négligé, qui chanta les amours,
Le vin, les fleurs, la table; et, sans perdre un sourire,
Eut toujours pour la mort une corde à sa lyre.
« A peu de frais, dit-il, amis, vivons contens.
« Il faut si peu pour l'homme, et pour si peu de temps!
« Regardez ce cyprès : pourquoi, sur le rivage,
« Tant de vivres, d'apprêts, pour deux jours de voyage? »

Mais le plus violent, le premier de nos vœux,
Ce n'est pas le bonheur, c'est de paraître heureux.
La sotte vanité, voilà notre misère.
Nous voulons tous briller dans notre fourmilière :
Toi, ce bien des mortels, ce bonheur précieux,
Tu l'as mis dans ton cœur, et non pas dans leurs yeux.

Quant à nos vers, laissons le temps sur le Parnasse
Leur marquer comme à tout, leur véritable place.
Ce vieillard juge à froid de ce que nous valons.
Il met dans son creuset nos fastueux galons;
En sépare l'or pur; le faux, il le rejette.
Il compte, pèse, écrit, paie à chacun sa dette;
A Pradon, peu de chose; à Racine, beaucoup;
Des monts d'or à Molière; aux Cotins, rien du tout;
Mais il faut de sa part que chacun se contente.

Heureux de sa raison qui suit toujours la pente;
Qui, sans chercher au loin un bonheur hasardé,
S'est avec son destin sans peine accommodé;
Craignant, désirant peu, modeste, sans système,
Sachant trouver tout fait son bonheur en soi-même,
Ami des champs, de l'ordre, et de la simple foi!
Qui connaît l'homme à fond aime à rester chez soi.
Qu'à son gré la fortune ou le cherche, ou l'évite,
Ce qu'il veut, c'est la paix, le sommeil dans son gîte,
C'est qu'il n'ait point la ruse à craindre à tout moment,
Ni du mensonge en face à subir le tourment.

Par-tout, sur le bonheur, hélas! que d'imposture!
Faut-il, pour être heureux, se mettre à la torture?
Oh! qu'il est d'ennuyés, d'ennuyeux innocens!
Et sous un front serein que de cœurs gémissans!
Ce qui nous suit par-tout, c'est notre caractère.
Tel ne vit qu'isolé, qui se croit solitaire.

Aux champs j'ai désiré, Boufflers, te voir chez toi.
Soldini, mon voisin, sur la route avec moi,
(Chacun de nous n'ayant que l'autre pour escorte)
M'offre un bras, m'accompagne, et me quitte à la porte.
Il remontait tout seul le val de Feuillancour;
Mais tu cours après lui; tous deux en ton séjour
Nous rentrons; nous trouvons les trésors de Pomone.
Bacchus d'un jus nouveau voyait fumer sa tonne.
Ta compagne était là, rangeant ses fruits, ses fleurs.
La santé la parait des plus vives couleurs.
A grands traits sur ton front brillait la paix écrite:
Voilà, dis-je, à ce signe, un véritable ermite!
Il rêve ou fait des vers, content près de son feu.
Le conjugal amour ici n'est point un jeu.
Les livres n'y sont pas une vaine parure.
Ici d'aise et de luxe abonde la nature.
Mais la table a paru: notre appétit joyeux
Y savoure des mets, un vin délicieux;
Le dessert nous enchante; et Soldini dévore
Un muscat parfumé dont il me parle encore.

Viennent les mots heureux, les entretiens charmans,
Où les heures pour nous se changeaient en momens;
Les récits du passé; ces faits que la mémoire
Conserve en son dépôt pour les rendre à l'histoire;
Ces coups brusques du sort, ces traits frappans des cours
Dont la noble fermière animait ses discours.

Mais déjà sur l'airain le temps frappe six heures.
Nous allons donc quitter ces heureuses demeures;
Cher Soldini, partons. « Non, non; vous resterez.
« Votre feu luit déjà, vos lits sont préparés;
« Écoutez : d'un vent sourd tout le vallon résonne. »
Nous gagnons notre couche à ce bruit monotone.
Les pavots sont doublés. D'un bon sommeil muni,
Nous voyant le matin : « O mon cher Soldini,
« Lui dis-je, mon conseil, mon camarade ermite,
« Prions qu'ici de Dieu la paix toujours habite! »

Nous déjeûnons bientôt, charmés avec raison
D'un lait crêmeux et chaud, fourni par la maison.
Après avoir gémi du départ qui s'approche,
Des fruits de l'espalier senti gonfler ma poche,
Remercié sur-tout nos hôtes généreux,
Jeté l'œil sur le temps, pélerins vigoureux,
Nous quittons à regret la retraite d'un sage,
Né Boufflers, mais bon homme, autrefois plus volage,
Brillant, prêt au plaisir, riche en vrais impromptu,
Raillant sans amertume, et jamais la vertu,

De nos légèretés hypocrite adorable;
Aujourd'hui vif encor, facile à vivre, aimable,
Ami sûr, philosophe, et poëte, et fermier,
Mari tendre et fidèle, et Boufflers tout entier.

NOTICE

SUR SEDAINE.

Le 18 mai 1797, la république des lettres a perdu M. Sedaine, âgé de soixante-dix-huit ans. Sa mort avait été faussement annoncée dans plusieurs journaux; on y regrettait le doyen des hommes de lettres, l'auteur de tant de drames, qui, pendant quarante ans, ont fait les plaisirs de toute la France, et qui, à un talent original, piquant, varié et toujours naturel, avait uni les qualités sociales les plus estimables. On y rappelait ses succès presque continuels sur la scène : ceux de *Félix*, de *Richard*, de *Rose et Colas*, du *Déserteur*, d'*Aucassin et Nicolette*, du *Philosophe sans le savoir*, de *la Gageure imprévue*, de *la Reine de Golconde*, et de *Guillaume Tell*, etc.

Les cœurs sensibles ne seront peut-être pas fâchés d'apprendre que l'un de ces journaux tomba entre ses mains pendant sa maladie, et qu'il put jouir innocemment par cette lecture des marques non suspectes, et par-là si touchantes, de l'estime et de l'affection publique; c'était en quelque façon se survivre à soi-même, se placer d'avance dans

l'avenir, et assister à sa célébrité. Mais ce qui était infiniment plus doux pour l'homme de bien, c'était de recueillir dans sa conscience et sur son lit de mort, quand les idées de gloire s'évanouissent, la plus solide et la plus précieuse des consolations, l'honorable témoignage de n'avoir jamais séparé les mœurs des talens, et l'amour de la renommée de la vertu.

Michel-Jean SEDAINE naquit à Paris le 4 juin 1719. Son père, qui était architecte, ayant dissipé toute sa fortune, son fils fut obligé, à treize ans, de quitter ses études, dans lesquelles il faisait de grands progrès, et il a souvent répété dans le sein de sa famille que cette cessation lui avait été bien amère, et qu'il en avait versé beaucoup de larmes. Il suivit dans le Berry son père, à qui l'on avait procuré la faible ressource d'un emploi dans les forges; ce malheureux père ne tarda pas à y mourir de chagrin. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, le jeune Sedaine vint retrouver à Paris sa mère, qu'il y avait laissée avec un de ses frères. Il mit dans le coche son petit frère qui l'avait accompagné dans le Berry. La place payée, il lui restait dix-huit francs. Il suivit la voiture à pied; il faisait froid, il ôta sa veste et en fit revêtir son frère. Tous les voyageurs en furent touchés; le conducteur le fit monter à côté de lui. Arrivé à Paris, il s'y trouva avec deux frères dont il était l'aîné, et

avec sa mère, veuve et pauvre. Pour la soutenir, il tailla la pierre; et ce ne fut qu'à force de travail et d'étude qu'il parvint à lui procurer, dans la ville de Montbar, une pension honnête, dans un couvent, où elle mourut tranquille et heureuse.

Après un pareil trait on ne demande plus si Sedaine était né sensible. Au seul récit d'une belle action d'humanité ou de courage, ses yeux se couvraient d'abord de larmes. La fortune avait fait tout ce qui dépendait d'elle pour étouffer les talens qui devaient l'illustrer un jour. Mais la nature fut plus forte : elle en avait fait un poëte dramatique; et il le fut malgré tant d'obstacles. Son talent lui venait d'elle seule; il en avait reçu le don de l'observer dans les passions et les faiblesses du cœur humain, et sur le grand théâtre du monde et de la société. Il avait cet esprit calme et pénétrant, qui voit, pressent et devine, cette sensibilité, qui ne se trompe jamais parce qu'elle est toujours véritable; ce jugement qui, ayant mis tout à sa place, considère d'avance tous les effets, et jusqu'aux contradictions mêmes que les nouveautés et les hardiesses peuvent rencontrer dans les spectateurs. Il ne s'étonna jamais des murmures qui semblèrent quelquefois contrarier ses succès aux premières représentations; il savait que les nuages devaient se dissiper, et les nuages se dissipaient par degrés pour ne plus laisser voir son tableau que

comme il l'avait envisagé lui-même. Il ne revenait pas vers le public, c'était le public qui revenait vers lui. Il était véritablement homme de bien et homme de génie; aussi aimait-il passionnément Molière, Montaigne et Shakespeare; il y trouvait ce fond immense de naturel, de raison, de force, de grace, de variété, de profondeur, et de naïveté qui caractérise ces grands hommes; aussi était-il né avec un sens exquis et une ame excellente: c'était tout naturellement qu'il voyait juste, comme c'était tout bonnement qu'il était bon.

Sans parler de plusieurs jeunes personnes pour lesquelles leur sexe, leur situation et leur vertu lui avaient donné un cœur de père, ce fut lui qui prévit les talens du jeune David, qui lui mit à la main les premiers crayons; qui, lorsqu'il obtint un logement au Louvre, lui en offrit ce qui pouvait convenir à ses études, et donna peut-être à la France le peintre immortel des Horaces et de Junius Brutus. Il avait un tact pour deviner le génie, comme il avait son penchant à faire du bien. Il est inutile de dire qu'avec un pareil caractère il ne connut jamais l'intrigue; aussi lui fut-elle toujours étrangère. Quand la nation française accorda, par ses députés, des indemnités aux hommes de lettres qui en avaient le plus pressant besoin, comment réfuta-t-il l'erreur ou la malignité qui lui prêtaient si gratuitement de la

fortune? Il donna l'état de son bien, et il eut part aux indemnités.

Il éprouva encore une peine bien sensible, qui l'affecta jusqu'au fond de l'ame, et dont il eut la fierté de ne jamais se plaindre : ce fut de n'être pas admis à l'Institut national, lui qui l'avait été à l'Académie française, lui dont on jouait les charmans ouvrages dans toute la France, et qui aurait trouvé dans l'Institut, outre un titre d'honneur désirable, un secours nécessaire à sa famille, à son âge et à son peu de fortune.

Tout le monde sait qu'il n'entra que fort tard dans l'Académie française. Le succès prodigieux de *Richard-Cœur-de-Lion* lui en ouvrit enfin les portes. Il y trouva Lemière, son ancien ami et celui de Ducis; Lemière, ce bon, cet excellent homme, d'une verve et d'une gaieté si franche, à qui il échappa des mots si heureux, sans jamais blesser personne; qu'il suffit de nommer quand on veut rappeler la probité délicate, la candeur spirituelle, et toutes les qualités qui gagnent le cœur.

Il était intimement lié avec nos plus célèbres artistes, avec Peyre, premier architecte de son temps, à qui nous avons dû, dans le temps, la belle salle du Théâtre-Français; avec Pajou, avec Houdon, avec Ducis, qui sentaient vivement son caractère et son génie. Ce sont eux qui, avec son fils, avec David, son élève, ou plutôt son second

fils, l'ont accompagné à sa dernière demeure. Il était pensif, intérieur, très-sensible, nécessairement susceptible, sans être difficile et sans se plaindre, vif, mais capable d'empire sur lui-même, connaissant trop les hommes pour compter beaucoup sur leur reconnaissance, et pour ne pas s'attendre à leurs injustices, mais sachant les taire et les pardonner.

Un grand bonheur lui fut réservé dans sa longue carrière, il le sentit bien, et jusqu'à son dernier soupir. Il eut trente ans de bonheur sans nuages, avec une femme que la nature avait véritablement faite pour lui, et qui, par sa tête, son cœur et tous ses goûts, possédait éminemment tout ce qu'il fallait pour connaître parfaitement son mari et pour l'en aimer davantage.

Cet homme respectable est mort dans les bras de sa femme, de son fils, de ses deux filles, pleuré de sa famille, regretté de ses amis et de tous ceux qui l'ont connu. Il laisse après lui peu de fortune, mais un nom qui ne mourra point, et le souvenir d'une vie calme et vertueuse, que la calomnie même n'oserait attaquer.

FIN DES ŒUVRES DE DUCIS.

CORRESPONDANCE

DE THOMAS AVEC DUCIS.

CORRESPONDANCE

DE THOMAS AVEC DUCIS,

DEPUIS 1778, JUSQU'EN 1785.

LETTRE PREMIÈRE.

Je vais relire Œdipe, mon cher ami, et sûrement je le relirai avec un nouveau plaisir, comme on revoit toujours ses amis avec intérêt, et les grands caractères avec admiration. Après avoir lu, je vous parlerai avec ma franchise accoutumée, et je vous soumettrai mes jugemens : si nous ne sommes point d'accord, M. d'Angivillers sera en tiers entre nous : vous connaissez son ardente amitié pour vous, et le zèle qu'il prend à vos succès ; je lui dispute ces deux sentimens, comme vous savez bien. Ma sœur et moi nous regrettons fort le temps que vous avez passé ici avec nous ; j'espère que ces jours heureux pourront revenir, s'ils ne vous ont point ennuyé : vous pourriez, dans le mois de septembre, venir passer une semaine ou deux, comme vous avez fait la dernière fois ; nous nous réunirions aux heures du repas et à la promenade. Les journées d'automne, à la campagne, ne sont pas défavorables à la méditation et au génie. Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse. Ma sœur me charge de mille choses pour vous.

LETTRE II.

Marly, ce dimanche 4 octobre 1778.

Vous êtes le maître, mon cher ami, de venir à Marly au jour et au moment que vous le désirerez, c'est-à-dire, tout-à-l'heure; vous ferez le plus grand plaisir à ma sœur et à moi. Votre chambre ou cellule sera toujours réservée dans le couvent, dès que vous pourrez ou que vous voudrez en faire usage. Vous savez notre projet des Pères du désert; malheureusement le désert se trouvera cette fois-ci au milieu de la Cour : c'est un mauvais voisinage pour des ermites; mais avec une imagination forte on se fait une solitude par-tout. Votre clef mettra une barrière entre vous et le reste du monde. Venez donc dès aujourd'hui, dès demain, si vous voulez. Nous avons encore de la verdure au-dehors, et au-dedans le feu étincelle dans le foyer; le feu est assez propre à la rêverie des poëtes, et quelquefois l'imagination s'enflamme au bruit du bois qui pétille. Pardon, je vous parle votre langue; j'apprendrai encore mieux à la parler auprès de vous, et votre exemple m'animera moi-même au travail. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse. Songez qu'il y a ici deux personnes qui vous attendent et qui vous aiment.

LETTRE III.

Marly, ce 18 novembre 1778.

J'ai lu avec bien de l'intérêt, mon cher ami, votre aimable lettre, et j'ai cru causer encore avec vous au coin de notre foyer solitaire, ou dans ces allées profondes

de la forêt où nous allions quelquefois nous égarer. Nous ne sommes pas faits l'un et l'autre pour le bruit, ni pour ces belles soirées où l'on va s'ennuyer en cérémonie. Il nous faut la liberté de l'ame et la fière indépendance de la solitude; c'est là que nous nous retrouvons nous-mêmes, et que nous sommes quelque chose; c'est là que le génie se fait entendre, s'il daigne quelquefois nous visiter. Les inspirations heureuses sont dans les profondeurs de l'ame et dans le calme du silence. Nous retrouverons, j'espère, nos promenades, nos arbres pittoresques, nos bois déserts, nos soleils couchans, et ces scènes magnifiques de la nuit qui étend sur l'univers ses grandes ombres, et dont la tranquillité auguste inspire une sorte de respect religieux. J'ai un véritable regret que nos ames ne se soient pas réunies plus tôt, et que le temps ait volé à notre amitié tant d'années qu'il nous devait. Employons du moins celui qui nous reste, et soyons séparés le moins qu'il nous sera possible. Je vous félicite des larmes qui commencent à couler sur le sort de votre vieil Œdipe; soyez persuadé qu'il sera parlé de ce vieillard, et qu'il donnera de fortes secousses à des ames froides et légères, qui seront tout étonnées de se trouver sensibles. Spectateurs, acteurs, gens de lettres, et gens du monde, vont faire connaissance avec cette vieille nature inconnue depuis si long-temps, et proscrite de nos ouvrages comme de nos mœurs. Elle attachera par sa simplicité fière et par ce pathétique profond, expression touchante du malheur qui se plaint sans penser qu'il a des témoins autour de lui; car c'est la principale et peut-être la seule source de la corruption du goût de penser qu'on a des spectateurs. Mettez une coquette ou un bel esprit dans un désert, ils seront bientôt corrigés, et ils cesseront d'être ridicules en devenant vrais, c'est-à-dire, simples; car

dans les arts ces deux mots signifient la même chose, et n'expriment qu'une idée. Apprenez sur-tout à vos acteurs à ne pas être plus vivans qu'il ne faut; car c'est là que l'excès de la force tue. Plus on est violent, moins on est sensible, et le spectateur se glace à mesure que l'énergumène s'échauffe. Je compte rester ici jusqu'à la fin du mois ; ainsi je ne verrai que la répétition qui se fera à Versailles. Il y a apparence qu'elle n'aura lieu que le jour même de la représentation; si par hasard elle devait se faire la veille, mandez-le moi par un billet de deux mots, pour que je m'y rende de Marly. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement, et de tout mon cœur. Ma sœur vous fait mille complimens.

LETTRE IV.

Hyères, ce 18 décembre 1781.

Je suis arrivé à Hyères, mon cher ami, depuis une douzaine de jours, et je viens d'y recevoir la nouvelle lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. J'en avais déjà reçu une à Arnai-le-Duc. Pour celle de Lyon, elle doit être restée à la poste, car elle est arrivée après mon départ de cette ville, où je n'ai séjourné que deux jours. Vous avez su l'accident cruel de la maladie de ma sœur, qui m'a retenu pendant vingt-cinq jours dans une misérable auberge. Là, j'ai épuisé tous les chagrins, toutes les douleurs, et celles que vous savez, et d'autres encore que vous ignorez. En tout, ce voyage a été un voyage funeste, bien plus capable d'altérer ou de détruire ma santé, que de la réparer. Parti de la ville d'Arnai, j'ai tremblé pendant long-temps que ma sœur ne retombât malade, tant elle était faible, fatiguée et attaquée presque tous les jours par de nouveaux ressentimens de ses

souffrances. Un pareil spectacle, les précautions éternelles qu'il fallait prendre, des craintes de tous les momens, et d'autres chagrins encore dont je ne vous parle pas, ont empoisonné le reste de ma route. Je me suis trouvé à Hyères, sans goût et sans plaisir, étonné moi-même de voir avec tant d'indifférence un lieu que j'étais venu chercher de si loin. Ce climat, qu'on m'avait peint si enchanteur, n'a point du tout répondu à mes espérances; il est gâté par le vent, la pluie et l'humidité, comme tous les autres; on n'est pas logé commodément; toutes les ressources de la vie y sont chères, et on se les procure difficilement. J'y resterai puisque j'y suis; mais cela ne vaut pas la peine d'être cherché à tant de frais. En tout, il faut revenir au mot bien sage de Fontenelle: «Celui qui veut être heureux occupe peu de place, et « en change peu.» Ce sera désormais ma devise. Les imaginations poétiques se prennent aisément à des descriptions qui vont bien en vers, mais qui, à l'essai, rendent peu pour le bonheur. Pour vous, mon cher ami, vivez auprès de ceux que vous aimez, goûtez le repos entremêlé d'un peu de travail; et sur-tout ne perdez pas ce goût précieux de solitude que vous avez si bien chanté. Il est rare qu'on se repente d'avoir vécu solitaire. Ce sont des frottemens de moins; et il y a toujours de l'imprudence à s'associer à des convulsions étrangères: on a bien assez de celles de son propre caractère. Je vous félicite d'avoir enfin terminé le mariage de votre fille, car il doit l'être dans ce moment. Elle se sépare de vous, mais pour trouver un nouvel appui, mais pour entrer dans l'ordre et dans le plan de la nature; mais sa fortune et son existence sont assurées; mais l'homme à qui vous confiez ce cher dépôt a de la probité, de la raison, de la modération sur-tout, sans laquelle il n'y a ni vertu pour soi, ni bonheur pour les autres. Vous êtes un

excellent fils, vous êtes un père tendre et sensible, vous en remplissez tous les devoirs, et vous accomplissez en tout la justice de l'homme. Tous ces talens que nous cultivons avec tant de peine, et dont nous sommes si vains, sont hors de nous; ils appartiennent bien plus aux autres qu'à nous-mêmes. C'est une décoration de la société, qui s'en amuse, s'en joue, et quelquefois la brise avec fureur. Il ne faut y mettre que le prix qu'ils valent, c'est-à-dire, assez peu. Mais nos sentimens et nos vertus, tout l'intérieur de nous-mêmes, les liens de la nature et de l'amitié, voilà ce qui est véritablement à nous : on en jouit sans théâtre et sans acteurs, et sans battement de mains. Je suis charmé d'apprendre que M. d'Angivillers est enfin convalescent. J'ai partagé du fond de mon cœur ses peines et ses souffrances. Est-ce donc pour lui que les douleurs devraient être réservées ? Il semble que, dans l'ordre moral, toute douleur physique devrait être une peine et suppléer du moins aux remords; mais une obscurité impénétrable couvre le chaos de ce monde; nous sommes condamnés à tout souffrir et à tout ignorer. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement. Ma sœur vous fait mille amitiés. Je ne vous parle pas de tous les sentimens de mon cœur, vous les connaissez.

J'ai été bien affligé de la mort de ce pauvre Saurin; il avait un esprit et un caractère estimables, et il ne sera pas aisément remplacé avec tout ce qu'il avait. Une qualité sur-tout rare aujourd'hui, c'est une certaine tempérance de raison, qui connaît les bornes et les limites de tout. On est porté aujourd'hui à précipiter tous les mouvemens; lui, savait s'arrêter et arrêter les autres. Je souhaite qu'en lui donnant un successeur nous retrouvions ce genre de mérite, plus nécessaire peut-être dans notre corps que par-tout ailleurs.

LETTRE V.

Hyères, ce 18 janvier 1782.

Je vous remercie, mon cher ami, des nouvelles que vous voulez bien me donner. Elles arrivent dans mon désert, comme autrefois le bruit de ce qui se passait encore dans le monde pénétrait de temps en temps dans les solitudes de la Thébaïde. Là, les bons ermites, assis sous leurs grottes ou à l'ombre de leurs palmiers, apprenant quelquefois des nouvelles, disaient: « C'est « comme de notre temps, le monde n'a point changé; « il y a toujours des passions: on vit, on meurt; on se « dispute des dépouilles et des héritages, et ceux qui les « auront obtenus les céderont bientôt à d'autres. Les « hommes se battent pour des vanités, au bord du tom- « beau des autres et du leur. » C'est ce que je dis aussi sous mes orangers, en lisant vos lettres. Il paraît que la place de Saurin a renouvelé ces brigues si communes, et dont nous avons trop d'exemples. C'est une grande fureur de se disputer ainsi, par toutes sortes de moyens, ce que le mérite seul et le cours naturel des réputations et des suffrages devrait donner. Tout le monde invoque le nom de la justice, et il n'y a que des passions et des haines particulières. On veut plutôt ravir à d'autres, que posséder soi-même; et puis il y a par-tout des caractères d'une activité inquiète, empressés de se mêler à toute apparence de mouvement, et qui, pour échapper à un repos qui les tourmente, sont toujours prêts à troubler celui des autres. Je remercie le ciel de m'avoir épargné un pareil caractère. Je vous loue bien fort, mon cher ami, de vous être révolté contre l'indigne oppression qu'on voulait exercer sur vous. C'est une chose

singulière de poursuivre sans cesse la liberté et la conscience avec le glaive du pouvoir; c'est dire à quelqu'un : « Soyez mon esclave, sinon je vous ferai commander, « par un plus puissant que moi, ce que je vous ordonne, « et je vous mettrai dans le cas indispensable ou d'être « vil, ou d'être malheureux. » Les hommes qui savent supporter la solitude, et y réfléchir de temps en temps avec eux-mêmes, ne sont pas faits pour être menés ainsi. Il y a une hauteur d'ame qui est au niveau de tout, et qui laisse même bien loin au-dessous d'elle toutes les risibles hauteurs de ce monde. Il est bon de l'avoir dans les occasions, et vous la trouverez toujours au fond de votre ame, quand il en sera besoin.

Vous m'avez fait une peinture charmante de la cérémonie qui a uni pour jamais votre aimable fille à l'homme qui s'est chargé de faire son bonheur. Cette pudeur aimable, ces graces décentes, l'aspect vénérable de votre digne mère, à côté de cette jeune personne, les deux âges de la vie humaine ainsi rapprochés, la religion qui vient avec tout son appareil consacrer le vœu de la nature, et le lien le plus nécessaire à la société; vous, mon cher ami, vous, au milieu de tout ce spectacle, avec le sentiment et les larmes délicieuses d'un père; car je vous connais trop, je suis sûr qu'il vous est échappé dans ces momens quelqu'une de ces douces larmes qui sortent du cœur, ces larmes du bonheur, qui font oublier quelquefois et pardonner à la nature toutes celles de l'amertume et de la tristesse; ce tableau touchant, j'aurais désiré d'en être le témoin, car la société, telle qu'elle est aujourd'hui, ne le présente pas souvent, et nous sommes réduits à chercher quelques faibles représentations de ces mœurs au théâtre ou dans les romans : mais l'imagination en ce genre ne fait jamais aussi bien que la nature. J'en excepte pourtant l'imagination de ces hommes de génie

qui ont étudié au fond de leur cœur une nature profonde et vraie, et qui savent la rendre comme ils la sentent.

Tandis que vous travaillez, mon cher ami, ou que vous vous livrez à un repos fécond qui prépare le travail, moi je mène toujours la même vie, celle d'une inaction profonde, et quelquefois ennuyée, comme cela doit être. Je crains cependant que bientôt la patience ne m'échappe, et que je ne sois obligé à me faire au moins quelque occupation légère, qui, sans être du travail, me trompe du moins sur mon oisiveté et sur le temps. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur. Je remercie madame votre mère de son souvenir obligeant, et vous prie de vouloir lui offrir tous mes respects.

LETTRE VI.

Hyères, ce 4 mars 1782.

J'ai été bien aise, mon cher ami, d'apprendre que votre pièce (le Roi Léar) allait être jouée : un succès de plus vous encouragerait à un nouvel ouvrage. La gloire, dont on se moque un peu, mais qui a du bon comme tous les autres biens de ce monde, sert du moins à soutenir dans le travail, et à tirer l'ame de cette espèce de mollesse et d'inertie où l'on s'abandonne très-volontiers dans le repos. Il n'y a guère d'activité sans motif, et le travail qui n'est que pour soi seul ne réveille pas toujours; le génie même est une puissance qui a besoin d'être remuée. Tâchez donc d'être joué, mon cher ami, s'il est encore temps; Macbeth en vaudra mieux, et vous vous y livrerez vous-même avec plus de passion, et par conséquent plus de force. Vous êtes occupé d'un projet

beaucoup plus doux, et qui vous intéresse davantage. Je vous souhaite un plein succès. Ainsi vous assurerez le bonheur de votre vie; vous jouirez du bonheur de vos enfans, qui sera le vôtre; et vos yeux, troublés quelquefois par l'image de la société et des injustices qu'on y éprouve, en retombant avec délices sur vos enfans heureux, reprendront toute leur sérénité. Madame votre mère conduira encore cette nouvelle entreprise avec son intelligence et sa sagesse ordinaire; elle est le *génie* tutélaire qui veille sur vous et sur vos filles: c'est l'amitié, c'est la tendresse, c'est la nature dans tout ce qu'elle a de plus respectable et de plus touchant. Vous méritez un pareil bonheur, parce que votre cœur sait en jouir. Vous avez passé à travers votre siècle, sans qu'il déposât sur vous aucune de ses taches. Conservez ce goût précieux de la nature, qui est aujourd'hui si loin de nous, et continuez à vivre loin des hommes pour être heureux: on ne s'en approche jamais impunément; et il n'y a point de jours passés dans la solitude, dont le soir ne soit calme. Vous me demandez des nouvelles de ma santé, je ne sais qu'en dire; je répondrai: « Toujours de « même. » Je n'éprouve aucun changement marqué, ni du voyage, ni du séjour: beaucoup de causes y ont contribué; le temps même n'a pas été favorable; tout le mois de février a été froid, ou pluvieux, ou humide. Depuis deux jours le soleil reparaît; mais ici il est inconstant comme ailleurs; et ces climats si vantés sont bons à être chantés en vers à deux cents lieues de là. Je crois que je reviendrai à Paris, à peu près comme j'en suis parti. Dans quelques jours, peut-être, j'irai faire un voyage à Montpellier: s'il y a quelque bon médecin, je le consulterai sur mon état; sinon, cette course du moins m'aura un peu dissipé; elle aura rompu la vie monotone et assez triste que je mène. Adieu, mon cher ami; je

vous embrasse bien tendrement. Ma sœur me charge de mille complimens pour vous. Sa santé n'est pas mauvaise; je trouve qu'à proportion elle a beaucoup plus gagné que moi depuis notre établissement; ainsi nous n'aurons pas tout perdu.

LETTRE VII.

Hyères, ce 12 avril 1782.

Tandis que vous parcourez les presbytères et les solitudes, mon cher ami, je suis toujours dans la mienne; je vois les vents, les tempêtes et les pluies se mêler au printemps qui renaît. Nous avons des jours d'orage; nous avons des jours très-agréables. Ma fenêtre est ombragée d'un grand marronnier, qui est déjà couvert de feuilles, et qui commence à développer ses grands panaches blancs, dont les fleurs s'entremêlent à sa verdure. De l'autre côté, et à peu de distance, est un grand laurier qui touche au second étage de la maison; il est semblable à celui que Virgile décrit, et qui était dans la cour de Priam:

Juxtaque veterrima laurus
Incumbens aræ atque umbrâ complexa penates.

Il n'y manque que l'autel: mais qu'en a-t-il besoin? Tout laurier pour les poëtes n'est-il pas sacré? Celui-ci est si touffus, qu'il aurait de quoi ombrager à la fois les tombeaux d'Homère, de Milton, de Virgile et du Tasse. Oh! s'il m'était permis d'en cueillir un rameau, je m'en servirais, non comme Énée pour descendre aux enfers, mais pour en revenir plutôt, et remonter à la vie. Je me sens renaître au désir de faire quelque chose, et d'employer du moins à quelque ouvrage le petit nombre do

jours ou d'années qui me restent. Il me semble parfois que le fil de mes jours commence à se renouer; je le sens un peu moins frêle, et plus capable de résister aux secousses de la vie : c'est peut-être l'effet de la saison qui ranime tout. Tous nos champs et nos jardins sont en fleurs; le grenadier, que l'on rencontre par-tout parmi les haies et les buissons, commence à rougir; nos prairies ont les plus belles couleurs; la verdure ici a un éclat que je n'ai vu nulle part; les fleurs incarnates du pêcher font un effet charmant parmi ses feuilles naissantes, et qui annoncent la jeunesse de l'arbre comme de l'année. Nous avons dans notre jardin de grands quinconces entièrement plantés de cet arbre; car il n'y a point ici d'espaliers, triste ressource des pays où il faut rassembler avec art quelques rayons épars du soleil, comme on rassemble avec peine, dans nos jardins anglais, quelques gouttes d'eau pour offrir à l'œil la triste image ou d'une rivière, ou d'un ruisseau qui n'y est pas. Ici la nature verse avec profusion l'eau et le soleil nécessaires pour former et nourrir ses ouvrages. Nos montagnes sont parfumées, et l'on s'y promène à travers les rochers et l'encens des fleurs et des plantes.

Voilà, mon cher ami, le spectacle que j'ai sous les yeux, quand le temps me permet d'en jouir; car quelquefois, et trop souvent même, ce beau spectacle se ferme : les nuages viennent tout couvrir, la pluie inonde tout, et ne laisse d'asile que le coin du feu. On nous dit qu'on ne se souvient pas ici d'avoir vu un hiver pareil à celui de cette année. C'est jouer de malheur que d'avoir fait deux cents lieues pour venir le chercher : nous faisons du moins comme les riches à demi ruinés, qui ont assez de philosophie pour tirer parti des restes de leur fortune. Nous tâchons d'imiter ces infortunés réduits à vivre avec cinquante mille livres de rente, au lieu de

deux ou trois cent mille qu'ils pouvaient espérer. Le spectacle que vous avez eu, mon cher ami, dans le presbytère de Neuilly-Saint-Front, dans la cellule du bon curé de Rocquencourt, ne ressemble pas tout-à-fait à celui-ci: vous y avez vu, non l'homme au sein de la nature, mais l'homme vivant dans la simplicité et dans la paix, conversant plus avec le ciel qu'avec la terre, moins occupé de vivre que d'apprendre à mourir, et se cherchant une patrie hors de ce globe où il voyage quelques années, comme dans un pays dont il ne veut connaître ni les mœurs ni la langue. Vous m'avez touché et attendri par la peinture de ce bon prêtre, qui étudie gaiement le grand livre de la destruction humaine, et a placé dans sa bibliothèque, comme un livre de plus, cette image effrayante de la mort. Il est singulier que la religion et la volupté se soient servies des mêmes signes pour réveiller l'imagination des hommes par des idées si différentes. Les anciens, dans leurs repas, faisaient quelquefois paraître une tête de mort au milieu des coupes, des parfums et des couronnes de fleurs, tant l'homme misérable a besoin d'être averti pour ses plaisirs comme pour ses vertus! Il faut que son ame soit agitée en sens contraire pour s'élancer avec plus de force vers le but qu'il cherche, tel qu'il soit. Ne voit-on pas les sauvages, en Amérique, suspendre autour de leurs cabanes ces mêmes signes, comme des trophées, pour réveiller leur valeur ou attester leur gloire? Ainsi, tandis que l'ambition et les rois sur toute la terre se jouent des têtes humaines, le voluptueux, le philosophe, le chrétien, le sauvage, les ont employés tour-à-tour pour graver plus profondément dans leur ame l'idée à laquelle ils mettaient le plus de prix et d'intérêt. Ils ont emprunté des tombeaux de quoi donner des leçons à la vie. La compagnie de votre curé, mon cher ami, m'a mené un peu loin. Ces objets qui frappent si

vivement l'imagination sont un peu sujets à l'égarer. Je reviens à vous pour vous remercier du fond de mon cœur de toutes vos lettres aimables, et pleines d'un sentiment qui m'est bien doux. Vous voilà donc à Marly, près de cet appartement que nous avons occupé ; je me flatte que ces lieux vous parlent un peu de nous et de notre tendre amitié. M. Barthe est ici depuis le carême ; il travaille fortement à son ouvrage, et met à profit dans la solitude tous ses souvenirs de Paris : il me charge de mille choses pour vous, et compte vous écrire lorsqu'il sera à Marseille. Ma sœur vous remercie et vous fait mille complimens. Nous n'avons encore rien de décidé sur notre retour. Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE VIII.

Forcalquier, ce 22 juillet 1782.

Je suis bien touché, mon cher ami, de la part que vous prenez à mon affliction, et à la perte cruelle que je viens de faire. Votre cœur est plus fait encore que celui d'un autre pour sentir ma douleur. Vous avez une mère, une mère qui vous chérit, et que vous aimez tendrement ; elle s'occupe de votre bonheur, de celui de vos enfans, et dans sa vieillesse elle travaille à ce qui doit faire un jour la consolation de la vôtre. Conservez, mon cher ami, conservez encore long-temps un dépôt si précieux et si cher, que le ciel doit aussi vous redemander. Pour moi, j'ai perdu celle à qui je devais tout, et quoiqu'elle eût quatre-vingt-deux ans, je l'ai perdue sans soupçonner même que ce malheur pût m'arriver. Jamais je n'avais arrêté mon esprit sur cette idée, qui m'est encore nouvelle. Si j'étais retourné à Paris après l'hiver,

comme c'était mon dessein, j'aurais encore pu la voir, j'aurais pu lui rendre ces derniers soins qui sont une bien triste consolation, mais qui pourtant en sont une. Je suis resté en Provence sans le vouloir, sans presque en rien espérer pour ma santé, entraîné par les circonstances, et forcé par les chaleurs, qui m'ont empêché de me mettre en route. Des lettres que j'attendais ne me sont parvenues qu'un mois après qu'elles avaient été écrites. Je ne sais quelle fatalité singulière a présidé à tout cet arrangement: l'effet en a été bien funeste pour moi, et je ne m'en consolerai de ma vie. Vous me demandez des nouvelles de mon état : il est à peu près comme il a été depuis long-temps, un milieu entre la maladie et la santé, plus près pourtant de l'une que de l'autre. Les chaleurs excessives m'abattent; j'avais cru trouver un asile contre elles dans la haute Provence, mais elles se font sentir ici comme ailleurs; d'ailleurs le pays est tout nu, point de forêts, point de bois, presque point d'ombrage, par-tout des montagnes arides, des lits de rivières au lieu de rivières, des ruisseaux et des torrens desséchés, un soleil brûlant, un ciel sans nuages, un air qui ne porte rien de doux et de rafraîchissant dans le sang ni la poitrine; avec cela, point de fruits, très-peu de légumes, les plus grandes difficultés pour vivre. Je n'ai qu'un dédommagement, c'est la bonté et les mœurs tout-à-fait honnêtes des habitans; leur pauvreté, leur séjour dans les montagnes, leur éloignement des grandes villes, les préservent du luxe, des vices, et de presque toutes les passions de la société. J'ai trouvé ici l'image des mœurs hospitalières et antiques, on ne trouve pas de maisons à louer, mais on m'en est venu offrir un grand nombre, sans autre embarras que celui de choisir et de savoir comment témoigner ma reconnaissance. J'habite la maison de campagne la plus jolie

du pays, la seule où il y ait une allée d'arbres et un petit ruisseau à côté, dont l'eau, à quelque distance, va faire tourner un moulin. Dans les grandes chaleurs, je vais au bord de ce ruisseau chercher un air un peu plus frais, et tant soit peu agité par le mouvement de l'eau. Je suis obligé de me lever à cinq heures pour monter à cheval : je n'ai d'autre ombre que celles des montagnes avant que le soleil se soit levé au-dessus de leur tête. Je monte encore à cheval quand le soleil est couché. Le reste du temps, je le passe presque tout entier dans des appartemens bien fermés, et où je laisse à peine pénétrer un peu de jour ; là, quelquefois je lis Montaigne : c'est mon délassement et ma société. J'avais recueilli à Hyères une dame de Paris, malade, et qui était venue comme moi pour sa santé ; elle m'avait suivi à Forcalquier, et était logée dans la même maison que nous : je viens de la voir mourir sous mes yeux ; ce triste spectacle a renouvelé mes chagrins, et ajouté encore à ma douleur. La mort nous environne et nous presse de toutes parts, mon cher ami : elle est dans les lettres que je reçois ; elle vient assiéger mes regards jusque dans ma maison ; ce spectre est par-tout, et nous avertit sans cesse de sa présence. J'irai probablement l'hiver prochain à Nice, sans être cependant encore bien décidé ; j'avoue que j'en espère assez peu. Si j'y vais, j'irai par occasion, parce que je suis dans le voisinage, parce qu'il faut au moins n'avoir rien à se reprocher ; après quoi, quitte de tous les soins, j'irai reprendre ma vie tranquille et ma solitude de Paris ou auprès de Paris, et attendre en paix que ma vie s'écoule ; vous cependant, mon cher ami, vous travaillez, vous vivez dans une douce retraite, occupé à verser dans vos tragédies cette force et cette énergie d'une ame pour qui le monde n'est pas fait, et qui y est tout-à-fait étrangère. Voilà donc Macbeth

bientôt achevé, c'est un hardi et difficile ouvrage : vous y êtes entouré d'écueils et de précipices, que votre vigueur seule peut franchir; c'est le triomphe des grands talens, et sur-tout du vôtre. Je vous lirai avec grand intérêt quand nous serons réunis. Je n'ai point encore le poëme de l'abbé Delille; si vous pouviez me le faire tenir par M. d'Angivillers, vous me feriez plaisir. Je l'ai demandé à M. Vattelet, qui ne me l'envoie point, et qui, depuis très-long-temps, ne m'a pas écrit. Serait-il malade? Auriez-vous de ses nouvelles par quelqu'un de Paris ou par vos amis de Versailles? Le chagrin, la chaleur, la mauvaise santé, détruisent toute espèce de ressorts, et jettent l'ame dans la langueur et l'inaction. J'aurai toujours assez de force pour vous aimer, pour vous le dire, pour désirer de me voir réuni à vous. Adieu, mon cher et tendre ami; je vous embrasse du fond de mon cœur. Écrivez-moi, consolez-moi, et aimez-moi comme je vous aime. Ma sœur me charge de mille choses pour vous, elle a toujours de ses douleurs de rhumatisme : ces douleurs ont aussi gagné la pauvre Marianne, qui souffre beaucoup, ne dort pas, et est toute languissante; tout ici va assez mal. Il faut convenir que ce n'est pas en Provence qu'est le meilleur des mondes, il est peut-être ailleurs.

LETTRE IX.

Forcalquier, ce 11 octobre 1782.

J'ai reçu bien des lettres de vous, mon cher ami, et je vous dois bien des réponses : mon cœur vous les a toutes faites, mais ma plume ne les a point écrites. J'ai été assez mécontent de ma santé pendant toutes les

chaleurs; alors l'ame et le corps sont dans un état d'indolence et de faiblesse qui a besoin de repos. J'ai compté, dans cet état, sur l'indulgence de mes amis, et sur-tout sur la vôtre. Je sais que vous m'aimez, et vous savez combien je vous aime. Ma conscience et la vôtre m'ont rassuré sur mon silence. Vous voilà plongé dans les grands travaux! Que vous êtes heureux! Une pièce faite, une autre prête à jouer, une autre à commencer! Votre ame active et forte a de quoi se nourrir, et je l'en félicite. Elle ne peut plus goûter d'autre bonheur; tout ce qui est faible ou frivole ne peut atteindre jusqu'à elle. Née pour les grands mouvemens et les grandes passions, elle consume son énergie à les peindre. Une ame qui a de la vigueur, et qui, par sa situation et les circonstances, est condamnée au repos, n'a que ce moyen de remonter, pour ainsi dire, au niveau d'elle-même, et de rendre compte de ses richesses et de sa force. Je suis curieux de lire votre *Traité du Remords* (la tragédie de Macbeth). Vous l'aurez fait sûrement terrible et passionné. C'est ainsi qu'il faut instruire les hommes; c'est avec des larmes et des cris qu'il faut leur donner des leçons. Ces ames froides et glacées restent immobiles, si on ne les agite par des convulsions. Je compare la plupart de nos auteurs tragiques à ces orateurs de Cour qui vont prêcher devant le roi, en cheveux bien peignés, en rochet bien blanc, avec des gestes élégans et bien mesurés, et un style soigné, poli, bien tondu, comme les beaux gazons des jardins anglais. Mais vous, mon cher ami, vous êtes le missionnaire du théâtre; vous faites la tragédie comme le P. Bridaine faisait ses sermons, parlant d'une voix de tonnerre, criant, pleurant, effrayant l'auditoire, comme on effraie des enfans par des contes terribles, les enlevant tous à eux-mêmes avant qu'ils aient eu le temps de se défendre, mêlant dans l'éloquence le

désordre à la grandeur, et trouvant, sans y penser, le sublime dans le pathétique. Voilà, voilà les bons sermons et les bonnes pièces. Mon cher Bridaine, je voudrais bien pouvoir assister à votre sermon du *Roi Léar;* mais ce sermon-là aurait dû d'abord être prêché à Paris; il est plus fait pour cet auditoire-là que pour celui de Versailles; il serait ensuite revenu à la Cour avec les applaudissemens et les larmes de Paris, et se serait présenté en force avec tout le cortège et la pompe imposante du succès. Les ouvrages d'un genre singulier, les nouveautés hardies ne peuvent être jugés par tout le monde; tout œil ne reconnaît pas le génie sous des habits étrangers. Il faut presque toujours en France, et sur-tout à Versailles, qu'il soit habillé à la mode; heureusement le pathétique ici peut venir à son secours, et lui faire ouvrir les portes, avant que l'étonnement et la sottise aient pensé à les lui fermer. J'espère, mon cher ami, que vous me manderez, dans le plus grand détail, tout ce qui se sera passé à cette représentation. J'aime mieux le savoir de vous, parce que vous le saurez mieux que tout autre, et que vous jugerez en même temps l'ouvrage et les spectateurs. C'était à César à écrire ses mémoires: je vois que vos yeux se tournent avec complaisance vers le nouveau sujet que vous avez envie de traiter. Vous avez besoin de nettoyer vos mains du sang de Macbeth, et d'ouvrir votre cœur à des conceptions plus douces et plus tendres. Votre ame va se rajeunir et respirer encore l'amour; mais en méditant et traçant votre plan, il me semble qu'il y a deux écueils inévitables, et qu'il faut cependant tâcher d'éviter avec soin : l'un est toute ressemblance avec Zaïre, qui a un prodigieux rapport avec ce sujet, soit pour la peinture de la jalousie, soit pour les scènes d'éclaircissemens, soit pour le dénouement même, et les remords qui suivent le dénouement; l'autre est le caractère

épouvantable et odieux de celui qui, par un système suivi d'impostures et de noirceurs, fait l'intrigue de la pièce. Je ne sais s'il y a un art humain qui puisse faire passer un tel personnage sur le théâtre français. Remarquez que toutes les choses hardies et extraordinaires peuvent passer chez nous-mêmes, à l'aide du pathétique, comme je vous le disais tout-à-l'heure au sujet de Léar. Mais ici ce personnage est nécessairement un scélérat tranquille; quoiqu'il ait une passion dans le cœur, toutes ses impostures sont des combinaisons froides, qui laisseront au spectateur tout le loisir et le sang-froid qu'il faut pour en juger l'horreur, et se révolter contre lui. Vous ne sauriez trop penser à ce danger, qui est nul sur le théâtre anglais, et qui est prodigieux parmi nous. Voltaire, dans sa pièce, a tous les grands effets du sujet, et n'a aucun de ses inconvéniens: c'est ici le cas, plus que jamais, de tâter vos forces, et de sonder votre imagination et votre propre cœur, pour juger si vous pourrez trouver des ressources contre le danger; si vous n'en trouvez pas, c'est qu'il n'y en aurait point pour d'autres; car assurément vous avez en main toute la puissance des passions. J'ai envié, mon cher ami, le dîner que vous avez fait avec vos amis dans cette horrible solitude, et parmi les ruines et les tombeaux de Port-Royal. Vous avez donc pensé à moi dans ce désert; vous avez bu à ma santé dans ce lieu mélancolique et sauvage, et vos amis, dans ce moment, ont daigné devenir les miens: j'aurais été digne d'être en quatrième dans cette partie, et ma sœur se serait facilement associée aux vôtres. Remerciez pour moi, et remerciez bien tendrement vos convives de leur souvenir. Et nous aussi nous parlons souvent de notre cher Ducis dans les montagnes de la Provence. Dernièrement, dans un voyage que j'ai fait, j'ai vu un des plus beaux et des plus magnifiques

spectacles dans ce genre que l'on puisse voir. J'étais élevé sur la pointe d'une montagne à 880 toises au-dessus du niveau de la mer: de là on découvre d'un côté toute la Provence, et de l'autre tout le Dauphiné. Nous avions à nos pieds des précipices, que l'œil ne pouvait mesurer sans effroi. J'avais la tête dans les nuages, et je les touchais de ma main comme on touche la poussière. Au-dessous de nous, et dans de vastes profondeurs, les plus riches accidens de lumière: là, je vous ai désiré; là, mon cœur vous appelait; je vous montrais cette scène immense, et qui aurait si bien parlé à votre imagination. De là, après avoir descendu pendant une heure, nous avons trouvé un fort bon dîner dans un ermitage situé au milieu d'un désert affreux, et c'est l'ermite lui-même qui nous servait. Le poëme *des jardins*, dont vous me parlez avec tant de goût, avec le goût de l'ame, qui est le bon, ne m'a point donné de ces émotions-là. Adieu, mon cher et bon ami; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur. Ne m'écrivez plus à Forcalquier, car je pars le 23 pour Nice, et j'y serai le 27 au plus tard: je compte y passer l'hiver. M. Barthe, qui a passé deux mois avec nous, me charge de mille complimens pour vous. Il a presque achevé son poëme: il doit nous accompagner à Nice.

LETTRE X.

Nice, ce 28 décembre 1782.

Il y a long-temps, mon cher ami, que je veux vous écrire et vous donner de mes nouvelles. Des embarras, un établissement à faire, un nouveau pays à parcourir, un peu de mauvaise santé, et par conséquent de paresse,

car dans un corps faible rarement l'ame est active, tout cela m'a empêché jusqu'à présent de faire ce que je désirais; mais le remords vengeur courait après moi, et me reprochait mes délais involontaires. L'amitié a aussi sa conscience et ses scrupules: en amitié comme en morale,

> Prima hæc est ultio, quòd, se
> Judíce, nemo nocens absolvitur.

Vous m'absoudrez, mon cher ami, et puis je vous dirai que je suis à Nice, que je suis logé dans une charmante maison, située à la campagne et sur les bords de la mer, mais à mi-côte, et à distance raisonnable. J'ai sous ma fenêtre ce beau et immense bassin que je découvre de tous côtés, jusqu'aux bornes de l'horizon. J'entends la nuit, et de mon lit, le bruit des vagues, et ce son monotone et sourd m'invite doucement au sommeil. Je n'ai jamais vu de plus beaux jours que ceux dont nous jouissons ici; le soleil y est dans son plus grand éclat; la chaleur, à midi, est comme celle du mois de mai à Paris, lorsqu'il est beau. La campagne est encore riante et couverte de gazons; les petits pois sont en fleurs; on trouve dans les jardins la rose, l'œillet, l'anémone, le jasmin, comme en été. L'orange et le citron sont suspendus à des milliers d'arbres épars dans les campagnes et dans les enclos. Tout offre l'image de la fertilité et du printemps. Joignez à cela des promenades très-agréables dans les montagnes, et où l'on découvre à chaque pas les points de vue les plus pittoresques; par-tout le mélange de la nature sauvage et de la nature cultivée, des montagnes qui sont des jardins, et d'autres hérissées de roches, entrecoupées de pins et de cyprès; et, dans l'éloignement, la cime des Alpes couverte de neiges. Voilà, mon cher ami, le séjour que j'habite; il est infiniment préférable à celui d'Hyères, la température, jusqu'à

présent du moins, y est plus douce et plus égale. Vous allez croire, d'après ce tableau charmant, que je me porte très-bien; hélas! non : ma santé est toujours de même, faible, chancelante, sujette à de fréquentes révolutions. Je crains que, sous ce beau ciel, l'air ne soit un peu trop sec pour ma poitrine; je crains même qu'elle ne soit un peu fatiguée du voisinage de la mer. Ce ne sont encore que des inquiétudes; mais ces inquiétudes mêmes troublent mon imagination et mon bonheur, et par conséquent ma santé. On ne manque pas de me dire que tous les Anglais et les jolies Anglaises viennent ici pour leur poitrine, et s'en trouvent très-bien; on me dit même, pour mieux me convaincre, que mon visage est meilleur, et que j'ai gagné un peu d'embonpoint depuis que je suis à Nice. A cela je ne sais trop que répondre, et je tâche de croire; mais je vous dirai, entre nous, que ma foi n'est pas bien ferme, et que j'ai au moins des doutes. Ils ne m'empêchent pas pourtant de jouir de ce délicieux climat, de faire des promenades charmantes, où la seule incommodité, à la veille de Noël, est la chaleur. Que n'êtes-vous avec moi, mon cher ami, vous qui avez l'ame si douce et l'imagination si forte! vous qui savez converser avec la nature ou belle ou terrible, et savez également l'entendre ou lui répondre; je suis sûr que vous seriez heureux, et que vous ajouteriez à mon bonheur. J'ai vu dernièrement un des lieux les plus sauvages qui existent dans la nature : c'est un amas de rochers et de montagnes couverts d'arbres toujours verts, et jetés çà et là par touffes irrégulières; des précipices de soixante pieds, creusés par des torrens; l'eau qu'on entend à cette profondeur, et du sommet des roches, sans cependant la voir, parce qu'elle roule sous des rochers et sous des arbres; enfin, à travers un chemin étroit, suspendu sur le bord d'un abyme, on parvient jusqu'à l'entrée d'une

caverne très-vaste, formée par les eaux, tapissée de plantes, et dont la voûte est en roches aiguës qui pendent sur la tête, et semblent prêtes à chaque instant à se détacher. Dans l'enfoncement de la grotte, et tout-à-fait dans l'ombre, est une source ou une fontaine très-considérable, et qu'on entend bouillonner en se brisant à travers les rochers. C'est de là que jaillit l'eau du torrent, qui se précipite, et forme des cascades jusqu'au fond du vallon. Rien au monde ne ressemble plus à ces grottes mystérieuses, à ces palais humides où les anciens poëtes logeaient les divinités des eaux; on est même le maître d'y éprouver, si l'on veut, cette espèce de terreur religieuse qu'inspirent les lieux solitaires et sacrés. La veille, j'avais vu un site enchanteur, et un des plus beaux jardins que je connaisse, dont toutes les allées sont d'orangers, qui a pour perspective, à droite et à gauche, deux montagnes cultivées et couvertes de verdure au milieu de l'hiver, et par-devant, le spectacle immense de la mer, sur laquelle on domine à une grande hauteur, et qui, dans ce moment-là, réfléchissait les rayons les plus purs du soleil. Voilà, mon cher ami, mes spectacles et mes plaisirs; ils me tiennent lieu d'occupations, et même de santé.

Dans ce moment je reçois votre lettre, je l'ai lue avec le plaisir que j'aurais à vous embrasser après une longue absence. Vous voilà donc occupé aux préparatifs de la représentation de votre pièce. Je conçois vos embarras et même vos dégoûts. Il en coûte moins à un grand talent de créer un bel ouvrage, que de sortir de chez soi, de renoncer à son repos, de faire une multitude de démarches, ou ennuyeuses ou pénibles, pour rassembler des acteurs, faire répéter des rôles, concilier leurs rivalités, prévenir ou faire cesser des tracasseries. Non, on n'a point du génie impunément, sur-tout pour le théâtre,

Il faut pourtant vous consoler; Corneille et Racine ont été soumis à tous ces petits chagrins avant vous. Je suis bien impatient d'apprendre votre succès; mandez-le moi, je vous prie, en détail. Toute votre pièce dépend de deux rôles : si Léar et Helmonde sont bien rendus, il doit être difficile, à ce que je crois, de résister au pathétique de ce spectacle. Oui, on s'attendrira, même à Versailles. Je regarde cette représentation comme très-importante pour vous. Dans un ouvrage d'un genre si nouveau, et où des spectateurs, nés dans ce siècle, doivent être ramenés à une nature si simple et si touchante, il y a des effets qu'il est impossible de prévoir. Je suis plus sûr de l'ouvrage que des juges : il faut d'abord les enlever à eux-mêmes, pour les transporter dans un ordre de sentimens et de beautés qui leur sont si étrangères. Mon ami, vous avez deux miracles à faire, c'est d'abord de ressusciter des morts, pour les faire ensuite exister et sentir avec vous. Quand apprendrai-je que vous avez réussi comme vous le méritez? quand lirai-je Macbeth? quand verrai-je le plan d'Othello, ou les scènes que vous aurez déjà esquissées? Je ne fais plus rien; je ne suis pas en état de travailler; mais je jouirai de vos travaux, et votre gloire sera la mienne. A la fin de mai, j'espère que nous nous reverrons à Auteuil; nous nous promènerons encore dans le petit jardin; nous irons cueillir des roses dans le vôtre : en vérité ces momens-là me seront bien doux. Ma sœur vous fait mille tendres complimens; elle se porte à son ordinaire, ni mieux, ni plus mal. M. Barthe est ici et vient d'être malade. La douleur l'a étonné, comme un homme qui n'est pas fait à cette société; il voudrait que l'univers eût été arrangé pour ne lui procurer que du plaisir. Il me dit (sans se plaindre) que vous n'avez pas été le voir depuis mon départ. Si vous voyez Monsieur et Madame d'Angivillers, offrez-leur,

je vous prie, mes tendres respects. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur, et pour la vie.

LETTRE XI.

Nice, le 31 janvier 1783.

Je ne vous écris que quelques lignes, mon cher ami, pour vous féliciter de votre succès, et vous remercier de me l'avoir annoncé tout de suite. Vous avez jugé de mon impatience par mon amitié pour vous, et vous ne vous êtes pas trompé. Voilà donc un nouveau triomphe, et qui me paraît bien éclatant. Que de larmes doivent couler! que d'applaudissemens doivent retentir! Ah! je regrette de n'être pas témoin de votre gloire; mais vous savez bien que mon cœur y assiste et ne perd rien de vos succès. Ma sœur a jeté un cri de joie quand je lui ai appris cette nouvelle. M. Barthe m'a paru enchanté, et il se propose de vous écrire. Nous étions à table; il semblait qu'il nous fût arrivé à tous l'évènement le plus heureux, et nous avons bu à la santé du triomphateur. Voilà, mon cher ami, des forces nouvelles pour un nouvel ouvrage; car rien n'alimente le génie comme la gloire. Quel moment pour votre mère, pour vos aimables filles! Leur bonheur, mon cher ami, doit ajouter au vôtre, et mêler à ce bruit des succès quelque chose de plus délicieux et de plus tendre qui ne les accompagne pas toujours. Oui, vous serez le poëte de la nature; vous le serez par vos sentimens et par vos ouvrages. C'est de vous qu'on dira :

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

Donnez-moi des détails, quand vous pourrez m'en

donner, quand vous respirerez de tout ce fracas; car les gens heureux ont tant d'amis! Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur, comme je vous aime. Vous avez dû recevoir une lettre de moi où était votre épître. Quand votre pièce sera imprimée, faites-la moi tenir, s'il est possible, sous contre-seing, jusqu'à la frontière.

LETTRE XII.

Nice, ce 28 février 1783.

Je n'ai pas reçu de vos nouvelles, mon cher ami, depuis le 20 janvier, que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. Depuis, j'ai su le succès constant de votre pièce par différentes personnes qui m'en ont écrit. J'ai su qu'on y courait en foule, que la salle était comble, les applaudissemens extrêmes, les larmes générales. J'ai joui de votre triomphe, mon cher ami, comme vous-même. Je ne vous laisserai pas ignorer qu'on y trouve des choses qui ne sont point assez préparées, d'autres un peu obscures pour la marche, ou embarrassées, et peu exactes pour le style. S'il en était encore temps, je vous conseillerais, avant de la livrer à l'impression, de la revoir avec le plus grand soin, et d'y faire tous les petits changemens qui seraient nécessaires. Ce travail vous donnerait un peu de peine, et assurerait votre gloire contre la fureur des critiques. Vous connaissez assez cette nation pour être bien persuadé qu'elle vous attend. On ne vous pardonnera point votre succès, et on cherchera à s'en venger, comme la médiocrité ou l'impuissance humiliée le sait faire: ôtez-lui du moins tout ce qui pourrait avoir quelque apparence de raison, et réduisez-la à

être juste en toute conscience. C'est ma tendre amitié pour vous, mon cher ami, qui me porte à vous donner ce conseil, et le zèle bien véritable que j'ai pour votre gloire. Aucun de vos succès ne peut m'être indifférent, et je voudrais que chacun d'eux fût aussi complet qu'il peut l'être. Les corrections du style vous seront aisées : vous avez le goût des bons vers, et vous en faites d'admirables, pleins d'énergie et de couleur, quand vous voulez en prendre la peine, et que l'impétuosité de vos sentimens ne précipite pas trop votre plume. A l'égard des invraisemblances ou petits défauts de conduite, les représentations de votre ouvrage ont dû vous éclairer sur cet objet. Souvent il ne faut qu'ajouter quelques vers pour fonder des ressemblances ou préparer des évènemens. Vous avez un riche diamant; achevez de le polir. Adieu, mon cher et tendre ami; je vous embrasse mille fois et de tout mon cœur. Ma santé n'est pas bonne, et j'ai beaucoup souffert depuis quelque temps; j'ai même délibéré si je ne quitterais pas Nice.

LETTRE XIII.

Nice, le 8 avril 1783.

J'ai été consterné, mon cher ami, en apprenant la funeste nouvelle que vous me mandez. Je vous croyais heureux, et jouissant en paix de votre triomphe, au sein de votre famille, et dans ce moment même vous êtes menacé d'un affreux malheur ! Hélas ! quelle triste chose que le cours de la vie humaine, et comme tout y est empoisonné ! Je conçois toute l'étendue de votre douleur, car je connais la tendre sensibilité de votre ame. Vous qui peignez si bien les sentimens de la nature, et qui

faites verser aux autres des larmes si douces, faut-il que vous en répandiez vous-même de si cruelles! Ah! vous êtes malheureux par vos vertus, comme les autres le sont par leurs vices. J'aurais bien désiré, mon cher ami, dans des momens si tristes, être auprès de vous, pour vous donner au moins les faibles consolations de l'amitié : je sais combien elles sont insuffisantes ; mais il m'eût été doux du moins de pleurer avec vous, et de partager vos douleurs. Ah! vous étiez du moins placé entre deux ames tendres et sensibles comme la vôtre : la meilleure et la plus respectable des mères, qui vous aime comme un fils, et vous chérit encore comme l'ornement et l'honneur de sa vieillesse, doit, sinon vous distraire de vos chagrins, au moins en adoucir le poids. Le ciel vous réserve encore une fille digne de tout votre amour, et dont la santé vous promet un sort plus heureux. Oui, mon cher ami, vous vivrez, vous vieillirez dans ses bras, et vous retrouverez en elle toute la tendresse de celle que vous êtes menacé de perdre. On n'est point tout-à-fait infortuné sur la terre quand on peut encore être aimé, quand il nous reste de quoi aimer nous-même. Je voudrais que mon amitié pût être de quelque prix pour vous, pût contribuer du moins à soulager vos peines : s'il suffit pour cela de les sentir bien vivement, croyez que personne n'en est plus pénétré que moi, ne vous est et ne vous sera jamais plus attaché. C'est votre heureux et excellent caractère, plus encore que vos grands talens, qui a formé cette union, et qui la conservera, j'espère, jusqu'au dernier moment de notre vie. Ne vous abandonnez pas trop à votre douleur, je vous prie, et sur-tout défendez, s'il est possible, votre imagination de ces idées mélancoliques qui poursuivent trop aisément les ames sensibles et fortes : c'est un nouveau poison, plus cruel que la douleur même, et qui

ajoute encore à l'infortune, en la nourrissant sans cesse d'images lugubres et tristes. N'allez pas vous enfoncer dans la solitude, que vous devez désirer, mais qui vous serait funeste; vous y seriez livré tout entier à vos chagrins et à vous-même. C'est de vous sur-tout, mon cher ami, que vous devez vous défendre dans ces momens. Vivez, restez auprès de ceux que vous aimez et qui vous aiment; ils entendront le langage de votre cœur, et sauront y répondre: mais la solitude est muette, ou ne parle que des maux de la vie à ceux qui les éprouvent. J'espère être bientôt en état de vous aller joindre, et nous pourrons passer notre été ensemble. Nous retrouverons le commerce de l'amitié, et ces entretiens paisibles où nos heures coulaient si doucement. Nous apprendrons l'un avec l'autre à supporter le fardeau de la vie, et à nous tromper au moins quelques instans sur cette foule de maux qui la désolent! Ah! je serai heureux, si quelquefois du moins je puis, au fond de votre ame, suspendre le sentiment de vos douleurs. Je compte partir de Nice à la fin du mois, et me trouver à Paris vers le 20 ou le 24 de mai. Vous jugez, mon cher ami, combien je serai impatient de vous embrasser; ce sera pour moi un plaisir bien doux, après dix-huit mois d'absence. Ma sœur me charge pour vous de mille choses tendres, qu'elle pourra bientôt vous redire à vous-même. Elle a lu votre lettre avec les mêmes sentimens que moi, et nous nous sommes souvent affligés ensemble. Adieu, mon cher et excellent ami; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur, comme je vous aime. Ménagez votre santé; la mienne est moins mauvaise qu'elle n'a été pendant deux mois; mais il s'en faut bien qu'elle soit rétablie.

LETTRE XIV.

Paris, ce 2 juin 1784.

Je vous félicite, mon cher ami, de l'heureuse nouvelle que vous m'annoncez. Après avoir payé un long tribut de douleurs à la nature, puissiez-vous être enfin heureux et tranquille! Puisse enfin votre cœur se reposer! Je désire bien vous embrasser et vous voir, pour partager tous vos sentimens. Il y a long-temps que nous sommes séparés, mais je me flatte que nos cœurs sont toujours ensemble. Nous sommes accoutumés à voir les objets de la vie sous la même face, et nous avons peu d'opinions différentes; je suis seulement un peu plus lié au tumulte de Paris, mais sans l'aimer plus que vous. J'espère bientôt me sauver avec vous dans les bois de Marly, et y passer un mois ou deux, mais il faut, comme ma sœur vous l'a dit, que vous veniez à notre secours, et que vous nous prêtiez tout ce que vous pourrez, sans vous incommoder; car ma sœur n'ose monter un ménage pour si peu de temps, et à la veille d'un départ. Nous passerons au moins ce temps ensemble, et ce sera, je vous l'assure, un des temps les plus doux de ma vie. Là, mon ami, nous nous embrasserons, nous nous renouvellerons foi et amitié sous ces mêmes arbres qui nous ont vus si souvent nous promener ensemble; j'aurai du plaisir à y retrouver les traces de nos sentimens et de nos idées. Nous parlerons de Macbeth et d'Othello; nous parlerons aussi quelquefois du czar: mon ame tâchera de se monter au ton de la vôtre, et de s'élever, s'il est possible, jusqu'à votre simplicité si énergique et si touchante. Adieu, adieu; je vous embrasse du fond de mon cœur,

d'un cœur qui est éternellement à vous, tant qu'il battra, et qu'il aura un mouvement.

LETTRE XV.

Nice, ce 20 novembre 1784.

Je suis à *Nice*, mon cher ami; et, après avoir balancé long-temps sur le climat que je préférerais pour mon hiver, j'ai choisi le plus agréable et le plus doux, quoique le plus éloigné. Je n'ai pu rester que vingt-quatre heures à Avignon, car il régnait une bise violente et froide sous le plus beau ciel. On y voyait l'été, mais on y sentait l'hiver; c'est à peu près la même température dans tout le Comtat. A l'égard du Languedoc, il y règne aussi de très-grands vents : on y éprouve pendant deux mois des gelées assez fortes; en conséquence, je suis revenu me mettre au soleil, comme un espalier, entre la mer et les montagnes de Nice. Mais je suis beaucoup plus reculé de la mer que je ne l'étais la dernière fois. J'occupe une jolie maison à la campagne, un peu à mi-côte. Je suis en plein midi; j'ai sous les yeux des jardins, des prairies, des montagnes couvertes de vignes et d'oliviers; la ville à quelque distance, qui me sert de point de vue, et la mer dans l'éloignement. Voilà, mon ami, où je passerai mon hiver, entre le repos et l'étude, sous les rayons du plus doux soleil, qui pénètre et échauffe de toutes parts nos appartemens. Nous avons fait un fort heureux voyage, et sans nous fatiguer, en nous reposant et séjournant de distance en distance. Une de nos stations a été à Bourg en Bresse, chez M. de Raimondis. C'est là, mon cher ami, que j'ai eu le plaisir de passer deux heures délicieuses avec vous, car j'y ai vu

jouer Œdipe chez Admète. J'y ai vu applaudir les mêmes beautés qui ont produit une impression si forte et si douce sur le théâtre de Paris. J'ai vu que des yeux de province savaient aussi verser des larmes, et que la nature parle à tous les cœurs, lorsqu'on sait trouver son langage. La vue d'Œdipe m'a ramené au souvenir d'Othello. Je n'ai pu m'empêcher de désirer bien vivement que vous transportiez à ce sujet toute la vigueur et l'énergie de votre talent. Vous pourrez peut-être y rajeunir encore l'amour si usé sur nos théâtres, et trouver de nouvelles couleurs pour la passion d'un Africain, et les faiblesses terribles d'un grand homme. Vous n'avez à peindre ni la jalousie de Roxane, ni celle de Phèdre, ni celle de Mithridate, ni celle d'Orosmane. Celle-ci est d'une nature différente; elle tient au climat, au caractère, au titre d'époux, au genre de passion même d'un guerrier qui, ayant passé cinquante ans sans connaître l'amour, le sent pour la première fois, s'y livre avec délices et avec fureur, et a besoin de verser des larmes et du sang sur sa blessure, quand il se croit trompé, et se voit arracher un bonheur tardif qui, dans le soir de sa vie, lui avait paru un enchantement céleste. Que les orages de son cœur doivent être effrayans! que sa fureur doit être tendre! avec quelle terreur il doit se sentir retomber dans cette solitude dont l'avait tiré l'amour! comme il doit encore chercher à aimer! comme il voudrait se venger de la nature entière, quand il se sent condamné à perdre ce sentiment! Un homme accoutumé à exercer sur les champs de bataille la vengeance des États et des rois, doit être inexorable et terrible dans la vengeance qu'il croit se devoir à lui-même: car la première souveraineté est celle de l'amour; c'est elle dont les droits sont les droits les plus saints, et pour qui les offenses sont les plus cruelles. Vous ne négligerez

pas, mon cher ami, toutes ces richesses qui sont dans votre sujet, et bien plus au fond de votre ame; votre ame fut organisée pour les passions : c'est à vous d'éprouver et de donner les secousses les plus violentes de la tragédie. Mais, je vous en conjure par tout l'intérêt que je prends à votre gloire et à vos succès, ne faites pas une scène, ne faites pas un vers que vous ne soyez assuré de votre plan; sans le plan, vous n'aurez jamais de succès entiers. On vous admirera souvent, mais vous laisserez reposer l'admiration, qui retombe toujours, et a peine à se relever quand elle se refroidit : il faut, dans ce genre d'ouvrage, un mouvement violent qui pousse et entraîne toujours du même côté, sans s'arrêter jamais. Je vous dis là, mon cher ami, des choses que vous savez beaucoup mieux que moi; mais la morale des arts est comme celle des vertus : il est bon de la prêcher encore à ceux qui la savent déjà. Oh! comme je voudrais que nous fussions encore ensemble, et assis à côté l'un de l'autre dans le même ermitage, ou sous l'ombre du même olivier! car ici on recherche l'ombre, même dans l'hiver. Nous gravirions ensemble les montagnes et les rochers qui m'entourent, et, parvenus au sommet, debout sur une grande hauteur, je vous montrerais, jusqu'aux bords de l'horizon, l'immense bassin de la Méditerranée. Je vous ai si souvent désiré dans mon voyage, quand j'ai traversé les paysages les plus rians ou les montagnes affreuses de la Savoie, depuis Chambéry jusqu'aux Échelles et au Pont de Beauvoisin : car je n'ai pas voulu prendre la route de Lyon, que je connaissais déjà. J'ai passé par Genève, et de Genève je suis entré en Savoie. J'ai parcouru une partie de votre ancienne patrie; j'y ai respiré l'air de vos montagnes. Il me semblait, mon cher ami, que je vous faisais un vol d'être là sans vous, et de goûter des plaisirs que je ne partageais

pas avec vous. En passant en Suisse, j'y ai vu Monsieur et Madame Necker; je me suis arrêté quelques jours chez eux. La santé de Madame Necker est toujours bien languissante et bien faible; je la crois cependant un peu mieux qu'elle n'était à Paris. Nous vous embrassons tous, mon cher ami, bien tendrement et de tout notre cœur. Donnez-moi de vos nouvelles, et n'oubliez pas que nous sommes en pays étranger, c'est-à-dire, qu'il faut affranchir ou contre-signer les lettres. Parlez-moi aussi de M. le comte d'Angivillers; je compte lui écrire par le premier courrier. Mille tendres respects à madame votre mère et à votre chère fille, que j'aime toutes deux, et pour elles-mêmes pour le bonheur qu'elles procurent à mon ami.

LETTRE XVI.

Nice, ce 12 février 1785.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher ami, et j'y ai vu avec plaisir l'état de votre ame mélancolique et tranquille, et toujours pleine d'énergie, avec douceur. J'ai cru converser avec vous, bonheur dont je suis privé depuis long-temps; mais mon amitié du moins me transporte souvent en imagination dans votre retraite, sous le toit humble et modeste que vous occupez au village, environné de bons paysans dont vous aimez la simplicité et les mœurs. C'est là, c'est dans la chambre tapissée de vos antiques verdures, avec Shakespeare, La Fontaine et Molière, sur votre table, Sophocle dans un coin, et Corneille à un autre bout; c'est là que vous méditez, que vous travailles, que vous concevez ces scènes fortes et tendres, dont la nature et votre propre cœur vous

révèlent le secret. Et Othello, où en est-il? Je conçois qu'un pareil ouvrage a besoin d'être couvé long-temps. Les grandes impressions et les grandes idées s'amassent lentement, et j'aime beaucoup un écrivain qui n'est pas toujours prêt à écrire, qui attend la tempête pour la peindre, et qui, tous les jours, à telle heure, en s'asseyant à sa table, et prenant sa plume, ne se commande pas d'avoir du génie. Oh! que le génie qui est fidèle à chaque rendez-vous qu'on lui donne est un froid et pauvre génie! Il a l'humble démarche d'un esclave, et non point la fière attitude d'un souverain qui commande. A chaque pas qu'il fait, il traîne des fers qui ralentissent sa marche : ce n'est point le vôtre, mon cher ami, ce n'est pas non plus celui que je voudrais invoquer. Mais dans les longs ouvrages qui occupent la vie, quand le temps presse, et la vieillesse approche, on est souvent tenté de doubler le pas, comme un voyageur qui, pendant le jour, s'est amusé dans sa route, précipite sa course à l'entrée de la nuit. Cependant je m'arrête quand je sens que je vais être fatigué; je ranime mon imagination par des lectures, et je reviens ensuite avec de nouvelles forces. Je suis dans ce moment enseveli dans les mines d'Allemagne, et je conduis la muse épique dans des lieux où elle n'a jamais pénétré. Nous jouissons ici, depuis quelques jours, du plus beau printemps : nos arbres sont en fleurs; nos campagnes sont couvertes d'une verdure qui semble de l'émeraude aux rayons éclatans du soleil. Le ciel le plus pur se réfléchit dans une mer brillante, qui paraît elle-même un vaste ciel en mouvement. Je vais tous les jours sur des montagnes parsemées d'oliviers, de citronniers et d'orangers, jouir de ce magnifique spectacle, et voir le soleil, comme au temps d'Homère et de Virgile, descendre dans les flots de l'Océan, qui semble lui préparer un lit d'or, de

nacre et de pourpre. Mon ami, combien ces tableaux de la nature sont ravissans, et qu'ils tiennent aisément lieu de la société des villes, des plaisirs et des hommes, excepté des amis. Je vous prends quelquefois avec moi dans ces promenades solitaires : nous gravissons ensemble les rochers; et, parvenus à leur sommet, je vous montre ces grandes scènes du drame éternel de l'univers. J'aime à croire que je suis aussi quelquefois avec vous dans votre solitude, et que mon souvenir se place quelquefois à côté de mon ami. Adieu, mon cher ami; je vous quitte à regret. Prêt à cesser de vous écrire, il me semble que je me sépare de vous. Donnez-moi des nouvelles de votre santé et de vos travaux. Il me paraît par les nouvelles publiques que le discours de l'abbé Mauri a réussi. Voilà le tour de M. Target : il va être transplanté sur un théâtre bien différent de celui qu'il a occupé; et l'Académie française ne ressemble guère au barreau. Je souhaite qu'il ait le talent de ces généraux qui savent vaincre sur tous les terrains. Adieu, je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur : mille choses à votre aimable fille et à votre respectable mère, quand vous aurez le plaisir de les voir.

LETTRE XVII.

29 avril 1785.

Je n'ai jamais été plus surpris, mon cher ami, qu'en apprenant par votre lettre que vous étiez à Chambéry. Nous voilà donc tous deux dans les Alpes; mais que les Alpes sont longues! Nous sommes comme deux amis qui seraient en Amérique; mais l'un à la Martinique, l'autre à Saint-Domingue; si rapprochés l'un de l'autre, ils ne

s'en verraient pas davantage. Ne pourrions-nous pas cependant nous voir, en faisant chacun une partie du chemin ? Je compte partir demain pour Lyon, et j'y passerai quelque temps, peut-être l'été entier. En revenant par le Pont de Beauvoisin, vous n'en seriez pas éloigné, et peut-être est-ce votre route la plus droite. Quel plaisir, mon cher ami, j'aurais à vous embrasser et à vous revoir ! Ma sœur partagerait tout mon plaisir, et nous nous croirions encore à Marly ou à Auteuil. Savez-vous que vous habitez la même auberge où nous avons passé vingt-quatre heures, le mois d'octobre dernier? Probablement que vous occupez la même chambre que nous. Votre cœur, en y entrant, ne vous a-t-il rien dit? et n'avez-vous pas senti en respirant cet air, que l'amitié avait passé par là, et s'y était arrêtée? O douces illusions des sympathies, que les anciens croyaient, et que nous avons trop proscrites de notre triste amour de la vérité ! C'est bien l'occasion de dire :

> Le raisonner tristement s'accrédite ;
> Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

Je souhaite, mon cher ami, que vous fassiez de bonnes affaires dans ce pays : car sûrement ce n'est qu'un motif très-intéressant qui a pu vous conduire. Je suis bien fâché que vous y soyez malade : il est si triste d'être malade hors de chez soi, et sur-tout en voyage. La maladie est une triste étrangère qu'il ne faut jamais recevoir, s'il est possible, qu'au sein de sa famille, et bien accompagné. Ce n'est pas trop des soins de l'amitié la plus tendre dans ces momens-là, et toute auberge est un désert pour un homme qui souffre ; il ne lui en manque que la tranquillité. Ménagez-vous, de grace, pour tous ceux qui vous aiment, et j'ose me mettre à la tête de cette liste. Les eaux d'Aix ont beaucoup de réputation pour les

rhumatismes. C'est votre maudit séjour de Marly qui vous a procuré ce triste bénéfice. Soyez persuadé, mon cher ami, que jamais on n'habite impunément des lieux humides, il vaut mieux habiter un grenier dans un lieu sec, que les rez-de-chaussée de tous les palais du monde, sur-tout dans un lieu inondé et imprégné d'eau comme celui-là. Je voudrais pouvoir vous accompagner dans votre voyage à la grande Chartreuse; ce lieu est fait pour vous : combien il réveillera dans votre imagination d'idées mélancoliques et tendres! Je vous connais; vous serez plus d'une fois tenté d'y rester. Vous n'en partirez du moins qu'avec les regrets les plus touchans. Ces pieux solitaires ont abrégé et simplifié le drame de la vie; ils ne s'occupent que du dénouement, et s'y précipitent sans cesse. C'est bien là que la vie n'est que l'apprentissage de la mort; mais la mort y touche aux cieux, c'est une porte qui s'ouvre sur l'éternité. L'horreur même du désert qu'ils habitent ressemble à un tombeau : il semble que déjà ils se sont retirés de la vie le plus loin qu'ils ont pu. Ah! que la vue de Ferney sera différente à vos yeux! Quel contraste! Là, tout tendait à la gloire, à l'agitation, au mouvement. C'était pourtant aussi une retraite, mais celle d'un homme qui de là voulait remuer le monde, et se mêlait à tous les évènemens dont le bruit même le plus éloigné ne parvient pas jusqu'aux autres. On a de la peine à s'imaginer encore aujourd'hui que sa cendre soit tranquille, tant l'idée d'action et de mouvement semble inséparable de celle de cet homme extraordinaire. Si M. et Madame Necker, qui partent aujourd'hui même de Montpellier, allaient par hasard en Suisse, vous devriez leur aller faire une visite à Copet, qui n'est qu'à quatre lieues de Genève; vous verriez un fort beau château qui domine sur le lac, et ils seraient charmés l'un et l'autre de vous y recevoir : peut-être pourrions-nous

nous y rencontrer ensemble. Je peux vous mander de Lyon s'ils doivent y aller; car ils n'y sont pas encore décidés, et il y a apparence qu'ils retourneront tout droit à Paris; mais je ne sais encore rien de positif là-dessus. Je les rencontrerai probablement à Lyon. J'ai appris avec douleur la mort de ce pauvre abbé Millot. Mon cher ami, le canon perce nos lignes, et les rangs se serrent de moment en moment; cela est effrayant. Aimons-nous du moins *jusqu'au dernier jour, et que celui qui survivra* à l'autre aime encore et chérisse sa mémoire. Quel asile plus respectable et plus doux peut-elle avoir que le cœur d'un ami? C'est là qu'elle repose, au lieu que dans l'opinion et dans la gloire, elle est errante et agitée. Adieu, mon cher et tendre ami; je vous embrasse comme je vous aime, du fond de mon cœur. Si vous m'écrivez, écrivez-moi à Lyon, poste restante; j'y serai probablement quand vous recevrez ma lettre, car elle ne pourra partir que lundi, par l'arrangement des courriers, et je serai, à ce que je crois, arrivé à Lyon jeudi au soir. Ma sœur et M. de la Saudraye vous font les plus tendres complimens.

LETTRE XVIII.

Lyon, ce 13 mai 1785.

Je suis depuis quelques jours à Lyon, mon cher ami, Êtes-vous encore à Chambéry? Pourrai-je avoir le plaisir de vous embrasser et de vous voir? Vous avez sans doute reçu la lettre que je vous ai écrite avant mon départ de Nice. Mes projets sont de passer l'été dans les environs de Lyon, et d'y prendre, avec ma sœur, une maison de campagne jusqu'au mois de septembre. Je la choisirai probablement sur les bords de la Saône, qui

sont très-agréables et très-champêtres : j'y vivrai tranquille et obscur, et le plus loin du bruit qu'il me sera possible, comme je fais par-tout : j'y travaillerai avec ardeur, car le temps me presse et les années fuient. Si vous pouviez au moins y passer quelque temps avec nous, ce serait un grand bonheur pour moi : il est si difficile et si rare de trouver des personnes que l'on aime et dont on soit aimé ! Mon cher ami, nous nous connaissons déjà depuis long-temps, et nos cœurs se conviennent : les amis ont si peu de temps à vivre l'un pour l'autre ! on meurt en foule à Paris ; on ne mande de toutes parts que des maladies et des morts. Vous savez peut-être déjà la mort du duc de Choiseul, qui a expiré dimanche à midi, entre quatorze médecins et trente amis qui remplissaient son hôtel. La reine, le dernier jour, y envoya six fois de Versailles, pour savoir de ses nouvelles ; il la fit remercier de ses bontés, et la pria de ne plus envoyer, parce qu'il mourrait la nuit suivante. M. Dubreuil est mort à Saint-Germain, au milieu de trente femmes de la cour qui étaient chez lui, et habitaient sa cuisine, ne pouvant tenir toutes dans sa chambre. J'ai trouvé la santé de Madame Necker très-affaiblie ; cette malheureuse femme ne peut dormir, et est tourmentée sans cesse le jour et la nuit ; elle est encore ici pour quelques jours. M. Wattelet perd ses forces sous une fièvre qui depuis long-temps le mine et le consume. Madame Helvétius a pensé mourir : elle a été dans le plus grand danger, d'une fièvre catarrheuse et bilieuse. Il souffle à Paris un vent de nord dont la sécheresse prolongée cause un grand nombre de maladies. Voilà tout ce qu'on me mande : des malheurs, et des craintes qui sont elles-mêmes des malheurs. Venez nous voir, mon cher ami, si vous le pouvez ; venez embrasser un ami qui vous tient à jamais par le plus tendre attachement. Nous sommes logés à

l'hôtel d'Artois, près de la place Bellecour. Adieu; je vous embrasse mille fois.

LETTRE XIX.

Lyon, ce 25 mai 1785.

J'AI reçu aujourd'hui, mon cher ami, la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. Je me hâte de vous répondre, pour que vous soyez instruit de notre marche et de notre séjour, dans le cas où vous quitteriez promptement Chambéry. Nous venons de louer une maison de campagne pour notre été, à une petite lieue de Lyon, dans un endroit nommé Oullins, où est située la maison de campagne de l'archevêque : elle est au-delà des travaux de Perrache, et, pour y arriver, il faut passer un bac qui est sur le Rhône. La maison appartient à M. Fleuri : on vous l'indiquera aisément. C'est là, mon cher ami, que vous trouverez un appartement et des amis prêts à vous recevoir. Nous allons nous y établir samedi au soir, 28 du mois. Là, vous avez aussi un frère et une sœur, et une maison qui est à vous. Nos cœurs et nos bras vous attendent. L'archevêque de Lyon, notre confrère à l'Académie, qui est dans ce moment à sa campagne, vous verra sûrement avec plaisir. Il a de très-beaux jardins, où vous pourrez rêver à votre aise; mais vous n'y trouverez pas les horreurs imposantes et le caractère sacré des Rochers de Saint Bruno. Votre imagination, qui vous sert à merveille, pourra transporter le désert au milieu des bosquets du prélat : pour la première fois ils s'étonneront de se trouver ensemble. J'ai été à une séance de l'Académie de Lyon : votre nom y est honoré et chéri, tant pour votre caractère que pour vos

talens. Il paraît, mon cher ami, que vous avez essuyé à Chambéry une maladie assez forte. Mon dieu! que je vous plains de tout l'ennui que vous avez dû éprouver pendant des heures si longues et si tristes, seul et abandonné dans une auberge! Heureusement tous ceux qui vous ont approché pour vous donner du secours ont dû devenir vos amis; vous n'aviez pas besoin pour cela de votre réputation, qui n'aurait attiré près de vous que la vanité et une curiosité importune. Vous aviez mieux que cela, une ame douce et forte, qui a dû intéresser tous ceux qui vous ont connu : c'est là ce qui n'est étranger nulle part, et avec ces qualités on est de tous les pays. L'homme aime par-tout à trouver les qualités qui font le véritable mérite de l'homme; c'est par ces points que les ames se touchent et se reconnaissent. Si je n'avais pas le bonheur de vous connaître depuis longtemps, je sens encore qu'au bout d'une demi-heure je serais votre ami :

> Utrumque nostrum incredibili modo
> Consentit astrum.

Venez donc, mon cher ami, venez nous joindre; venez parmi nous achever votre convalescence. Saint-Lambert a dit :

> Je reprenais ma place en ce vaste univers.

Faites mieux; venez reprendre votre place à côté de vos amis; venez nous rendre la nôtre auprès de vous. Nous vous attendons tous trois avec impatience. Je vous avertis que nous ne serons pas aisément disposés à vous laisser partir. Ainsi, arrangez-vous d'avance sur les contrariétés de notre amitié, qui fermera sur vous portes et barrières. Adieu, mon cher et excellent ami; je vous

embrasse bien tendrement et du fond d'un cœur tout à vous. Ma sœur et M. de la Saudraye vous disent aussi mille choses tendres, que nous aurons tous bien du plaisir à vous répéter.

FIN DE LA CORRESPONDANCE DE THOMAS AVEC DUCIS.

RÉPONSE

A une Lettre adressée par M. Ducis *à MM. les Acteurs Sociétaires de la Comédie Française.*

THÉATRE FRANÇAIS.

Monsieur,

Le recueil de vos tragédies, honorées des suffrages du public depuis plus de quarante années, et des autres productions qui forment vos Œuvres complètes, était déjà pour la Comédie l'un des présens les plus précieux qu'elle pût recevoir ; vous en avez encore augmenté le prix par la lettre que vous avez bien voulu y joindre. Cette lettre, Monsieur, sera conservée dans nos archives comme la preuve honorable des sentimens que nous accordait un des hommes les plus distingués de son siècle ; nos successeurs y verront que le poëte qui fut seul jugé digne de remplacer Voltaire à l'Académie française, n'hérita pas moins de la place que de son attachement et de sa bienveillance pour la Comédie Française.

Vos ouvrages, Monsieur, seront toujours pour nous une des portions les plus chères de nos richesses dramatiques ; leur respectable auteur sera toujours l'objet de

notre vénération et de notre sincère attachement. Nous inspirerons ces sentimens à ceux qui successivement viendront prendre place dans les rangs de la Comédie Française; et si nos faibles talens peuvent concourir à perpétuer la mémoire d'un nom qui, même sans eux, ne doit jamais périr, soyez bien sûr que jamais aussi nous n'en aurons fait un usage plus cher à notre cœur.

Organes de toute la Comédie Française, c'est avec un vif empressement et une satisfaction *bien réelle* que nous remplissons un devoir qui nous honore, en vous offrant, Monsieur, le tribut de ses hommáges et de *ses* remerciemens.

Nous avons l'honneur d'être, avec respect,

Vos très-humbles, etc.

Les Membres du Comité,

Signé Saint-Prix, Fleury, Talma, A. Michot, Després, Damas, L. C. Lacave.

EXAMEN

DE ROMÉO ET JULIETTE.

LETTRE

De M. de Leyre *à M.* Ducis, *auteur de Roméo et Juliette, au sujet de cette tragédie.*

Lisez donc, j'y consens, mon ami, ce mélange de sentimens et d'idées, que m'inspirèrent, il y a près de six ans, les premières représentations de Roméo et Juliette. Je fus tourmenté durant quinze jours par votre tragédie, comme on l'était, il y a deux mille ans, dans la Grèce, par les Euménides d'Eschyle. Je soulageai mon ame sur le papier. Mes pensées y reposeraient encore dans l'oubli qui me convient; mais je vous les livre comme un témoignage de l'amitié vive, profonde et toujours croissante, dont vous échauffez mon cœur. Elle m'honore en public, et me console dans la retraite. Vous la devez à des talens qui ne sont que l'organe de la vertu : vertus et talens, rare et parfait accord, où Dieu se plaît à se contempler dans l'homme.

Votre ami,
DE LEYRE.

EXAMEN
DE ROMÉO ET JULIETTE.

E se non piangi, di che pianger suoli?
Si tu n'y pleures pas, de quoi pleureras-tu?
ENFER DU DANTE, ch. 33.

Si la tragédie, cette sublime conception de l'esprit humain, doit exciter la terreur ou la pitié, doit émouvoir l'une de ces passions, pour réprimer ou calmer toutes les autres, l'auteur vraiment tragique est celui qui sait inspirer ces deux sentimens à la fois. Peu de génies ont eu l'une et l'autre puissance sur les cœurs. Un seul de ces dons ou de ces talens crée et désigne un maître de la scène. Chez les anciens, Sophocle parut les réunir, mais une seule fois, et ce fut dans Œdipe: peut-être dut-il ce double empire à ce sujet, unique de son espèce dans les annales des nations. Œdipe offrira toujours le tableau le plus effrayant de la fable, comme Joseph, le plus touchant de l'histoire. Euripide s'empara de la corde la plus sensible du cœur humain. Il ne le remua, ne le toucha jamais, que pour en exprimer des larmes. Ces deux maîtres de la tragédie partagèrent entre eux, sans se le disputer, l'empire de la scène. Ils ne laissèrent d'autres règles à la postérité savante que leurs ouvrages mêmes. Personne après eux n'a pu courir leur carrière, sans le danger ou la gloire de leur être comparé.

Presque tous ceux qui ont assemblé les hommes au théâtre, pour les effrayer ou les attendrir, ont reçu de la nature, comme ces Grecs, le don d'aller au cœur par une de ces routes. Sans se prescrire ni modèles, ni guides, ils ont trouvé leurs ressources dans leur ame, ou dans l'esprit national qu'ils avaient à remuer. Si le grand art de l'éloquence est moins de consulter son sujet que son auditoire, c'est-à-dire, s'il consiste à savoir encore mieux, peut-être, *à qui l'on parle*, et *de quoi l'on veut parler*, la marque du génie est de soumettre ses auditeurs à son sujet, plutôt que son sujet à ses auditeurs. C'est ce que firent Euripide et Sophocle, par le choix de leurs sujets de tragédie, qui joignaient à l'avantage d'appartenir à l'histoire de la Grèce, celui d'être par eux-mêmes les plus intéressans pour tous les lieux et pour tous les temps. C'est ce qu'a fait Corneille, en attachant, par la supériorité de sa manière, ses spectateurs à ses héros.

Il y a, ce semble, une lutte entre la foule et le grand homme, à qui des deux l'emportera. Tantôt c'est le général qui mène l'armée, et tantôt c'est l'armée qui mène le général. Le peuple commande à Nicias, mais Démosthènes commande au peuple. César même ne put assujettir les Romains qu'en *les gagnant*; mais, avant lui, Sylla les avait subjugués. L'homme de génie au théâtre est donc celui qui, moins dominé par les règles de l'art ou par l'esprit de sa nation que par le caractère de sa sensibilité propre, s'empare d'un sujet et lui donne l'énergie et la trempe de son ame. Il le prend au hasard, et l'emprunte, s'il le faut, parce qu'il est sûr de *le créer* une seconde fois; il oublie les beautés du poëte qui l'a traité le premier, parce qu'il en conçoit de nouvelles qui ne seront qu'à lui. Son sujet, fût-il plus beau, plus touchant dans l'original, le poëte ne serait pas original lui-même, s'il n'y jetait un caractère neuf et de son invention.

Telle est la nouvelle tragédie de Roméo et Juliette. Ce n'est point, si l'on veut, Roméo et Juliette, c'est Montaigu; mais plus grand, plus fort, et plus attachant, plus théâtral que ces deux amans. Un personnage neuf en a fait une pièce originale. Assez de critiques de profession ont cherché les défauts de cette tragédie, ont su même en trouver plus qu'il n'y en avait peut-être. Je me sens trop heureux de n'être possédé que de ses beautés dominantes : d'ailleurs mon siècle me dispense, par ses exemples, de cette délicatesse qu'il prétend m'inspirer par ses préceptes. Jamais on ne fut plus difficile avec moins de droit de l'être ; car si d'un côté les grands maîtres de l'art nous ont accoutumés à des chefs-d'œuvre, de l'autre leurs faibles imitateurs nous ont préparés à quelque admiration pour tout ce qui les surpasse eux-mêmes. Encourageons du moins les talens décidés, fussent-ils imparfaits : ils nous devront un jour l'art de nous enchanter ; et s'ils parviennent à la hauteur où nos applaudissemens peuvent les élever, leur gloire aura d'autant plus de charme à nos yeux, qu'elle sera notre ouvrage.

La tragédie, telle que je la conçois, est une action toute composée d'obstacles et de moyens. L'art consiste dans le choix des obstacles; et le génie, dans l'invention des moyens.

Thèbes est dépeuplée par la peste: comment y faire cesser ce fléau? C'est, dit l'oracle, par l'exil d'un coupable, assassin de son père et mari de sa mère. Mais comment le connaître? Voilà les obstacles, pris dans le choix et la nature du sujet d'Œdipe. Où sont les moyens? Le génie du poëte consiste à les faire trouver par celui qui devrait les fuir. Le roi même est ce coupable. Qui le découvrira? qui le nommera? qui le condamnera? Lui-même, sans le vouloir, sans le savoir.

Troie doit périr : mais comment y aller? Les vents en ferment la route à la flotte des Grecs. Qui changera les vents? Le sang d'Iphigénie. Et comment l'obtenir? quels obstacles à vaincre! Il faut que le roi consente au sacrifice de sa fille; qu'une mère y soit forcée. L'éloquence d'Ulysse doit en venir à bout; et les dieux qui veulent être obéis, veulent seuls faire grace. Jugez si ces mêmes dieux, qui d'avance avaient *dévoué leur Achille à la ruine d'Ilion, pouvaient se laisser arracher leur victime* par la violence d'un homme, et si le dénouement d'Iphigénie de Racine est bien dans les mœurs antiques, et conforme à l'esprit du sujet.

Achille est mort; Ilion doit périr; comment? Par les flèches d'Hercule. Où sont-elles? Dans les mains de Philoctète, chassé du camp des Grecs, et jeté par eux sur une île déserte. Comment donc les ravoir? L'obstacle est dans le sujet de la pièce; le moyen, dans le génie du poëte. C'est encore l'artifice de l'éloquent Ulysse qui doit triompher ici. La candeur est employée à tromper; mais la fourberie elle-même est heureusement trahie par la candeur qu'elle avait séduite, et les dieux *seuls doivent dénouer ce qu'ils ont noué. Les passions des* hommes luttent contre le ciel, mais cèdent enfin à la fatalité, système tranchant, impérieux, invincible dans l'Orient, où la nature agit avec une force indomptable, où l'on se sent poussé soit au bien, soit au mal, par un penchant irrésistible; où le dogme de la liberté n'a jamais été mis en question.

Rome naissante doit régner ou servir. Le sujet même porte un grand obstacle à surmonter. Trois Romains, trois Albains doivent en décider par le sort des armes. Le moyen est encore dans le sujet; mais l'obstacle s'augmente par le moyen. Les combattans sont liés entre eux par les nœuds du sang et de l'amour, par cette amitié

qui naît de l'alliance des familles. C'est au poëte à faire agir et parler ici l'amour de la patrie, plus fortement que la voix de la nature; à mettre aux prises l'intérêt et la considération d'un peuple entier, la renommée éternelle, assurée à la famille qui fera triompher sa nation, avec l'attachement à la vie, à sa femme, à sa maîtresse; et le génie seul luttant contre la fortune, doit créer l'héroïsme et le patriotisme, étouffer un moment dans le cœur humain tout ce qui ressent l'homme, ami, parent, époux et père, pour en composer le Romain, qui n'en sera que plus grand un jour, plus fort et plus terrible à tant de titres.

Un enfant inconnu, sans asile, est accueilli par pitié dans une maison puissante; il y est élevé entre le fils et la fille qui doivent en être les héritiers; il y devient, avec le temps, l'ami de l'un et l'amant de l'autre. Cet amour sera-t-il heureux ou malheureux? Voilà le problème à résoudre. Pour le rendre tragique, il faut le hérisser d'obstacles, pris ou jetés dans la nature du sujet; il faut détruire ou balancer ces obstacles par des moyens proportionnés à leur difficulté. De cette lutte doit naître cette merveilleuse torture de l'ame qui fait les délices de la tragédie.

Un précis historique de la pièce développera tout-à-coup au lecteur ce que le spectateur ne doit voir que par degrés dans le cours de l'action.

Le lieu de la scène est la capitale d'un petit État, entouré de voisins inquiets et remuans. Leurs irruptions fréquentes, où cette ville est exposée, donnent occasion au jeune inconnu de se distinguer de bonne heure par sa valeur. Une victoire signalée augmente ses droits sur la bienveillance du père qui l'a adopté. Il revient d'une bataille, chargé des drapeaux de l'ennemi : c'est le moment, ce semble, d'avouer un amour qu'il a dû cacher

long-temps à son bienfaiteur. Quelle était la cause de ce mystère? La ville est partagée en deux factions par deux grandes maisons, et l'inconnu se trouve le fils du plus mortel ennemi de celle où il a été reçu. Sa maîtresse même a dû lui faire un devoir du secret de sa naissance et de son amour. Dans ces circonstances, le père de son amante vient proposer à sa fille un mariage convenable aux intérêts et à la sûreté de sa maison. Il s'agit de fortifier par cette alliance un parti dont les rivaux recommencent à remuer dans la ville. La fille s'y refuse, sans avouer le véritable motif de sa résistance. Le père prie son fils adoptif de l'aider à vaincre cette opposition : incident tout-à-fait dramatique par le contraste des situations avec les sentimens.

Mais les troubles qui renaissent, d'où viennent-ils? D'un vieillard qui avait disparu depuis vingt ans, et dont le retour a ranimé l'esprit de faction. C'est le père du jeune amant, qui le connaît, sans en être connu. Cet homme, aigri par de grands malheurs qu'on ignore, montre à découvert toute sa haine contre la maison rivale de la sienne. La crainte qu'il inspire, les vengeances qu'il a réveillées, ses menaces audacieuses, forcent le gouvernement à le faire renfermer dans une tour; mais son parti ne tarde pas à l'y enlever. La guerre civile recommence; le prisonnier, libre, poursuit l'ennemi de sa maison; le fils de celui-ci vole au secours de son père : il fond, l'épée à la main, sur le vieillard. Cet homme est défendu par son propre fils, qui, dans la mêlée, tue son ami, le frère de son amante. C'est après cette action qu'il est rencontré par elle. Dans un moment cruel, comme elle ignore un si funeste évènement, les discours qu'elle lui tient sur son amour, sur son frère, sont autant de tourmens qui redoublent et trahissent son désespoir. A peine son embarras et ses pleurs mal

dérobés ont-ils laissé pénétrer l'horreur de sa situation, que son père adoptif arrive pour lui demander vengeance contre le meurtrier de son fils, contre cet assassin qu'on n'a pu lui désigner encore. Alors l'infortuné se découvre lui-même, et révèle à la fois son malheur, son amour, sa famille et son nom. Que fera le père? Il ne peut se venger honorablement d'un homme qui lui livre sa vie, au lieu de le défendre. Sa fille est entraînée, par un sentiment plus fort que sa douleur, à conjurer, désarmer ou suspendre la vengeance dans le cœur d'un père. Mais l'amour que devient-il? Sans espérance de bonheur, il n'est pas encore au comble du malheur. La catastrophe doit être horrible. Comment et pourquoi? Vous l'allez voir.

Toute la machine de cette pièce est fondée sur le caractère du vieillard. C'est lui seul qui noue et dénoue, qui enfante toutes les horreurs, toutes les invraisemblances, mais aussi toutes les beautés du sujet et de la pièce. Quelle doit être la vigueur de son ame incroyable? où l'a-t-il prise? Dans ses malheurs. Les voici.

La querelle des Guelfes et des Gibelins avait divisé tous les états d'Italie, toutes les villes de chaque État et les familles de chaque ville en deux factions. Vérone, qui formait une principauté, était déchirée par les deux partis, à la tête desquels se trouvaient deux maisons principales, celle de Monteghe ou Montaigu, et celle des Capulets. De la première sortait ce Montaigu qui joue ici le grand rôle. C'était un homme né juste et même bon, qui, lassé des maux que ces divisions avaient causés dans sa patrie et dans sa famille, s'était retiré de Vérone avec ses enfans dans le fond des Apennins, pour y vivre en paix. Mais la vengeance et la haine y suivirent ses pas. Les grands de l'Italie, par une suite des excès du pouvoir féodal, avaient des assassins à gage qu'on

y désigne encore dans quelques États, par le nom de Bravi. Un Roger, de la maison des Capulets, paya quelques-uns de ces brigands pour enlever à Montaigu ses enfans. De ce nombre était Roméo, qui fut en effet arraché tout jeune des mains de son père, et qui, s'étant sauvé de celles des brigands, vint se réfugier à Vérone. C'est dans la maison de ses ennemis que son père le retrouve après vingt ans. *Qu'est-ce qui ramène Montaigu à Vérone? La vengeance. Aussi son arrivée a jeté le trouble dans la ville, dans la famille des Capulets, dans les* amours de Juliette et de Roméo. C'est lui qui précipite Roméo dans le malheur de tuer son ami, le fils de son bienfaiteur, le frère de Juliette, son amante; et dès-lors il détruit toutes les espérances de leurs amours, tous les moyens d'alliance et de réunion entre les deux familles ennemies.

Cependant on vient à bout d'apaiser un père qui pleure la mort de son fils, d'arrêter, puis de calmer son ressentiment, d'arracher un pardon si coûteux à la douleur. On le réconcilie enfin avec Montaigu. Vous croyez donc aussi que Montaigu peut pardonner, ames *faibles dans vos vengeances, parce que vous l'êtes dans vos sentimens?* Non : Montaigu *seul* est inflexible, inexorable, mais au fond de son cœur. Il pardonne en apparence, mais pour mieux se venger. Il descend à une trahison; il s'abaisse et se dégrade jusqu'à feindre une réconciliation, que son visage pourtant semble démentir, quand sa bouche y consent. A peine il a promis de sceller la paix par un serment qu'il ne prononcera jamais, que, resté seul avec son fils, il veut obtenir de lui la vengeance la plus atroce. C'est ici que le poëte a mis en usage un principe qui lui est particulier, mais digne de son génie : c'est d'arriver à l'incroyable par le vraisemblable. Ce qu'exige Montaigu de Roméo, l'assassinat de

Capulet et de sa fille, est un forfait inconcevable, dont la seule proposition est révoltante; mais ses raisons ne le sont pas. Comment l'y prépare-t-il? Par le tableau de l'offense la plus barbare, d'une injure enfin à laquelle un père ne peut et ne doit survivre que pour se venger.

C'est ici qu'il faut se rappeler le récit qu'on trouve dans l'Enfer du Dante, où le comte Ugolin ronge le crâne de Roger, archevêque de Pise.

E se non piangi, di che pianger suoli?

On sait que ce prélat, ayant enfermé son ennemi dans une tour avec trois de ses enfans, fit murer la porte de la tour, afin que ce père vît mourir de faim ses trois enfans l'un après l'autre.

I' non piangeva, si dentrò impetrai.
Piangevan elli : e Ansemulccio mio
Disse, tu guardi si, padre. Che hai?
. . . . Però non lagrimai. . . .

« Ils pleuraient, moi je ne pleurai pas : j'avais le cœur « mort; et mon petit Anselme me dit : Qu'as-tu, mon « père? comme tu nous regardes!.... Cependant je ne « pleurai pas. »

Le second et le troisième jour se passèrent, comme le premier, sans manger. Le père et les enfans restèrent muets, de peur de s'affliger mutuellement.

Poscia che fummo al quarto dì venuti,
Gaddo mi si gittò disteso a' piedi,
Dicendo, padre mio, che non m' aiuti?
Quivi mori. . . .

« Quand nous fûmes arrivés au quatrième jour, mon fils

« Gaddo tomba étendu à mes pieds, en criant : Ah! mon « père, au secours!..., et il mourut.... »

> E come tu mi vedi,
> Vid' io cascarli tre ad un, ad uno,
> Tra 'l quinto dì e 'l sesto. Ond' i' mi diedi
> Già cieco a' brancolar sovrà ciascuno :
> E tre dì li chiamai, po' che fur morti.

« Et, *comme tu me vois, je les vis tomber tous trois* « l'un après l'autre, entre le cinquième et le sixième jour. « Je me jetai sur leurs corps à tâtons et les yeux éteints, « me roulant de l'un à l'autre; et je les appelais encore, « trois jours après qu'ils étaient morts. »

Si ce tableau n'évoque pas toutes les furies des enfers; s'il ne soulève pas tous les spectateurs à la plus affreuse vengeance; si la nature et le sang ne crient pas au fond des cœurs, *tue ou meurs*, que je vous plains, mes enfans! il n'y a plus de pères. L'auteur, ai-je entendu dire, a l'ame bien noire, de peindre son Montaigu si méchant. C'est vous, barbares, qui n'avez point d'entrailles ni de cœur, d'entendre ce récit sans brûler, comme *lui*, de fureur et de rage. Sans doute vous verriez vos enfans mourir de faim dans une prison, et pourriez pardonner. Sans doute vous ôteriez à un père mourant la consolation d'embrasser son fils exilé; vous refuseriez à ce fils innocent et proscrit le droit et la liberté de venir un moment, du fond de son exil, embrasser son père pour la dernière fois. Non, vous ne savez point ce que c'est qu'être fils, ce que c'est qu'être père, vous n'avez pas vu, comme moi, mourir un fils unique; vous n'avez pas reçu, comme moi, le dernier soupir d'un père; vous ne pleurez pas, comme moi, ce qu'on a de plus cher au monde, ingrats et dénaturés, faute de malheurs et de pertes, ou vous ne connaissez d'autres disgraces que

celles de la fortune, ni d'autres larmes que celles de la vanité. Accusez, condamnez Montaigu; pour moi, je le défends, je l'aime et je l'écoute avec cette horreur mêlée de plaisir qui m'attache à ses fureurs. Quand il propose à son fils de tuer, non pas seulement Capulet, mais sa fille, pour tarir dans ses veines le sang de ses ennemis, je frémis avec Roméo, je recule avec le fils; mais je plains et je suis le père : il m'entraîne, il m'enlève, et je m'attache à lui. Je l'écoute, et je tremble, quand il me fait entendre un bruit sourd, indistinct, de coups interrompus, à la porte de sa prison; et qu'au lieu de l'ouvrir, pour jeter du pain à ses enfans, à leur père, on a muré cette tour, on l'a fermée à jamais : et je pleure quand il me raconte ensuite la chaîne de ses malheurs, comment il erra vingt ans dans l'Apennin, privé de ses enfans, d'amis, de secours, de la raison même, sans autre soutien que la pitié d'un misérable qui s'attachait à lui par une malheureuse sympathie d'infortunes. Je l'entends dans les bois, qui demande la mort, qui s'éveille au milieu de la nuit pour pleurer et chercher ses enfans. Je le vois se troubler, croyant les voir encore. J'entends avec un déchirement horrible ce triple cri de *Mes enfans!.... mes enfans!.... mes enfans!....* et je tombe avec lui dans une sorte de délire, où je ne respire que le sang, les ténèbres et les tombeaux. Si quelqu'un veut encore me disputer mes larmes, mes sanglots et mes cris de douleur, d'admiration et d'applaudissement à cette incroyable scène, qu'il m'arrache le cœur, et m'épargne de voir tous les maux de mon siècle, et notre lâche humanité qui est la mort de la véritable sensibilité.

Au prix de cette scène, de cet acte, de ce caractère, j'abandonne la pièce à toutes les poursuites de la critique, plus implacable cent fois, mais plus injuste que la vengeance de Montaigu.

Capulet, dit-on, est un homme faible et sans caractère. Le duc de Vérone n'a qu'un titre sans pouvoir, qu'un rôle sans dignité. Roméo et Juliette, qui sont les héros de la pièce, n'y font pas les personnages dominans. Montaigu n'est qu'un sauvage, un barbare. Enfin le style est souvent négligé, quelquefois incorrect. Que peut objecter encore la critique la plus acharnée? Est-il temps de lui répondre?

Sans doute le caractère de Capulet n'est peut-être pas assez théâtral, faute de grandeur ou d'énergie; mais c'est un homme intéressant par sa bonté, puisqu'il a reçu, adopté, élevé Roméo dans sa maison, comme un orphelin. C'est un homme d'une sagesse raisonnée et politique, puisque, afin de renforcer son parti dans un moment de trouble et d'orage, il veut marier sa fille au comte Paris. Enfin Capulet est un homme ami de la paix et de la modération, qui sacrifie ses passions à la tranquillité publique. Il pardonne, dit-on, la mort de son fils. Mais daignez considérer que son premier mouvement est donné à la vengeance; que, malgré la pesanteur de son âge, il veut combattre en duel le jeune meurtrier de son fils; qu'il ne peut condamner Roméo d'avoir voulu défendre son père; que la mort de Théobaldo devient plutôt le malheur que le crime de l'ami qui l'a tué; qu'enfin, depuis que Capulet a découvert l'amour de Juliette pour Roméo, toute sa crainte doit être que sa fille ne meure de douleur, s'il immole à son ressentiment l'amant qui vient de tuer son fils. Daignez observer tout ce que le duc de Vérone dit à Capulet pour le fléchir, pour le consoler, toutes les offres qu'il lui fait pour adoucir sa perte. Les consolations d'un souverain ont des droits bien touchans sur le cœur d'un père. J'en atteste ce moment où le feu roi Louis XV, par un mouvement si noble de commisération et de bonté

naturelle, se hâta d'aller lui-même chez le maréchal de Belle-Isle, à l'instant où ce ministre venait d'apprendre que son fils avait été tué à la bataille de Crevelt. Quand cette journée n'aurait coûté à la France que le comte de Gisors, c'est une perte assez mémorable. Le poids des affaires, joint au poids des années, enfin la mort vint bientôt sécher les larmes d'un père; mais l'État doit regretter encore un jeune homme d'un esprit et d'un caractère mûris avant l'âge par une éducation forte, qui montrait assez de talens, de vertus et de lumières, pour promettre à son siècle un mérite parvenu sans intrigue, un ministre non courtisan, un général soldat, et, dans toutes les places, l'ami du peuple et du prince. Je le cherche par-tout depuis vingt ans, ce comte de Gisors; il n'est plus nulle part que dans le cœur de sa veuve et des amis qui le pleurent comme elle. Hélas! s'il vivait, peut-être nous aurait-il épargné d'autres larmes encore que celles que nous devons à sa cendre. Mais revenons de nos disgraces réelles aux touchantes fictions de la tragédie. S'il est beau de voir un roi consoler un père de la mort de son fils, ne refusons pas au duc de Vérone cette douce influence sur le cœur de Capulet : permettons à Capulet de pardonner à Roméo, et d'accorder à la paix de l'État un mariage que la vie de sa fille semble lui demander.

Mais le duc de Vérone lui-même est-il un personnage bien important? Tel qu'il pouvait l'être, dans les temps et les pays de discorde, où l'on a pris le sujet de cette tragédie. Transportez-vous à l'époque des Guelfes et des Gibelins. Un tableau de ce période historique mettra, d'un coup-d'œil, le lecteur en scène.

L'Italie, pays le plus beau de l'Europe, fut aussi le plus souillé de carnage. Les tyrans d'un peuple roi des rois, et les brigands, exterminateurs de ces tyrans, y

firent payer, durant dix siècles, la conquête du monde. Les invasions, les incendies, les supplices, la mutilation des hommes et des tombeaux, vengèrent cent nations vaincues; et leur sang retomba sur les Romains et sur leurs enfans, jusqu'à la vingtième génération, et au-delà; car il n'est pas encore expié par une nation qui change des hommes en eunuques, et qui ne fait plus de bruit dans le monde que par sa musique. L'entrée des barbares ne fut rien au prix des maux et des plaies que l'Italie se fit à elle-même, sous les drapeaux des Guelfes et des Gibelins, noms étrangers, mais ruineux et funestes à leurs partisans comme à leurs ennemis.

L'obscurité répandue dans l'histoire sur l'origine de ces noms fera pardonner une excursion qui peut éclaircir les ténèbres dont ils n'auraient jamais dû sortir. Vers le milieu du douzième siècle, ces noms, à jamais odieux à l'Italie, retentirent en cris de guerre à la bataille de Reinsberg, en Allemagne. Henri Welfe-Este, gendre de l'empereur Lothaire II, joignait au duché de Toscane, et à d'autres États de la maison d'Este, en Lombardie, les duchés de Saxe et de Bavière. Sa puissance territoriale empêcha qu'on ne l'élût roi de Germanie. Les princes d'Allemagne craignaient un roi qui, par la grandeur de ses États, pût un jour devenir leur maître, et les papes, un empereur qui les fît rentrer dans la condition de vassaux, dont les attentats de Grégoire VII les avaient affranchis. Conrad, duc de Franconie, élu d'abord roi de Germanie, puis roi d'Italie, fut, à ce double titre, assuré de la couronne impériale. Son concurrent, Henri Welfe-Este, ne voulut pas le reconnaître. Il fut dépossédé de ses états d'Allemagne par le nouvel empereur, dont il rejetait l'élection. Henri étant mort en 1120, son frère, Welfe VI, fit la guerre à Conrad, pour recouvrer ses droits et ceux de sa maison sur la

Bavière. Les Impériaux avaient pour général Frédéric, neveu de Conrad, élevé à Wuiblingen, aujourd'hui ville du duché de Wirtemberg, et patrimoine alors des empereurs Franconiens. Ainsi leur cri de bataille fut Wuiblingen, et celui des Bavarois fut Welfe. Ces deux noms distinguèrent, depuis cette époque, le parti favorable et le parti contraire aux empereurs, de quelques États ou personnes que fussent composés ces deux partis. L'usage de ces noms, né dans le sang, accru par le sang, passa d'Allemagne en Italie, où la fureur des haines le conserva jusqu'au quinzième siècle. Le mot de Wuiblingiens, changé en Ghibelins ou Gibelins, y marqua les amis ou partisans de la faction impériale, et le mot Welfe, changé en Guelfe, y désigna la faction opposée. La dernière, italienne d'origine par la maison d'Este, si l'on en croit Muratori, fut celle des papes; qui soufflèrent ou mirent à profit le feu des dissensions, pour accroître la puissance pontificale aux dépens de l'autorité impériale. Les villes de la Toscane et les petits états d'Italie, voulant se soustraire à toute domination des empereurs, prirent le parti des papes, sous la bannière des Guelfes. Les seigneurs d'Italie, qui, possédant des fiefs de l'empire, aimaient mieux reconnaître la suzeraineté d'un prince éloigné que la juridiction des villes ou des souverains du pays, et parmi ces villes, les plus faibles, qui craignaient le voisinage des plus puissantes, s'attachèrent aux empereurs sous le nom de Gibelins, et l'incendie gagnait par-tout. Le mal crût à sa source. Deux empereurs furent élus à la fois par les deux factions opposées; et le débordement de ces divisions entraîna des guerres intestines, des malheurs et des ravages sans nombre et sans mesure dans toute l'Italie. Il fallait des tremblemens de terre pour réveiller les remords, des nuées de sauterelles qui dévorassent les

campagnes, des inondations qui joignissent la peste à la famine, pour rapprocher les hommes par le malheur; encore ces calamités ne les ramenaient pas toujours, ni pour long-temps.

La discorde pénétra dans la Marche de Vérone. Le chef des Guelfes dans cette ville était Richard, comte de Saint-Boniface. Banni de sa patrie, avec les principaux de ses partisans, par un gouverneur ou podestat, il y fut rappelé par le podestat suivant, Azzon VI, marquis d'Este. La faction des Gibelins, conduite par la famille des Monticoli, d'où dérivent Montecli, Monteghe et Montaigu, souleva la ville, marcha sous les armes, et fit Richard prisonnier. On eut recours aux Padouans. Ils envoyèrent des députés à Vérone, pour obtenir la liberté du comte Richard, moitié par prières et moitié par menaces. Rien n'y réussit. Les Padouans alors entrèrent à main armée dans le Véronais, en prirent plusieurs villes, et firent le dégât dans le pays. Les Mantouans et les Modénois, imitant ceux de Padoue, exercèrent d'horribles ravages dans le territoire de Vérone, mettant à feu et à sang les bourgs et les villages. Ces hostilités, jointes aux négociations, déterminèrent enfin les Gibelins de Vérone à relâcher le comte Richard avec les autres prisonniers de son parti. La paix fut même signée entre ce comte et les Montaigus, dans le château de Saint-Boniface, mais une paix, comme tant d'autres, dit Muratori, semblable à des toiles d'araignée.

L'Italie, dans ce siècle des croisades qui produisirent tant de guerriers et de moines, était le pays des crimes et des expiations, des brigands et des Saints. En ce temps-là vivait un Antoine de Lisbonne, Franciscain, édifiant par ses œuvres et par ses paroles, mais qui, las de prêcher inutilement aux Véronais armés la paix de l'évangile, se retira dans un village auprès de Padoue,

sous une cabane formée entre les branches d'un noyer, et là vécut et mourut tranquille au milieu des factions, et fut canonisé dès l'année après sa mort, sous le nom de Saint Antoine de Padoue. Un de ses contemporains fut Jean de Vicence, Dominicain, grand missionnaire et prédicateur éloquent. Le pape Grégoire IX se servit de l'ascendant que la piété, le zèle et les talens de cet homme extraordinaire prenaient sur tous les cœurs, pour rétablir la paix dans les villes d'Italie, troublées par deux factions d'Allemagne. Vérone était en proie aux incursions d'une ligue composée des habitans de Mantoue, de Milan, de Bologne, de Bresse et de Faenza; chacun de ces peuples signalant à l'envi sa bravoure par ses brigandages. Ce fut dans ces jours de malheur que Jean de Vicence alla, par ordre du pape, employer la sainteté de son ministère à pacifier les troubles de Vérone. Il y fit tant d'impression par ses discours, que les Monteghes et les plus furieux des Gibelins jurèrent de se soumettre à tous les réglemens du souverain pontife pour le recouvrement et le maintien de la tranquillité publique. Après cet heureux succès de ses prédications, il passa successivement dans les autres villes, où régnait la même discorde, portant des paroles de conciliation, faisant remettre en liberté les prisonniers de parti, brisant toutes les ligues, étouffant les querelles de familles, germe ou fruit des dissensions civiles. Ensuite il assigne un jour de rendez-vous à toutes ces villes pour cimenter une pacification générale.

Il choisit pour le lieu de cette assemblée une campagne sur les bords de l'Adige, à quatre milles au-dessous de Vérone. La fête de Saint Augustin fut indiquée pour époque d'un évènement si mémorable. Ce fut un spectacle touchant et céleste de voir rassemblés en cette journée dans une même plaine les peuples de Vérone,

de Mantoue, de Bresse, de Vicence, de Padoue, sans compter une infinité d'habitans de Bologne, de Ferrare, de Modène et de Parme, avec leurs évêques, le patriarche d'Aquilée, le marquis d'Este, et beaucoup d'autres seigneurs; tous ces Guelfes et ces Gibelins sans armes, et la plupart pieds nus, en signe de pénitence.

Jean de Vicence, *élevé sur une chaire qui avait plus de soixante brasses de hauteur, s'étant mis à prêcher à cette assemblée de quatre cent mille ames et plus*, après avoir préparé les esprits à la réconciliation par toutes les ressources de l'éloquence, armé de la religion, commanda tout-à-coup à ses auditeurs, de la part de Dieu, de se donner réciproquement le baiser de paix. Tout le monde obéit à l'instant, avec une effusion générale de larmes et de soupirs; ensuite il publia une sentence pontificale d'excommunication contre quiconque violerait ce saint traité de paix. Pour l'affermir et le sceller encore plus efficacement, il proposa le mariage du prince Renaud d'Ast, fils du marquis d'Este, chef de la faction des Guelfes, avec Adélaïde, nièce d'Eccellin, chef des Gibelins; ce qui fut universellement applaudi.

Mais combien dura *cette réconciliation? Pas au-delà de cinq ou six jours. Ce qu'il y eut de fâcheux*, c'est que la réputation de sainteté de l'homme de Dieu s'évanouit avec l'ouvrage de son apostolat. On avait prêché dans la cathédrale de Vicence que le Saint avait ressuscité dix morts. La foi du peuple à ses miracles se dissipa comme elle s'était formée. Mais on se souvint trop bien que ce Dominicain avait fait brûler dans la place de Véronne soixante-trois hérétiques, tant hommes que femmes, des meilleures familles de la ville. C'était des espèces de Manichéens : car les mouvemens de l'Asie et de l'Europe avaient fait déborder cette secte orientale de la Terre-Sainte en Italie; et le monachisme s'arma de l'inquisition

pour exterminer l'hérésie. Les ennemis de frère Jean, et peut-être de la paix, ne manquèrent pas de répandre qu'il n'était qu'un émissaire du pape, envoyé pour ruiner la faction gibeline et le pouvoir de l'empereur. Les moines avaient alors dans toute l'Italie cet empire que le spectacle et le langage de la pénitence donnent toujours sur des peuples tourmentés de factions, de crimes et de calamités. Par-tout les Franciscains et les Dominicains, enflammés par la ferveur de leur nouvelle institution et par l'impression des maux publics, prêchaient, réconciliaient, absolvaient les partis, excommuniaient et brûlaient les hérétiques, jugeaient les différends, partageaient les terres contestées, réformaient les lois et les statuts des villes, nommaient aux places, et disposaient de tout à l'avantage de l'Église, souvent même de leur ordre et de leur personne. Ainsi Jean de Vicence s'était fait remettre à Véronne, pour garantie de sa sûreté, les fortifications de la ville et divers châteaux, outre des otages vivans. Il avait eu de même l'adresse à Vicence, sa patrie, de s'en rendre le maître, et d'y changer le gouvernement à son gré. Les Padouans, qui commandaient à Vicence, instruits de ces menées, y envoyèrent un renfort de garnison. Le frère prêcheur voulut s'opposer à une démarche qui contrariait son autorité. Les Padouans y allèrent les armes à la main, poursuivirent le Saint, sa faction, sa famille, et le firent prisonnier avec elle. Cependant on le relâcha quelques jours après; mais il ne trouva plus dans les villes la même soumission à ses volontés, et prit enfin le parti de se retirer à Bologne, bien convaincu de la vicissitude des choses humaines, et sur-tout de l'instabilité du succès de l'éloquence évangélique, quand elle veut allumer un zèle incendiaire, avec la doctrine d'un Dieu de paix.

La discorde se ranima plus vive qu'auparavant entre tant de peuples si promptement réconciliés, et l'on eût dit, ajoute Muratori, que tous les démons s'étaient déchaînés pour déchirer la Lombardie. C'est en effet dans le spectacle de ces guerres que le Dante puisa les peintures de son Enfer. Témoin et victime des horreurs qu'il à tracées, ses vers semblent écrits sur des tables d'airain, avec un poignard trempé dans le sang des Guelfes et des Gibelins. *Jugez encore de ces temps affreux par le portrait qu'a fait l'Arioste d'un de ces tisons de l'enfer :*

Ezzellino immanissimo tiranno,
Che sia creduto figlio del demonio,
Farà, troncando i sudditi, tal danno,
E distruggendo il bel paëse Ausonio,
Che pietosi appò lui stati saranno,
Mario, Silla, Neron, Caio, ed Antonio.

« Eccellin, tyran abominable, appelé fils du démon,
« mutilant ses vassaux, défigurant l'aspect de la belle
« Italie, effacera, par ses cruautés, toutes les horreurs
« de Marius, de Sylla, d'Antoine, de Néron et de Cali-
« gula. »

Ces traits poétiques ne sont que trop justifiés par l'histoire. Eccellin, des Romains, dit Muratori, le plus infame tyran qu'eût jamais vu l'Italie dans ces temps de guerres civiles, mourut enfin l'an 1259. Il avait inventé des supplices nouveaux pour le public, et des tortures secrètes dans les souterrains de ses châteaux; lassé les soldats de carnage, les bourreaux d'exécutions, et fait porter le deuil à la moitié des familles lombardes. Cinquante mille victimes périrent sur ses échafauds ou dans ses cachots. Un de ses neveux, pour avoir mal défendu Padoue, mourut sous ses yeux dans les tourmens où il l'avait condamné de sang froid. Le moindre

soupçon suffisait à ce brigand pour emprisonner, mutiler, ou faire assommer. Dans un assaut, où il avait tenté de s'emparer de Milan par surprise, blessé d'une flèche qui, lui perçant le pied, le renversa par terre, un noble de Bresse lui donna deux ou trois coups de massue sur la tête, pour venger un de ses frères, à qui ce tyran avait fait couper une jambe. Devenu redoutable par l'audace et le succès de ses crimes, jusqu'à voir armer une croisade contre sa personne, il mourut à l'âge de soixante ans, comme il avait vécu, sans aucun signe de repentir, ni même de religion, dans un siècle où les scélérats s'y pratiquaient un rempart à leurs méchancetés; car Eccellin, son père, s'était fait moine, pour laver ou couvrir ses crimes par l'hypocrisie. Le monde vint en foule contempler le cadavre de ce monstre, dont la cruauté avait fait tant de mal et tant de peur à toute la Lombardie. Une infinité de vagabonds, aveugles, estropiés, défigurés, privés d'eux-mêmes ou de postérité, par la mutilation, erraient dans l'Italie en demandant l'aumône, et disaient par-tout, comme pour exciter à la fois l'horreur et la pitié, que c'était Eccellin qui les avait réduits dans l'état où on les voyait. Aussi le bruit de sa mort fut une espèce de réjouissance publique au milieu des calamités.

On voit, d'après ce tableau, que Shakespeare, dont une admiration stupide a fait un homme ignorant, sans étude et sans lettres, avait bien lu l'histoire d'Italie, quand il introduisit dans sa tragédie de Roméo des moines, des incidens de magie, et ce dénouement merveilleux, ridicule pour nos jours, mais très-analogue aux temps de barbarie et de superstition où il avait pris son sujet, et agréable aux mœurs d'un peuple insulaire, maritime et guerrier, dont les passions turbulentes et furieuses ne pouvaient qu'applaudir avec transport aux

inventions d'un génie monstrueux et sublime, qui les soulevait de loin à la liberté.

Cette anarchie des guerres civiles et féodales qui tyrannisaient l'Italie montre assez, ce semble, que les ducs de Vérone ne devaient pas jouer un rôle bien imposant dans leurs États. Mais je pense aussi que, pour justifier en quelque sorte cette vacillation de leur autorité, le poëte français aurait dû renforcer d'un autre côté sa tragédie *par une peinture vive des troubles et des fureurs qui caractérisaient le temps et le lieu de la scène.* Alors la vraisemblance du crime des Capulets aurait donné plus de corps à la vengeance de Montaigu. L'atrocité de l'injure eût enfanté celle du ressentiment, comme dans la tragédie d'Atrée et Thyeste, sujet moins tragique peut-être et plus révoltant que le caractère de Montaigu, où les mouvemens pathétiques et la bonté primitive de l'homme percent à travers l'ulcère de l'offense, où l'implacabilité de la vengeance sort tout armée de la nature même de l'amour paternel. Je n'ignore pas que notre siècle a banni du théâtre la belle tragédie de Crébillon, grace à des mœurs impuissantes et débiles jusque dans la corruption, qui rendent la vengeance d'Atrée aussi peu concevable, que l'adultère de Thyeste est peut-être devenu commun. Mais pourquoi ces ames si sensibles, si délicates, qui repoussent avec horreur le caractère de Montaigu, vont-elles s'effrayer à plaisir devant le cœur tout sanglant de Fayel? Pourquoi se familiariser avec les monstruosités des romans, quand on n'est pas capable de soutenir les spectacles consacrés par la fable ou l'histoire? Oui, vos pères, jeunes et galans héros de nos cours si polies, vos pères concevaient de ces haines sanglantes : c'est qu'il y avait de la proportion entre leurs sentimens et leurs forces, entre leur éducation et leur profession. Leur bravoure était

une passion naturelle et cultivée, non un faible instinct de vanité. Ils cherchaient la guerre pour les dangers plus que pour les honneurs, et briguaient les décorations de la gloire à la tête des soldats, non aux pieds des femmes ou des ministres. Je sais que l'Italie a donné des exemples de noirceur profonde et consommée, heureusement inouis dans le reste de l'Europe; et j'avoue que cette horreur que nous inspire la feinte où descend Montaigu, pour mieux assouvir sa vengeance, fait encore honneur à notre caractère national, qui n'ose repousser l'outrage que par les armes, ni venger un affront qu'au péril de la vie. Mais il est des offenses qui, sortant, pour ainsi dire, des bornes de la méchanceté naturelle, rompent aussi toutes les digues que les lois et les préjugés opposent à la férocité de la vengeance; et telles sont les mœurs des guerres civiles, qu'en donnant plus d'énergie aux passions théâtrales, elles en imposent par cette grandeur démesurée, qui viole quelquefois les règles et les conventions de l'art dramatique. On se révolte avec raison contre Montaigu, qui propose à Roméo d'assassiner Juliette et son père; mais outre que les ames fortement émues ne parlent jamais qu'à leur passion, et qu'avec leur passion il faut observer que cette confidence de Montaigu à son fils, inutile peut-être, et même contraire à l'effet que s'en propose le père, annonce d'avance au spectateur toutes les horreurs de la catastrophe, excuse l'espèce de trahison que le silence couve dans le cœur de Montaigu, quand on l'invite à réconciliation, et prépare enfin la mort volontaire de Juliette.

On s'avise de faire de nos jours au grand Corneille des objections qu'on ne lui faisait pas sans doute de son temps; car sa bonne foi ne les aurait pas dissimulées dans les examens de ses pièces. On reproche à Émilie,

quand Cinna recherche sa main, de ne la donner qu'au prix de la tête d'Auguste, qui l'a élevée elle-même dans son palais, et qui a comblé Cinna de ses bienfaits. Mais on oublie donc que les bienfaits d'un tyran sont des injures pour la fille d'un Romain assassiné par lui; qu'Auguste n'avait épargné que les ennemis qu'il méprisait; qu'il y avait une sorte de providence instructive et terrible pour l'ambition à punir l'usurpateur d'un grand empire par la main d'une femme; que, pour exciter *l'horreur de la tyrannie, il fallait soulever contre elle* même les sentimens de la nature et de la reconnaissance, en sorte qu'elle ne pût se racheter ni par des cruautés, ni par des libéralités, ni par le crime, ni par la vertu. D'ailleurs dans Cinna, comme dans Roméo et Juliette, il est permis au poëte de faire concevoir des crimes qui ne s'achèveront pas, pourvu qu'en avortant comme moyens de l'action ils réussissent comme motifs, et concourent au dénouement qu'ils ne doivent pas opérer. Ainsi la haine d'Émilie et la conjuration de Cinna, quoique échouant l'une et l'autre dans leur objet, donnent plus d'éclat à la clémence d'Auguste, qu'elles rendent en quelque sorte nécessaire *pour lui faire pardonner à lui-même ses proscriptions*. Ainsi l'horreur de Roméo pour le crime où son père veut le déterminer dans une scène, la plus éloquente ou la plus pathétique peut-être qu'il y ait sur notre théâtre, décide enfin Montaigu à n'attendre sa vengeance que de lui-même; à former cette conspiration d'où résulte une sorte de nécessité morale pour Juliette de se sacrifier.

Elle avait conjecturé, dès le premier acte, que ce vieillard (Montaigu), peut-être irrité par quelque énorme crime, descendait du haut des monts pour chercher sa victime. Elle s'est méfiée de tous ses mouvemens. L'amour, le plus soupçonneux et le plus ingénieux des

sentimens, l'a engagée à veiller sur les démarches de Montaigu. Elle a surpris, par sa vigilance, un billet répandu dans le parti de ce père implacable. Elle voit bien qu'il lui faut absolument renoncer à son amour, et dès-lors à la vie; que son père ou son amant doivent être la victime de tous les complots qui se trament; que, pût-elle échapper elle-même ou dérober Capulet à la conspiration de Montaigu, tôt ou tard périrait l'une ou l'autre des deux maisons irréconciliables; et, dans l'alternative, elle choisit de mourir, puisqu'elle ne peut sauver son amant qu'à ce prix. Tout la détermine à ce sacrifice : elle assure d'un seul coup la vie à son père et la paix à sa patrie. Ce sont des motifs au moins suffisans, s'ils ne sont pas nécessitans, pour une fille qui, ne pouvant défendre elle-même son pays, sa famille et son parti, n'a plus qu'à s'immoler à la tranquillité publique. Le seul bien qui pouvait l'attacher à la vie est un hymen dont les obstacles sont devenus insurmontables. Enfin quand elle aurait pu trouver, à force de réflexions, un moyen de les vaincre, le trouble et l'agitation de son cœur, tourmenté par la perte d'un frère et par le péril d'un père, ne laissent à la faiblesse de son sexe, à l'inexpérience de sa jeunesse, que la ressource du désespoir, que celle de mourir. C'est la première et la dernière idée qui se présente aux ames les plus sensibles et les plus malheureuses. Elle a donc pris du poison; elle vient mourir entre les tombeaux des anciennes familles de Vérone, où repose le corps encore sanglant de son frère; où son père et Montaigu doivent jurer leur réconciliation. Quand l'ennemi de sa maison la verra éteinte dans le sang de la dernière fille des Capulets, sa vengeance sera satisfaite sans doute : elle l'espère du moins.

Je conviens cependant, malgré ces moyens d'apologie,

que ce dénouement est inattendu, précipité; qu'enfin, quoiqu'il soit plus vraisemblable que celui de la pièce anglaise dont on a emprunté le sujet, il est moins tragique, moins lamentable, et ne fait pas verser les larmes qu'on demande et qu'on attend. Le lieu de la scène est plus naturellement amené dans la tragédie de Shakespeare. Les tombeaux y sont nécessaires, au lieu qu'ils ne servent que d'accessoire dans la pièce française, et détruisent, sans besoin et sans effet, l'unité de lieu. Le quatrième acte *étouffe le cinquième*; mais c'est par des beautés nouvelles et inimitables, qui n'appartiennent qu'au poëte français, et qui le distingueront dans son siècle par le don d'attendrir et d'effrayer : caractère éminent de la puissance tragique. J'en dirais davantage si les grandes louanges n'attiraient les grandes haines, que la modestie et la sagesse doivent laisser dormir. Cette tragédie méritait, comme le talent de l'auteur, toute la perfection de l'ouvrage, et sur-tout un dénouement plus heureux, et d'un effet plus pathétique.

S'il est permis à la jalousie de l'amitié sévère de hasarder aussi des vues de correction, ou pour amortir les coups de la critique, ou pour en détourner sur soi quelques traits, je vais dire ma manière d'envisager et de changer ce dénouement.

Je voudrais d'abord, pour diminuer l'horreur de la perfidie de Montaigu, qu'au lieu de promettre une réconciliation sincère avec Capulet, sa réponse fût du moins équivoque, et qu'il dît à peu près, quand on lui parle d'un rendez-vous et d'un serment à prononcer sur les tombeaux des deux familles :

> Vous m'y verrez, et c'est là que finiront nos haines.

Alors Montaigu ne paraîtrait pas odieux avant la consommation de son crime; et pour qu'il cessât de l'être,

après l'avoir commis, voici comment je l'en punirais, en détournant l'effet de son attentat sur son propre sang.

Je supposerais toujours la conjuration de Montaigu pour assassiner les Capulets sur les tombeaux des grands de Vérone. Je placerais ces catacombes au fond du théâtre, sur un des côtés; car je voudrais que le lieu de la scène représentât une grande place, ornée de beaux édifices. D'un côté, serait la maison des Capulets, brillante et décorée; vis-à-vis, et du côté tout opposé, la maison de Montaigu, qui peindrait, par un certain air de délabrement, l'abandon et la désertion; au fond, sur le même côté que là maison des Capulets, on verrait la tour du château, où Montaigu, renfermé par le gouvernement, serait enlevé par son parti. Du côté de la maison des Montaigus, vis-à-vis du château, s'élèverait les obélisques d'un temple ou des catacombes, dont les portes, fermées sur la place, ne s'ouvriraient qu'au moment où les deux partis viennent jurer leur réconciliation : ainsi l'unité de lieu serait conservée.

Juliette, instruite de la conspiration de Montaigu par le billet qu'elle a reçu d'un émissaire aposté sur les traces de cet ennemi toujours sombre et redoutable, se hâte d'en avertir Roméo. Cet amant ne quitte Juliette que pour arrêter l'effet des complots de son père. Il arrive dans le séjour de la mort, qui semble n'attendre que du sang; et dans le moment où Montaigu, prêt à prononcer le serment de réconciliation, tire son poignard pour donner à son parti le signal du massacre, Roméo se jette entre Capulet et son père, qui, ne distinguant pas son fils dans le tumulte de la mêlée et l'obscurité des tombeaux, le perce du coup qu'il voulait porter à Capulet. Durant cette catastrophe, Juliette qui, dès l'ouverture des portes des catacombes, s'est retirée inquiète d'un évènement où elle pouvait perdre

son père ou son amant, vient de pénétrer dans ce lieu de deuil et de larmes. Elle voit de ses propres yeux le malheur que lui présageaient les troubles de son ame; et, dans la première fureur de son désespoir, elle se tue et tombe sur le corps sanglant de Roméo. Capulet pousse des cris de douleur; Montaigu reste pâle, immobile et muet sur la scène, et la toile baisse au bruit des lamentations.

Cet acte ne serait composé que de quatre ou cinq scènes, mais pourrait être d'un spectacle et d'un pathétique terribles; et le dénouement, tiré de la nature et des entrailles de l'action, acquerrait plus d'effet et plus de vraisemblance. Roméo, qui a tué le fils de Capulet pour sauver son propre père, mourrait à son tour pour avoir voulu sauver le père de son amante et de son ami. Montaigu serait puni des excès de son ressentiment et de la perfidie d'une feinte réconciliation, par la perte d'un fils qu'il aurait assassiné de ses propres mains. La mort de Juliette serait comme inévitable alors, et fondée sur le comble de l'infortune. L'amour et la vengeance, le crime ou la violence qui les environnent, trouveraient leur frein ou leur châtiment dans leurs catastrophes.

P. S. Voilà, mon ami, le bien et le mal que j'avais à dire de votre tragédie. Ils sont inspirés l'un et l'autre par l'admiration que j'ai conçue pour votre génie; car vous en avez un très-passionné, très-frappant, et naturellement antique. Mais plus vous tenez de Sophocle et de Corneille, moins vous êtes de votre siècle; et c'est peut-être un nouveau titre pour appartenir davantage à la postérité. Si vous voulez y parvenir, avec deux ou trois de vos contemporains, simplifiez l'ordonnance de vos pièces, et faites que votre style vive sans vieillir. Vous possédez les beautés sublimes; craignez les grands

défauts qui semblent y toucher. C'est votre ami qui vous conjure, par l'amour de votre gloire, de mûrir vos plans et de soigner votre diction. Les belles tragédies doivent être comme les pyramides d'Égypte, qui, soutenues par leurs proportions, et cimentées de pierres choisies, durciront aux injures du temps, pour être le dépôt de l'éternité.

FIN DE L'EXAMEN DE ROMÉO ET JULIETTE.

TABLE

DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Épîtres.... Page 1

Épître dédicatoire à Madame Ve de Lagrange... 3

Avertissement sur l'Épître à l'Amitié, au sujet de la mort de M. Thomas.... 11

Épitaphe de M. Thomas, par feu M. de Montazet, archevêque de Lyon.... 20

Épître à l'Amitié.... 21

Épître contre le Célibat.... 34

Épître à Vien.... 46

Épître à Madame de *****.... 56

Épître à ma Mère, sur sa convalescence.... 62

Épître à Legouvé.... 67

Épître à ma Femme.... 75

Épître à ma Sœur.... 79

Épître à Bitaubé.... 85

Copie de la Lettre écrite à M. Ducis, par Madame Bitaubé.... 92

Épître à M. Odogharty de La Tour.... 94

Notice sur la Vie de M. le Curé de Rocquencourt. 106

Épître à M. le Curé de Rocquencourt.... 116

Épître à mon Ami Andrieux.... 128

Cécile et Térence; Épître de M. Andrieux à M. Ducis, en réponse à la précédente.... 135

Épître à mon Ami Richard.................... Page 142
Épître à Népomucène Lemercier................ 148
Épître à M. Odogharty de La Tour.............. 161
Épître à M. Soldini........................ 170
Épître à Florian............................ 180
Épître à Richard, pendant ma convalescence.... 185
Épître à Gérard............................ 196
Épître à Campenon.......................... 209
Réponse de M. Campenon.................. 220
Épître à Jean-François Ducis, de l'Académie française, par Georges Ducis, son neveu......... 223

Poésies diverses............................ 229
Les Bonnes Femmes, ou le Ménage des deux Corneille............................... 231
Les Souvenirs.............................. 239
Les Méchantes Bêtes........................ 250
La Solitude et l'Amour...................... 253
Le Vieillard heureux........................ 258
A mon Petit Logis.......................... 260
A mon Petit Parterre........................ 261
A mon Petit Potager........................ 262
A mon Caveau.............................. 263
A mon Café................................ 268
A mes Pénates.............................. 269
A mon Petit Bois........................... 271
A mon Ruisseau............................ 274
Mon Cabaret............................... 276
A ma Musette.............................. 279
Ma Promenade au Bois de Satori, près de Versailles................................ 282
Mes Trois Thérèses......................... 284
Ma Saint-Martin............................ 286
Mon Produit net............................ 291

A ma Chartreuse, en Savoie................ Page 291
A mon Chevet.............................. 294
A mon Sablier............................. 296
Au Ruisseau de Dame-Marie-les-Lis, près de Melun.............................. 297
Sur l'ancienne Chevalerie................. 299
Vers à Madame Pallière.................... 302
A ma Sœur, en lui envoyant un *Pupître à écrire*. 307
Vers d'un Homme *qui se retire à la campagne*... 308
Vers que j'ai laissés à la Grande-Chartreuse...... 309
Vers à Mademoiselle Thomas, pour la Sainte-Anne, jour de sa fête.......................... 311
A ma Femme, sur ma tragédie d'Abufar, ou la Famille Arabe............................ 312
A une jeune Demoiselle qui avait beaucoup pleuré à l'une des répétitions de ma tragédie d'Œdipe chez Admète............................ 313
A la Rivière d'Hière...................... *ibid.*
A une jeune Dame très-jolie, qui était venue se promener dans un clos à la campagne........ 314
A Madame de Balk, qui m'avait demandé d'écrire sur son Souvenir un vers de l'un de nos grands poëtes, qu'elle pût emporter avec elle en retournant en Russie............................ 315
Vers à une jeune et jolie Dame, qui m'avait écrit une Lettre très-obligeante sur ma tragédie d'Abufar, ou la Famille Arabe........................ 316
Le Cadran solaire......................... 317
Inscription............................... *ibid.*
Le Saule de l'Amant....................... 318
Le Saule du Sage.......................... 320
Le Saule du Malheureux.................... 322
Le Bonnet et les Cheveux. *Fable*............... 323
Le Hibou et le Rat. *Fable*..................... 326

La Jeune Immortelle. . . . . Page 330
Romance du Saule, chantée par Mademoiselle Desgarcins, aux premières représentations d'Othello, ou du More de Venise. 332
Algard et Anissa, ou les Deux Amans Écossais. *Romance*. 334
Le Pont des Mères. *Romance*. 336
La Mère devant le Lion. *Romance*. 339
La Côte des Deux Amans. 340
Notice historique sur la Côte des Deux Amans. 357
Vers pour une Fête à la Vieillesse. 361
Les Trois Amours. 371
Vers pour mettre au bas du Portrait de M. l'Abbé de La Fage, célèbre prédicateur. 375
Remerciement à Madame Hauguet. 376
Vers à une Hirondelle. 378
Mon portrait. 382
Stances à M. Pallière, sur la mort de sa Femme. 384
Remerciement à ma Sœur. 387
Vers à Madame Dimidof, retournant à Pétersbourg. 388
A Madame Georgette W. C. 389
A Madame Esmangard. 391
Mon Trophée. 392
Vers pour un jeune Homme. 395
Le Monde. 396
Épitaphe de Jean-Jacques Rousseau. 398
Stances écrites par M. Ducis, peu de jours avant sa mort. . . . . *ibid.*
Réponse de M. Ducis à une Épître en vers de M. de Boufflers, lue par M. Campenon, à la séance publique de l'Institut, du 24 avril 1816. 401
Notice sur Sedaine. 409

Correspondance de Thomas avec Ducis. . . . Page 415
Réponse à une Lettre adressée par M. Ducis à MM. les Acteurs Sociétaires de la Comédie Française. 461
Examen de Roméo et Juliette. 463
Lettre de M. de Leyre à M. Ducis. 465

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.